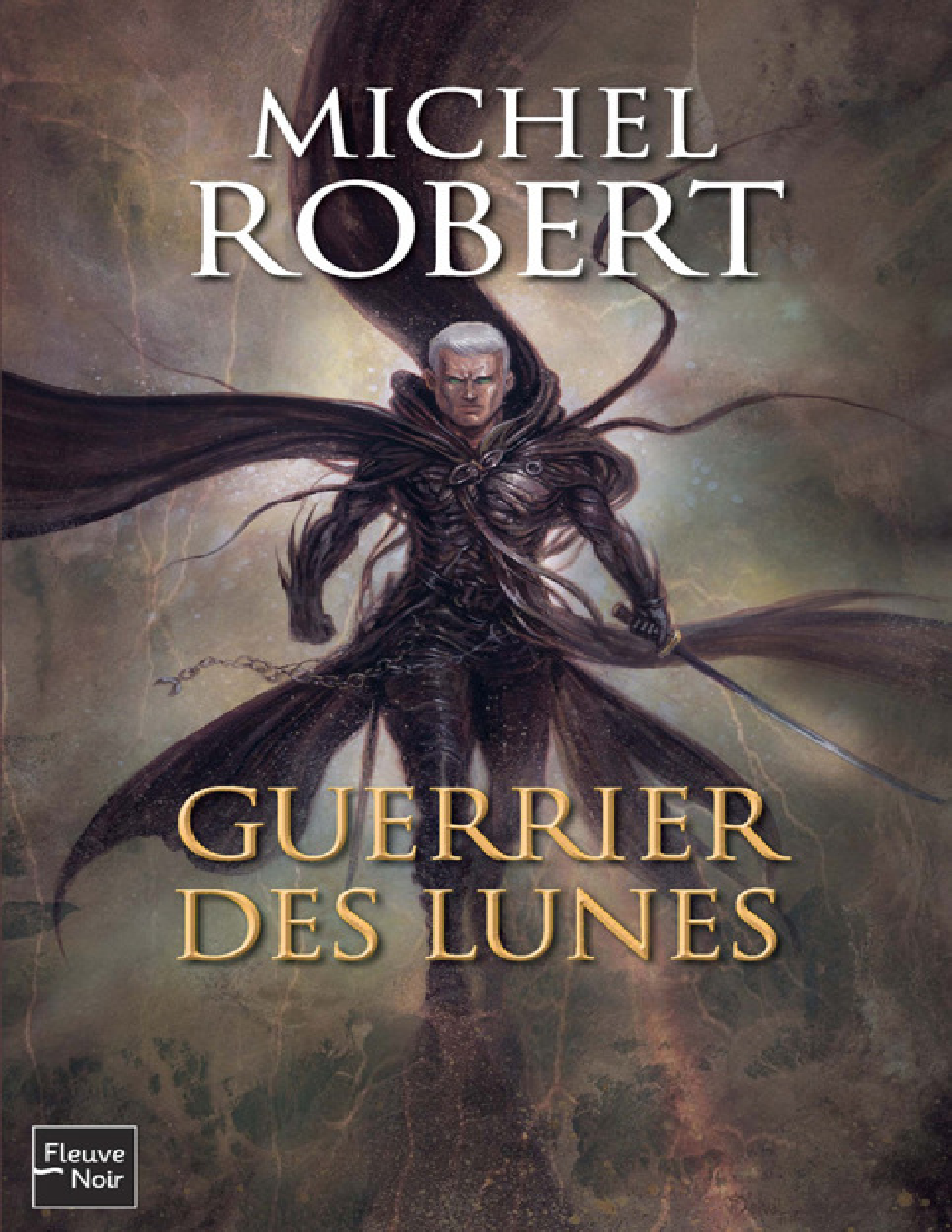
MICHEL ROBERT



GUERRIER DES LUNES

Fleuve Noir

Michel Robert

GUERRIER DES LUNES

L'agent des ombres, tome 6

Fleuve noir

Je suis l'Ombre,
Insaisissable et mortelle.
Mon esprit est une lame.
Mon corps est une arme.
S'adapter, c'est vaincre,
Je sers la voie Unique.
Je suis l'Ombre,
Je danse et je tue.

Le mantra des Ombres

Pour mes trois fées du Fleuve Noir, Bénédicte, Alexandra et Estelle… elles savent très bien pourquoi…

Pour vous, les passionné(e)s du forum de l'Ange du Chaos, qui me soutenez avec cet enthousiasme et cet humour incroyables… Plus que quiconque, ce roman est pour vous !

Pour Julie, qui m'a fait un cadeau précieux : un miroir en forme de mots.

Pour Pierre, mon conseiller en armes et combats, un gaillard très attachant, et pour Cécile, sa valeureuse élue, qui s'est transformée l'espace d'un soir en infirmière attentionnée…

Pour So, première de mes fans, et tellement plus… les mots n'existent pas pour expliquer à quel point elle enrichit ma vie.

PROLOGUE

Le guerrier n'avait plus que vingt-sept secondes à vivre.

La poignée de son grand tulwar sanglé entre ses larges épaules, il allait et venait d'un pas tranquille sur le chemin de ronde ceinturant la propriété. La lune laiteuse fièrement campée dans le ciel étoilé prodiguait un clair-obscur un peu opaque. La nuit était douce, l'air agité d'un vent moite qui caressait les gonfalons noirs et rouges plantés le long des créneaux. Le garde huma les fragrances des magnolias avant de pousser un soupir d'aise, sentiment qu'il éprouvait, peut-être, parce qu'il était doté d'une âme romantique.

La peau olivâtre, le nez busqué, de fines moustaches huilées encadrant sa bouche au pli marqué, il portait l'uniforme habituel des combattants afghullis : cotte de mailles noire, pantalon bouffant, bottes de cuir rouge à larges revers.

Il venait de prendre sa garde et ne serait pas remplacé avant trois bonnes heures. Cela ne le dérangeait pas. Au contraire, il aimait sa tâche, il aimait veiller dans la nuit calme. Une nuit tout aussi agréable que les précédentes, se dit-il, sans se douter qu'une présence l'épiait, tapie dans une flaque d'ombre.

Tandis que le garde afghulli s'éloignait d'un pas tranquille, une haute silhouette apparut dans l'encadrement d'un créneau. Elle sauta souplement sur le chemin de ronde. Sans bruit, elle se glissa dans le dos de la sentinelle.

Le garde fut agrippé par l'arrière, frappé à la nuque. Un garrot d'acier fut vivement passé autour de son cou tandis qu'un genou se plaquait contre ses reins, l'obligeant à se cambrer en arrière.

Le guerrier afghulli se débattit pour saisir son tulwar, pour griffer le visage de son assaillant, pour avertir ses camarades. En vain. Déjà il fléchissait, incapable de respirer, la gorge ruisselante de sang. Il s'affaissa puis s'immobilisa tout à fait.

Le visage creusé d'un rictus de haine, Cellendhyll de Cortavar essuya son garrot sur le pantalon de sa victime. Puis il empoigna cette dernière, se rapprocha des créneaux et projeta le cadavre à l'extérieur de la muraille.

L'homme aux cheveux d'argent portait une tenue de combat en cuir brun foncé. Pour seule arme visible, sa dague sombre, fidèle compagne, désormais muette mais toujours aussi acérée, accrochée dans un fourreau de poitrine, lame pointant vers le ciel.

Cellendhyll descendit les remparts sans se faire voir, se glissa dans un vaste parc. Il avait méthodiquement étudié le parcours des sentinelles afghullies qui parcouraient les lieux. Il déjoua leur ballet imparfait sans forcer son talent.

Il savait parfaitement où il allait. Il savait parfaitement pourquoi il y allait.

Vengeance. Une fois encore, cette vieille catin réclamait ses offices, motivait ses actes, huilait ses gestes d'une haine froide.

Se coulant d'arbre en arbre, il se rapprocha de son objectif, les bâtiments érigés au centre du domaine. Quittant le couvert de la végétation, il se mit à ramper et finit par disparaître dans l'ombre de l'écurie.

Il réapparut sur le toit incliné d'un auvent, se laissa doucement glisser jusqu'au bord. Toujours camouflé par les ombres, Cellendhyll se ramassa sur lui-même. Puis, il sauta sur un garde qui longeait l'écurie avant de lui enfoncer sa lame sombre dans le tympan. Il cacha le cadavre dans la remise attenante et reprit son avancée meurtrière.

Encore trois autres sentinelles d'éliminées ; l'Ange brisa la nuque de la première, poinçonna celle de la deuxième, lacéra la gorge de la troisième. Cellendhyll ne se demanda pas pourquoi

toute une bande d'Afghullis gardait les lieux. Ils se trouvaient entre son objectif et lui. Ils mourraient, donc.

Éclaboussé du sang de sa dernière victime, il escalada la vigne vierge qui ornait le flanc de la maison principale, la seule bâtie en pierre, jusqu'à atteindre le balcon du premier étage.

Les trois portes-fenêtres alignées étaient grandes ouvertes. Cellendhyll franchit l'une d'elles, pénétrant dans une grande chambre aux murs de marbre.

Quelques meubles en bois rare. Une chauffeuse. Une table basse encadrée de lourds fauteuils. Sur l'un d'eux étaient entassés des vêtements de guerrière. Sur un autre, reposait un ceinturon comprenant sabre et dague au fourreau. Hormis la confirmation qu'il venait d'avoir – il avait reconnu cette tenue –, Cellendhyll ne se soucia pas du décor. Une seule chose l'intéressait. Il l'avait devant lui. L'objet de sa traque.

Sur le lit, érigé sur une estrade en merisier surmontée d'un baldaquin d'où tombaient des grands rectangles vaporeux, sa cible : une femme y dormait, étalée de tout son long, les draps rejetés sur le côté. Nue, troublante de beauté, ses longs cheveux de jais éparpillés autour d'elle.

Le sommeil dans lequel elle était plongée ne semblait pas agréable. La femme brune poussait de petits gémissements. Son beau visage d'albâtre grimaçait tandis qu'elle semblait se débattre dans un cauchemar.

Fasciné par la dormeuse, Cellendhyll se dressa au-dessus d'elle. Il leva sa dague noire au tranchant ligné d'un reflet rubis, empoignée en prise inversée. Et se figea, incapable d'agir.

Estrée d'Eodh ouvrit ses yeux embués de sommeil. Reconnut son amant. Son visage s'éclaira, brûlant d'amour. Elle sourit, ouvrit ses bras nacrés.

Sa bouche tordue de rage, Cellendhyll frappa sauvagement, plongeant sa lame entre les seins de la jeune femme. Jusqu'à la garde.

Cellendhyll de Cortavar s’éveilla en sursaut, ruisselant de sueur. Son cœur battait à tout rompre. Ses muscles bandés tressautaient. Ses tempes l’élançaient. Son regard hagard finit par reconnaître ses appartements de la Citadelle du Chaos. Le cauchemar qui l’avait accablé était si intense ! Troublant de réalité et tout aussi amer.

Toujours la même trame, répétée encore et encore, bien que la nature des sentinelles ou des lieux puissent changer. Il se retrouvait invariablement devant Estrée étendue sur un lit. Il la frappait, la violait, la tuait, ou, tout au contraire, l’embrassait, lui faisait l’amour avec une passion intense. Parfois, c’est elle qui le poignardait à mort.

L’Adhan se laissa retomber dans son lit. Ses yeux de jade fixèrent le plafond sans vraiment le voir. Ils étaient teintés de détresse.

Il laissa venir le matin, incapable de retrouver le sommeil.

CHAPITRE PREMIER

Fharen exécuta une feinte de la droite, puis son autre main jaillit à mi-hauteur dans une frappe vicieuse destinée à poinçonner les côtes de son opposant. Son attaque fut aussitôt détournée et il reçut en guise de riposte une gifle cuisante.

Il feignit de perdre l'équilibre et revint aussitôt à la charge, projetant un coup de pied bas, enchaîné d'une feinte de revers au visage puis d'un uppercut.

Son fouetté du pied fut contré d'un coup de talon qui lui ébranla le tibia, sa feinte fut totalement ignorée, sa frappe du poing fut déjetée de l'avant-bras, et la riposte fusa sous la forme d'une gifle tout aussi magistrale que la première.

La joue écarlate, les oreilles bourdonnantes, Fharen recula de trois pas.

Putain de séance !

Fharen, instructeur en arts martiaux des commandos Maraudeurs-Fantômes, s'entraînait trois fois par jour. Tous les jours. Il était vif, puissant, précis, courageux, opiniâtre. Il savait encaisser. Il était si talentueux qu'Yvain, le maître incontesté des instructeurs, l'avait élu comme principal assistant.

En l'occurrence, totalement dépassé, Fharen se prenait la déculottée de sa vie.

Yvain contemplait l'affrontement, les bras croisés, une moue désapprobatrice sur son visage de granit. Le maître des lieux, un

homme trapu aux tresses grises, au maintien sévère, aux muscles denses, arborait un air préoccupé.

— Un peu de sérieux ! tonna sa voix grondante.

De sérieux ? Fharen retint un glapissement outragé. Il n'était pas précisément en train de plaisanter. Pas du tout. Au contraire, il donnait le meilleur de lui-même.

Les deux duellistes évoluaient au milieu de l'une des arènes des salles d'entraînement dévolues aux Maraudeurs-Fantômes. Une vaste salle au plafond voûté, soutenue par d'épais piliers, éclairée de cristaux de gemmelitte jaune. Murs de granit, râteliers d'armes diverses, appareillages de musculation ou de travail de vitesse, tapis de combat, constituaient l'essentiel de l'endroit.

Fharen avait récupéré. Il revint à la charge, moulinant des bras, engagé dans une série de frappes de deux mains, qu'il ponctuait de coups de coude ou de genou. Aucune de ses attaques ne toucha au but. Chacune fut esquivée, contrée, voire dédaignée par son adversaire.

C'était à en hurler de frustration. Fharen s'était entraîné si dur, sans rechigner. Et pourtant, il se révélait incapable de porter la moindre touche.

Mais le guerrier au teint hâlé qui lui faisait face, un homme aux cheveux taillés très court, d'un argent mat, sortait assurément de la norme. Cellendhyll de Cortavar était au mieux de sa forme, sans doute encore plus redoutable qu'auparavant. Et il était en colère. Plongé dans cette rage froide qui, chez lui, ne faisait qu'affiner ses talents. En outre, l'Adhan maîtrisait un style inimitable, puisant dans les arts secrets du combat, mélangeant les styles au gré de ses besoins ou de son inspiration. Il était impossible de deviner ses gestes, ces derniers si vifs, si parfaits, qu'ils en étaient effrayants. Un fauve en action, fier, indompté.

Pour preuve, ses trois adversaires précédents qui avaient été emmenés sur une civière ; sans les services d'un bon guérisseur, ils ne sortiraient pas du lit de sitôt.

Fharen était le seul à pouvoir se targuer d'avoir pu vaincre l'homme aux cheveux d'argent à mains nues – il l'avait fait à une époque très particulière. Désormais, l'Adhan était en train de

remettre les pendules à l’heure et ce, avec une détermination effrayante.

On conseille aux guerriers de scruter le regard de leur adversaire et ainsi pouvoir deviner ses attaques. Mais dans ce cas présent, c’était la dernière chose à faire. Le regard de jade étincelant de l’Adhan, implacable et glacé, sauvage, risquait véritablement de subjuguer Fharen, de l’engluer par la force même de sa volonté.

Au terme d’une nouvelle passe, Fharen entrevit une ouverture. Après un entrechat rapide, il plongea. Le corps tendu, équilibré, sa dextre jaillissant vers l’estocade, durcie pour lancer une frappe cobra. Au moment où son élan l’entraînait vers l’avant, Fharen sut qu’il avait fait une erreur. Et qu’il allait la payer très cher.

Dans un rictus carnassier, Cellendhyll happa sa main, pinçant les nerfs fléchisseurs pour la paralyser, avant de lui tordre le poignet et de l’obliger à se courber vers l’avant. Alors il asséna à Fharen un grand coup du tranchant de la main en travers de l’oreille, doubla d’un coup de genou dans l’estomac. Enfin, il décolla du sol, son bras droit braqué vers le plafond, légèrement plié. Il frappa en retombant, avec une puissance accrue, plongeant son coude dans la nuque de son adversaire. Ce dernier s’effondra lourdement sur le ventre, peinant à recouvrer sa respiration.

— Alors, Fharen, c’est déjà fini ? railla Cellendhyll.

Fharen parvint à prendre appui sur les mains et le genou. à se redresser. à retrouver son souffle, le contrôle de sa main.

D’un sursaut de volonté, il rassembla ses forces. Il n’était pas question pour lui d’abdiquer. Alors il se lança de nouveau à l’attaque, accablant son adversaire d’un déluge de katas, fermement décidé à ne lui laisser aucun répit.

Mais l’Adhan une fois encore esquiva tous ses assauts, les uns après les autres, avant de hausser le rythme de l’affrontement. De défenseur, il passa attaquant.

Ses membres devenus vif-argent, d’une fluidité incomparable, l’Ange virevoltait, dansait. Prouvant à tous qu’il avait retrouvé sa forme insolente. Qu’il était bel et bien le meilleur guerrier de la Maison d’Eodh, sinon du Chaos.

Menacé une fois encore d'être submergé, en désespoir de cause, Fharen parvint à repousser une série d'offensives au terme de laquelle il se fendit dans un coup de pied retourné. Cellendhyll se laissa tomber sur un genou tout en projetant sa main en oblique pour détourner la jambe tendue de Fharen. Simultanément, il pivota à son tour au contact du sol, dans un mouvement de toupie, et faucha la jambe d'appui de Fharen. Au moment où ce dernier touchait le tapis à plat dos, Cellendhyll se haussa pour le frapper d'un coup de coude directement dans les testicules. Sa bouche formant un *o* grotesque, Fharen poussa un cri étranglé. Alors Cellendhyll se laissa aller en arrière et dans le même mouvement, redressa sa jambe gauche pour flanquer un violent coup de pied dans le menton de son adversaire.

Fharen s'effondra tout à fait, les yeux vitreux.

D'une roulade arrière, l'Ange se remit sur pied.

— Nous sommes quittes, Fharen, lança-t-il sans même daigner regarder celui qu'il venait d'envoyer au tapis. Et si tu veux une revanche, tu sais où me trouver…

Cellendhyll marqua une courte pause avant de scander d'un ton de défi, sa voix résonnant dans chaque recoin de la salle :

— Un autre !

— Non, suffit ! riposta Yvain.

— Eh quoi, Yvain ? Je n'ai pas fini mon entraînement, se hérissa l'Ange, le visage contrarié.

— Si. Tu as terminé, car j'en ai décidé ainsi, asséna le maître des guerriers. Et d'ailleurs, ne me raconte pas d'histoires : tu ne cherches pas à t'entraîner, tu ridiculises tes adversaires avant de les massacrer. J'en ai assez que tu te défoules ainsi sur mes hommes. Et sache que tes manières me déplaisent, tu ferais bon d'en changer !

— Je me moque bien de vous plaire, Yvain, riposta l'Ange du tac au tac. Et si vos guerriers ne sont pas à la hauteur, tant pis pour eux. Vous n'aviez qu'à mieux les former ! cracha-t-il encore.

— Je ne sais pas ce qui t'empoisonne ainsi l'esprit, mais tu dépasses les bornes, Cellendhyll ! Il y avait d'autres manières, plus honorables, de montrer que tu avais retrouvé ton art. Ton attitude

est déplorable, et je ne vais pas me gêner pour te coller un rapport ! à présent, dégage de ma salle. Tu pourras revenir quand tu te seras décidé à faire amende honorable, pas avant !

Sans daigner répondre, la bouche tordue par un pli maussade, l'homme aux cheveux d'argent quitta l'arène sans un regard pour l'instructeur en chef ni pour son adversaire, sans un regard non plus pour les guerriers qui avaient assisté à la séance.

Tout entier emmuré dans sa rage grondante, il ne se rendit pas compte que l'un des spectateurs, un homme de taille moyenne, et massif, le scrutait intensément, n'ayant rien perdu de cet échange hostile.

Avec ses cheveux tirant sur le roux, son teint pâle et sa bouche épaisse, il n'était pas impossible de voir en lui un membre du clan Melfynn. à en juger par son maintien, un œil avisé eût aisément conclu que l'homme, en dépit d'une musculature indéniable, se croyait plus attirant qu'il n'était.

Gherstall de Valbh, occupé à travailler ses biceps aux haltères, n'avait rien perdu du combat. Il regarda Cellendhyll s'éloigner, une moue maussade retroussant ses lèvres.

Cellendhyll pénétra dans les douches à grands pas, et aucun des guerriers présents n'osa croiser son regard. Installé à l'écart, l'Adhan laissa l'eau se déverser sur son corps, délassant ses muscles mais nullement son humeur.

Tandis qu'il s'essuyait, le miroir auquel il faisait face lui renvoyait l'image d'un homme grand, svelte, puissant, aux traits altiers mais particulièrement rudes, dont le regard si vert n'affichait qu'un ressentiment glacé. Ses lèvres pleines semblaient n'avoir jamais connu le sourire. S'il y avait de la bonté en lui, elle était soigneusement cachée.

L'Adhan se sentait d'une humeur à briser le monde. Trahi, floué, manipulé par le Chaos et la Maison d'Eodh. Sa rage glacée affleurait, à peine maîtrisée.

Sur sa tunique sans col bleu nuit, il passa un costume en cuir brun, élégant mais surtout taillé sur mesure pour lui permettre de combattre sans entraver ses mouvements. Il chaussa ensuite de hautes bottes de daim souple. Il passa un lourd ceinturon à boucle argentée puis récupéra les diverses lames dont il ne se séparait jamais bien longtemps, veillant tout particulièrement à ce que sa dague sombre coulisse bien dans son fourreau de botte gauche.

Il quitta la salle d'eau, provoquant des murmures désapprobateurs.

Il sortit de la salle d'armes, et s'éloigna de son pas farouche, le regard ombrageux. Tous s'écartaient devant lui.

Tel un cheval de guerre perdu dans la tempête, prêt à piétiner ceux qui se dresseraient sur son passage, l'Ange se débattait entre les murs de la citadelle du Chaos, devenue une geôle étouffante, cherchant sans le savoir une liberté qu'il était incapable d'imaginer.

CHAPITRE 2

L’heure du déjeuner approchait. Cellendhyll se rendit directement au mess de la citadelle. Il s’assit sur une table à l’écart, son regard brûlant dissuadant quiconque de venir s’asseoir à côté de lui. Il mangea sans se soucier de ce qu’il avalait, sans même se souvenir de ce qu’il avait choisi comme plat. Il ignorait son entourage, emmuré dans ses pensées, ses sentiments engourdis, étouffés par la colère et l’incompréhension.

Le seul et unique compagnon qu’il aurait pu tolérer était absent. Gheritarish le Loki. Son ami et complice. Le seul peut-être à qui il aurait aimé dévoiler ses tourments. Mais Boule de Poils était toujours en congé – et dans d’autres circonstances, l’Adhan se serait inquiété de son absence qui s’éternisait.

Son repas expédié, Cellendhyll quitta la salle. De nombreux regards suivirent sa sortie. Inquisiteurs, ennuyés, étonnés, voire même triomphant d’une joie mauvaise.

L’homme aux cheveux d’argent ouvrit la porte de ses appartements avant de la claquer derrière lui. Son refuge n’était plus qu’une prison dans laquelle il étouffait à petit feu.

L’Ange avait envie de hurler sa colère. Et sa peine.

Estrée, comment as-tu pu ?

Il n’avait nul besoin de relire la lettre qu’il gardait sur lui, froissée contre son cœur, brûlante. Il en connaissait tous les termes, jusqu’à la moindre syllabe.

Mon amour, je t’écris et je pleure.

C’est un réel crève-cœur que je nous inflige à tous deux. Ce soir marque un tournant de notre histoire. Je le voulais radieux, il sera souffrance. Si tu savais comme je regrette…

Tu sais à présent pourquoi j’entretenais des liens avec Leprín. Hélas, ces liens m’ont menée trop loin. Leprín m’a fait découvrir les abîmes de la dépravation, il m’a corrompue avec ses drogues. Lhaër m’a sauvée de la Bleue-Songe ; mieux encore, elle m’a permis de me retrouver moi-même. Alors est née notre aventure. Nous nous sommes rapprochés, toi et moi, nous nous sommes découverts, apprivoisés. Et c’est au moment où tout va bien, où nous venons de triompher du pire, ensemble, au moment où l’amour chante, où ton cœur s’ouvre enfin pour moi, que je vais tout gâcher.

Tu veux la vérité dans l’amour, dans nos relations ? Tu l’offres et la réclames ? Tu vas l’avoir. Elle est cruelle et injuste…

Ce n’est pas Rosh Melfynn qui a tué Devora, la femme que tu aimais. C’est moi. Ce jour-là, sur la place des Roses, j’ai commis ce que je pouvais te faire vivre de pire. à cette époque, je n’étais pas l’Estrée d’aujourd’hui, celle que tu as révélée. J’en étais même loin. J’étais en manque de Bleue-Songe, ce jour-là, si seule. Je n’étais plus moi-même quand j’ai frappé Devora. J’avais fini par me perdre dans celle que j’avais créée par devoir, sourde et aveugle, piétinant la morale.

Pourquoi te livrer cette confession qui me condamne ? Face à toi, je me suis juré d’être la meilleure possible. Je devais donc finir par te révéler mon secret, quoi qu’il en coûte. Je fais notre malheur à tous les deux ainsi, mais je suis honnête avec toi, jusqu’au bout. Je te donne cette honnêteté que tu attends. Bâtir un amour sur le mensonge, sur le crime, je n’ai pu m’y résoudre, même si je perds tout par la même occasion. L’amour a besoin de vérité, c’est toi qui l’as affirmé.

Mon crime, d’ailleurs, ne reste pas sans châtiment. Je sens le gouffre qui nous sépare, le gouffre que j’ai créé. Je suis hantée par

le remords, jusque dans mes rêves. Devora se dresse entre nous, elle revient me hanter chaque nuit, parfois en plein jour. Elle m'accable de blâmes et d'insultes, elle m'interdit de t'aimer. Je me croyais assez forte pour supporter ma faute, ce n'est pas le cas. J'en deviens folle, même. Le seul moyen de faire lâcher prise à ce spectre, c'est de tout te dire. Ainsi que tu le voulais. Quel choix, n'est-ce pas ?

Je n'espère nullement ta clémence.

Et pour le moment, je suis incapable de t'affronter face à face, d'affronter ta colère, ta déception. Ta violence, sans doute.

Alors, je pars, je pars m'exiler sur les Territoires-Francs. Car si tu es perdu pour moi, plus rien ne compte, pas même Eodh.

Oh mon amour, si tu savais comme j'aurais voulu pouvoir réparer mes torts ! Si je pouvais revenir en ce jour maudit, sois certain que j'agirais différemment.

Tu finiras sans doute par me retrouver pour me tuer, tu en es bien capable. Peu m'importe, je t'aime tant et je me suis coupée de toi à jamais… alors à quoi bon vivre si je ne peux t'avoir comme compagnon, comme époux ? La mort que tu m'infligeras, que tu m'offriras, ne sera au fond qu'une délivrance. Je mérite cette condamnation. Je la redoute, je l'avoue, mais en même temps, je l'espère.

Mon bel Ange aux yeux si verts, au corps puissant, aux mains si douces… Ce que nous avons partagé aura été le grand bonheur de ma vie. J'en chérirai le souvenir jusque dans l'Oubli.

Voici ma chevelure, elle représente le tribut de ma honte, le signe que je ne me supporte plus moi-même.

Adieu, Cellendhyll.

Estrée

L'Adhan serra les poings sans même s'en rendre compte.

Pourquoi m'as-tu fui, Estrée ?

Il connaissait la réponse, au moins à cette question. Elle avait fui cette violence qui bouillonnait en lui et qu'elle avait provoquée.

Voulait-il une confrontation ? La revoir ? Oui. Non. Il ne savait plus, oscillant sans cesse d'un extrême à l'autre. Il était perdu.

D'autres que lui se seraient tournés vers le réconfort de l'alcool ou des drogues, voire vers des bras accueillants. Il n'était pas ce genre d'homme.

Que faire ? Que décider ?

Il voulait cesser de souffrir ainsi. De se tourmenter.

Il voulait oublier. Tout. Son allégeance envers Morion. Le Chaos. Estrée.

Et si je partais ? Pour aller où ? Pour faire quoi ? Et comment me libérer de mon allégeance ?

Cherchant à ordonner ses pensées, à les apaiser, il sortit sur la terrasse. S'assit en tailleur. Se plongea dans une transe légère, tentant de faire le vide dans son esprit, d'atteindre un calme qui le fuyait depuis le fameux soir où il avait trouvé la lettre maudite.

Peu à peu, sa rage se mit à refluer.

Je suis l'Ombre,

Insaisissable et mortelle,

Mon esprit est une lame.

Mon corps est une arme.

Estrée.

Le visage de la fille d'Eodh venait de s'imposer à sa conscience. Sa concentration fut balayée. La quiétude, l'apaisement, se refusaient toujours à lui. Cellendhyll avait réussi à ouvrir son cœur à Estrée, et ce n'était pas chose facile pour lui. Il l'aimait, sincèrement. En retour, elle lui avait menti, l'avait trahi de la pire des manières en assassinant Devora all-Chyarys, son amour précédent. Celle qu'Estrée avait su, au fil du temps, remplacer dans son cœur. Pour mieux poignarder ledit cœur par son aveu.

L'Ange avait envie de crier son désarroi. Comme le traduisaient ses cauchemars, il ne savait s'il avait envie d'étrangler la jeune femme ou de l'embrasser. Son amour pour elle se heurtait à cette trahison qu'elle avait commise à son encontre.

Il l'avait cherchée mais Estrée n'avait pas réapparu dans la citadelle et personne de sa connaissance ne savait où elle pouvait se trouver.

Il avait perdu foi en l’amour. Il n’avait plus de certitudes autres que celles qui concernaient directement sa survie.

La pièce principale de ses appartements était aussi austère que le caractère de son propriétaire. Meubles en wengé, une bibliothèque, un tapis d’entraînement, repoussé dans un coin. Un endroit fonctionnel, aucune notion de superflu. Même s’il s’y sentait bien, Cellendhyll n’éprouvait aucun attachement pour ce qui aurait dû représenter sa tanière.

Incapable de rester entre quatre murs, il quitta ses appartements et descendit jusqu’au rez-de-chaussée pour rejoindre l’écurie. Fort de son grade d’officier supérieur, il était libre de ses faits et gestes tant que Morion, son maître, ne réclamait pas ses services. Il choisit un vigoureux étalon rouan, qu’il avait déjà monté. En dépit de son humeur massacrante, il le harnacha lui-même avec le soin qu’il apportait toujours à ce genre de tâches.

Franchissant les larges portes de la citadelle, il s’enfonça dans la majestueuse forêt de Streywen, et lança sa monture au plein galop.

La canopée défilait à toute vitesse. Cellendhyll était penché sur sa selle, son rouan avalait la piste, heureux de s’ébattre.

L’Ange poussa son étalon autant que possible sans pour autant nuire à sa santé, tentant de s’oublier dans une galopade effrénée. Le soulagement, il le savait pour l’avoir déjà vécu les jours précédents, ne fut que de courte durée.

En vue des murs de la forteresse, il se sentit à nouveau écrasé par cette chape oppressante qui ne le lâchait plus.

Je dois quitter cet endroit. J’étouffe ici. J’en deviens fou.

Alors qu’il ressortait de l’écurie, son cheval bouchonné, un cristal taillé en forme d’étoile à sept branches, d’un parme vaporeux, traversa l’air en flottant et vint s’arrêter devant son visage. Une délicate note de musique résonna du cristal avant que ce dernier ne disparaisse dans une explosion silencieuse. Cellendhyll fronça les sourcils. Il ne pouvait ignorer le signal impérieux : Morion requérait sa présence.

Sans se soucier des gens ni du décor, il arpenta les couloirs, les escaliers, les paliers de la forteresse, pour rejoindre l’aile dévolue à la Maison d’Eodh.

Personne n’osa se dresser sur son chemin.

CHAPITRE 3

Mharagret Melfynn, baronne de la Maison Melfynn, était alanguie sur un grand sofa de cuir ivoire.

Assise sur un tabouret, celle qui était devenue sa confidente, Narah de Valbh, laquait les orteils de la maîtresse des lieux. La camériste faisait une bonne tête de moins que sa maîtresse. Son visage délicat, légèrement maquillé, était plissé par la concentration. Narah venait de passer une couche de laque rose. Elle s'attelait à présent à fixer de petites étoiles d'or nacré sur les pointes de chaque pied de la baronne Melfynn, s'acquittant de sa tâche avec doigté. Narah avait les cheveux mi-longs, ondulés, d'un roux plutôt clair, qu'elle portait en une sage queue-de-cheval. Son corps plein de rondeurs, mis en valeur par un corsage et une jupe plissée tous deux de teinte rubis, laissait à penser qu'elle n'avait aucun goût pour l'exercice – ce qui était vrai, seulement si cet exercice n'était pas de nature sexuelle.

Le salon privé de la Melfynn dénotait les goûts particuliers de la maîtresse des lieux. L'assemblage curieux de teintes pastel eût fait frémir plus d'un esthète. L'un des murs était peint en vieux rose. Un autre en mauve. Le troisième en violet et le dernier en vert canard. Le grand tapis en poils de licorne était couleur bronze. Les meubles, sans doute fort coûteux, taillés dans un bois aux reflets de réglisse. Pas de bibliothèque pour orner les murs – Mharagret détestait la lecture. Un grand tableau, en revanche, aux teintes sombres, figurait une jeune guerrière dressée au milieu des hautes

herbes d’une lande battue par les vents, encerclée par un groupe de spadassins et déterminée à vaincre. Un autre tableau, de même taille et du même artiste, accroché au mur opposé, présentait la même guerrière dans le même décor, avec ses ennemis étalés tout autour d’elle, découpés, abattus de son sabre. à l’évidence, les traits de la guerrière s’avéraient en tous points identiques à ceux de la baronne.

Les deux femmes présentes dans la pièce semblaient du même âge mais ce n’était qu’une apparence.

Chacun des Puissants du Chaos se révélait en mesure – une fois accordé à la pierre-de-vie qui énergisait chaque Maison – de choisir son apparence à long terme. Mharagret avait depuis longtemps porté son choix sur celle d’une jouvencelle aux membres fuselés. Elle portait ses cheveux roux foncé coupés au carré. Pour la vêtir, une robe courte, moulante, destinée à mettre ses formes en valeur. En guise de maquillage, des pigments dorés ornant ses paupières et ses pommettes. Un fard à lèvres transformait sa bouche en un trait rouge sang. De larges boucles d’oreilles en platine ornaient ses lobes étirés, tandis qu’une dizaine d’anneaux couvraient ses doigts fins.

La baronne et sa suivante ne faisaient pas mystère de s’apprécier et passaient de longs moments ensemble. Mais si Narah arborait une mine détendue, la Melfynn bouillait d’une obsession qui grignotait lentement sa raison : venger la mort de son fils chéri, le détestable Rosh Melfynn.

— Il me faut trouver un moyen ! siffla Mharagret entre ses dents, le regard presque hanté. La mort de mon Rosh ne peut rester impunie. Morion paiera pour cette infamie ! Je sais fort bien que c’est lui le véritable instigateur de ce meurtre. Et ce méprisable Cellendhyll de Cortavar paiera également pour avoir servi d’exécutant. Mais même si ma détermination est sans faille, j’enrage de ne pouvoir déclarer de vendetta, on ne s’attaque pas à Eodh de front et surtout pas à Morion. Avant tout, avant de trouver un moyen d’abattre le Maître des Mystères, je dois me concentrer sur son subordonné, cet Adhan qui a assassiné mon fils. Cependant, il faut trouver un moyen de le faire tuer sans être impliquée.

Si la haine cuisante de la baronne Mharagret reposait sur une croyance erronée, elle n'en était pas moins vive.

— Enrôlez des assassins, comme la dernière fois, proposa Narah, sans lever les yeux de sa tâche.

— La dernière fois, ma chère, l'Adhan a décimé la secte de la Main Pourpre.

— La Main Pourpre a péché par excès de confiance, vous me l'avez signifié vous-même, Baronne. Vous n'avez qu'à trouver des tueurs plus compétents, plus prudents, également. Et je ne doute pas que sur le Plan Primaire, vous puissiez trouver ce genre d'hommes propres à vous satisfaire, vous en avez largement les moyens. Mon frère pourra sans doute vous conseiller à ce sujet, si vous le désirez. Tenez, même, vous n'avez qu'à organiser une sorte de concours entre les pires assassins des Territoires-Francs pour définir lequel d'entre eux sera capable d'éliminer Cellendhyll, cela devrait les motiver.

Mharagret leva ses longues jambes et écarta ses orteils pour constater l'excellent travail effectué par Mina.

— Hum… reprit-elle, songeuse. Qu'ai-je à y perdre ? Rien du tout, au fond. S'ils échouent, je n'aurai rien à payer. Si l'un d'eux réussit, je n'aurai plus qu'à m'occuper de Morion. Tu es de bon conseil, Narah, et je me félicite de pouvoir compter sur toi.

— Je vous suis toute dévouée, baronne, sourit modestement la confidente. Ne vous l'ai-je pas prouvé ?

— Si fait, j'en ai bien conscience. Tu sais pour ta part que tu peux compter sur ma bienveillance. D'ailleurs, j'allais oublier, ma chère, sourit la baronne, je tiens à t'avoir avec moi pour la fête qui se prépare.

— Mais je n'ai rien à me mettre ! s'inquiéta Narah, qui disposait pourtant de trois armoires pleines de robes.

— Oh, je suis certaine que nous pourrons remédier à ce détail, gloussa Mharagret.

Les deux femmes échangèrent un sourire complice. Puis Narah rangea ses ustensiles dans un coffret rebondi. Mharagret, pour sa part, faisait des mouvements de jambes afin de mieux admirer ses orteils fraîchement laqués.

— Ah, par tous les Chaos, soupira la baronne, revenue comme toujours à son obsession, je donnerais tout pour obtenir la tête de ce Cellendhyll de Cortavar !

Narah n’eut que le temps de manifester son assentiment d’un hochement de tête.

Sur ces entrefaites, on frappa aux portes du salon. La baronne donna l’ordre d’entrer. Gherstall de Valbh apparut.

Sans attendre, il rejoignit les deux femmes et s’inclina devant elles d’une courbette respectueuse du buste.

— Voici votre frère, Narah. Eh bien, Gherstall, quelles nouvelles m’apportez-vous ?

Gherstall, ayant reçu pour mission d’épier les faits et gestes de Cellendhyll, délivra son rapport, contant notamment l’état colérique dans lequel se trouvait l’Adhan, ainsi que l’altercation qu’il avait eue avec Yvain.

Les prunelles de la baronne scintillèrent de plaisir en apprenant la mauvaise passe que traversait l’homme aux cheveux d’argent. Elle s’exclama d’un ton doucereux :

— De Cortavar semble avoir du mal à contrôler ses pulsions. Cela ne peut m’étonner ! Oh, mais il me vient une idée. Dangereuse pour celui qui l’exécutera, mais bien menée, elle peut se révéler intéressante.

Gherstall fit un pas en avant et plia le genou devant Mharagret.

— Ordonnez, ma dame. Je suis votre homme.

Avant de répondre, la Puissante du clan Melfynn prit le temps de jauger les jumeaux. Le frère et la sœur ne cachaient pas leur ambition. Issus d’un clan vassal de moindre importance, ils s’étaient hissés à force de manœuvres plus ou moins honorables – mais toujours efficaces – au service direct de la Melfynn. Narah comme camériste, Gherstall comme espion et garde du corps. Parfaitement consciente de leurs ambitions, Mharagret, qui n’avait aucun scrupule, appréciait ce genre de mentalité, pour peu que ce soit à son avantage ; elle estimait en l’occurrence que c’était bien le cas.

Enfin, elle reprit :

— Mon plan est risqué, Gherstall, et sans doute tu seras malmené. Mais si tu écoutes attentivement mes directives, tout se passera comme je l’escompte… En retour, tu auras gagné ma gratitude.

La baronne mit dans sa dernière phrase un accent sensuel propre à enflammer les sens de son vassal.

— Vous rendre service ne peut que me combler, baronne Melfynn.

— Cela fait un certain temps que je te surveille. Tu as su, telle ta digne sœur, éveiller mon intérêt, répliqua Mharagret en jetant au guerrier un regard évaluateur à nette connotation sexuelle.

— Je me permets d’intervenir, ma dame, susurra Narah d’un air mutin. Si vous me laissez de côté, je vais être jalouse. N’auriez-vous pas un petit rôle pour moi ?

CHAPITRE 4

Cellendhyll s’arrêta finalement devant une porte bien particulière, sans poignée ni serrure, taillée à partir d’une écaille de dragon rouge. L’œil magique aux cinq couleurs pulsantes plaqué en son centre jaugea sévèrement l’Adhan avant de lui livrer passage. La porte s’effaça et il entra.

Morion d’Eodh avait une fois de plus changé le décor de son bureau ; c’était là l’une de ses grandes manies.

Son antre, en l’occurrence, ressemblait à une grotte aux parois d’un noir légèrement brillant, sur lequel passaient des reflets évanescents. Les bibliothèques avaient disparu, remplacées par des niches creusées dans la roche. Le seul élément n’ayant pas changé était l’inaltérable bureau de Morion et son lourd et vieux fauteuil en cuir, extrêmement confortable. La grande baie vitrée avait cédé la place à une espèce de rideau d’eau vive qui glougloutait en sourdine en s’écoulant dans une rigole prévue à cet effet. La lumière particulièrement vaporeuse provenait d’étoiles de gemmellites fichées dans le haut plafond, ce dernier peint d’un sombre velouté, destiné à imiter la voûte étoilée d’un ciel d’été ; l’éclairage provenait également de pierres de feu posées dans des niches à mi-hauteur.

Nonchalamment installé, Morion compulsait une pile de rapports.

Si Mharagret Melfynn affichait l’apparence d’une jeune femme qu’elle n’était plus depuis bien longtemps, Morion d’Eodh s’était

quant à lui figé dans celle d'un adolescent mince au maintien affecté. Toujours soucieux de son apparence, le Puissant d'Eodh portait un élégant costume en laine d'alpaga, violet avec de fines rayures argentées, une chemise à grand col une teinte plus foncée, des bottines en agneau à surpiqûres. Pour couvrir ses cheveux bruns, un béret plat galonné, orné d'une broche en platine figurant un dragon. Le Puissant arborait également, comme toujours, ses petites lunettes aux verres fumés qui camouflaient son regard mystérieux.

En voyant arriver son agent, Morion joignit ses doigts sous son menton et déclara d'un ton sec :

— J'ai de plus en plus de mal à tolérer tes écarts, Cellendhyll, et ma patience à ton égard se réduit comme une peau de chagrin, et si tu n'étais pas mon meilleur agent, il y a beau temps que je t'aurais puni pour toutes tes insolences ! Yvain me dit que tu as massacré ses hommes à l'entraînement ? Que tu lui as manqué de respect ? Qu'est-ce qui te prend, ces derniers temps ? Je sens ta colère, une colère qui te rend dangereux pour Eodh. Quelle en est la cause, je te prie ?

Cellendhyll savait son maître capable de déceler ses mensonges, il dévoila donc une part de vérité, bien maigre :

— Je suis un homme d'action, Seigneur, qui se retrouve sans rien faire. Les murs de la Citadelle commencent à me rendre fou. Envoyez-moi en mission, j'en ai grand besoin.

— Certainement pas, renifla son maître. Calme-toi d'abord et nous en reparlerons. De toute manière, je n'ai rien à la hauteur de tes talents, en ce moment. Les Ténèbres, pour ta gouverne, semblent avoir cessé toute action hostile envers la Lumière.

Morion marqua une pause avant d'ajouter :

— Arasùl m'intrigue. Que veut-il vraiment ? La paix ? Après toutes ces centaines d'années de guerre contre la Lumière ? J'ai du mal à y croire. Toi qui l'as côtoyé, qu'en penses-tu ?

— On ne peut pas dire que je connaisse Arasùl, répliqua Cellendhyll. J'ai perçu des bribes de son esprit, lorsqu'il était dans la dague, mais c'était bien trop fragmentaire pour en tirer une véritable opinion. J'ai clairement ressenti la duplicité du démon qui

se faisait passer pour le Père de la Douleur, mais il n'y avait rien de cet ichor en Arasùl. C'est la seule chose que je puisse dire.

Son maître semblait pour une fois en veine de confidence. Cellendhyll aurait pu poser d'autres questions sur les faits et gestes du nouveau roi des Ténèbres à Morion – celui qu'il avait directement contribué à placer sur le trône. Toutefois, l'Ange n'en fit rien. Arasùl ne l'intéressait pas, pas plus que le sort de son royaume.

Arasùl lui avait sauvé la vie, certes. Toutefois, c'est à cause de lui que Cellendhyll avait failli mourir. Et sans la dague sombre à travers laquelle Arasùl le dirigeait, jamais il ne se serait retrouvé à affronter le Père de la Douleur. Sans oublier le fait que l'Ange l'avait libéré de la lame, lui rendant son enveloppe corporelle, le contrôle de son existence, et le trône des Ténèbres. Selon l'Adhan, ils étaient quittes.

Cellendhyll changea de sujet, c'était plus fort que lui. Il devait aborder le sujet.

Un peu hésitant, il demanda :

— Seigneur, avez-vous des nouvelles de votre sœur ?

— Pas la moindre, répondit aussitôt le Puissant. Et toi ?

L'Adhan secoua la tête. Morion perçut bien le dépit émanant de son agent. Incapable de soupçonner la vérité, en dépit de ses formidables capacités, il se méprit totalement sur les sentiments de l'Ange. Il lâcha un petit rire mi-gêné, mi-triomphant, aussi agaçant qu'une rage de dents :

— Oh, c'est donc ça qui te tracasse tant ? Elle est partie, c'est ça ?

L'Ange n'osait parler. Il se contenta de serrer les mâchoires.

— Ah, Cellendhyll, tu ne connais pas Estrée comme moi. Je savais qu'elle finirait par se lasser de toi. Que veux-tu, ma sœur est ainsi faite, il ne faut pas lui en vouloir de t'avoir quitté… Pour ma part, j'avoue que je préfère cela. Mon Ombre favorite liée à ma sœur ? C'était là une liaison contre nature. Et si tu veux un conseil, plus tôt tu l'oublieras, mieux ce sera pour toi.

Merci pour ton tact, Morion. Mais si je ne réplique pas, c'est parce que, si intelligent sois-tu, tu te leurres, berné par ta propre

logique. Et cela m'arrange vraiment. Car nul doute que si tu connaissais mes sentiments actuels vis-à-vis de ta chère sœur, tu risquerais bien de m'emprisonner, pour le moins.

Morion se redressa sur son siège avant d'annoncer :

— Au fait, je compte sur toi pour être présent à la réception de cet après-midi. Et tu feras bien montre de bonnes manières, c'est dans ton intérêt. D'ailleurs, ce sera la preuve que tu as retrouvé ton calme, et que je peux donc te renvoyer en mission. Ne me déçois pas, Cellendhyll. Je compte sur toi.

L'Ange ne put cacher à quel point ce programme lui faisait horreur mais le Puissant d'Eodh resta inflexible.

CHAPITRE 5

Il n’y avait pas de motif particulier à cette journée de fête, si ce n’était de sacrifier aux apparences. Or, les apparences s’avéraient prépondérantes au Chaos et les Maisons principales se devaient de régulièrement faire étalage de leur puissance et de leur richesse. En l’occurrence, le clan Bénérys.

Le seigneur Salghan de Bénérys avait lui-même choisi le thème des festivités : la sylve.

Une fois de plus, les décorateurs de la citadelle avaient dû faire assaut d’imagination et d’habileté afin de créer un cadre suffisamment fastueux pour plaire à l’organisateur des réjouissances. Une vraie pelouse avait été posée sur le sol de marbre de la grande salle, ainsi que des plantes et des arbres dans des pots camouflés ; de quoi planter un petit bois qui couvrait un bon tiers de la pièce. Des lianes artistiquement décorées de fils d’or et d’argent étincelant tombaient du plafond. Des nuées de papillons arc-en-ciel voletaient de partout.

En bruit de fond, savamment dosé, un mélange de babils d’oiseaux, de chants d’insectes, et même le doux bruit de la pluie tombant sur la canopée. Une symphonie « naturelle », ponctuée de violons et de hautbois, évidemment engendrée par magie.

Une nuée de serviteurs travestis en trolls des bois parcouraient la « forêt », porteurs de grands plateaux en bois, présentant aux convives un choix alléchant de canapés sucrés ou salés, délicieusement fondants. Ils proposaient également des petits

légumes frais et leur sauce à la ciboulette, de la charcuterie pimentée, des roulés de saumon au gingembre ou à la crème d'avocat, des feuilles de vignes farcies, des ballottines de chèvre au cumin, des boulettes d'agneau aux pistaches, des lamelles de porc caramélisées au miel et autres feuillantines de bœuf braisé… en bref, de quoi ravir les papilles des gourmets les plus difficiles.

Des fontaines de vin liquoreux ou d'épais rouge – uniquement de grands crus – coulaient délicatement des becs des cygnes en cristalune translucide. Outre les vins, différents bars dressés le long de la salle offraient des boissons plus exotiques, composées à la demande et servies sur glace pilée.

Évidemment, toutes sortes de drogues étaient disponibles pour ceux désirant se plonger dans la moiteur des paradis artificiels.

Plus de la moitié des invités étaient déguisés. On pouvait distinguer des faunes à l'œil égrillard, des dryades fort légèrement vêtues, des garous de toutes sortes, des reines et des rois de la sylve, des bûcherons, même, aux haches factices.

Les tenues de dryades, notamment, permettaient de grandes audaces vestimentaires. Certaines en tiraient nettement avantage. D'autres, moins gâtées par dame Nature, auraient mieux fait de choisir un déguisement plus sobre.

Quant à ceux qui n'étaient pas déguisés, ils se contentaient d'arborer les couleurs de leur Maison. Le mauve et l'argent de Norghal ; le vert et l'or des Tremayne ; l'orangé et l'olive des Melfynn ; le noir et le violet de Garthe ; l'azur, le gris et le mauve des Bénérys, et enfin le bleu nuit, le pourpre et l'argent d'Eodh.

Un groupe se détachait des autres convives. Il était formé des puissants seigneurs du Chaos des six Maisons régnantes. Le maître des lieux pour l'occasion était donc Salghan de Bénérys, un homme massif aux cheveux auburn, taillés au carré, et doté d'une épaisse moustache en croc. Ce dernier avait opté pour une tenue de chasseur, arc à l'épaule.

À ses côtés, Virthis, comte de Garthe, vêtu tel un roi forestier, un vieillard aux allures de spadassin, qui faisait teindre cheveux et

barbe en noir. Ce signe de coquetterie, toutefois, n'entachait pas la valeur de cet homme à poigne, qui avait maintes fois fait ses preuves sur le champ de bataille. En témoignait la cicatrice qui courait de son front, en arc de cercle, jusqu'à fendre son sourcil, côté droit.

Pour sa part, Mharagret Melfynn s'était travestie en sorcière des bois, moulée dans une robe émeraude, généreusement fendue pour laisser admirer ses longues jambes terminées par des escarpins à lanières.

Boutros Norghal était un homme chauve, aux traits épais, à la carrure de primate. Son apparence grossière jurait avec l'éclat de ses yeux d'azur, où brillait une intelligence indéniable. Son déguisement était celui d'un seigneur faune.

Alessien de Tremayne s'était transformé en mage du Cercle Vert. Ses traits carrés s'illuminaient d'un regard brun-roux. Sa bouche se plissait d'un sourire aimable. En terme de stature, on le comparait régulièrement au duc Ellvanthyell d'Eodh ; tous deux offraient la même minceur élégante, si ce n'était que le chef des Tremayne avait les cheveux blonds et les joues rasées.

Ellvanthyell. Comment ne pas remarquer – même au sein d'une telle assemblée – cet homme de haute taille, et son regard subtil gris pailleté d'or, aussi assuré que celui d'un félin, aussi perçant que celui d'un rapace. Comment ne pas remarquer le contraste entre sa chevelure d'un blanc de neige et sa barbe d'un noir d'encre. Ellvanthyell, archimage du Chaos, suait le pouvoir par toutes ses pores. En guise de coquetterie, car le duc pouvait se montrer vaniteux, une gemme saphir ornant sa narine droite. Pour coller au thème des festivités, le Puissant d'Eodh s'était transformé en druide, vêtu de la grande robe blanche et de la ceinture en fils d'or tressés de l'ordre du Chêne, une couronne de gui ornant son crâne. Une lubie, que tout le monde connaissait au Chaos, faisait qu'il restait en toutes circonstances pieds nus – manie qui convenait particulièrement à sa tenue présente.

Un peu plus loin, plongé en pleine conversation avec trois dryades toutes plus charmantes les unes que les autres, Morion, Prince des Apparences, son fils, arborait pour sa part un costume à

la coupe fort élégante qui semblait constitué d'une multitude de feuilles de toutes formes et de toutes tailles ; toutes les teintes de vert y figuraient. Cela n'avait pourtant rien à voir avec une tenue de camouflage. L'ensemble du feuillage avait été assemblé avec un brio incomparable. Chacun de ses mouvements engendrait un bruissement à la tonalité des plus agréables. S'il y avait eu un concours du costume le plus remarquable, nul doute que le maître de Cellendhyll en eût remporté les lauriers ; un exploit dont il était coutumier.

Estrée, fille d'Eodh, héritière du Chaos, jalousée par les femmes pour sa beauté sensuelle, dévorée par le regard des hommes pour la même raison, brillait par son absence. Estrée, toutefois, avait l'habitude de ne pas se plier aux règles et personne de la cour ne s'étonnait qu'elle ne fût pas là – bien des dames, même, poussèrent un soupir de soulagement.

Les conversations allaient bon train, on riait beaucoup, et l'on faisait assaut de compliments et de propos légers. Ce n'était pourtant qu'un vernis.

Car si les apparences comptaient beaucoup au Chaos, elles ne venaient qu'au second plan. Sous prétexte de détente et de plaisirs, les participants, pour la plupart, n'oubliaient pas la composante essentielle du royaume : le jeu de la séduction et du pouvoir, celui des alliances et des trahisons, qui battaient leur plein. Et comme toujours, les mœurs libérées du Chaos s'épanouissaient dans ce genre d'atmosphère propice au défoulement et à la manipulation.

Cellendhyll était connu des membres du Chaos comme un officier d'active, et non comme un agent des Ombres. Il avait passé sa tenue d'apparat, or il détestait ce genre d'exercice. Son costume consistait en un pourpoint pourpre et argent. Le même pourpre que celui de son pantalon à bande bleu sombre. Sur son épaule gauche, une fourragère torsadée d'or et de jade, un jade de la même couleur que celle de ses iris. Quant aux tresses dorées qui ornaient ses manches, elles affichaient son rang de commandant d'escadron – un escadron hélas décimé. Rebelle comme toujours, l'Ange avait

négligé d’arborer ses médailles, tout comme il avait refusé de porter son bicorne bleu à blason d’argent.

Cellendhyll s’était posté à la lisière de la forêt factice. Il trouvait toute cette mascarade des plus ridicules et se demandait bien ce qu’il fichait là. La journée promettait d’être longue. Il avait trempé ses lèvres dans un verre de rouge, avant de le délaisser, de même que les différents mets, incapable de s’abandonner aux plaisirs de la gastronomie. La pression oppressante encombrait toujours son esprit.

L’air revêche de l’Adhan dissuada quiconque de venir lui tenir compagnie. Même ceux des Maraudeurs-Fantômes ayant combattu avec lui par le passé. Seul Melkior, le vigoureux Melkior, l’une des six Ombres du Chaos encore en vie, et sans doute celui ici avec lequel l’Ange s’entendait le mieux – hormis Gheritarish –, fit véritablement l’effort de le dérider. Les autres Ombres, Kereth, Kean, Logan et Garod, étaient occupés en mission à l’extérieur de la citadelle.

Cependant, rebuté par le mutisme réfrigérant de l’homme aux cheveux d’argent, Melkior finit par le laisser ruminer ses sinistres pensées. Après le départ de l’Ombre, parti fumer un cigare sur la terrasse, Cellendhyll fut satisfait de constater qu’on le laissait tranquille, voire qu’on l’ignorait.

Ce n’était pas le cas, pourtant. Au moins trois personnes l’épiaient sans se faire remarquer. Toutes trois affiliées à la Maison Melfynn.

Morion vint retrouver son Ange pour partager avec lui quelques propos. Mais le Maître des Mystères ne resta pas, désireux de rejoindre son père qui conversait en retrait des autres convives avec les autres Puissants du Chaos.

L’instinct de l’Adhan, rodé par le contact perpétuel avec le danger, finit par le faire pivoter juste à temps pour croiser le regard de Mharagret Melfynn. Constatant qu’il l’avait repérée, la baronne le fixa d’un air insondable.

Cellendhyll n’avait jamais fait partie des admirateurs de la Melfynn, bien au contraire. Outre le fait qu’elle était la mère du haïssable Rosh – qu’il avait pris soin de tuer au terme d’une nouvelle trahison du rouquin – il y avait en elle une noirceur insondable qui transparaissait selon lui à travers le masque lisse de son jeune visage. L’Adhan ne savait pas trop si la marâtre savait qu’il avait bel et bien éliminé son fils, mais il se moquait bien des volontés de la baronne. Si jamais elle s’attaquait à lui, il serait toujours temps de répondre à la menace. Toutefois, pour le moment, elle n’avait rien montré d’un éventuel ressentiment à son égard.

Un homme apparut de la terrasse. Rouquin, musclé, portant un coûteux costume de cuir vert sombre. Gherstall de Valbh. Au lieu d’entrer, il s’adossa dans l’embrasure, à une quinzaine de pas de l’homme aux cheveux d’argent, hors de son champ visuel.

À l’opposé, Narah, sa jumelle, s’extirpa d’un groupe de jeunes seigneurs auprès desquels elle avait testé son charme avec succès. La jeune femme était vêtue d’une robe luxueuse en taffetas or qui se laçait sur le devant. Ses cheveux blond-roux avaient été ramassés en un chignon travaillé d’où s’échappaient quelques mèches malicieuses.

Sans paraître s’y intéresser, elle se rapprocha de l’Adhan.

Une fois à sa portée, elle feignit de trébucher et s’écroula contre Cellendhyll qui la rattrapa par réflexe.

De l’autre côté, Gherstall se mit en mouvement.

Narah se redressa, un grand sourire aux lèvres. Puis, elle recula tout en poussant un cri aigu, le devant de sa robe déchiré, laissant apparaître ses tétons orgueilleux. Sans attendre, elle gifla Cellendhyll et recula de quelques pas. Totalement décontenancé par ce qui venait de se produire, ce dernier accusa le coup. Au moment où il allait parler, tandis que Narah criait toujours, Gherstall se jeta sur l’Adhan et le repoussa d’une bourrade :

— Pleutre ! Tu n’as pas honte d’agresser ainsi une femme !

— Mais…

Sans crier gare, Gherstall lui décocha un lourd crochet du droit. Cellendhyll réagit d’instinct, tel le guerrier – le tueur – qu’il était. Il

frappa le creux de l’avant-bras du rouquin pour lui paralyser l’articulation, pivota sur lui-même et, au sortir de son mouvement, remonta son coude gauche en oblique pour le flanquer dans la mâchoire de Gherstall. Ce dernier fit un pas en arrière. L’Ange était lancé à présent, incapable de s’arrêter, la pression qui l’accablait se muant une nouvelle fois en rage qu’il ne pouvait plus contrôler. D’un fouetté du pied, il cingla le bas-ventre du rouquin. Et tandis que son adversaire se pliait en deux, il le frappa du tranchant de la main au creux de l’oreille.

Gherstall s’effondra sur le parquet ciré. Pour faire bonne mesure, Cellendhyll lui donna un grand coup de botte dans les reins.

— Il agresse un homme à terre ! Arrêtez l’Adhan, il est devenu fou ! s’écria Narah, en prenant les convives à partie.

Tout le monde observait la scène à présent.

Quatre gardes musculeux se ruèrent pour séparer Cellendhyll de Gherstall. Bon nombre d’invités avaient à peine vu ce qui s’était produit. Mais Narah, avec sa robe truquée, avait finement joué sa partition et pour les spectateurs, il était manifeste qu’elle était la victime, bien frêle face à ce grand gaillard aux cheveux argentés, ce Cellendhyll de Cortavar à la sombre réputation.

Le stratagème orchestré par la baronne Melfynn avait parfaitement fonctionné. Aux yeux de tous, l’Adhan fut jugé coupable. Coupable d’avoir agressé une femme et l’homme qui prétendait défendre son honneur. D’avoir frappé Gherstall à terre fut ajouté à ses crimes. Sans ménagement, Cellendhyll fut chassé de la salle et les gardes le reconduisirent dans la partie commune de la citadelle. Sans doute, dès que la fête serait finie, on prendrait des mesures pour régler le cas de l’incriminé. Pour l’heure, le calme revenu, on préféra replonger dans cette atmosphère si grisante d’abandon et de faux-semblants.

Cellendhyll était trop confus pour résister. Du reste, cela n’aurait fait qu’aggraver son cas. L’Ange peinait à comprendre qu’il avait été le jouet de quelque machination, et il était loin d’en saisir la portée. Mieux valait rentrer dans ses appartements et réfléchir calmement à ce qui venait de se produire. De toute manière,

Morion allait le convoquer, il pourrait alors s’expliquer avec lui et prouver son innocence.

CHAPITRE 6

Au moment où l'homme aux cheveux d'argent remontait un couloir, situé dans l'aile réservée au clan d'Eodh, une haute silhouette se matérialisa devant lui.

Impossible de ne pas reconnaître le duc Ellvanthyell, patriarche d'Eodh. Ce dernier apostropha doucement l'Adhan :

— Cellendhyll de Cortavar, un mot, je te prie.

Et d'un geste, il désigna les portes d'une salle contiguë.

Personne, même mal intentionné, n'aurait pu dénier au Puissant d'Eodh un charisme exceptionnel. Charisme auquel même l'homme aux cheveux d'argent se retrouvait soumis.

Les traits aristocratiques du seigneur ne laissaient rien filtrer de ses pensées. Cellendhyll inclina légèrement le buste en marque de respect et suivit le duc, tandis que ce dernier ouvrait les portes et pénétrait dans la pièce.

Ils se retrouvèrent dans l'une des salles d'attente réservées aux visiteurs du clan. Destinée à être repeinte – encore une lubie de Morion – elle était totalement vide.

Ellvanthyell gagna la cheminée, contre laquelle il s'adossa. Puis il toisa l'Adhan, tout aussi imperturbable que dans le couloir.

— Cellendhyll, l'attitude dont tu as fait preuve tout à l'heure est aussi décevante que scandaleuse.

— Mais, mon Seigneur…

— Suffit ! coupa le duc d'une voix tranchante. Quand je parle, on se tait. Tu n'es qu'un serviteur. Et tu ne prendras la parole que si

je t’interroge, pas avant !

Cellendhyll garda le silence. Il bouillait, étreint par un sentiment d’injustice qui s’ajoutait à sa noirceur de caractère actuelle, mais il garda le silence, estimant qu’au terme de sa diatribe, le duc lui laisserait l’occasion de présenter ses arguments.

Ellvanthyell ajouta :

— Ton comportement inqualifiable bafoue l’honneur d’Eodh. Bien sûr, tu présenteras des excuses publiques, je l’exige. Je me suis amusé de ton esprit rebelle, jusqu’ici, mais tu as largement dépassé les bornes, Cellendhyll. Et je ne peux le tolérer. Une petite leçon s’impose.

Ellvanthyell étendit sa dextre devant lui, ses doigts pointés sur l’Adhan.

Encore une fois pris de court – Cellendhyll n’avait pas prévu que le seigneur de sa Maison, archimage redouté, puisse s’en prendre physiquement à lui, encore moins sans l’avoir écouté au préalable –, l’Ange se trouva privé de la moindre défense.

Deux rais de lumière rougeoyante jaillirent de la main d’Ellvanthyell pour aller se ficher directement dans les narines de Cellendhyll. Ce dernier sentit une brûlure effroyable lui mordre les sinus puis remonter dans son cerveau. L’esprit écartelé par la volonté du seigneur d’Eodh, Cellendhyll se laissa tomber à genoux, les mains sur les tempes. Il ouvrit la bouche pour hurler sa douleur mais aucun son ne sortait.

Ellvanthyell contrôlait le flux de ses rayons, une grimace enlaidissant ses traits. Il leva vivement sa main vers le plafond. Soumis par les rayons de mana pourpre qui suivaient les mouvements du seigneur, Cellendhyll décolla du sol et alla s’encastrer dans le plafond. Contrôlant toujours les filaments magiques, Ellvanthyell le fit aussitôt retomber sur le tapis, sonné, le souffle coupé. Ensuite, le duc lança sa main vers la droite. L’Ange se retrouva projeté contre le mur de droite. Puis celui de gauche. De nouveau le plafond. Le sol. Les murs.

Ses mains protégeant sa tête le mieux possible, Cellendhyll était ballotté comme une vulgaire poupée, malmené en tous sens, cogné dans toute la pièce, incapable de se défendre, de se libérer de

l’emprise magique du Puissant, ni même de crier. Broyé de l’intérieur par la poigne magique de l’archimage, à peine pouvait-il respirer.

Au bout d’un temps qui sembla infini pour le supplicié, Ellvanthyell finit par se lasser de sa « démonstration ». D’une simple pensée, il laissa refluer son pouvoir. L’Adhan s’effondra sur le parquet, au bord de l’inconscience.

La voix de l’archimage claqua dans son oreille :

— Tu n’es qu’un serviteur, rien d’autre. Ne l’oublie plus jamais !

Rajustant sa robe druidique, qui n’en avait nul besoin, les traits de nouveau avenants, le duc d’Eodh quitta la pièce.

Prostré au sol, Cellendhyll resta seul, l’esprit et le corps en feu, perclus de douleurs. Il lui semblait avoir été piétiné par un troupeau de Sanghs. Que sa cervelle allait se fissurer. Il vomit sur le tapis.

Il tenta de prendre appui sur les mains. Et retomba sur le côté. Il était réduit à l’état de larve et détestait cette sensation.

Tu n’es qu’un serviteur !

Toutefois, dans ses yeux rougis par la douleur, le feu vert palpitait. Ce brasier de jade très particulier. Le regard d’un survivant. De celui qui ne baissera jamais les bras, même menacé du baiser de la Mort.

Puisant plus dans sa volonté que dans ses muscles, Cellendhyll parvint à ramper jusqu’à un mur. Se servant de cet appui, il se mit à genoux, puis, enfin, debout. La réalité tanguait sous ses yeux. Il dut attendre plusieurs minutes avant de retrouver le sens de l’équilibre.

Il rejoignit ses appartements sans trop savoir comment, sans même pouvoir dire s’il avait croisé quelqu’un. S’appuyant régulièrement sur les murs, clopinant plus que marchant. Son corps et son esprit hurlaient leur tourment.

De retour chez lui, l’Ange gagna aussitôt la salle d’eau. Il ouvrit un placard pour saisir une petite fiole rebondie en grès, la seule en sa possession. Brisant le cachet, il ingurgita le contenu de la fiole, une mixture onctueuse aux relents d’amande. En attendant que la potion curative légère fasse son effet, Cellendhyll ôta ses

vêtements, tant bien que mal, et se mit sous l'eau chaude. Il s'adossa contre la paroi carrelée, se laissa glisser jusqu'à s'asseoir sous le jet. L'eau brûlante ne tarda pas à engourdir son corps meurtri et dénouer ses muscles contractés par la souffrance. La liqueur curative, quant à elle, œuvrait de l'intérieur.

Peu à peu, trop lentement à son goût, l'Adhan reprenait des forces. Son cœur second ne pouvait donner sa pleine puissance en journée mais, outre la potion, il bénéficiait d'une vigueur peu commune, d'une résistance tout aussi remarquable, et de l'entraînement le plus rigoureux que pouvait dispenser le Chaos – l'élite du genre.

Le cerveau de l'Adhan commençait à s'apaiser. La brûlure des filaments qui l'avaient emprisonné était d'essence magique, et non physique. Il ne souffrirait d'aucune séquelle, heureusement.

Il ne se faisait aucune illusion. D'ici peu, toute la forteresse saurait que le duc d'Eodh l'avait sévèrement corrigé. Comme conséquence directe, la confirmation aux yeux de tous de sa culpabilité. Voilà qui n'allait pas améliorer sa situation.

Un pli amer courba les lèvres sèches de l'Adhan jusqu'à se transformer en un rictus agressif. Il était innocent, on ne l'avait même pas laissé présenter sa version des faits – la simple vérité !

Tu n'es qu'un serviteur !

Un puissant sentiment d'injustice explosa en lui. La colère froide qui le baignait depuis des jours monta d'un cran. Une vague de fureur l'inonda, irrépressible, et quelque chose se déchira dans son esprit ; un lien particulier qui l'entravait depuis des années, l'empêchant de songer à son propre destin, de songer qu'il pouvait suivre une autre voie que celle qu'Eodh traçait pour lui.

Fort bien. Puisque je suis traité avec autant de dédain, je ne dois plus rien au Chaos. C'est fini, à présent, je retrouve ma liberté. Et gare à ceux qui tenteront de m'en empêcher.

Mûrissant ses plans, l'Ange se redressa, coupa l'eau chaude et se laissa inonder par un jet glacé.

Tu n'es qu'un serviteur !

Le regard de l'Ange flamboya d'un feu jade.

Par l'épée de Lachlann, c'est ce qu'on va voir !

CHAPITRE 7

Tandis que Cellendhyll ruminait sous la douche, la fête se poursuivait, aussi engagée qu'avant l'algarade. Séduction et pouvoir se côtoyaient plus que jamais, s'entremêlaient, se pénétraient l'un l'autre. Mharagret Melfynn rayonnait. D'autant plus qu'Ellvanthyell avait pris sur lui – juste avant de disparaître par magie – de faire des excuses officielles pour l'atteinte envers les gens de son clan. Oui, la baronne était comblée d'une joie mauvaise. Elle avait ordonné que Narah, prétendument choquée, et Gherstall bel et bien blessé, rentrent dans l'aile de la citadelle dévolue aux Melfynn, à l'abri des questions éventuelles.

Quelque temps plus tard, après son petit entretien avec Cellendhyll, le duc d'Eodh revint auprès des convives, très courtois, mais prenant soin d'éviter la baronne – qu'il méprisait, la jugeant aussi mesquine qu'égocentrique.

Un page accourut pour prendre Morion à l'écart et lui soumettre une information alléchante – ce n'était pas pour rien que le Maître des Mystères payait fort bien ses informateurs. Le renseignement, bien sûr, concernait la correction qu'Ellvanthyell venait d'infliger à Cellendhyll. L'information allait si vite au Chaos. Tandis que l'homme aux cheveux d'argent rentrait dans ses appartements, un garde l'avait répété à un autre garde, qui lui-même l'avait chuchoté à une servante, cette dernière en parla à ses camarades jusqu'à ce que la nouvelle arrive au page.

Morion s’empressa d’aller voir son père, et de le prendre à l’écart sur la terrasse. Il prit soin d’invoquer un bouclier protecteur – voile irisé et légèrement crépitant – afin d’éviter les oreilles indiscrètes – puis déclara sans ambages à son géniteur :

— Cellendhyll est l’un de mes hommes, père. C’est même l’une de mes Ombres. Il est sous mon autorité. Vous n’auriez pas dû intervenir ainsi.

Ellvanthyell toisa son fils. Il émit un rire amusé mais sous lequel affleurait l’acier :

— Morion, qui dirige Eodh selon toi ? Ma foi, c’est moi et moi seul. En conséquence, que cela te plaise ou non, ton Adhan est à mon service, comme tous ceux du clan… et comme toi. En conséquence, je décide de son sort comme il me plaît. Et puis c’est de ta faute aussi, tu es bien trop tolérant à l’égard de ton protégé. Cellendhyll a déjà démontré son caractère rebelle par le passé et j’ai laissé faire, estimant que ses talents lui donnaient droit à une certaine clémence. Mais cette fois, il a dépassé la mesure ! Il était temps de lui faire comprendre quelle était sa place dans notre clan. Je m’en suis chargé.

— Qu’a-t-il dit pour sa défense ?

— Je ne l’ai pas interrogé, répliqua son géniteur, hautain. J’ai estimé que je pouvais m’en passer.

— Que lui avez-vous fait, père ? souffla Morion d’une voix blanche.

— Je l’ai corrigé, asséna le duc.

Morion ouvrit la bouche, la referma. Il poussa un lourd soupir et s’exclama :

— Dois-je vous rappeler qui est Cellendhyll de Cortavar ? Qui il est *réellement* ? Pas simplement un guerrier d’Eodh. Pas juste une Ombre, ni le meilleur de mes agents… Il est à manier avec les plus extrêmes précautions. Inutile de vous expliquer pourquoi, je pense…

L’archimage caressa la pointe de sa courte barbe de jais, signe de son dédain. Morion poursuivit :

— Voulez-vous prendre le risque qu’il tourne le dos à Eodh ? Sauf votre respect, êtes-vous conscient des conséquences ?

Ellvanthyell balaya l’air de sa main ornée d’anneaux :

— Il n’y a pas à redouter de conséquences. Car on ne quitte pas le service d’Eodh, Morion. C’est impossible, encore moins quand on est une Ombre. Et tu sais parfaitement ce que cela *signifie*.

Son héritier ne put contenir une grimace. C’était là une sentence claire : il ne serait pas permis à Cellendhyll de Cortavar de trahir son allégeance du Chaos. Au moins sur ce point, Morion était d’accord avec le duc. Mais seulement sur le fond, et absolument pas sur la forme. Il relança son argument :

— Père, sans vouloir vous manquer de respect, je maintiens que vous commettez une erreur en espérant soumettre Cellendhyll à un rapport de force. Une erreur lourde que nous, les Eodh, risquons de payer très cher. Je le connais mieux que quiconque, la seule chose que vous allez réussir à faire, c’est de le braquer.

Ellvanthyell accueillit la remarque de son fils par une nouvelle réplique pleine de morgue :

— Je suis le maître d’Eodh, je n’ai de gants à prendre avec personne. Si tu ne veux pas m’agacer, n’aborde plus ce sujet… Dis-moi plutôt, as-tu des nouvelles de ta sœur ?

— Aucune, rétorqua Morion tout en haussant les épaules. Mais ce n’est pas la première fois qu’elle disparaît subitement, loin de là.

Il estima que mieux valait ne pas évoquer la relation qui l’unissait – ou l’avait unie – à l’Adhan. Cela ne ferait qu’empirer la situation de son agent.

De son côté, le duc d’Eodh opina :

— Ma petite s’est acquittée de sa mission avec les honneurs. Espionner ainsi les Ténèbres, réussir à tromper le Père de la Douleur, le défaire, était un exploit qui fera date dans l’histoire du Chaos. Estrée a bien gagné un peu de temps libre.

Morion saisit la perche tendue :

— J’en profite pour vous rappeler que Cellendhyll a largement fait sa part dans cette affaire. C’est tout de même lui qui a vaincu le Père.

— Cesse de m’importuner avec ton Cellendhyll, Morion. Il pliera devant la volonté d’Eodh ou bien je le briserai. J’ai parlé !

Resté seul sur la terrasse, Morion invoqua ses pouvoirs pour se téléporter dans son bureau. Il était profondément soucieux. Son père, si brillant fût-il, était aveuglé par son orgueil. Il ne lui laissait pas le choix, Morion devait trouver un moyen de calmer Cellendhyll au plus vite, avant que la situation ne dégénère, comme le seigneur le ressentait dans les tréfonds de son esprit avisé.

Estimant inutile d'envoyer une étoile de mana pour convoquer l'Adhan – ce dernier ne manquerait pas de refuser de s'y soumettre –, le Maître des Mystères se rendit derrière son bureau et posa sa dextre sur un pan de la paroi rocheuse. Une cavité apparut, dans laquelle reposait un cornet en cuivre, dont le tuyau s'enfonçait loin dans la pierre.

Morion ôta le couvercle et tapota sur le cornet. Quelques instants plus tard, une voix lui répondait.

D'un ton concis, le Maître des Mystères donna ses ordres. En substance, telles étaient ses volontés : surveiller les issues de l'aile dévolue au Chaos, veiller également sur l'accès aux portes de la citadelle, ainsi que celui qui menait aux salles de transfert. Envoyer des gardes aux portails secrets. Et surtout, faire rechercher Cellendhyll et lui amener par tous les moyens, en essayant, autant que possible, de rester discret.

Une fois de plus, Morion grinçait des dents à cause de son agent. Il se força au calme. Qu'avait-il donc pris à Cellendhyll d'agresser ainsi une femme ? Sans parler de l'homme qu'il avait blessé ? Le fait qu'Estrée l'ait quitté l'avait-il rendu fou ? Après tout, ce n'était pas la première fois que sa sœur tournait la tête à un homme. Morion se promit d'approfondir cette histoire de rupture. Dommage qu'Estrée soit absente, il aurait pu lui en toucher un mot.

De toute manière, il y avait plus urgent. Dans son état, Cellendhyll était bien capable de commettre une folie. Et d'aller tout droit encourir à nouveau la colère d'Ellvanthyell. Morion ne pouvait le permettre. Mieux valait mettre son agent à l'abri, le temps qu'il se calme, reprenne ses esprits, explique la démence de son geste.

Le Puissant d’Eodh avait pris des précautions censées, utiles, mais trop tardives.

CHAPITRE 8

Cellendhyll était sorti de la douche. Il avait passé une chemise blanche avec un costume en cuir bleu sombre et chaussé ses hautes bottes en daim.

Il avait tout relégué au second plan pour ne se concentrer que sur une chose : s'extraire de la citadelle.

Il n'avait pas survécu aussi longtemps dans sa profession d'agent d'Eodh en se comportant imprudemment. Son instinct lui dictait soudain que sortir de la place forte du Chaos pourrait se révéler une gageure. Il devrait éviter de se montrer s'il voulait garder une chance de partir.

L'Ange pensait bien que Morion allait apprendre la punition infligée par le duc et qu'il allait le faire rechercher pour évoquer la question, sinon lui passer un nouveau savon. Toutefois, il espérait bien devancer ses recherches.

Cellendhyll ne partait pas à l'aveugle. Il avait trop appris au Chaos pour ne pas se prévoir une porte de sortie. Voire même plusieurs. Il avait été formé dans ce sens, après tout. Sa démarche reposait sur deux points précis : comment sortir de la citadelle ? Et pour aller où ?

La seconde question avait sa réponse toute trouvée. Les Territoires-Francs, et plus exactement la cité des Nuages, capitale de la Lumière sur le Plan Primaire. Cellendhyll avait effectué de nombreuses missions dans la cité. Il la connaissait fort bien et

disposait d’au moins un contact sur place. Une fois la ville atteinte, il serait toujours temps d’aviser.

Comment s’y rendre ? La première question restait épineuse. Par un portail de transfert, évidemment, puisqu’il fallait changer de Plan. Mais lequel ? Si Morion faisait garder les portails, les utiliser ne serait pas si simple. Cellendhyll connaissait au moins trois portails secrets qui menaient au Plan Primaire, mais son maître les ferait surveiller en priorité et Cellendhyll n’espérait pas mieux connaître la citadelle que Morion, Maître des Mystères.

Bien sûr, il pourrait abattre tous ceux qui tenteraient de l’arrêter, c’était même dans sa nature. Mais Cellendhyll n’en ressentait ni le besoin, ni l’envie.

Impossible d’utiliser le portail d’une autre Maison. L’Ange n’était lié à aucun membre des clans autre que le sien et n’avait donc pas ses entrées dans ces secteurs.

Restaient les portails communs destinés à se rendre sur le Plan Primaire. Quiconque au Chaos pouvait les utiliser pour peu qu’il dispose d’un ordre de mission. Ce n’était pas le cas de l’Ange.

Je trouverai un moyen.

Tout en soupesant ses options, il se prépara. Avant tout, les armes.

Il s’assura d’avoir sur lui sa dague sombre. Il avait tant vécu avec elle, tant combattu, qu’elle lui était devenue indispensable.

Certes, la lame au fil rouge sombre avait perdu toute sa magie lorsque Arasùl s’était réincarné, mais elle gardait toujours cet équilibre et ce tranchant incroyables. Elle était la parfaite extension de sa main, jamais il ne s’en séparerait.

L’Ange se rendit devant l’un des murs du salon et appuya à un endroit particulier de la plinthe. Un pan entier s’enfonça dans la paroi pour dévoiler un imposant présentoir d’armes. Lames courtes ou longues, fines ou épaisses, lisses ou crantées, principalement dagues, poignards, sabres et épées.

Tout l’arsenal qu’il s’était constitué au fil des années. De quoi tuer vite et bien.

Cellendhyll sélectionna trois petites dagues de jet qu’il cacha dans ses vêtements. Il fit la moue devant les lames longues et

décida de ne pas s’encombrer. Mieux valait ne pas attirer l’attention s’il voulait rester libre de ses mouvements. Une dague à large lame, crantée sur l’un des tranchants, vint compléter son choix. Il empocha également un étui long contenant différents ustensiles bien utiles dans sa profession.

Ensuite, d’un tiroir secret, il tira trois séries de papiers d’identité différents avec sauf-conduits respectifs ainsi que trois lettres de cachet d’un montant appréciable.

Depuis des années, Cellendhyll avait en outre pris soin d’ouvrir des comptes sous un nom d’emprunt dans diverses banques du Plan Primaire – précisément pour ce genre de circonstances. Disposant de ces fonds secrets, il n’avait nul besoin de s’encombrer de bagages. Il achèterait sur place, selon ses besoins, comme à son habitude.

Il n’avait que trois objets magiques en sa possession – Cellendhyll n’était pas friand de magie. Il garda un anneau en forme de feuille – ce dernier, il l’avait constaté, ne fonctionnait que sur le Plan Primaire –, mais il laissa l’autre, celui qui lui permettait de se téléporter dans la citadelle du Chaos, de retour de mission, bien en évidence sur la table basse. Le message serait clairement perçu par Morion.

Restait un troisième artefact. Une pierre-de-liaison d’un noir dense, donnée par le roi Arasùl des Ténèbres. Après avoir brièvement hésité, Cellendhyll décida de l’empocher. Sans trop savoir pourquoi, car il n’avait aucune intention de s’en servir.

Après avoir jeté un dernier coup d’œil à ses appartements, cette tanière qu’il quittait tout à la fois de colère et de bon cœur, il sortit et ferma doucement la porte.

Tout entier concentré vers cette liberté qui l’appelait, Cellendhyll avait totalement oublié Gherstall et Narah de Valbh, de même que la Melfynn. Ceux-là tout comme Ellvanthyell, Morion, Estrée et le chaos tout entier, faisaient désormais partie du passé. Ils ne méritaient plus que son mépris… toutefois, l’Ange s’était fait la

promesse que s’il avait l’occasion de régler sa dette envers le duc d’Eodh, il n’hésiterait pas, archimage ou pas.

Œil pour œil… tel était le credo de l’homme aux cheveux d’argent.

L’Adhan avait perdu ses œillères, il changeait de vie. Un sentiment de légèreté l’animait.

Quel avenir allait-il découvrir ? Vivre de sa lame ne serait pas compliqué, c’était même la voie évidente à suivre. Un guerrier de sa trempe n’aurait aucun mal à trouver un poste d’officier chez les Mercenaires-Francs de l’Alliance. Néanmoins, l’Ange quittait à peine un maître, ce n’était pas pour le remplacer aussitôt par un autre, quel qu’il fût.

Lui qui venait sans le savoir de s’engager dans une nouvelle destinée voulait, avant tout, découvrir le véritable sens du mot liberté. Aucune nostalgie, aucun doute, ni remords ne l’entravaient. Sa décision de tourner le dos à son allégeance était devenue aussi dense qu’un bloc d’airain. Irrévocable.

L’Ange volait de ses propres ailes, à présent.

Cellendhyll se dirigea à grands pas vers la sortie de l’aile d’Eodh. Il devait rejoindre le rez-de-chaussée. La fête devait encore battre son plein, heureusement, et hormis le nombre minimum de gardes requis pour assurer la sécurité de l’intérieur, tout le monde devait se trouver occupé à autre chose qu’à baguenauder dans la citadelle.

Il se trompait. Un homme surgit d’un embranchement et se campa en travers du couloir.

Vêtu de cuir anthracite, visage grêlé, moustache en croc, cheveux frisés brun foncé, anneau d’or blanc à l’oreille, Melkior était un peu plus petit que Cellendhyll et plus large. Il émanait de lui une puissance, un trop-plein d’énergie que son corps semblait avoir du mal à contenir.

Les traits de l’Ange se durcirent.

À l’air grave de Melkior, Cellendhyll comprit qu’il ne venait pas pour l’inviter à fumer un cigare ou chevaucher en forêt.

Non pas toi, mon ami.

De tous ceux qu'on lui opposait, il fallait qu'il tombe sur Melkior.

— Écarte-toi, Mel', je ne suis pas d'humeur.

L'Ombre, au lieu de bouger, écarta ses bras épais :

— Morion veut te voir. Tout de suite. Ne fais pas d'histoires.

— Je suis innocent, Mel'.

— Désolé, mon frère, que tu sois innocent ou coupable, ça ne change rien. Tu dois me suivre.

— Non, gronda l'Ange, tel un fauve. J'emmerde Morion, et je n'irai pas le voir. Désormais, je suis mon seul maître, Mel'. Je m'en vais.

Melkior écarquilla ses yeux noirs :

— Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Tu as vraiment perdu la boule, par tous les Chaos ! De toute manière, je ne peux pas te laisser passer. Je déteste ça mais c'est ainsi.

Et l'Ombre se plaça en position de combat. Genoux légèrement fléchis, corps équilibré pour l'assaut ou la parade, poings serrés, l'un devant l'autre.

Cellendhyll se positionna dans une posture similaire, sauf qu'au lieu d'avoir les mains fermées, elles étaient grandes ouvertes.

— Tu es mon ami, Mel', mais si tu ne dégages pas le passage, je te casse en deux.

— Toi aussi, tu es mon ami, Cellendhyll, mais avant tout, je sers Eodh, désolé.

Melkior fit un pas vers la droite. L'Ange en fit un vers la gauche. Les deux hommes s'étudiaient avant de charger.

Melkior était d'une puissance hors norme. C'était une Ombre, capable d'exploits interdits aux hommes normaux. Cellendhyll quant à lui avait récupéré grâce à la potion curative, mais sans doute pas assez pour lui permettre d'affronter aussi tôt un adversaire de la trempe de son camarade.

Il le savait, il devait éliminer Melkior le plus vite possible. Et sans le tuer ni le mutiler, bien sûr, ce qui compliquait nettement la tâche. Mel' était plus puissant que lui et si le combat durait, il

prendrait le dessus. Sans compter que plus le combat serait long, plus les chances que l'Adhan soit découvert augmenteraient.

Melkior se ramassa sur lui-même, les sourcils froncés.

Cellendhyll éprouva une sensation qu'il connaissait bien. Sans même qu'il s'en rende compte, il se mit à respirer par le ventre. Son esprit avait ouvert une porte en lui, passerelle directe vers le Nexus, son centre intérieur, réceptacle de ses pouvoirs secrets.

Le Hyoshi'Nin emplit son être. Cellendhyll s'y abandonna totalement. Le Hyoshi'Nin. L'art du ressenti pur. La non-pensée active. Un état de grâce parfaite, de transcendance.

Galvanisé, il cessa littéralement de penser pour n'être plus qu'action vive ; plus aucun sentiment, ni désir, plus aucune conscience.

Cellendhyll *bougea*.

Sublimé par une force incroyable, son corps traversa l'espace, porté par l'élan parfait issu du Nin. Emporté par une sensation unique, indescriptible. Son corps en fusion avec l'univers.

Cellendhyll *bougea*.

Et ce fut terminé.

Lorsque l'élan de la grâce parfaite le quitta, l'Ange se tenait dressé au-dessus de Melkior, ce dernier tassé contre le sol, sans connaissance. Cellendhyll se pencha pour vérifier que son ami n'était pas trop gravement blessé. En quelque sorte, c'était le cas. Melkior avait un bras cassé, des meurtrissures sur le visage et une énorme bosse sur l'occiput ; rien que le médicastre de Morion ne puisse aisément guérir. L'Adhan prit soin de placer le blessé le plus confortablement possible – prenant bien garde à ne pas heurter son bras brisé.

— Désolé, Mel', mais je t'avais prévenu, soupira l'Ange à l'homme inconscient. Tu ne m'as pas laissé le choix.

Un peu plus loin, il s'arrêta, le temps de laisser passer une vague de vertige. L'usage du Hyoshi'Nin avait été très court, mais sa fulgurance réclamait une débauche d'énergie extrême.

En tous les cas, il avait la confirmation qu'il attendait. Morion voulait le voir. Contrairement à son géniteur, méticuleux comme il l'était, il voudrait sûrement entendre la version de son agent avant

de décider de le punir. Toutefois, Cellendhyll n’avait plus aucune envie de lui parler. C’était trop tard !

L’Ange rejoignit un couloir parallèle à ses appartements, qui se terminait en cul-de-sac. Il appuya successivement sur deux renfoncements imperceptibles qu’il savait trouver là.

Une ouverture se fit dans la paroi du fond, dévoilant un passage secret. Un boyau sec, suffisamment haut pour qu’il puisse avancer sans se courber, éclairé de gemmes jaunes. La citadelle était réputée pour être truffée de ce genre de dédales ; chaque Maison possédait son propre réseau.

Dix minutes plus tard, un pan de mur s’effaça dans un vestibule, et Cellendhyll apparut, quittant le passage dérobé qu’il avait suivi jusqu’au bout. Il longea un couloir, dépassa un croisement. Personne. Il entra dans un débarras du troisième étage. Il gagna le fond pour s’arrêter devant une étagère à fond plein. Tâtonna jusqu’à trouver la clenche, sur le côté droit du meuble. Il actionna le mécanisme parfaitement huilé. L’étagère pivota sur le côté, s’ouvrant sur un nouveau passage dérobé. L’Ange s’y enfonça aussitôt après avoir refermé le panneau. Il marcha quelques mètres avant de tomber devant une échelle qui plongeait vers le bas. Il la descendit, pénétrant dans une autre galerie qu’il emprunta jusqu’au bout. Nouvelle échelle. Cellendhyll parvint au premier étage.

Un faux placard l’attendait. Il en sortit après avoir vérifié que personne ne traînait dans les parages.

Il laissa passer deux issues, emprunta la troisième en faisant coulisser le mur. Il surgit dans une galerie percée d’arches, camouflé derrière la masse d’une large statue. Un bruit de voix l’alerta. Il se tassa sur lui-même le mieux qu’il put. Deux gardes en surcots bleu sombre et pourpre – Eodh – remontaient le couloir. Cellendhyll les laissa passer sans être inquiété. Il sortit de sa cachette et partit dans la direction opposée.

L’Adhan avait atteint le rez-de-chaussée et devait à présent traverser une partie commune, exposé aux yeux de tous ceux qu’il

croiserait. Il avait hésité à prendre une cape ou un manteau à capuchon. Finalement, il avait estimé qu'il serait tout de même moins repérable tête nue – même s'il était le seul Adhan de la citadelle – plutôt que les traits cachés sous une capuche, ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller l'attention.

Il décida de passer par les cuisines. On le verrait, sans doute, car elles devaient être bondées de serveurs ou de maîtres-queux en plein travail, mais personne n'oserait l'arrêter. Et le temps que la nouvelle de son passage remonte jusqu'à Morion, Cellendhyll serait loin. Enfin, en théorie.

Cellendhyll traversa les longues cuisines aussi bruissantes d'agitation qu'une ruche. C'était le va-et-vient perpétuel de serveurs en pleine activité, les exclamations des cuisiniers ou des marmitons pour demander tel ou tel ingrédient ou annoncer qu'un plat était prêt à servir. Des bruits de vaisselle, de fourneaux, les odeurs appétissantes qui s'entremêlaient.

L'Ange se rendit compte qu'il avait faim mais il n'était pas question de perdre du temps à manger. Il longea le mur, de son pas fier et conquérant, comme si sa présence était toute naturelle en ces lieux. Il prenait soin de ne regarder personne dans les yeux. Il restait braqué sur son objectif, les doubles portes du fond.

Aucun des cuistots ou des serveurs ne sembla remarquer son passage, ou du moins s'en offusquer. Cellendhyll atteignit la sortie et franchit les portes battantes.

Tout en marchant, l'Ange récapitula ses possibilités de fuite, réfléchissant au meilleur moyen de déjouer les poursuites une fois sorti de la citadelle.

Il existait différents types de portails. Les portails à grand flux, capable de téléporter simultanément un groupe d'individus, et les portails à faible flux, moins repérables, qui ne laissaient passer qu'une personne à la fois. Morion avait tenté d'expliquer le pourquoi de ces différences à l'Ange, mais ce dernier n'en avait retiré qu'une migraine intense. Il y avait les portails à destination fixe – un point de départ, un point d'arrivée – offrant la possibilité

d’aller-retour ; la citadelle du Chaos disposait d’au moins un téléporteur pour se rendre dans chaque cité-franche du Plan Primaire. On pouvait en outre prendre en compte les portails à aller simple ou retour simple, comme celui qu’empruntait habituellement Cellendhyll pour rentrer au Chaos au terme d’une mission.

Un pratiquant des arts étranges confirmé, pour sa part, pouvait créer un portail par la seule force de sa volonté. Il lui suffisait de s’être accordé au point de départ et au point d’arrivée – de les mémoriser, en somme, comme seul un mage savait le faire. Néanmoins, il lui était impossible de se téléporter dans un endroit qu’il n’avait jamais vu.

Un non-pratiquant, en revanche, comme l’Ange, devait pour sa part disposer d’une arche de transfert – point fixe – ou bien d’un artefact – point mobile.

Il fallait en outre que les portails soient proches d’un lieu de pouvoir afin d’ancrer leur réalité.

Dans la situation présente, l’Ange ne pouvait utiliser que les grands portails des salles de transfert.

Il abordait la dernière partie de son échappée. Pour accéder au périmètre des portails, il fallait traverser une grande salle vers laquelle convergeait toute une série de couloirs surmontés d’un palier supérieur percé d’arches défensives.

Ensuite il fallait franchir le seuil des grandes portes ; acier triple épaisseur renforcé de protections runiques et traité anti-magie. Ces portes, cependant, n’étaient fermées qu’en cas d’alerte. Après elles, venait un long passage percé en hauteur de meurtrières, derrière lesquelles s’abritaient des arbalétriers.

En l’occurrence, Cellendhyll avait au moins un avantage, du moins l’espérait-il. Morion voulait s’assurer de lui, pas le tuer, ni même sans doute le blesser, s’il pouvait l’éviter. En conséquence, les arbalétriers n’oseraient pas tirer – un carreau de guerre comme ceux qu’ils employaient faisait d’impitoyables dégâts.

Les défenses magiques, quant à elles, fonctionnaient de l’extérieur vers l’intérieur, et encore fallait-il qu’elles soient

activées, ce qui n'était pas souvent le cas en plein jour ; d'autant qu'elles étaient délicates à manier, ne sachant différencier un allié d'un ennemi. Là non plus, elles ne devraient pas l'entraver.

Restaient les gardes.

Dans la salle, un va-et-vient régulier de messagers, de serviteurs, d'agents envoyés en mission ou de retour de l'une d'elles, lui permettrait d'approcher sans être immédiatement repéré.

Baissant la tête, arborant un air concentré, l'Adhan entreprit de traverser la salle en direction du sas que représentaient les grandes portes.

Un grand blond en cuir noir, très mince, qui se mouvait avec une grâce prédatrice, apparut à l'angle d'un couloir. D'instinct, il se tourna vers lui, brusquement tendu. C'était une autre de ses connaissances, Dieffenbecker, sous-officier des Maraudeurs-Fantômes. L'Ange avait servi avec lui ; un excellent guerrier au demeurant, qu'il respectait sans contrainte.

— Cellendhyll, arrête-toi ! s'exclama Dieffenbecker. Au nom de Morion, arrête !

Tout le monde se tourna vers l'Adhan.

— Fermez les portes ! hurla le Maraudeur.

— Sang-noir ! maugréa l'Ange entre ses dents.

Ignorant son camarade, il s'élança vers le seuil. Un homme tenta de le bloquer. Cellendhyll esquiva et l'abattit d'une frappe sur la nuque du tranchant de la main.

Trois gardes surgirent d'un couloir pour lui barrer le passage.

L'Adhan n'avait nulle envie de gaspiller un temps précieux en affrontant les guerriers du Chaos. Déjà, les portes commençaient à se refermer ; une fois le sas fermé, il serait coincé. Il accéléra sa course et arrivé à un mètre de la haie formée par les gardes, il prit son élan et décolla dans un saut périlleux avant qui le fit voler au-dessus des guerriers. à peine retombé, il s'élança à longues enjambées. Les trois gardes se ruèrent sur ses talons. Les portes se refermèrent sur eux dans un grand bruit caverneux, trop tard, le coupant d'autres poursuivants. De l'autre côté du sas, une voix

beugla pour qu’on les rouvre. Mais le temps de remonter les poulies qui actionnaient le mécanisme d’ouverture, l’Ange disposerait d’un bref répit.

Son objectif approchait. Les téléporteurs étaient au bout de ce long couloir traversé d’un croisement. Par l’allée de gauche, on rejoignait les portails menant à des Plans secondaires. Par la traverse de droite, on gagnait certains endroits précis du Plan du Chaos. Enfin, de celui qui se trouvait face à lui, on accédait au Plan Primaire.

L’Ange approchait du croisement. Trois gardes jaillirent du couloir de gauche, deux autres de l’allée de droite. L’Ange s’immobilisa.

Les gardes franchirent le carrefour. S’écartant sur toute la largeur du couloir où il se trouvait, ils avancèrent lentement sur lui. Cellendhyll les toisa. Des gaillards musculeux mais rapides. Chacun d’eux portait une tenue de combat en cuir renforcé et empoignait un bâton d’éclair. En guise d’avertissement, ils retirèrent le capuchon de cuir qui couvrait l’extrémité de leurs armes. Le bout des bâtons laqués de noir était cerclé d’un maillage épais de fils d’aspect cuivré, aux reflets luminescents. Le toucher d’un bâton d’éclair, Cellendhyll ne l’ignorait nullement, provoquait un embrasement des nerfs qui paralysait le système nerveux. S’il se faisait toucher par une telle arme, il ne mourrait pas, non, mais il serait assurément sonné. Ce qui signifierait la fin de son échappée belle.

Au moins une bonne nouvelle, se dit Cellendhyll. *Ils me veulent vivant.*

Trois autres guerriers débouchèrent d’un passage dérobé derrière lui.

Cinq devant, trois derrière. La nasse s’était refermée.

L’Ange étrécit ses yeux, ses iris étincelant :

— Laissez-moi passer et il n’y aura pas de casse, énonça-t-il d’un ton sec.

Sans rien en montrer, il s’ouvrit au Nexus et se mit à invoquer la transe.

— Rendez-vous, Cellendhyll de Cortavar. Ordre de Morion ! tonna en réponse l'un des gardes.

L'Ange fit lentement rouler sa tête pour assouplir ses épaules. Pour ceux qui le connaissaient bien, ce geste annonçait que la foudre allait frapper.

— Je vous le dis une dernière fois : laissez-moi passer.

Les gardes se regardèrent les uns les autres, complices, prêts à l'assaut.

— Vous l'aurez voulu, proféra l'homme aux cheveux d'argent d'une voix glaciale.

Ils l'avaient acculé au combat. Tant pis pour eux.

Les gardes chargèrent. Cellendhyll ne pouvait en appeler à nouveau au Hyoshi'Nin, pas dans un laps de temps aussi court. Il s'immergea dans le Zen.

L'Ange retrouva le monde bleuté induit par la transe. Il avait l'impression que son esprit s'ouvrait sur un autre plan, désormais capable de mémoriser chacune de ses cibles, même celles postées derrière lui. Les silhouettes de celles-ci se détachaient distinctement par un halo orangé. Les gardes semblaient soudain se mouvoir au ralenti. Cellendhyll choisit ses cibles.

Il passa à l'acte avec une efficacité effrayante, qui n'était plus totalement humaine. Les réflexes avivés par le Zen le rendaient d'une vélocité totalement hors norme.

Je suis l'Ombre. Cellendhyll bondit en avant, interceptant sa première cible en plein élan. Arrivé au contact, tout en empoignant le poignet armé de son adversaire, il lui flanqua son bras tendu à l'horizontale en pleine gorge. Balayé par sa propre impulsion et le coup d'arrêt de l'Ange, le garde décolla du sol, les jambes en avant, avant de se fracasser le dos par terre.

Insaisissable et mortelle. L'Ange allait si vite. Il passa sous la frappe horizontale d'un deuxième adversaire, se baissa pour lui paralyser l'arrière du genou d'une prise en crabe, le frappa d'un coup de coude sous l'oreille en se redressant.

Mon esprit est une lame. Il intercepta un poignet armé qui retombait vers lui, le brisa, plongea ses doigts raidis dans une

gorge, tourna sur lui-même et relâcha sa prise, envoyant le troisième s'écraser sur un mur.

Mon corps est une arme. Les mouvements ralentis de ses adversaires continuaient d'imprégner son esprit. Cellendhyll se baissa en avant, en appui sur une jambe et projeta l'autre en équerre vers l'arrière. Les côtes enfoncées, le quatrième guerrier qui s'apprêtait à lui cingler le dos de son bâton quitta le sol pour se briser le coccyx en retombant.

Je sers la voie Unique. D'une même frappe tourbillonnante coude-pied-main, l'Adhan abattit le cinquième garde. D'un coup de tête, il brisa la pommette du sixième, avant de lui frapper sèchement le plexus solaire de la paume de sa senestre.

S'adapter, c'est vaincre. Le corps arqué dans un saut périlleux inversé, il se retrouva derrière le septième garde. Cellendhyll éleva ses mains grandes ouvertes bien écartées et les rabattit violemment pour claquer les oreilles du guerrier, qui s'effondra sur les genoux, les tympans éclatés.

Restait le huitième et dernier adversaire. Le Zen avait rendu l'Ange si vif que l'homme ne s'était même pas rendu compte qu'il était désormais seul face à lui.

Je suis l'Ombre. Son opposant arrivait sur lui de côté. Son bras terminé par son bâton d'éclair fusait vers lui, dans un assaut d'estoc à mi-hauteur. L'Ange tournoya sur lui-même, lança sa dextre pour détourner le bras armé, prolongea son mouvement pour lui asséner un coup de sa paume opposée sur le côté du nez, explosant la paroi nasale, tourna encore, prit appui sur une jambe pour mieux lancer son autre talon dans les reins du garde, projetant celui-ci vers le sol. En guise d'estocade, il se baissa pour lui asséner un grand coup de coude dans les cervicales. L'autre ne bougea plus.

Je danse et je tue.

Cellendhyll se tenait fièrement campé au milieu des gardes étendus sur le sol tout autour de lui. Porté par la musique du Zen, il les avait submergés à lui seul. Tous les huit. Les gardes du Chaos avaient été balayés par le vent de tempête qu'était devenu l'Adhan.

Quittant la transe martiale, faute d'adversaires, l'Ange serra aussitôt les dents pour lutter contre une nouvelle vague de vertige –

à l’instar du Hyoshi’Nin, le Zen puisait lourdement dans ses réserves vitales. Ce n’était pas le moment de fléchir. Il sprinta vers le croisement, lancé droit vers le couloir en face de lui.

Derrière lui, les portes se rouvraient sur Dieffenbecker à la tête de ses poursuivants.

L’Ange entrait dans la dernière salle. Celle-ci se séparait en deux paliers distincts auxquels on accédait en gravissant ou en descendant une série de marches. Quatre séries de téléporteurs par palier.

Les portails du haut desservaient respectivement Ambre, Tarbayne, la cité des Nuages et la cité Noire. Ceux du bas menaient à Védyenne, Gar-Vallon, Claire-Aube, Véronèse et Coruscante ; c’étaient de grandes arches de pierre argentée luisantes de runes de pouvoir, parcourues d’arcs d’énergie pure pourpres et violets.

L’Ange risquait d’être fort bien accueilli par les hommes d’Arasùl dans la cité Noire, mais il n’avait aucune envie de requérir l’hospitalité du roi des Ténèbres – quelque chose d’indéfinissable le troublait en lui. Il ne devait surtout pas emprunter le portail de la cité des Nuages puisque c’est là qu’il voulait se réfugier. Restaient les arches des sept cités-franches de l’Alliance.

Au fond, peu importait. Sur ce point précis, le résultat serait le même étant donné sa stratégie.

Son choix fait, Cellendhyll s’élança à toute allure. Des cris derrière lui… des invectives, des pas rageurs, trop loin, bien trop loin à présent.

Un instant, l’Ange se demanda ce qu’il ferait si Morion se dressait en personne face à lui pour l’empêcher de passer. Son maître l’agaçait mais il lui accordait toujours un certain respect.

Cependant, tout revanchard qu’il était, il fut soulagé que l’affrontement ne se fît pas, d’autant plus que les probabilités jouaient nettement en faveur du Puissant d’Eodh et de sa magie. Il se ferait broyer par le fils tout aussi aisément que par le père.

— Cellendhyll ! hurla encore Dieffenbecker.

En vain.

D’un coup de reins, l’Ange se propulsa dans l’arc de lumière du portail menant à Véronèse, s’enfonçant d’un bloc dans le voile de magie crépitante. Le portail étincela d’un feu vif, ses contours s’ourlèrent d’énergie statique et la silhouette de Cellendhyll disparut.

La magie enfla, aspirant l’homme aux cheveux d’argent pour le projeter vers le maître-coup du destin qu’il avait provoqué.

Il lâcha un grand rire sardonique. Cellendhyll de Cortavar, l’Ombre de Morion, rompait les amarres de son allégeance envers le Chaos, naviguant toutes voiles dehors vers un nouveau territoire.

La liberté !

CHAPITRE 9

Libre d’accès pourvu qu’on ne se présente pas la bave aux lèvres et la hache brandie, un portail à grand flux reliait chacune des cités principales des Territoires-Francs. Ce système permettait aux troupes aguerries des Mercenaires-Francs d’aller aider en un temps record telle ou telle ville en cas d’attaque. C’était la force de l’Alliance et depuis des années, aucune armée digne de ce nom n’était capable de la menacer.

La Lumière étant reconnue sur le Plan Primaire, du moins tolérée tant qu’elle respectait les intérêts de l’Alliance, la cité des Nuages bénéficiait également d’une arche de transfert.

Cellendhyll avait suffisamment d’expérience pour éviter de se diriger d’emblée vers sa véritable destination. Avant d’y arriver, il devait brouiller les pistes.

Téléporté à Véronèse, l’Ange marcha sans se presser. Courir n’aurait fait qu’attirer l’attention sur lui. Or, Morion était trop subtil pour lancer un flot de gardes à sa poursuite. De plus, l’Alliance ne reconnaissait aucune autorité à l’Empire de Lumière, encore moins dans ses propres villes. Une intervention armée, véritable ingérence, ne ferait que déclencher un incident diplomatique majeur qui découlerait presque obligatoirement sur une guerre. Le Chaos ne pouvait pas s’offrir le luxe de ce genre de conflits directs ; il disposait certes de redoutables guerriers, mais pas d’une armée suffisamment conséquente pour s’opposer à celles de l’Alliance. Le Chaos, et Morion le premier, préférait nettement les frappes

chirurgicales – grâce à ses Ombres, notamment – au conflit de masse.

Cellendhyll feignit de quitter le dôme sous lequel étaient dressées les arches de téléportation puis se mêla à d'autres voyageurs qui allaient en sens inverse, et c'est au milieu d'eux qu'il franchit un portail pour Ambre. Sur place, il descendit dans le quartier commerçant acheter une cape légère et un béret pour modifier sa silhouette, puis retourna vers le centre de transport et franchit un portail qui l'envoya à Tarbayne. Là-bas, il échangea sa cape contre un poncho, son béret contre un autre, plus foncé, et emboîta le pas d'un groupe de négociants désireux de se rendre à Gar-Vallon. De Gar-Vallon, il se téléporta directement sur Coruscante. Il jeta son poncho, garda son béret mais en ôta le galon doré, puis passa l'arche qui le transporta dans la cité de Claire-Aube. Le saut de puce suivant l'amena à Védyenne.

Cette série de sauts de puce aurait de quoi perturber toute tentative de suivre sa trace – lui-même commençait à en avoir le tournis. Il y avait trop de destinations possibles à prendre en compte pour que Morion puisse faire couvrir tous les points d'arrivée.

Enfin, estimant qu'il en avait fait assez, de Védyenne, l'Ange franchit l'arche qui menait à la cité des Nuages au milieu d'un nouveau groupe.

La cité des Nuages. L'endroit où tout avait commencé pour lui ; où il avait été trahi, laissé pour mort. L'endroit où il avait tourné le dos à la Lumière pour suivre la voie du Chaos. C'était en quelque sorte un retour à la case départ. Revenir ici, était-ce là un tour de son subconscient ? Un trait de hasard ? Ou bien la marque de maître Destin ? Il ne se posa pas la question, refusant toute introspection. L'action lui convenait bien mieux, son esprit focalisé tout entier sur sa survie.

La nuit tombait, l'air était doux, marqué des senteurs du printemps. Tant mieux, il serait encore plus difficile à repérer.

Quittant le centre de transfert, Cellendhyll se glissa dans l'ombre d'un immeuble et laissa parler son instinct de survie, tous ses sens

aux aguets. Un quart d'heure plus tard, il était à peu près certain que personne ne l'avait suivi.

Il avait franchi la première étape en arrivant sain et sauf dans la capitale et la correction infligée par le duc d'Eodh n'était plus qu'un mauvais souvenir. Fort bien. Mais avant de passer à la deuxième étape, il fallait songer à se remplir l'estomac.

Cellendhyll se trouvait dans l'avenue du Soleil, en bordure du centre-ville.

Se débarrassant de son béret, il se dirigea vers les rues bien dessinées, larges et propres, les immeubles de pierre blanche à deux ou trois étages surmontés d'ardoises bleutées, les habitants bien habillés, bien nourris, bien-pensants. Du peu qu'il en voyait – lors de sa dernière visite, il avait déjoué le complot de l'archevêque Auryel pour, dans la foulée, se retrouver face au Père de la Douleur –, la cité semblait toujours aussi florissante.

Tout en vérifiant régulièrement qu'il n'était pas suivi, il se rendit dans un petit restaurant du centre. Le Comptoir écarlate était sans prétention et la nourriture simple mais abondante, le service était sobre et le lieu offrait suffisamment d'espace pour qu'il s'y sente à l'aise.

L'Ange entra dans la salle à l'ameublement rustique et demanda une table au fond. Une fois assis dos au mur, il se plongea dans la lecture du menu, tout en surveillant l'entrée du coin de l'œil.

La serveuse, une jeune femme à l'aimable sourire, pimpante dans sa robe couleur sable, vint prendre sa commande.

Cellendhyll se décida pour une entrecôte de bison attendrie, sauce aux échalotes caramélisées, un plat de pommes de terre frites dans la graisse de viande, et une salade aux noix. En guise de digestif, il se contenterait d'une infusion d'écorce noire.

Il préféra s'en tenir à l'eau claire. La prudence restait une priorité. Il pouvait songer à se détendre, certes, mais seulement dans des limites précises.

Tout en dégustant la viande fondante – quel dommage de ne pouvoir l'accompagner d'un bon verre de rouge –, il se demanda quelle serait la réaction de Morion.

Le seigneur d'Eodh se manifesterait, tôt ou tard, et l'Adhan devait prendre cette donnée en compte. Cellendhyll doutait que son maître –, non… son *ancien* maître –, accepte aisément que son Ange quitte ainsi son service. Alors que déciderait le Puissant pour faire rentrer son agent dans le giron du Chaos ? Enverrait-il une autre de ses Ombres ou ferait-il l'effort de venir lui-même ? Morion connaissait suffisamment son Ange pour savoir que la manière forte n'aurait pas d'autre résultat qu'un déchaînement de violence, mais s'il était énervé après Cellendhyll, il n'hésiterait pas à employer cette méthode pour le ramener à la citadelle chaotique.

Cellendhyll savait que Morion détestait le gaspillage. Il ferait tout pour éviter de casser le magnifique instrument que l'Adhan représentait. Il essaierait d'abord de parlementer – lui-même ou par le biais d'un médiateur – n'envisageant l'affrontement qu'en dernier recours, pour tenter de le ramener de force à la Citadelle. Le Puissant ne se résoudrait à le faire abattre qu'en dernière extrémité, afin qu'il ne puisse jamais révéler les secrets du Chaos.

Cellendhyll ne céderait pas. Il devait donc se préparer au pire. Car le pire finirait par venir.

Mais pour le moment, il estimait avoir gagné un certain répit. à lui d'en profiter.

La pression qui pesait sur lui dans la citadelle du Chaos s'était relâchée, remplacée par un sentiment de légèreté. Plus aucune entrave. Cette notion l'étourdissait. Lui qui n'avait jamais été réellement livré à lui-même, qu'allait-il faire de sa vie ? Mais contrairement à ce qu'il aurait pu craindre, cela ne l'inquiétait pas. Il devait veiller avant tout à sa sécurité, le reste se décanterait tout seul. Inutile de se précipiter.

Cellendhyll se rendit compte qu'il voulait prendre le temps de se découvrir, paisiblement. à présent qu'il n'était plus au service de personne, il voulait apprendre à écouter ses besoins, ses envies. Vivre pour lui seul, il n'avait jamais osé le faire auparavant, prisonnier de son rôle et de la tutelle de Morion. Sans compter que c'était pour lui, même s'il refusait de se le formuler, le meilleur moyen d'oublier Estrée.

Son infusion terminée, il laissa un bon pourboire et sortit dans la nuit.

Avec cette liberté nouvelle qui le grisait, Cellendhyll eut soudain envie d'un peu de détente, de confort. Une nuit dans un hôtel correct le tentait bien. Il avait largement les moyens de ses exigences. Excepté qu'avec ses dépenses en vêtements de la journée, et son dîner, il n'avait plus de licornes. Or, les banques étaient fermées à cette heure et il n'avait pas eu le temps de changer son argent.

Alors, il se dirigea vers le quartier du port. Il avait choisi la cité des Nuages parce qu'il y avait des contacts. Rathe le Corbeau, maître-voleur, venait en tête de liste.

Cellendhyll traversa la ville vers l'ouest, jusqu'à atteindre le secteur portuaire et son ambiance populaire. Campé sur la place des Mariniers, face à la mer du Levant, il emplit ses poumons de l'air iodé du large, bercé par le bruit étouffé des gréements chahutés par le ressac et la mélopée lente des flots.

Les terrasses des tavernes étaient peuplées de dîneurs, marins, dockers et gens du peuple se côtoyant dans une atmosphère chahuteuse mais bon enfant. Cellendhyll, après avoir encore vérifié les environs, se dirigea vers l'une d'elles, la Mouette Rieuse, la base de Rathe dans la cité.

Cependant, le voleur n'était pas à la Mouette Rieuse et personne ne savait où le trouver.

L'Ange ressortit de l'établissement, songeur. Il alla contempler les bateaux, le temps de réfléchir.

Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je sais bien où peut être ce vieux brigand de Rathe ! Bien, je verrai ça demain. En attendant, il n'en reste pas moins vrai qu'il me faut de quoi me payer une nuit en ville.

Au pire, l'Ange s'accommoderait de dormir à la belle étoile, dans un parc, mais avec ses talents, il eût trouvé cet expédient bien pitoyable. Au lieu de cela, il pouvait aussi aller détrousser quelque

criminel des bas quartiers, un trafiquant de drogue ou un souteneur. Il avait déjà usé de cette méthode expéditive pour se renflouer.

Toutefois, une autre idée lui vint. Bien plus plaisante.

Hormis les banques, les seuls établissements qui pouvaient offrir un service de change – uniquement à leurs clients – étaient les grands hôtels.

De son pas souple et vigoureux, Cellendhyll retourna vers le centre-ville. Parmi les promeneurs qu'il croisa, de plus en plus prospères à mesure qu'il se dirigeait vers les quartiers riches, aucun ne parut s'intéresser à lui.

Tout en marchant, l'Adhan avait fait son choix. Il se dirigeait vers le Curzay, l'un des établissements de renom de la capitale – il n'y avait jamais séjourné lors de ses missions précédentes.

L'hôtel se nichait sur une grande esplanade agrémentée d'une fontaine centrale en cristalune, ainsi que d'un parterre d'arbres et de fleurs odoriférantes ; un édifice massif en marbre clair, sa façade ornée de frises délicates.

Le portier, vêtu d'une livrée chamarrée brun et or, le salua avant de lui ouvrir l'une des portes vitrées. Foulant un épais tapis en laine de licorne aux motifs rubis contrastant avec le parquet d'ébène impeccablement ciré, Cellendhyll traversa le hall percé de colonnes de nacre rehaussées de dorures figurant le Soleil emblématique de l'Empire de Lumière.

L'atmosphère, typique de ce genre d'endroit, était feutrée, suintant l'argent et le pouvoir.

L'Ange s'arrêta devant le comptoir, un large meuble en bois laqué. Présentant l'une de ses lettres de change, il se présenta au concierge sous le nom de sire Fierran, ancien officier des mercenaires devenu homme de confiance d'un riche négociant. De quoi expliquer son maintien de guerrier et sa richesse relative.

Le concierge, modèle d'élégance et de savoir-vivre, ne montra aucune hésitation à honorer sa lettre de crédit, encore moins avec le cachet de l'honorable banque Chanseth comme garantie. Cellendhyll demanda une partie en liquide, et le restant sous forme d'un nouveau document de change. Il opta pour une suite avec balcon, au dernier étage.

Un jeune homme en livrée ocre et or, au maintien impeccable, le conduisit à ses appartements.

Cellendhyll apprécia les gardes postés en bas de l'escalier et les portes en chêne massif renforcé d'acier runique des chambres. Manifestement, le Curzay ne plaisantait pas avec la sécurité de ses riches clients. Ce genre d'établissement, en outre, offrait un autre avantage. Le personnel, des soubrettes au directeur, était suffisamment bien formé et bien rémunéré pour s'avérer incorruptible. La discrétion était de mise dans un tel palace et personne n'irait jaser sur la clientèle ou vendre des renseignements. La réputation de l'hôtel – source de son succès – se devait d'être irréprochable.

Le chasseur déverrouilla la porte de sa suite et s'effaça pour le laisser entrer.

Au moment où le serviteur allait quitter la pièce, l'Ange, sur un coup de tête, commanda une bonne bouteille de vin rouge. Le chasseur opina, déclarant qu'il allait voir le sommelier de l'hôtel.

Le temps que l'employé revienne, l'Ange entama le tour du propriétaire.

Il disposait d'une chambre spacieuse flanquée d'un dressing, au milieu de laquelle trônait un lit gigantesque aux draps de satin ivoire et couette en plumes d'oie.

Percé de deux grandes baies vitrées qui lui conféraient de jour une luminosité remarquable, le salon était composé de meubles en palissandre foncé et de trois tapis en tissage wilton. Au centre de la pièce, un ensemble de canapés en cuir entourait une table basse en ébène. Une grande fresque sur l'un des murs, figurant la majestueuse île de la Source, résidence de l'Empereur Priam, surmontait une cheminée qui ne servirait pas en cette saison.

La salle de bains était à l'avenant, en marbre brun de Védyenne, incorporant douche à jet et baignoire circulaire à remous.

L'Adhan revint dans le salon en songeant qu'il devrait faire envoyer la note à Morion : le seigneur risquerait bien d'en faire une apoplexie !

On toqua à l'entrée. Le domestique revenait muni d'un plateau sur lequel reposaient une bouteille de vin aux reflets soyeux et un

verre à dégustation en cristalune translucide. L’employé vanta les mérites du vin choisi tout en ôtant le bouchon. Il servit généreusement Cellendhyll avant de prendre congé – ce dernier lui octroya un pourboire conséquent.

Une fois seul, l’Ange attendit dix minutes puis ressortit, le temps d’inspecter le palier et de trouver une voie d’accès au toit. Il dénicha une réserve de linge surmontée d’une lucarne renforcée à verrou intérieur, qui donnait dans les combles, facilement atteignable pour lui. De quoi lui offrir un chemin de repli éventuel. Satisfait, il retourna dans sa suite.

Cellendhyll emporta son verre sur la terrasse. Cette dernière disposait d’arbres en pots, d’une pergola pour s’abriter du soleil, de canapés d’extérieur. Il y avait suffisamment de place pour que l’Adhan puisse s’y entraîner à son aise.

Il se trouvait au dernier étage, personne ne pouvait accéder au balcon, même en passant par le toit, les pentes de ce dernier par trop saillant au-dessus du vide.

Sous le regard des deux lunes, Yrénas la Blanche et Felleyran la Bleue, Cellendhyll s’accouda à la balustrade. Une rambarde flanquée d’arbres en pots, et de plantes grimpantes, le protégeait des regards de la rue ou des appartements des immeubles avoisinants, tout en lui permettant de scruter le contrebas ; au Curzay, la discrétion avant tout.

Le spectacle de cette partie de la cité paisible, alanguie dans la quiétude de la nuit, les éclairages multicolores qui brillaient comme autant d’étoiles opalines, n’était pas désagréable. Le printemps s’affirmait et c’était une saison particulièrement plaisante dans cette partie des Territoires-Francs.

Estimant que son vin s’était suffisamment aéré, Cellendhyll prit le temps, et le plaisir, de humer son verre. Le breuvage exhalait un bouquet fleuri qui augurait une grande qualité gustative. Boire du bon vin était l’un de ses rares plaisirs avoués. Et plus il vieillissait, plus il appréciait la richesse complexe de ce divin breuvage.

Il leva son verre pour saluer les lunes, se porta un toast à lui-même et prit une gorgée qu'il fit rouler entre ses joues pour en dégager tous les arômes. Et se fendit d'un haussement de sourcils appréciateur.

Des tanins marqués mais raffinés, un corps charpenté, des arômes longs en bouche, avec des notes de framboise et de mûre. Ce vin digne avait tout pour lui plaire !

Pour une première soirée, ça pourrait être pire ! Mais garde-toi tout de même de t'attacher à ce luxe. Pas question que tu ramollisses, mon vieux Cellendhyll !

L'Adhan but un deuxième verre, allongé sur un canapé, fixant les étoiles, l'esprit serein, refusant de réfléchir à quoi que ce soit. Il savait que cette détente ne durerait pas et il tenait à en profiter jusqu'au bout. C'était sa façon à lui, simple et solitaire, de fêter l'aube de sa nouvelle vie.

Son verre dégusté jusqu'à la dernière goutte, il gagna sa chambre et se coucha nu, la fenêtre ouverte, sa dague sous son oreiller.

CHAPITRE 10

Sur le toit d’un immeuble adjacent, un homme était accroupi dans l’ombre d’une cheminée. Il avait épié Cellendhyll jusqu’à ce que ce dernier rentre se coucher.

Un costume en velours côtelé, émeraude, rapiécé aux coudes, enveloppait son corps long et maigre. Une couronne de cheveux blonds encerclait son front haut, tombant jusqu’à ses épaules. Il avait le visage fin, osseux, un long nez, et portait des bésicles à montures rondes derrière lesquelles brillaient deux yeux myosotis aussi doux qu’un pétale de rose.

Tout en se balançant d’avant en arrière, Maurice, l’homme-mystère, se mit à scander pour lui seul, d’une voix au timbre voilé :

— L’Ange a le cœur lourd et l’âme en peine. Mais ses ailes le portent fièrement.

Vole, mon Ange. Vole vers cette nouvelle voie que tu t’es créée.

Vole vers ces tourments qui t’attendent, pourtant indispensables.

L’Ennemi que personne n’attend se renforce et le monde n’est pas prêt.

L’avenir des Plans repose sur tes épaules, Hors-Destin.

Es-tu prêt à l’assumer ?

CHAPITRE 11

La baronne Melfynn avait convoqué Gherstall dans ses appartements privés, afin de lui accorder sa récompense. L'échappée de Cellendhyll de Cortavar avait fait jaser tant et plus. C'était une aubaine, désormais, l'Adhan avait le statut d'un réprouvé, le duc Ellvanthyell était ulcéré et Morion ne quittait plus son antre. Même si elle attendait mieux, la Melfynn savourait pleinement ce triomphe intermédiaire.

Elle ne savourait pas que cela. Le torse luisant de sueur, Gherstall la pilonnait à coups de reins énergiques. Mharagret, allongée sur son lit, les yeux quasi révulsés, les jambes largement écartées, gémissait sans retenue. Gherstall lui empoigna les chevilles pour lui remonter les pieds vers le plafond. Fort de cet appui, il accéléra le rythme et l'amplitude de ses pénétrations.

Les meurtrissures infligées par Cellendhyll avaient été guéries par le médicastre personnel de la baronne. La douleur que ressentait toujours le rouquin – la magie soignait les plaies, pas forcément les souffrances résurgentes – était largement compensée par le plaisir sexuel.

Mharagret sentit l'orgasme monter. Elle posa sa main sur son clitoris qu'elle se mit à caresser avec de plus en plus de vigueur, jusqu'à ce que la vague extrême l'emporte, la saisissant de frissons convulsifs et lui faisant pousser de petits cris d'abandon. Gherstall parvint à retenir sa propre jouissance. Il était vital qu'il fasse bonne

impression et il sentait bien que sa partenaire n'était pas encore repue.

Il ne se trompait nullement.

Mharagret saisit le membre toujours fièrement érigé – Gherstall faisait preuve d'une endurance tout à fait satisfaisante – qu'elle se mit à embrasser, à lécher, à laper, l'enduisant d'une généreuse dose de salive. Alors, elle se retourna pour se positionner à quatre pattes, le fessier bien relevé. De sa main, elle humecta son second orifice pour en faciliter le passage. Gherstall n'avait pas besoin de plus pour comprendre ce qu'elle attendait de lui. Il se glissa derrière Mharagret, posa son gland contre son anus et poussa. La baronne devait être friande de cette pratique ; il s'enfonça sans effort dans son fondement, appréciant le fourreau élastique et brûlant qui l'enserrait. Une fois bien en place, il reprit ses va-et-vient intrusifs, tandis que sa partenaire relançait ses gémissements appréciateurs, projetant son bassin vers l'arrière pour être mieux investie. Encore et encore.

Plus tard, beaucoup plus tard, Gherstall regagna la suite qu'il partageait avec sa sœur. Narah attendait dans le salon, lovée dans un canapé en cuir noir, uniquement revêtue d'une nuisette de soie mauve.

— Alors, mon cher frère, comment s'est passé ton *entretien* ?

La chevelure en désordre, sa tenue débraillée, Gherstall se laissa tomber à côté de sa jumelle, sans chercher à cacher une grimace de contentement lubrique.

— Si tu savais… Notre baronne a fait preuve d'un enthousiasme tout à fait surprenant. Je ne pensais pas qu'elle était chaude à ce point, la vieille !

— Oh, mais je sais que tu vas tout me raconter, en n'omettant aucun détail… Et je ne doute pas que tu as su faire tes preuves, n'est-ce pas ?

Le sourire que Narah adressa à son frère était clairement aguicheur.

Il se colla contre elle, posant directement sa main sur la cuisse satinée de sa cadette. Cette dernière lui saisit la main et la remonta directement pour la plaquer contre sa fente intime. Gherstall put alors constater à la moiteur plus qu'humide de sa vulve, que sa sœur ne l'avait pas attendu pour se donner du plaisir.

— Si tu ne veux pas subir ma jalousie, susurra la jeune femme, il va falloir que tu me prouves que tu es toujours à moi, Gherstall !

— Ma chère sœur, je te reconnais bien là.

Gherstall glissa deux doigts dans le sexe offert de Narah. Cette dernière exhala un soupir lubrique et se laissa aller à la caresse. Mais avant que Gherstall ne parvienne à l'emmener sur les rives de la petite mort, elle recula. Il n'allait pas s'en tirer à si bon compte. Elle voulait bien plus que ses doigts.

Narah se laissa tomber à genou, dégrafa le pantalon de son frère et amant, sortit son phallus à la densité appréciable qu'elle avala tout entier.

Les yeux brillants de désir, Gherstall empoigna sa chevelure à pleines mains, imprimant à sa sœur un rythme de plus en plus appuyé.

CHAPITRE 12

Cellendhyll de Cortavar s’éveilla frais et dispos. Il avait bien dormi, sans être hanté par ses cauchemars. Il débuta la journée par ses habituels exercices d’assouplissements et de katas. Il n’était pas question qu’il abandonne sa discipline et sa forme, d’autant plus à présent qu’il avait tourné le dos au Chaos.

Il termina en sueur, le corps délassé par l’exercice, et fila sous la douche.

Il prit son petit déjeuner sur la terrasse. L’air était pur. La journée promettait d’être belle. L’Ange se sentait bien. Il mangea copieusement : gaufres au sirop d’érable, œufs en meurette, salade de fruits frais, et tranches de pain noir. Avec un pot de café fort pour faire passer le tout.

Il était temps, désormais, de retrouver ce vieux gredin de Rathe.

Il descendit à la réception, déposa sa clé et demanda à louer un cheval – l’hôtel disposait de ses propres écuries.

Cellendhyll y fut aussitôt conduit et put lui-même choisir sa monture. Il opta pour un étalon puissant, un bai brun bâti pour l’endurance plus que pour la vitesse, avec une bonne tête, le chanfrein étoilé d’une tache blanche et de hautes balzanes.

L’Ange le harnacha, tout en lui murmurant des paroles amicales. Il prit soin de prendre une gourde pleine et des sacoches de selle, et enfourcha son destrier. L’étalon ne broncha pas.

Cellendhyll sortit au pas dans la rue et descendit l’avenue des Iris qui coupait la ville de part en part jusqu’aux portes du nord. Il fit

une halte pour s’acheter quelques affaires de rechange, ainsi qu’une cape grise en laine fluide, traitée contre la pluie**.** Il la passa, rabattit le capuchon sur son visage, en dépit du temps clément et reprit sa route. Un peu plus loin, il acheta des provisions, ainsi qu’une longue-vue.

Il hésita à acquérir une épée. Mais choisir une telle lame, pour lui, ne se faisait pas à la légère, et il ne voulait pas s’attarder en ville.

Vérifiant ses arrières, il finit par sortir de la cité des Nuages, s’engageant sur la grande route du nord. Il lança son cheval au petit galop, pour le tester. L’animal semblait avide d’exercice et son allure se révélait confortable.

Hors de vue de la cité, Cellendhyll ôta sa cape qu’il roula à l’arrière de sa selle, et offrit son visage aux rayons du soleil.

Il obliqua vers l’est au premier croisement qu’il rencontra. Chevauchant sans se presser, il s’engagea à travers un paysage de vastes champs cultivés, de fermes et de métairies. Il franchit ensuite une enfilade de bois, avant de prendre la direction du sud-est, longeant deux vallons successifs où paissaient des chevaux d’élevage. Il laissa passer le déjeuner, mais fit une halte pour laisser souffler sa monture et boire un peu d’eau. Son étalon reprit sa course, galopant avec le même enthousiasme, remarquable d’endurance.

La route qu’il suivait à présent s’encadrait de nouvelles fermes entourées de vergers. En retrait, un fortin de la Lumière dressé en haut d’une butte. L’homme aux cheveux d’argent lança son étalon au plein galop dans une grande prairie couverte de fleurs, le mit au pas pour s’engager dans un bois d’ormes, de bouleaux et de chênes rouges.

Le jour se mit à tomber. Cellendhyll fit halte le long d’une colline, camouflé par un bosquet de saules, non loin d’une source. à l’aide de sa lunette, il avait soigneusement vérifié qu’il n’était pas pisté. Il bouchonna son cheval, vérifia ses sabots, lui donna à manger et à boire. Il fit un petit feu et dévora à son tour, une tourte au lard, du fromage de montagne et du pain.

Il se sentait moins en danger que la veille mais il savait qu'en attendant de se définir une voie claire, il se devait de rester prudent. Le Chaos et Morion finiraient par se manifester, c'était une évidence. Qu'ils viennent. Cellendhyll les attendrait de pied ferme. Et s'il fallait faire usage de violence, il serait impitoyable.

Quelques instants plus tard, il dormait.

Il se dressait au-dessus d'Estrée, sa dague sombre prête à frapper. La jeune femme ouvrit les yeux et sourit. Cellendhyll lui plongea sa lame entre les seins.

L'Ange s'éveilla en sursaut, le front en sueur. Un nouveau cauchemar, toujours le même.

Il se rallongea le cœur battant mais son regard de jade s'était durci.

J'ai survécu à la mort de Devora, je parviendrai à t'oublier, Estrée. Le temps efface tout, je n'ai qu'à attendre qu'il fasse son œuvre.

Pourquoi alors, répugnait-il toujours à brûler la lettre qu'il avait rangée contre son cœur ?

CHAPITRE 13

Bien loin de la cité des Nuages, se dressaient les contreforts du Nord et leur frontière. Une contrée sauvage, qui s'était toujours mal accommodée des ingérences de la Lumière, apprivoisée avec plus ou moins de succès par les colons qui prétendaient la peupler.

De l'autre côté du fleuve Bras-d'Argent, s'étalaient les terres pictes à la redoutable renommée, leurs forêts plantées d'arbres gigantesques, un labyrinthe végétal que l'Empire n'avait jamais réussi à dominer.

Les trente soldats de l'Empire se tenaient autour de la ferme, figés devant un spectacle morbide.

Les chevaux avaient été attachés à l'écart, sous bonne garde. L'endroit puait le sang et la mort et risquait de les affoler. D'ailleurs, il n'y avait pas que les montures à faire preuve de nervosité. Les soldats eux-mêmes, pourtant rodés aux violences de la guerre, n'avaient jamais été confrontés à ce genre d'horreurs. Sur le qui-vive, serrant convulsivement la poignée de leurs armes, ils jetaient de fréquents coups d'œil vers la sombre lisière des bois dressés de l'autre côté du fleuve.

Une famille s'était établie en cet endroit, des gens un peu frustes mais accueillants, qui n'avaient jamais fait de mal à quiconque. L'exploitation comportait une maison et une grange, un alignement de champs ensemencés, un corral vide.

Les mouches s'en donnaient à cœur joie, agglutinées par grappes pour un festin macabre. Le fermier, sa femme, leurs deux enfants,

étaient écartelés nus, liés chacun sur une sorte de chevalet grossier. Leurs corps avaient servi de défouloir à une frénésie qui semblait inhumaine, la chair tailladée de la tête aux pieds. Leurs visages étaient creusés, enlaidis par cette expression inimitable de peur et de souffrance. Leurs corps avaient été le fruit d'une cruauté insondable. Le Mal à l'état pur avait frappé, empoissant l'endroit d'une atmosphère infâme.

Ajoutant à ces relents macabres, des runes violacées, brillantes et cristallisées, figuraient sur la façade de la maison, tracées avec le sang des suppliciés.

L'un des militaires se détourna pour vomir et personne n'osa le lui reprocher.

Les soldats de l'Empire arboraient un pourpoint bleu ciel à parements jaunes, un pantalon gris clair orné d'une bande également jaune sur chaque jambe, ainsi qu'une cotte de mailles légère, sans manches, argent mat. Leurs hautes bottes noires de cavaliers étaient maculées par la poussière de la route.

Ils étaient armés de sabres de cavalerie, ou de haches de guerre à simple tranchant. Des boucliers étaient accrochés aux troussequins de leurs selles. Un soldat sur deux avait une arbalète en travers des épaules.

Deux militaires se positionnaient à l'écart des autres. Le plus vieux des deux était un individu corpulent qui se tenait très droit, une main sur la hanche, l'autre empoignant une badine d'officier dont il se servait pour tapoter le haut de sa botte. Ses petits yeux bleus affichaient un pli hautain. Il avait le teint pâle, une barbe blonde, des longs cheveux légèrement ondulés, de gros sourcils perpétuellement froncés. Sa bouche mince réduite en un trait oblique, il contemplait le massacre.

Le colonel Imbramus avait pour tâche de pacifier toute cette zone de la frontière du Nord, de protéger les colons et de faire régner l'ordre parmi eux. Sa méthode favorite était la répression.

À ses côtés, se tenait un jeune homme de stature mince et nerveuse, aux cheveux courts et bruns, au front haut, aux yeux noisette cernés et mélancoliques. Le lieutenant Farod Queho.

Le regard du colonel Imbramus erra sur l'autre côté du fleuve.

Il avait envoyé une partie de ses cavaliers fouiller les environs de ce côté de la rive. Les soldats n'avaient trouvé aucune trace du criminel, pas même au bord de l'eau où la terre gardait les empreintes.

— Les Pictes ! cracha l'officier supérieur. Il n'y a que ces maudits sauvages pour commettre un tel forfait !

— Mais, colonel, jamais auparavant ils n'ont usé de telles méthodes, releva le lieutenant d'une voix naturellement douce. Et jamais ils ne se sont attaqués aux colons.

Imbramus balaya l'argument d'un revers de la main.

Le jeune officier s'entêta, désignant les runes sinistres ornant les murs :

— Sauf votre respect, colonel, ces glyphes non rien à voir avec le langage picte.

— Je ne vous savais pas expert en sorcellerie picte, lieutenant Qheho ! renifla aussitôt son supérieur. Car de toute évidence, il s'agit de sorcellerie, probablement un sombre rituel perpétré par l'un de leurs maudits chamans. Rien ne peut plus m'étonner venant de cette race dégénérée !

Queho hocha la tête mais son expression restait dubitative. Il regarda une nouvelle fois les cadavres et retint un frémissement d'horreur. Depuis six ans qu'il servait sur la frontière, jamais il n'avait vu un tel massacre. Cette attaque, perpétrée par les Pictes ou non, sortait assurément des escarmouches habituelles. Ce qui motiva le jeune officier à ajouter :

— C'est tout de même le second crime de ce genre, il serait peut-être bon d'envoyer un rapport à l'Empereur.

— Certainement pas ! se hérissa son supérieur. Je ne vais pas déranger Priam pour un problème que je suis tout à fait en mesure de gérer. Cette fois, les Pictes ont dépassé les bornes. Je pouvais tolérer quelques raids de temps à autre, cela aide les hommes à rester sur le qui-vive. Mais pas ce genre de massacre ! Ces sauvages vont me le payer, il est temps de leur montrer qui règne sur ces terres ! Rentrons, il me faut prendre des dispositions.

Le colonel termina sa tirade en fouettant sèchement sa botte.

CHAPITRE 14

Le lendemain, tandis que le soleil de l'après-midi paressait dans le ciel, Cellendhyll galopait au milieu d'un paysage de collines et de plaines au sein duquel dominait une mer étale de vignes. Agité d'un vent folâtre, l'air embaumait, la nature était parée d'atours : herbe verdoyante, ruisseaux argentés, pommiers et pruniers en fleurs. L'Adhan voyagea encore une bonne heure avant d'arriver à destination.

Le domaine était établi autour d'une colline surplombant le panorama, elle-même entourée de vignes séparées en paliers successifs réguliers. Dominant l'horizon, un corps de bâtiment était visible du haut de l'éminence. Cellendhyll quitta la route et emprunta une piste encadrée de platanes. En remontant la pente, il constata que les vignes étaient entretenues et ce constat lui fit plaisir.

Les yeux mi-clos, les doigts de pied en éventail, Rhober Rathe sommeillait paisiblement dans son hamac, allongé à l'ombre d'un platane odorant. C'était un homme d'âge vénérable, vêtu de cuir gris, aux traits maigres, taillés à la serpe. Il portait les cheveux mi-longs, la moustache et la barbe gris fumée. Un mince cylindre de bleu-vert lokie n° 3 à demi consumé pendait au bout de ses doigts.

Une grande silhouette se dressa devant lui.

Surpris de cette brusque arrivée, Rathe sursauta, laissa tomber son bâtonnet de fumée, tenta de le rattraper, et bascula du hamac

pour aller mordre la poussière.

Il se redressa d'un bloc, comme si de rien n'était, son regard ardoise papillonnant.

— Non mais oh ! Quoi ? Qu'est-ce que… Fiston ? Ah, par le Bouc Noir à trois pattes, c'est bien toi !

En retrouvant le vieux maître-voleur, l'Ange ne put s'empêcher de s'abandonner dans ce sourire si particulier et si rare qui transformait son visage, soudain adouci.

— Heureux de te voir, vieux brigand.

— Que t'est-il donc arrivé ? La dernière fois que je t'ai vu, tu étais dans les bras d'un putain de démon ! J'étais sûr que tu t'en sortirais, mais enfin… tu aurais pu donner des nouvelles, je m'inquiétais un peu quand même.

— Désolé, Rathe, j'ai été un peu débordé ces derniers temps. Mais je te raconterai tout ça, ne t'inquiète pas. Dis-moi plutôt, tu es bien ici ? L'endroit te plaît ?

Au terme de sa mission précédente dans la cité des Nuages, Cellendhyll avait acheté cette propriété qui faisait tant envie à Rathe et la lui avait offerte par pure amitié.

Visiblement ému, le voleur s'exclama :

— Ah, Cellendhyll, mais c'est un paradis, ici ! Jamais je ne pourrais te remercier pour ce que tu as fait.

— Je n'ai pas besoin de remerciements, Rathe. De savoir que tu es heureux me suffit largement.

— Si je suis heureux ? Par les tétons de la grande maquerelle, c'est le cas ! Viens, on va s'occuper de ton cheval et je vais te faire visiter, sourit largement le Corbeau. Tu sais que tu es ici chez toi ? Attends de voir ta chambre !

Le vieil homme semblait en grande forme. Rajeuni, même. Ses yeux ardoise, bien qu'un peu voilés par la fumée, brillaient de malice. Il se tenait bien droit, avait perdu cet air blafard qu'il arborait en ville. Le sourire n'était jamais loin de ses lèvres.

De voir Rathe ainsi épanoui réchauffa son cœur meurtri. Il était peut-être incapable de trouver le bonheur dans l'amour, au moins pouvait-il compter sur quelques amis.

Ombragé de cyprès, le corps de ferme était divisé en trois bâtiments, dont deux accolés en L, et comportait une maison d'habitation, un hangar et une grange. Accolée au hangar, s'étalait la longueur d'un auvent avec plusieurs rangées de bois à sécher pour l'hiver.

Une fois le cheval installé à paître dans le corral, à l'arrière du hangar, à côté duquel était bâti un poulailler, Rathe mena l'Ange dans la grange. Le rez-de-chaussée servait de lieu de stockage et de débarras. Le vieux voleur monta l'escalier accolé à une paroi, suivi de l'Adhan.

Ils débouchèrent dans les combles qui couraient sur toute la longueur du bâtiment ; le plafond était suffisamment haut pour que l'Adhan ne soit pas gêné par sa taille. Une série de fenêtres ornait la longueur d'une paroi lambrissée et le fond des combles, ouvrant sur les vignes en contrebas. Les poutres avaient été dégagées et vernies. Parquet en pin, meubles du même bois – une table, trois chaises, un bat-flanc, une armoire. Un lit à deux places, à même le sol. Un tapis d'entraînement à l'opposé. L'endroit était d'une propreté méticuleuse.

C'était simple et ça convenait parfaitement à l'Adhan. Il était manifeste qu'on avait pris soin de rendre l'endroit agréable. Pour lui.

— Voici ta tanière. ça te va ?

— C'est parfait, Rathe, sourit Cellendhyll. Merci.

— Ah, tu ne vas pas me remercier, fiston, ou je vais me sentir tout gêné ! Maintenant pose tes affaires et viens, les autres ne vont pas tarder à rentrer.

Les deux hommes redescendirent, traversèrent la cour pour se diriger vers la maison principale. Couverte de lierre odorant, elle avait été bâtie en grosse pierre blanche, disposait d'une solide charpente, et d'un toit en tuiles d'où saillaient trois cheminées.

Rathe guida l'Ange jusqu'à une grande pièce fraîche. Un âtre énorme trônait contre un des murs. Un robuste vaisselier en chêne massif lui faisait pendant sur le mur opposé. En face de la

cheminée, trois canapés et deux fauteuils constituaient un coin salon. Une grande table en acajou ancien permettait de recevoir au moins dix personnes. Des fagots de lavande pendaient des piliers de soutien. Des tapis de laine aux tons chauds, exotiques, égayaient les lieux.

Une porte ouvrait sur la cuisine, une autre sur le fumoir. Un escalier menait aux chambres. Rathe expliqua qu'il y avait une salle d'eau à chaque étage.

Mais avant qu'il ne puisse poursuivre la visite, le bruit d'un chariot qui approchait résonna dans la cour.

— Ce doit être Milo qui revient avec Barrowmer. Tu vas voir l'état de ce gros Barrow', gloussa Rathe. Milo s'est mis en tête de le remettre en forme et l'a enrôlé pour aller faire du bois !

Cellendhyll ressortit sur les talons du vieux voleur.

Effectivement, Milo Fléau-des-Dragons, l'ancien guerrier, et Barrowmer Dés-Agiles, le joueur, arrivaient, juchés sur un chariot rempli de bois de chêne à fendre et à faire sécher.

Un visage large aux traits rugueux, de gros sourcils charbonneux, une toison noire ramassée en tresse, un profil aussi rude que son caractère, Milo incarnait le plus beau fleuron du peuple des Nains. Et ce seul mot suffisait à le décrire. Ancien porteur de hache dans les armées naines, il était presque aussi large que haut, d'une densité musculaire supérieure à la norme humaine. De gros bracelets de force ornaient ses poignets musculeux. Il était vêtu d'un gilet en cuir sans manches, d'un pantalon de forestier et de bottines en cuir gras.

Barrowmer Dés-Agiles. Une grande carcasse aux cheveux couleur paille, à l'abondante barbe blonde. Un fort en gueule ventru, passionné, excessif et volubile. Attachant. L'homme excellait dans tous les jeux, sauf lorsqu'il se mettait à parier. Il portait un improbable costume en velours vert olive et des bottines éraflées, peu compatibles avec la vie à la campagne.

Toujours aussi granitique, le Nain affichait une forme insolente, aiguisée par l'exercice, tandis que Barrowmer était trempé de sueur et semblait épuisé.

— Les gars, regardez qui nous rend visite ! s’exclama Rathe, en guise d’accueil.

— Cellendhyll, ça fait plaisir de te voir, sourit Barrowmer tout en essuyant son front d’un mouchoir à la propreté douteuse.

— Hé, le jeunot ! Faut vraiment que tu sois fou pour venir perdre ton temps ici ! tonna Milo.

L’Ange sentit son cœur se réchauffer à la vue des arrivants.

— Pour fêter le retour de Cellendhyll, j’offre ma tournée ! s’exclama Rathe.

— Banco ! ajouta Barrowmer.

Milo posa ses mains sur les hanches et fronça les sourcils :

— Qu’est-ce qu’on a dit, Rathe ? Le travail d’abord. Le plaisir ensuite.

— Ouais, enfin, l’arrivée de Cellendhyll, ça sort quand même de l’ordinaire…

— L’arrivée de rien du tout ! On décharge le bois d’abord. On picole après.

— Allez, Rathe, intervint l’Adhan en rejoignant l’arrière du chariot. Si on s’y met tous, ça ira vite.

La grosse voix de Milo gronda :

— Où tu crois aller, Barrow’ ? Viens finir ce que tu as commencé, espèce de planqué !

— J’en peux plus, Milo, geignit le gros blond. J’ai mal partout.

— Bougre de tire-au-flanc, c’est pas comme ça que tu pourras manier la hache !

— La hache ? Mais pourquoi tu voudrais que je manie une hache ? riposta le gros barbu en levant les yeux au ciel.

— Dans la vie, faut toujours, toujours être prêt à manier la hache ! professa Milo, l’index dressé, évoquant l’une des maximes majeures de la philosophie du peuple nain. Au boulot, maintenant, sinon tu mangeras des cailloux au dîner !

Rien n’avait changé entre Rathe et ses camarades, sourit intérieurement Cellendhyll, pendant qu’il aidait à entasser le bois à côté de l’auvent. Toujours aussi chamailleurs, toujours aussi complices.

Une fois le chariot vidé, tandis que Barrowmer s'épongeait une énième fois le front, Milo désigna le tas de bois et asséna :

— Allez Barrow', tu me fends tout ça maintenant.

Le visage du joueur se décomposa.

— Je plaisante, ricana Milo de sa grosse voix de basse. On verra ça demain.

— Milo, t'es vraiment… t'es vraiment…

— Milo et Barrowmer, reprit Rathe, allez vous laver, et n'économisez pas sur le savon, vous puez autant qu'un troupeau de boucs ! Je vais préparer à boire en attendant. On se rejoint sur la terrasse… Viens, fiston, tu vas me donner un coup de main, ajouta-t-il ensuite pour Cellendhyll.

Il rentra dans le bâtiment principal, le traversa pour ouvrir en grand les portes-fenêtres qui donnaient sur l'arrière. Là se trouvait une véranda surmontée d'une tonnelle. La vue sur la campagne était magnifique.

Cellendhyll suivit Rathe dans la cuisine.

Des herbes aromatiques pendaient des poutres. Une série de fourneaux à bois dignes d'un grand restaurant s'alignaient le long d'un mur. De l'autre côté, un garde-manger accolé à un vaisselier. Une vaste table en chêne royal trônait au centre. Si l'on aimait le côté rustique et campagnard, c'était un endroit tout à la fois fonctionnel et chaleureux.

Rathe indiqua à l'Ange qu'ils cultivaient un potager à l'arrière de la grange. Lui-même avait également planté des arbres fruitiers.

Le voleur ouvrit l'une des portes du fond qui donnait sur un escalier conduisant à une longue cave remplie de casiers à bouteilles aux deux tiers vides, et séparés par rangées. à l'autre bout, une issue menait au hangar. Sur le premier casier, Rathe préleva trois bouteilles de rouge.

Remontant dans la cuisine, il ouvrit le garde-manger. Il en sortit trois saucissons emballés dans un torchon, une terrine de lapin, un pot d'olives noires, un autre d'oignons blancs. Il plaça trois miches à réchauffer dans l'un des fourneaux, le pain en ressortirait croustillant à souhait.

De son côté, Cellendhyll fut chargé d'ouvrir les bouteilles et de sortir les verres. Ce dont il s'acquitta, profitant de ce qu'il était seul avec le voleur pour lui narrer le récit expurgé de ses aventures récentes. Il évita toute allusion à Estrée ; la jeune femme ne méritait plus que son mépris.

Poursuivant ses préparatifs, Rathe le laissa parler sans faire de commentaires. Tout en écoutant, il plaçait assiettes et couverts sur un plateau en bois d'olivier.

Lorsque Cellendhyll eut achevé son récit, il commenta :

— Fiston, avec toi, on ne risque pas de s'ennuyer… le tout est de rester en vie ! Tes histoires, c'est trop compliqué pour moi. Toutefois, je pense que s'il y a bien un endroit où tu seras en sûreté, c'est ici, au domaine. D'ailleurs, au risque de me répéter, tu es chez toi. Littéralement. Si le cœur t'en dit, tu peux rester à demeure. Je ne te demande pas de répondre tout de suite. Juste d'y réfléchir… Sinon, c'est une bonne chose que tu aies repris ta liberté, si tu veux mon avis. On n'a qu'une vie, je te rappelle, alors autant la passer en accord avec soi-même, je suis bien placé pour le savoir. De toute manière, je ne te vois pas fonctionner sous les ordres de quiconque, fût-il un seigneur du Chaos. Mais alors pas du tout !

Tout en épluchant une botte de radis, le maître-voleur ajouta :

— Le mieux c'est que tu te fasses un peu oublier. Personne de nos connaissances en ville ne sait que nous nous sommes installés là. Seul le notaire pourrait s'en douter, mais c'est pas le genre à trahir ses clients.

— Je ne sais pas trop, Rathe, répliqua l'Ange. Je ne voudrais pas vous attirer d'ennuis. Or, plus je passerai de temps ici, plus le risque sera grand.

— Tu sais, il n'y a pas beaucoup de passage par ici, répliqua le voleur en haussant les épaules. La région est pacifiée et dans le coin, y a surtout des paysans. Alors si tu restes ici, je ne vois pas bien ce qui pourrait te trahir. En vérité, tu seras beaucoup plus en sûreté qu'en ville. Et t'inquiète pas pour ton indépendance, je sais que tu es un peu farouche. Je respecte ça, et aucun des gars ne viendra t'embêter.

L'Ange se laissa aller à céder à son envie.

— C’est d’accord. Mais seulement quelques jours, je ne veux pas être une gêne.

— Ah, mais je vais m’énerver si tu continues à faire ta pucelle ! On t’apprécie tous, ici, Cellendhyll. Tu es notre ami.

Lui qui avait depuis bien longtemps érigé une carapace qui le protégeait des dangers du monde, qui s’était habitué à fonctionner seul, à ne compter que sur lui et à se méfier de tous, il se rendait compte qu’il avait finalement passé sa vie sans vraiment la vivre autrement qu’une lame à la main, en surveillant ses arrières. Pas vraiment épanouissant comme existence. L’affection sincère de Rathe, de ses camarades, lézardait son armure, lui offrait une vision nouvelle de ce que pouvaient être les rapports avec les autres.

Cellendhyll posa sa grande main sur l’épaule du vieux voleur. Il était incapable de trouver les mots.

Rathe était tout aussi gêné. Il tapota la main de Cellendhyll tout en se raclant la gorge.

— Ma parole, mais c’est qu’elles vont se faire des mamours, les mignonnes ! s’exclama Barrowmer en s’encadrant dans la porte de la cuisine, ses cheveux mouillés et tout emmêlés.

Il fut aussitôt bombardé d’une pluie de fanes de radis que Rathe projeta sur lui.

Rathe et Cellendhyll chargèrent la nourriture sur des plateaux qu’ils emportèrent sur la terrasse.

— Ce soir, on va manger sur le pouce mais demain, on va préparer un petit festin, foi de Rathe !

— Alors, y a quoi au menu ? s’enquit Barrowmer en se frottant les mains.

Le gros homme avait passé une tenue chatoyante. Pourpoint d’un vert éclatant, à brandebourgs orangés, pantalon en velours léger d’un jaune improbable et bottines émeraude.

Bien plus sobrement vêtu de cuir foncé, Milo arriva à son tour, terminant de nouer l’une de ses nattes :

— Des radis, pour toi, Barrowmer… Ta bedaine te fait ressembler à une baleine !

— N’importe quoi ! J’ai un physique avantageux, c’est tout. De toute manière on ne peut pas attendre d’un Nain qu’il comprenne les normes humaines.

— C’est sûr que si t’avais été Nain, grosse baudruche, on t’aurait abandonné dans la forêt à la naissance, ricana Milo.

— Messires, c’est prêt ! annonça Rathe, désignant d’un large geste les victuailles posées sur la table.

Ils s’installèrent sous la tonnelle. Tout en sirotant leur vin – un rouge sans prétention mais aux notes de cassis agréables en bouche – et en dégustant de la charcuterie, ils contemplèrent le coucher de soleil.

Côté terrasse, la colline descendait en pente douce jusqu’à un petit lac autour duquel s’enroulait une pinède. Au-delà du domaine, d’autres vignes, d’autres bois, prairies et collines, quelques villages. Aucune grande ville à l’horizon.

L’exploitation, outre les bâtiments, comprenait vingt hectares de vignes et six hectares de terrain, dont trois plantés d’une chênaie. Ce que l’Ange avait sous les yeux était plus que conforme à la description de l’acte notarial.

Aucun des voleurs ne l’interrogea sur ses projets. C’était là une marque de respect et non de désintérêt. Ils étaient juste heureux de le voir, se contentant de ce qu’il avait à offrir. Bien conscient que c’était un homme secret à l’existence tumultueuse, ils n’en demandaient pas plus ; de surcroît, ils s’étaient toujours fichés comme d’une guigne de son allégeance au Chaos qu’ils avaient juré de tenir secrète.

Un homme apparut sur le seuil de la terrasse. Il portait une redingote bleue en grosse toile par-dessus un gilet de daim, un pantalon de cuir clair et des bottes de cavalier.

Nifold, le dernier de la bande des voleurs.

Ancien professeur de philosophie comparée, capable d’en remontrer à maints maîtres de chaire, il s’était reconverti comme voleur et ne l’avait jamais regretté. Un homme mince, naturellement distingué, de taille moyenne, aux cheveux bruns ornés de fils gris. Un visage au teint mat, avenant, une petite barbiche, des yeux pénétrants, emplis d’une sérénité profonde.

— Nif’, mon vieux, tu arrives enfin ! beugla Barrowmer, son large faciès rougi par l’alcool. Viens t’en jeter un dans le gosier !

— Une proposition alléchante, mon ami ventru.

Nifold remarqua alors la présence de l’homme aux cheveux d’argent. Son visage s’éclaira :

— Messire de Cortavar, c’est avec une joie non dissimulée, vive et sincère, que je vous accueille céans. Je me vois tout aussi soulagé qu’heureux de vous constater en bonne forme. L’inquiétude était vive concernant votre sort.

— Nifold, répliqua Cellendhyll sur le même ton compassé, le plaisir est partagé soyez-en persuadé. Et comme vous pouvez le constater, je me porte au mieux.

— Gna, gna, gna ! grogna Barrowmer. Vous pouvez pas parler comme tout le monde, non ?

Rathe avait posé devant lui une boîte oblongue en bois clair, finement ciselée de runes décoratives. Cette dernière contenait sa réserve à fumée. Il ouvrit la boîte, une odeur résineuse, entêtante jaillit du couvercle. En un tour de main, il se confectionna un bâtonnet conique et l’alluma. Il inhala une large bouffée, la gardant dans ses poumons de longues secondes, avant de la relâcher dans un soupir d’aise. Il finit par tendre le cylindre conique à Nifold. à son tour, ce dernier s’emplit les poumons.

Cellendhyll refusa la fumée, il se méfiait de ses effets. Comme lui, Barrowmer préférait s’en tenir au vin. Quant à Milo, il avait sorti une pipe d’écume ventrue qu’il bourra avec du tabac noir, un mélange si âcre que seuls les Nains pouvaient le supporter. Même Gheritarish le Loki, qui eût fumé une botte de foin, réprouvait une telle pratique, c’était dire.

Le bâtonnet terminé, ils attaquèrent franchement le repas, piochant çà et là, entamant une discussion à bâtons rompus. Les autres bouteilles furent vite expédiées ; Rathe et Nifold allèrent en chercher d’autres.

Cellendhyll décida de ne pas se restreindre. Il ne songeait plus au Chaos, ou à Estrée, juste à se détendre avec les voleurs.

Tout le monde finit de manger, à l’exception de Barrowmer qui entamait sa quatrième portion sous le regard désapprobateur de Milo.

Ils quittèrent la table pour aller s’installer au bord de la terrasse, sur de grands canapés en rotin.

Cellendhyll se sentait un peu bizarre. Il se rendait compte que la complicité des voleurs, leur faconde, lui avait manqué. Oh, il ne se sentait pas vraiment leur égal en matière de camaraderie, mais il était accepté sans conteste au sein de leur petite confrérie. Rathe et ses comparses se moquaient bien de son passé, qu’il soit un tueur, ou même qu’il reste un peu en retrait.

Faisant un effort pour prendre la parole, Cellendhyll les interrogea sur l’organisation du domaine, et sur tout ce qui concernait le vin ; un sujet ô combien crucial.

— Que voilà une heureuse question ! s’exclama Rathe en se redressant. Comme tu le sais, nous avons vingt hectares de vignes, dont les trois quarts donnent du vin rouge. On a une bonne terre, une excellente exposition, le climat est particulièrement clément par ici et on travaille sur du vieilles vignes… c’est pas pour rien que cet endroit me faisait tant rêver ! Pour tout ce qui concerne la technique, on a embauché l’un des meilleurs vignerons de la région, un type nommé Meyer. Il connaît son travail, tu peux m’en croire. Et c’est un passionné ! Meyer gère son équipe, et nous, on finance notre production en lui cédant un pourcentage honnête sur les ventes. Un arrangement parfait.

— Et en ce qui concerne le vin blanc, vous avez des projets ? relança l’Ange.

Le visage de Rathe se plissa d’un air rusé :

— Hé, hé… Figure-toi que nous allons créer un vendanges tardives qui va faire parler de lui ! Ce sera un petit rendement pour commencer, mais un vin destiné aux produits de luxe. Bien sûr, ça risque de demander un peu de temps pour faire connaître nos produits et pouvoir en vivre, mais on se débrouille bien et on n’a pas de gros besoins. On a suffisamment mis de côté pour tenir le coup deux ans, de quoi voir venir.

— Tu veux dire que Nifold et moi, on a mis de côté, vieux miteux ! intervint Milo de sa grosse voix rocailleuse. Toi tu envoies toutes tes licornes à ta fille et Barrow'… Barrow', on ne sait pas trop ce qu'il en fait, vu qu'il a pas de femmes, et qu'il est toujours habillé comme un mendiant !

L'ancien porteur de haches exagérait à peine, pensa Cellendhyll. Barrowmer Dés-Agiles était sans conteste un joueur de grand talent, mais en matière de goût vestimentaire, ses prestations se révélaient déplorables.

— Hé, le Nain, bonjour chez toi ! répliqua le gros blond. Et puis mes costumes, sache que c'est la grande classe. Mais comme tu es à moitié aveugle et à moitié daltonien, t'es incapable de t'en rendre compte !

— Tout ça pour dire, fiston, reprit Rathe occupé à rouler un second bâtonnet à fumée, que tel que tu nous vois, on a pris notre retraite du métier de voleur. De toute manière, ça ne nous amusait plus. Tandis que là, avec ce nouveau défi à relever, cette fois sans les armes à la main, je me sens revivre !

Cellendhyll avait connu le vieil homme en pleine déprime et il avait eu grand mal à l'en sortir. Il était ravi qu'il ait retrouvé cette seconde jeunesse. Et il fut surpris de constater à quel point c'était gratifiant de songer que c'était pour une bonne part grâce à lui.

La soirée se poursuivit tandis que les Lunes Jumelles établissaient leur règne dans le ciel étoilé du printemps. Totalement éméché, Barrowmer entreprit de monter sur la table afin de pousser la chansonnette. Une chanson à boire, bien évidemment. Toutefois, au moment où il posait un pied sur le meuble, la chaise sur laquelle il se tenait bascula sur le côté, entraînant le corpulent bonhomme à terre.

Barrowmer chanta, certes, mais sous la table. Les paroles étaient confuses, mâchonnées, voire absconses, mais cela n'avait pas d'importance car personne ne l'écoutait. Rathe hésitait entre prendre une bouffée de son bâtonnet de fumée et boire une gorgée de vin. Il finit par faire les deux. Nifold était affalé en travers d'un

fauteuil, occupé à discuter avec Milo, ce dernier grommelant car il cherchait sa pipe que Barrowmer avait cachée derrière un coussin.

Cellendhyll avait la tête qui lui tournait un peu. Il se rendait compte qu'il avait finalement abusé du vin, mais il se sentait bien, presque euphorique. Après tout, il n'était pas en mission mais bel et bien maître de sa nouvelle vie – il avait toujours du mal à s'habituer à ce concept. Aucun danger ne le menaçait, aussi il estimait avoir bien le droit de relâcher un peu la pression. Il savait que de toute manière, son cœur second annulerait une bonne part de son alcoolémie durant la nuit.

La fatigue finit par le prendre, toutefois. Pas question de tirer sur la corde, décida-t-il.

Il prit congé de ses hôtes, des hôtes dans un état de forme pour le moins approximatif. Gagnant la grange, il monta dans sa chambre. Il se dévêtit, et, juste avant de se coucher, prit le temps d'ouvrir les fenêtres – il avait toujours préféré dormir au grand air.

Cellendhyll songea à la proposition de Rathe. Le domaine était vaste, calme, on devait y mener une vie simple, agréable et saine. Du reste, l'Ange avait toujours préféré la campagne à la ville.

Toutefois, lui qui avait toujours vécu par les armes, porté par le vent de la violence, au cœur du danger, saurait-il s'accommoder d'une existence si paisible ?

Comment vivre de sa lame, sans pour autant dépendre d'un maître ? Hormis le travail de mercenaire, de tueur à gages ou bien devenir maître d'armes à son compte, il ne voyait pas. Quant au rôle d'instructeur, il savait qu'il n'aurait ni la patience, ni la pédagogie nécessaires.

En attendant de se forger un avenir, passer quelques jours en compagnie des anciens voleurs ne lui ferait pas de mal, au contraire. Et ce serait une bonne manière de se vider la tête du Chaos. Il avait réglé sa suite au Curzay pour trois jours et laissé une caution non négligeable pour son cheval. Dans l'immédiat, rien ne l'obligeait à rentrer en ville.

Et si je m'installais ici ? J'ai bien assez de licornes de côté, je pourrais investir dans leur projet. Si Morion peut constater que j'ai

quitté le métier et que je ne me soucie de rien d'autre que de faire du vin, peut-être me laissera-t-il en paix ?

L'Ange s'endormit sur ces pensées bien naïves.

CHAPITRE 15

L’Ange se leva tôt, après un sommeil sans heurts. Il s’accorda quelque temps pour rêvasser au chant des oiseaux et finalement se rendormit. Il s’éveilla une heure plus tard. La bouche pâteuse. Son cœur second avait bien œuvré mais il se sentait encore un peu alourdi par les toxines engendrées par son excès de boisson. Il s’habilla d’une tunique, d’un simple pagne, et sortit de la grange. Dans la grande maison, aucun bruit.

Il descendit la pente qui menait à la forêt de pins. L’humidité du petit matin avivait les odeurs d’humus et de pin. S’engageant sur une piste qui traversait la forêt, l’Adhan partit à petites foulées. Il courut une heure, alternant plusieurs changements d’allure, jusqu’à se sentir totalement lavé des toxines de la soirée. Il termina son trajet par la pinède. Face au lac, il ne put s’en empêcher, il se dévêtit et plongea. L’eau glacée le saisit. Il se mit à nager, de plus en plus vigoureusement, l’esprit clair et l’humeur légère.

Cellendhyll finit par rejoindre la rive. Il se sécha avec sa tunique et remonta torse nu vers les habitations.

Au moment où il arrivait dans la cour, Milo Fléau-des-Dragons sortait de la maison pour aller sonner la cloche.

Le Nain semblait gonflé à bloc, sans trace des excès de la veille.

— Debout, Barrowmer ! éructa-t-il d’une voix à faire trembler les montagnes. C’est l’heure !

D’une fenêtre entrouverte du premier étage, la voix du blond fusa, quelque peu éraillée :

— Va chier, le Nain !

Milo se mit à glousser :

— J’adore le faire rager, ce vieux Barrow’… Bien le bonjour, Cellendhyll. Si tu as faim, y a de quoi sur la terrasse.

Cellendhyll avait l’estomac dans les talons. Il s’empressa de rejoindre la terrasse, où se trouvaient Nifold et Rathe.

Les Nains aiment l’ordre, c’était là une part de leur légende. Milo ne faisait pas exception à la règle. Il avait débarrassé les restes du dîner, balayé la terrasse, fait la vaisselle, préparé des litres de café, cuit des beignets, des saucisses – l’une de ses friandises préférées – et du pain. Il avait mis la table dehors, ajouté une baratte de beurre, un gros pot de miel de forêt, ainsi qu’une assiette de fromage et une autre de fruits découpés en lamelles. Telle était sa conception d’un petit déjeuner décent.

Tout en dégustant un beignet, Nifold s’était plongé dans un livre. Rathe était emmitouflé dans une couverture, un bol de café fumant devant lui, le regard brouillé de fatigue. Cellendhyll vit pourtant dans ses prunelles une sérénité indéniable. Le vieil homme avait réellement trouvé son équilibre, cela ne faisait aucun doute.

Dans la matinée, accompagné de Rathe, l’Ange fit le tour du domaine à cheval. Ils rentrèrent manger une savoureuse omelette au lard cuisinée par Milo.

Barrowmer fut embauché par l’ancien porteur de haches pour aller couper du bois. Nifold se retira dans la maison pour continuer à travailler sur les comptes prévisionnels de leur entreprise. Rathe, de son côté, fuma un bâtonnet de fumée puis alla faire la sieste.

Livré à lui-même, l’Ange décida d’apporter sa maigre contribution à la bonne marche du domaine. Il se dirigea vers le tas de bois érigé à côté de l’auvent.

Torse nu, l’homme aux cheveux d’argent fendait des bûches d’un mètre de long. Sa musculature saillante ondoyait sous l’effort. Cellendhyll n’avait pas tardé à se rendre compte qu’il appréciait réellement cette activité. Il avait vite pris le pli et ne faisait plus

qu’un avec son merlin, focalisé sur le geste parfait à accomplir pour fendre le chêne en une seule frappe. Il découpait bûche après bûche, vidé de toute pensée. Le défoulement physique, l’odeur entêtante du chêne, le tas de bois qui grossissait à vue d’œil, cette somme d’efforts se révélait profondément délassante pour son esprit tourmenté.

Une cavalière déboucha dans la cour, au pas, montée sur un étalon isabelle.

Cellendhyll lui tournait le dos. Concentré sur sa tâche, il ne l’entendit pas arriver.

D’ossature fine, la jeune femme était vêtue d’un coûteux costume en agneau plongé aux reflets caramel, ajusté sur ses formes. Elle portait ses cheveux courts, au carré, blond cendré. Une dague battait sur sa hanche ; une arme de combat, et non d’apparat.

En apercevant l’Adhan, ses grands yeux turquoise s’agrandirent de surprise, puis un franc sourire étira ses lèvres charnues, dévoilant les fossettes de ses joues.

La blonde mit pied à terre et se rapprocha d’un pas souple, énergique, celui d’une femme portée sur l’action. Son charme était indéniable.

Elle resta un temps à admirer l’Ange dans l’effort, spectacle qui ne semblait pas la laisser insensible.

Elle finit par l’apostropher :

— Te voilà devenu bûcheron, Cellendhyll ? Tu sais qu’ainsi tu es un vrai fantasme ? ajouta-t-elle d’une œillade appréciatrice. L’homme viril dans toute sa splendeur !

Cellendhyll se tourna vers elle :

— Winter, heureux de te voir.

Et c’était la stricte vérité. L’apparition de la jeune femme lui causait une surprise très agréable.

Constance de Winter se rangea devant lui et, sans avertissement, lui donna un coup de poing dans l’épaule.

— Bougre d’Adhan de malheur, tu aurais pu donner de tes nouvelles ! Figure-toi que je me suis fait un sang d’encre à ton sujet !

Tout comme Rathe, la dernière fois que la jeune femme avait vu l'Ange, il était emprisonné dans les bras énormes d'un démon.

— Ah… euh… oui. Désolé. Rathe m'a déjà tancé à ce sujet. En fait, il m'est arrivé pas mal de choses et moi-même j'ai du mal à digérer tout ça.

La jeune femme le dévisagea des pieds à la tête :

— En tout cas, tu sembles dans une forme insolente. Mais je n'aime pas que tu m'aies laissée m'inquiéter pour toi et en plus tu joues avec ma curiosité. Puisque c'est ainsi, tu dois te faire pardonner. Tu me dois un dîner !

— Si tu veux, se soumit Cellendhyll qui se sentait un peu coupable de ne pas avoir songé à rassurer Constance sur son sort.

À sa décharge, il n'avait pas eu l'occasion de revenir dans la cité des Nuages depuis qu'il avait affronté le Père de la Douleur.

— Comment vas-tu, Winter ? reprit-il.

— Je vais mieux… à présent. Et toi ?

L'Ange fit la grimace :

— Disons que je suis dans une période de transition.

Constance lâcha un rire léger :

— Hum, des paroles plutôt énigmatiques. Il va falloir que tu sois plus clair.

— Plus tard, peut-être… Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Toi, bien sûr…

Constatant la surprise de l'Adhan, la blonde ajouta :

— Comment, Rathe ne t'a pas dit ? Je passe de temps à autre prendre de ses nouvelles et savoir s'il n'a pas des tiennes. Alors, tu me racontes ?

— Qui me pose la question ? La Constance que je pourrais considérer comme une amie, ou la Constance de Winter, Phœnix de l'Empereur Priam, Patriarche de la Lumière ?

— La Constance à qui tu as sauvé la vie. La Constance qui t'apprécie plus qu'elle ne devrait, répliqua la blonde du tac au tac.

Cellendhyll ne sut que répondre. Au lieu de quoi, il passa la main sur sa mâchoire rugueuse.

Constance l'avait troublé par le passé. Elle le troublait encore aujourd'hui. Sauf qu'aujourd'hui, il n'y avait plus Estrée pour lui

faire de l’ombre. Pouvait-il lui faire confiance ? Essayait-elle de le manœuvrer à l’aide de son charme ? Après ce qu’ils avaient affronté tous deux, il estimait la connaître suffisamment pour la croire sincère. Il *voulait* la croire sincère. Toutefois, il s’était maintes fois trompé sur les femmes, par le passé, et l’avait payé du prix amer de la trahison.

— Je vois que tu te laisses pousser la barbe, maintenant ! relança Constance de Winter. Ma foi, ça te va bien, ça te donne un genre mauvais garçon.

— Je suis un mauvais garçon, je croyais que tu t’en étais rendu compte.

— Pas autant que tu le crois, mon cher… Alors, puisque tu es revenu sur le Plan Primaire, tu es prêt à accepter l’hospitalité de l’Empereur Priam ? Je te rappelle qu’il a grande envie de te rencontrer.

— Tu me prends un peu de court, Winter.

Le silence s’instaura. Pour se donner une contenance, Cellendhyll s’empara d’un rondin de chêne.

— Dis-moi, reprit la jeune femme, je vais me montrer indiscrète mais la question me brûle les lèvres. Comment va ton amie ?

— Mon ami ? Lequel ?

— Ton *amie*. Celle qui partage ta vie.

La bûche tomba des mains de l’Ange. Ses traits se durcirent. Il répondit d’un ton morne :

— Tout est fini entre nous.

Constance porta la main à sa bouche. Elle percevait clairement la douleur de l’homme aux cheveux d’argent.

Son regard bleuté, toutefois, se fit brillant. C’était pour elle la meilleure des nouvelles.

— Je suis désolée, Cellendhyll. Sincèrement.

L’Ange haussa les épaules. Une manière de signifier qu’il ne comptait pas s’étendre sur le sujet. Il reprit le morceau de bois et le cala sur la pile qu’il avait érigée.

— Mais en vérité, poursuivit Winter, j’avoue que ça m’arrange bien.

— Pardon ?

— Oui, grand benêt, ça signifie que tu es célibataire, à présent.

Cellendhyll haussa un sourcil et gronda :

— Tu crois vraiment que j'ai envie de batifoler en ce moment ?

— Dans l'immédiat, je vois bien que non, sourit doucement la Phœnix, sans s'émouvoir du ton agressif de l'Ange. Mais d'ici quelque temps, si je me débrouille bien, qui sait ?

Ils se dévisagèrent. L'Ange sur la défensive, Constance souriante, sûre d'elle, femme jusqu'au bout des ongles.

Puis-je te faire confiance ? Il ne cessait de se poser la question.

— Constance ! Je vois que tu as enfin obtenu la confirmation que tu attendais. Comme tu le vois, ce mauvais sire est bien vivant !

Rathe arrivait de la maison, le visage élargi par une grimace malicieuse. La blonde et lui s'embrassèrent affectueusement.

— Elle est belle, notre Constance, hein, fiston ?

Cellendhyll n'osa croiser le regard de la jeune femme. Oui, elle était indéniablement belle, mais il ne tenait pas à ce qu'elle devine son trouble.

— Vil séducteur ! sourit la blonde à l'encontre de Rathe. Tu n'as pas honte ? Tu pourrais être mon père !

— Si j'étais ton père, crois-moi que tu serais nettement moins insolente… Tu sais que tu tombes bien ? On fait une petite fête ce soir, en l'honneur de ce grand escogriffe. Allez venez, on ne va quand même pas rester dans la cour !

— Je me change et j'arrive, déclara Cellendhyll.

Il ne parvenait pas à décider s'il était heureux de la présence de Winter ou pas.

Rathe passa son bras sous celui de la Phœnix et l'emmena dans la maison.

Il est vivant ! Constance avait envie de danser de joie.

La salle d'eau était une pièce rectangulaire aux murs décorés de petits carreaux de mosaïque ocre jaune et bleu. Cellendhyll ôta ses affaires et gagna la cabine de douche, fermée par une porte en verre dépoli.

En actionnant la pompe fixée sur le côté de la douche, on remplissait le ballon fixé au plafond avec l'eau tirée directement du puits. Il suffisait alors d'abaisser le levier de la douche.

Milo était en train de fabriquer un système de chauffage, une invention typiquement naine. En attendant, l'eau était fraîche mais cela ne dérangeait pas l'Ange. Il se savonna vigoureusement à l'aide d'un pain de savon à la lavande puis se rinça. Une fois essuyé, il passa une tenue de rechange.

Cellendhyll contempla son reflet dans la glace. Son menton s'éclaircissait d'un début de barbe argentée. Il se passa la main sur les joues, appréciant ce contact rêche des poils. Il décida de prolonger l'expérience. Changement de vie, changement de visage.

Lorsque l'Adhan revint, fin propre, les autres l'attendaient sur la terrasse, installés, détendus, complices.

Milo s'occupait à tourner la broche sur laquelle était embroché un cochon de lait. Nifold, à côté de lui, récupérait le jus de la viande en train de rôtir dans une lèchefrite sur laquelle grésillait un lit de pommes de terre rissolées dans le jus de viande ; de temps à autre, il parsemait la viande d'aromates et l'arrosait d'une sauce au miel. Une odeur appétissante titilla les narines de Cellendhyll.

Rathe avait mis le couvert sous la tonnelle. Barrowmer, de son côté, avait accroché des petits lampions colorés tout le long de la terrasse. Le jour se couchait dans un flamboiement écarlate.

Sa dague en main, Constance découpait un saucisson au poivre en lamelles. Nul ne pourrait lui dénier l'habileté avec laquelle elle maniait sa lame. Elle adressa à l'Ange un sourire dont il ne sut décider s'il était amical ou enjôleur.

Tout en instaurant un roulement pour faire tourner la broche où grillait la viande, ils s'installèrent autour de la table. Rathe avait sorti des verres à dégustation et sélectionné l'un de ses meilleurs vins rouges, qu'il avait pris soin de mettre à décanter.

— Alors mes amis, je vais vous servir un petit château Bellam-Lanester, année de la Licorne de derrière les fagots ! Ce cru-là, je l'ai volé dans la cave même du connétable Xavier, et j'attendais

une telle occasion pour l'ouvrir ! Vous allez me goûter ce nectar… Et quant à toi, Barrow', si tu le bois cul sec, comme la dernière fois, je t'attache sur une fourmilière !

Le maître-voleur entreprit de servir les convives en faisant l'article du cru qu'il proposait pour magnifier le repas, insistant à nouveau sur le fait que Barrowmer ne devait pas boire un tel cépage d'un trait.

Il servit Constance avec un soin particulier. Nifold proposa à la jeune femme un plat de légumes croquants en guise d'amuse-gueule, ainsi que de la sauce à l'estragon destinée à en rehausser le goût. Milo l'aborda de l'autre côté pour lui servir un éventail de charcuterie. Quant à Barrowmer, il s'empressa de lui couper du pain. Ils étaient aux petits soins pour la Phœnix.

Eux lui font confiance, se dit Cellendhyll. *Alors pourquoi moi, je n'y arrive pas ?*

Effectivement, la jeune femme était parfaitement intégrée à la coterie des voleurs. Elle plaisantait avec eux sans faire de manière et l'affection qu'ils avaient pour elle était manifeste.

De temps à autre, elle croisait le regard de Cellendhyll et lui souriait largement. L'Adhan lui répondait de cet ersatz de sourire imparfait qu'il savait plaquer sur son visage.

Il était heureux d'être là et pourtant ne parvenait pas vraiment à se détendre.

Pendant qu'il goûtait le vin, il en profita pour rester en retrait, comme à son habitude. Pas vraiment absent, mais pas non plus vraiment expansif.

Nifold commenta à l'attention de Rathe :

— Mon estimé compagnon, tu nous proposes là un breuvage intéressant. Voyons…

Nifold marqua une pause le temps de reprendre une gorgée, les yeux mi-clos, avant de poursuivre :

— Bonne entrée en bouche, un fruité tout à fait surprenant, avec des arômes de prune, de mûre et de griotte… une ampleur engageante… une longueur en bouche persistante, qui laisse présager un potentiel de garde réduit sur trois ans. Tel sera mon verdict en cette douce soirée.

L’Ange tomba tout à fait d’accord avec le commentaire du lettré.

Constance, pour sa part, hocha la tête pour marquer son approbation. Cellendhyll savait qu’elle appréciait tout autant les excellents vins que la bonne chère. Le dîner qu’ils avaient partagé au Cygne Noir était encore gravé dans sa mémoire.

Par l’épée de Lachlann, arrête de penser à elle !

Rathe effectua un salut exagéré, puis glapit en constatant que Barrowmer trempait un morceau de carotte dans son verre avant de le croquer. Milo ricana devant la faute de goût du gros barbu.

Sans prévenir, les voleurs portèrent un toast en l’honneur de Cellendhyll. Ce qui gêna profondément l’Adhan qui détestait être au premier plan. Gêne que remarqua Constance et dont elle se moqua malicieusement.

Rathe entama l’un de ses récits hauts en couleur, passionnants, dont il savait régaler son assistance. Un bâtonnet à fumée à la main, il mimait certaines scènes, tout en se disputant avec Milo sur ce qu’il appelait des points de détail et que le Nain de son côté qualifiait d’entorses flagrantes à la vraisemblance.

Constance riait beaucoup. Elle irradiait d’énergie et de bonne humeur, centre de l’attention de tous, et notamment de l’Adhan.

La viande était enfin cuite. Milo entreprit de la débiter. Rathe posa les pommes de terre sur la table. Nifold servit un grand saladier rempli de mâche parsemée de lamelles de parmesan et de cerneaux de noix.

La viande caramélisée par le miel fondait dans la bouche, le sucré de la sauce contrebalancé par la morsure doucement épicée des aromates. Quant au vin, il ne faisait qu’ajouter à cet instant chaleureux.

Cellendhyll l’avait déjà constaté, Constance tenait aussi bien l’alcool qu’un marin en bordée. La jeune femme en fit d’ailleurs la preuve, lorsqu’elle se retrouva défiée par Barrowmer.

La petite femme et le gros barbu. L’un face à l’autre, une série de petits verres alignés les uns à côté des autres, emplis d’un alcool

trouble qui s’avérait être de l’armagnac, et qu’il fallait boire cul sec.

Barrowmer, une fois encore, passa une partie de la soirée sous la table. Constance, elle, fut acclamée.

Cellendhyll ne pouvait s’empêcher de revenir constamment sur elle. Il luttait pour résister à l’attraction qu’elle exerçait sur lui. Cela le fragilisait, or, il ne pouvait se le permettre. De plus, son cœur meurtri était encore sanguinolent. Il ne voulait plus souffrir pour une femme. Plus jamais.

Incapable de rester en compagnie des autres, il se leva et, sans rien dire, quitta la terrasse. Il descendit la pente et se retrouva devant le lac à regarder le reflet des deux lunes sur l’onde mouvante.

Je commençais à peine à m’apaiser, à trouver une espèce d’équilibre. Et voilà que Winter déboule et tout redevient compliqué.

Une présence derrière lui. Une main menue se glissant dans sa grande paume.

— Écoute, Cellendhyll, je vois que tu es sur la défensive vis-à-vis de moi, dit Constance… Je ne veux pas te mettre mal à l’aise. Tu devrais le savoir, je ne suis pas ton ennemie et je ne le serai jamais. Je suis consciente que ta rupture est toute fraîche, mais il y a des choses que je ne peux garder pour moi. Aussi je vais être directe, pardonne-moi si cela te froisse… Tu as surgi dans ma vie, un beau soir, et depuis je pense à toi. Tu m’attires, mais tu me bouscules, et je ne sais pas quelle place t’accorder dans ma vie. Tu m’as annoncé que tu n’étais pas libre. J’ai respecté ta vie privée. Et puis tu as brusquement disparu. J’ai essayé de te chasser de mon esprit. J’ai échoué. Je suis venue voir Rathe, encore et encore, espérant qu’il me donnerait de tes nouvelles, qu’il me confirmerait que tu étais sain et sauf. Jusqu’à ce soir. Ce soir, mon cœur a chanté en te voyant.

Elle marqua une pause, cherchant ses mots.

— Je suis comme ça, Cellendhyll, j’aime les choses claires. Pourquoi devrais-je te cacher ce que je ressens ? La vérité n’est-elle pas le fondement d’une relation respectueuse ? Tu me plais, c’est

ainsi. Et je sais que, quoi que tu dises, je te plais également, même si tu n'es pas prêt à t'investir dans une histoire sentimentale. Je suis persuadée qu'il y a quelque chose entre nous. Pour preuve, le destin vient de nous remettre en présence. Ne le sens-tu pas ?

Les traits fins et décidés de la jeune femme s'étirèrent dans une grimace :

— Oulah ! reprit-elle en faisant les gros yeux. Je m'étais promis d'être brève et légère et voilà que je me livre à toi, ou plutôt devrais-je dire que je m'englue dans un discours grandiloquent… Ne crains rien, Cellendhyll, j'entends bien ne pas te harceler. Tu as même le droit de refuser ce que j'essaie de te proposer. C'est même très simple… Il te suffit de dire *non*. Là, tout de suite. Un simple non et je comprendrai que je t'indispose. Alors, plus jamais, tu n'auras à subir ma présence. Je demanderai à l'Empereur de t'envoyer quelqu'un d'autre pour me remplacer comme émissaire.

L'Ange regarda intensément Winter. Il ouvrit la bouche. La referma. Puis, il tourna les talons. Constance le regarda s'éloigner vers les pins, s'enfoncer dans la nuit jusqu'à s'y engloutir.

Il te suffit de dire non.

L'Ange n'avait rien dit.

Constance de Winter chevauchait dans l'obscurité, sur la piste éclairée par les Lunes Jumelles qui la ramènerait en ville. La jeune femme avait décliné l'invitation de Rathe à passer la nuit au domaine. Elle se sentait pleine d'allant, en dépit de cette soirée arrosée.

Elle l'avait vu, enfin ! En bonne santé. Perdu.

Cellendhyll, le guerrier parfait, si redoutable, si farouche et indépendant soit-il, recelait une fragilité, un tourment, qui le rendait irrésistible aux yeux d'une femme comme elle.

Voyager ainsi ne lui faisait pas peur. Loin de là. La Phœnix de l'Empire était capable d'endurer bien pire. D'autant plus que son cœur rayonnait.

Cellendhyll de Cortavar. Je pourrais chuchoter ce nom toute une vie sans me lasser.

Le devoir lui intimait de rentrer sur l'île de la Source faire son rapport à Priam. Elle avait décidé de n'en rien faire pour le moment. Priam, son seigneur et amant, avait des appétits impérieux et, à présent, la blonde ne se ressentait plus de partager sa couche.

Oh, bien sûr qu'elle retournerait voir l'Empereur. Il n'était pas question qu'elle fuie son devoir. Mais lorsqu'elle le ferait, elle entendait bien que ce soit avec l'homme aux cheveux d'argent à ses côtés.

Cellendhyll se retournait dans son lit. Incapable de trouver le sommeil. Il ne cessait de songer à Constance.

Bien sûr, il avait envie d'elle. Il l'appréciait, évidemment. Mais comme il l'avait déclaré, il se sentait pour l'instant incapable de s'engager dans une relation sentimentale. Il souhaitait définitivement oublier l'amour qui, à chaque fois, l'avait fait souffrir. L'Ange avait compris la leçon. Or, il respectait trop Constance pour ne lui offrir que son corps. Car il sentait qu'elle n'attendait pas que cela. Mieux valait donc, en la circonstance, refuser toute relation, même uniquement charnelle. S'il restait imperméable à ses charmes, nul doute qu'elle finirait par comprendre qu'elle n'arriverait pas à le séduire. Leurs relations pourraient alors devenir plus sereines et simplement amicales.

Sa raison pouvait se contenter de cette attitude. Son corps, non. Son cœur ? Il n'en savait rien.

CHAPITRE 16

— Alors, ma chère, quelles nouvelles m'apportez-vous de cet Adhan maudit ?

Mharagret Melfynn se prélassait dans un bain fumant à l'eau de rose. Elle se tenait assise dans la grande vasque circulaire en forme de coquillage qui lui tenait lieu de baignoire.

Narah de Valbh arbora un sourire mauvais :

— D'après les rumeurs, après s'être échappé de la citadelle, l'Adhan a disparu dans les Territoires-Francs. Morion est, paraît-il, d'une humeur de Sangh, il ne quitte plus son bureau. Son père n'est pas en reste même s'il n'en montre rien. Et toute la cour du Chaos jase sur Eodh.

Installée derrière sa maîtresse, la camériste était occupée à lui masser les épaules.

— Parfait ! gloussa la baronne. Je n'imaginais pas que mon plan puisse engendrer un tel désordre dans la Maison d'Eodh, il a largement dépassé mes espérances ! à présent, Cellendhyll de Cortavar ne peut plus compter sur la protection de sa Maison, j'ai les coudées franches pour m'occuper de son cas. Cependant, il va bien falloir mettre la main sur lui si je veux assouvir ma vengeance.

— Vous avez battu le rappel de vos espions implantés dans les grandes cités du Plan Primaire, susurra Narah, ils finiront bien par relever la trace de l'Adhan. Ce dernier est plutôt du genre à attirer l'attention.

— Je l’espère, répliqua la baronne. Au fait, à propos de ces assassins que je désire enrôler ? Leur sélection est-elle faite ?

— Ma dame, comme vous le vouliez, j’ai demandé à mon frère de réfléchir à cette affaire. Mais plutôt que de résumer son action, je préfère qu’il vous la détaille de vive voix. J’ai pris la liberté de faire convoquer Gherstall. Il vous attend à côté.

— Narah, vos initiatives vous rendent de plus en plus indispensable.

— J’essaie de vous servir au mieux, maîtresse.

Narah avait à présent les mains autour de ses seins, ses doigts fins exerçant de larges et lents cercles concentriques autour de ses mamelons. Amusée, la baronne se laissa faire. D’autant plus que le toucher de sa camériste lui donnait des frissons de plus en plus intenses. Mharagret posa ses mains sur celles de la jeune femme et les plaqua directement contre ses mamelons. Dans les yeux de Narah, une étincelle de triomphe flamboya avant d’être rigoureusement maîtrisée. Placée devant sa dame de confiance, la baronne n’en vit rien.

— Faites entrer votre frère.

Gherstall entra, sanglé dans une tenue de cuir luxueuse brun et ocre, les pieds chaussés de bottes cuissardes à galons dorés. Ses yeux s’écarquillèrent légèrement en remarquant la posture équivoque des deux femmes, puis un sourire gourmand ourla le coin de ses lèvres.

Il salua respectueusement la baronne. Cette dernière s’exclama :

— Eh bien, Gherstall, qu’en est-il de cette liste ?

— Ma dame, j’ai pris l’affaire à mon compte et commencé à battre le rappel de mes informateurs sur les Territoires-Francs. Cependant, recruter des hommes capables de se mesurer à Cellendhyll de Cortavar n’est pas chose évidente. Certains des plus renommés ne sont pas libres, d’autres ont tout bonnement refusé. Toutefois, je n’ai pas encore pu avertir tous mes contacts et je ne doute pas de réussir.

— Je ne suis pas une femme patiente, Gherstall, vous prendrez garde de vous en souvenir.

Le rouquin s’inclina bien bas en guise de réponse.

Narah s’était penchée sur sa maîtresse. Sa bouche descendit jusqu’à son cou pour effleurer sa peau de baisers. Mharagret, les yeux mi-clos, se redressa contre la baignoire, saisit la main de la jeune femme pour la glisser entre ses propres cuisses. Elle put bientôt constater que les doigts inquisiteurs de la jeune femme faisaient preuve d’une hardiesse qui lui enflammait tout le bassin.

— Puis-je disposer, votre grâce, ou y a-t-il un autre moyen de vous satisfaire ? s’enquit Gherstall, qui ne perdait rien du spectacle.

Le sous-entendu était renforcé par le regard égrillard du rouquin.

Mharagret songea à la nuit qu’elle avait passée en compagnie de ce dernier. Elle passa sa langue sur ses lèvres.

Narah se pencha une nouvelle fois sur elle afin de lui murmurer quelque chose à l’oreille, puis se mit à la mordiller.

— Il se trouve que oui, dit alors la baronne d’une voix rauque. Votre sœur vient de me soumettre une idée que je brûle d’approfondir. Approchez, Gherstall.

Ce dernier avait compris. Il s’exécuta en débouclant son ceinturon.

Ils se trouvaient tous les trois sur l’un des tapis de relaxation qui entouraient la grande baignoire.

Mharagret au milieu, la verge de Gherstall enfoncée dans la bouche, Narah allongée entre les cuisses de la baronne et occupée par son entrecuisse. Gherstall, sur un ordre de sa maîtresse, passa derrière sa sœur, lui releva la croupe avant de s’enfoncer dans sa fente mouillée de cyprine.

Mharagret, le visage extatique ; Narah, affublée d’un olisbos à ceinture, qui la pénétrait par l’avant, Gherstall, derrière la baronne, luisant de sueur, enfoncé de toute sa longueur dans son fondement.

Les trois, accolés les uns aux autres, si étroitement imbriqués qu’il était impossible de savoir qui faisait quoi à qui.

Mélange des fluides et des souffles. Délire des sens et des chairs moites. Frénésie des corps à l’abandon. Un petit moment de détente chez les Melfynn.

Mharagret Melfynn avait congédié les jumeaux. Ses appétits charnels comblés, la baronne resta un moment à fixer le plafond de sa chambre.

Sans pensée consciente, elle se leva, passa un peignoir épais de cotonnade rose et se rangea devant la psyché divisée en trois panneaux qui ornait tout un pan de mur. Elle prononça trois brefs mots de pouvoir et le panneau du milieu s'effaça pour laisser apparaître une série de marches descendantes. Le regard halluciné, la démarche fiévreuse, la baronne s'engagea dans les escaliers.

Une salle voûtée l'attendait. Un sanctuaire en quelque sorte. Aucun meuble, aucune décoration. L'éclairage bleuté, provenant de cristaux plantés bas dans les parois, diffusait une lueur spectrale.

Un catafalque de marbre orné de ciselures délicates reposait au centre de la pièce. Un cercueil en cristalune translucide le surmontait. Un corps, à l'intérieur. Sans vie. Aisément reconnaissable. Celui de Rosh.

Rosh Melfynn, traître à sa patrie, suppôt du Père de la Douleur, violeur, menteur, assassin et tourmenteur, le fils préféré de la baronne, avait incarné les vices les plus ignobles.

Toutefois, Mharagret ne savait rien des crimes et des bassesses perpétrés à maintes reprises par ce fils qu'elle idéalisait. Qu'elle idolâtrait encore en cet instant présent.

Elle avait pu récupérer son cadavre déchiqueté, mais bien trop tard pour que les règles de la magie conventionnelle puissent s'appliquer à le ressusciter. Le médicastre de la Puissante avait usé de ses pouvoirs pour lui rendre une apparence convenable mais s'était révélé incapable de réinsuffler la vie en lui. Aucun des autres guérisseurs que la Melfynn avait consultés n'avait pu répondre à ses espoirs. Rosh était mort, définitivement, abattu par la main vengeresse de Cellendhyll de Cortavar.

Pourtant, en dépit de tous ses efforts contrariés, Mharagret ne désarmait pas. Cette obsession de renaissance qui ne la quittait plus, devenue compagne intime de ses jours et de ses nuits, virait peu à peu à la démence, siège de tous les excès.

Elle se coucha sur le cercueil translucide, qu'elle caressa de ses mains.

— Tu seras vengé, mon Rosh, murmura-t-elle, j’en ai fait le serment sur ton cadavre. Et j’en prête un autre, aujourd’hui : je ferai tout… tu entends ? TOUT, pour te rendre la vie ! Je plierai la réalité à mes caprices et tu me reviendras… Quoi qu’il m’en coûte !

CHAPITRE 17

La vie était douce au domaine, et les voleurs chaleureux, Cellendhyll ne pouvait le nier. Pourtant, il tournait en cage comme un fauve.

Il fendit tout le bois possible, s'entraîna trois fois par jour, mais rien n'y faisait.

Constance l'avait déstabilisé et la quiétude qu'il commençait à ressentir avait volé en éclats. De surcroît, une autre pensée prenait le pas sur le reste : la sécurité.

Non pas la sienne, mais celle de Rathe et des autres.

Le vieux voleur avait estimé que personne ne pourrait débusquer l'Adhan dans leur domaine. Face à un adversaire normal, soit. Mais Rathe le Corbeau n'avait jamais affronté le Chaos. Ni Morion.

Pour sa part, l'Ange était fort bien placé pour savoir à quel point ses anciens maîtres pouvaient se montrer efficaces et dangereux. Le vieil homme se leurrait.

Cela voulait dire que Cellendhyll était en train de mettre ses compagnons en danger et que plus longtemps il resterait au domaine, plus ce danger s'accroîtrait. Il estimait par trop les voleurs pour leur faire courir un tel risque.

Certes, il parvenait à se détendre avec Rathe et ses comparses, mais dès qu'il se retrouvait face à lui-même, l'inquiétude le reprenait.

Deux jours à se morfondre ainsi. Et Winter qui ne donnait toujours pas signe de vie. L'Adhan se sentait redevenir irritable. Il

devait réagir.

Rathe le Corbeau était affalé sur la terrasse, un bâtonnet à fumée dans le creux de la main. Son regard gris s'était ombré d'une lueur vague que connaissait bien l'Adhan.

Cellendhyll s'assit en face de lui.

— Dis-moi, Rathe, tu aurais un moyen de contacter Constance ?

Le vieux voleur relâcha un épais nuage de fumée puis répondit :

— Bien sûr. Elle voulait que je puisse la joindre si j'avais de tes nouvelles.

L'Adhan attendit la suite. Rien ne vint.

— Rathe ?

— Oui, fiston ?

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— J'attends toujours ta réponse.

Rathe reprit une bouffée de fumée, son regard figé sur un nuage étiré qui dérivait paresseusement dans le ciel.

— La réponse à quoi ? reprit-il.

L'Ange se pinça l'arête du nez. *Du calme, Cellendhyll. Du calme*. Il attendit trois secondes et relança :

— Tu viens de me dire que tu pouvais contacter Constance mais tu ne m'as pas dit comment…

— Ah, ça ? Fallait le dire tout de suite, suffit de lui laisser un mot à l'Hôtel de Ville… Tu as l'air tout tendu, fiston. Tu devrais prendre un peu de fumée, ça te détendrait !

Cellendhyll avait sorti son étalon dans la cour. Il terminait de le brosser. Il vérifia ses sabots et le harnacha.

Ne sachant pas trop quoi en faire, il avait pris le temps de camoufler sa pierre des Ténèbres sous les lambris de sa chambre.

Rathe le Corbeau sortit de la maison. Il n'eut pas besoin d'explication pour comprendre.

— Alors tu t'en vas ?

— Oui, répondit l'Ange, qui n'avait aucune envie de se justifier.

Il acheva de boucler sa sangle de selle. Accrocha ses sacoches. Sauta sur le dos de son étalon et délivra un pâle sourire au voleur :

— Merci pour votre hospitalité, vieux brigand.

— Tu ne reviendras pas, c'est ça ?

L'Ange hésita et finit par répondre :

— J'ai des choses à régler.

— Fais attention à toi, fiston. Inutile de te répéter que tu es ici chez toi.

— Toi aussi, Rathe. Tu salueras les autres de ma part. Merci encore.

La pudeur interdisait aux deux amis d'en dire plus. L'Adhan fit avancer son étalon jusqu'au voleur et se pencha pour poser sa grande main sur son épaule.

— Alors, les filles ! persifla Barrowmer qui traversait la cour pour aller se laver, une serviette sur l'épaule. On recommence à se faire des câlins ?

Et le gros blond partit d'un grand rire, la tête rejetée en arrière. Du coup, il ne vit pas le seau posé en travers de son chemin et mit le pied dedans. Barrowmer perdit l'équilibre et tomba dans l'abreuvoir.

Rathe et Cellendhyll éclatèrent de rire, tandis que le blond tentait de sortir de l'eau, en grommelant des injures.

— Hé, Barrow', s'esclaffa Rathe entre deux fous rires, on a une salle d'eau, tu sais !

Le lendemain, après une chevauchée paisible, Cellendhyll pénétrait dans la cité des Nuages. Il reprit sa chambre au Curzay et la paya à nouveau pour trois jours. Son objectif était de revoir la Phœnix. Pour lui dire quoi ? Il n'en savait rien.

Mais quitte à penser à une femme, il valait mille fois mieux que ce soit à Constance de Winter qu'à Estrée d'Eodh.

Se sentait-il prêt à s'abandonner à une relation amoureuse ? Toujours pas. Il ne pouvait faire totalement confiance à la jeune femme de l'Empire. En dépit de son discours qu'il croyait sincère, en dépit du fait que Constance ne lui avait jamais causé le moindre

tort – au contraire, elle lui avait plusieurs fois accordé son aide –, il continuait de se montrer circonspect à son égard. Une chose était sûre, il la considérait au moins comme une amie. Une amie, voilà. Il allait lui dire qu'il souhaitait entretenir avec elle une relation d'amitié. Et rien d'autre.

Il monta dans sa chambre déposer ses affaires et en profita pour rédiger un message adressé à la jeune femme et signé de ses seules initiales ; il lui annonçait qu'il acceptait son invitation et qu'il l'attendrait au Curzay sous le nom de sire Fierran. Après quoi, il ressortit de l'hôtel et se dirigea vers le centre-ville, tout en veillant à ne pas être suivi.

Une fois sur la place des Lys, il paya un gamin pour porter le message à l'Hôtel de Ville. L'Adhan savait ne plus être recherché par les forces de la Lumière mais préférait rester aussi prudent qu'à l'accoutumée. Il n'oubliait pas la menace du Chaos non plus, bien conscient que s'il restait dans la cité des Nuages, les espions de Morion implantés en ville finiraient par retrouver sa trace.

Il n'espérait pouvoir continuer à vivre éternellement avec cette menace au-dessus de la tête. D'une façon ou d'une autre, il y aurait confrontation entre Morion et lui et il commençait à se demander s'il n'était pas préférable que ce soit lui qui la provoque. Toutefois, à moins que son ancien maître ne daigne venir dans la capitale de Lumière, cela sous-entendait que l'Ange devrait retourner à la citadelle du Chaos et il aurait été bien fou de revenir sur le territoire d'Eodh.

Histoire de tuer le temps, il s'attabla en terrasse dans l'une des tavernes proche de l'Hôtel de Ville et commanda une friture de poisson et du riz sauvage. Une fois son plat terminé, il sirota une infusion d'écorces noires. L'oisiveté commençait à lui peser. Ses pensées défilèrent, désordonnées. Il se demanda comment allait Gheritarish. Il avait fui la citadelle sans penser à laisser à son ami de quoi retrouver sa trace.

Tandis qu'il réfléchissait – en vain – à un moyen de contacter le Loki, un homme surgit, comme craché du Néant, et s'assit en face

de lui.

Il n’y avait pas beaucoup d’individus capables de l’approcher ainsi sans se faire repérer. Logan en faisait partie. Le Chaos l’avait donc retrouvé.

Que ce soit lui qui le contacte laissait à penser que la défection de l’Adhan avait vraiment ulcéré Morion. Car, à l’instar de l’Ange, Logan était une Ombre de Morion. La spécialité de Logan était l’assassinat et Cellendhyll ne lui connaissait aucun échec en la matière. Il était du genre à vous taper dans le dos comme un vieil ami, avant de vous poignarder dans la nuque.

Logan était de taille moyenne, doté de larges épaules et vêtu d’un costume de daim noir. Ses cheveux poivre et sel étaient aussi courts que ceux de l’Ange. Sa peau était comme tirée de l’intérieur sur les méplats de son visage émacié, comme s’il s’infligeait un jeûne régulier. Logan arborait un sourire aimable mais ce n’était qu’une façade. Pour preuve, ses yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, semblaient enregistrer les moindres détails de son environnement. Des yeux patients, calculateurs. Des yeux de prédateur. Tel Morion, il cultivait l’art du secret et c’était l’Ombre que Cellendhyll connaissait le moins.

Aucune arme apparente sur lui, mais l’Adhan savait bien que son camarade en portait au moins trois, tout comme lui.

À peine assis, Logan entama sans ambages :

— Morion n’est pas content, Cellendhyll. Pas content du tout ! Il exige que tu rentres pour t’expliquer. Tu es une Ombre, comme moi, ta place est au Chaos. Reprends tes esprits, avant que cela finisse mal.

— Morion n’a plus rien à exiger de moi ! cracha aussitôt Cellendhyll.

Logan gloussa :

— Crois-tu vraiment qu’on va te laisser nous imposer ce genre de caprices ? Une Ombre reste une Ombre. à jamais. Alors, soit tu rentres gentiment de ton plein gré, soit tu résistes, et là, tu vas y laisser des plumes.

Un sourire inquiétant aux lèvres, il se pencha vers l’Adhan et ajouta d’une voix suave, mais aussi dure que l’acier :

— Pour ma part, Cellendhyll, j’espère bien que tu résisteras. Je déteste les traîtres.

L’homme aux cheveux d’argent contempla Logan comme s’il hésitait. Il poussa un soupir apitoyé. Ses épaules s’affaissèrent. Et brusquement, sans aucun signe annonciateur, son bras se détendit tel un ressort et il frappa Logan d’une manchette dans la gorge. Pas assez fort pour le tuer, suffisamment pour le mettre temporairement hors d’état de nuire. L’Ombre s’effondra sur la table, peinant à insuffler de l’air dans ses poumons. Cellendhyll lui plaqua la tête contre le bois de la table avant de murmurer à l’oreille de son camarade d’un ton glacial :

— Tu ne m’impressionnes pas, Logan. à l’avenir, tu veilleras à ne plus me menacer, si tu ne veux pas te retrouver avec ma dague dans la glotte. Et quand tu seras en état de te lever, tu vas rentrer dire à Morion que, puisqu’il le prend sur ce ton, je vais de ce pas profiter de l’hospitalité de l’Empereur Priam !

Sa tirade proférée, Cellendhyll se redressa, jeta quelques licornes sur la table et quitta les lieux.

Le temps que Logan retrouve ses moyens, la gorge tuméfiée, les yeux emplis d’une haine brûlante, l’Ange avait disparu.

CHAPITRE 18

Cellendhyll se tenait dans l'embrasure d'un immeuble. Son regard perçant scrutait les environs à la recherche d'une filature éventuelle.

Logan était-il venu seul ? Il avait à présent la réponse. Trois hommes l'avaient suivi dès qu'il avait quitté la place. Chacun d'eux portait une large cape grise, un pantalon et des bottes de cuir noir. Cellendhyll ne les connaissait pas, c'étaient sans doute des contractuels engagés pour la circonstance.

Sans montrer qu'il avait déjoué leur manège, l'Adhan repartit dans l'avenue et se dirigea vers le sud-ouest de la ville.

Ses suiveurs n'agiraient pas à découvert, c'était une certitude. Soit ils se contenteraient de le suivre afin de trouver sa tanière, soit encore, ils attendraient de le coincer dans un endroit sans témoin pour mettre la main sur lui et le ramener au Chaos.

L'homme aux cheveux d'argent ne craignait nullement ce genre de confrontation, d'ailleurs. Bien au contraire.

Quittant le centre, il se dirigea vers les quartiers populaires, situés à l'ouest de la cité. Puis il obliqua vers la zone des entrepôts, moins fréquentée, couverte de hangars séparés par des allées faites d'empilements de caisses et de marchandises. Il marchait tranquillement, sans regarder en arrière.

Au détour d'un croisement, il s'engagea dans une ruelle qui séparait deux alignements d'entrepôts trapus.

À leur tour, les guerriers du Chaos arrivèrent à l’entrée du passage. Ils échangèrent un regard de connivence. Les deux premiers fouillèrent sous leur cape pour en extirper un bâton d’éclair, avant de pénétrer dans la ruelle. Le dernier resta en arrière afin de faire le guet.

Alors que les deux guerriers avançaient en cherchant sa trace, Cellendhyll jaillit du haut de la façade d’un entrepôt qu’il avait escaladée pour s’y jucher et se laissa tomber au milieu des deux guerriers. Aussitôt à terre, un sourire cruel aux lèvres, il se déchaîna.

D’un même mouvement d’une fluidité que seul un grand fauve pouvait atteindre, il saisit la main armée du guerrier de droite, et pivota tout en lui tordant le poignet. L’autre guerrier rabaissa son bras, prêt à le frapper de son bâton magique. Cellendhyll fit remonter la main emprisonnée vers le second assaillant et flanqua l’extrémité du bâton du premier guerrier dans la bouche de l’autre. Un flamboiement d’énergie crépita et le second des deux s’effondra, le visage grimaçant de souffrance, les muscles de son corps totalement saturés de convulsions. Cellendhyll accentua sa torsion et brisa le poignet du premier attaquant. Il s’empara de son arme et asséna une frappe vicieuse dans le bas-ventre de l’homme qui tomba à son tour, lui aussi paralysé.

Le troisième commit l’erreur, au lieu de fuir, de délaisser son bâton d’éclair pour empoigner une dague de combat et le charger. L’Ange bondit à sa rencontre, brisa son élan d’un coup de botte qui lui fit sauter la rotule, lui arracha la dague des mains avant de la lui planter dans la cuisse. Enfin, il lui sabra la tempe d’un revers du coude.

Il ressortit de la ruelle à longues enjambées assurées, laissant derrière lui trois corps tétanisés par la douleur.

Après avoir pris soin de déjouer toute poursuite éventuelle, il rentra à son hôtel en contournant le centre-ville.

CHAPITRE 19

Vêtue de cuir prune, Constance de Winter l'attendait installée dans l'un des fauteuils du hall d'accueil. Son sourire accueillit Cellendhyll tandis qu'il la rejoignait.

— Le Curzay ? dit-elle en roulant des yeux. Tu ne te refuses rien, à ce que je vois ! J'ai eu ton mot. Me voilà.

— Winter…

Comment lui dire…

Elle le devança.

— Écoute, j'ai certes un rôle officiel à jouer vis-à-vis de toi en tant qu'ambassadrice de la Lumière, mais cela ne veut pas dire que je m'apprête à te manipuler en cherchant à te séduire. Comme tu l'as dit, j'ai plusieurs facettes. En tant que Phœnix de Priam, je te cacherai sans doute certaines choses propres aux affaires de l'Empire. Mais quand il s'agira uniquement de nous deux, alors tu auras en face de toi la vraie Constance. Sans fard et sans mensonge… Je ne jouerai pas avec toi. à aucun prix. Sous aucune forme. L'autre soir, j'avais un peu trop bu. Je me suis laissée aller à te provoquer mais je n'aurais jamais dû. Je ne t'ennuierai plus avec ces histoires, car je vois bien que ça te hérisse. J'estime donc préférable que nous nous contentions d'être amis. Qu'en penses-tu ?

— J'allais te proposer la même chose, sourit Cellendhyll, nettement soulagé mais également un peu déçu.

— À la bonne heure ! Plus rien ne nous retient ici, j'ai réglé ta note, tes affaires sont emballées. Tu es l'invité de la Lumière, mon cher. Tygarde nous attend.

Cellendhyll fronça les sourcils :

— Attends, avant qu'on ne parte, je préfère mettre les choses au clair au sujet de ma venue.

À son tour, il enchaîna d'une traite :

— Oui, j'ai tourné le dos à la Lumière, parce qu'elle m'avait abandonné. Oui, j'ai manœuvré le conseil pour obtenir le jugement des Justes contre Ghisbert de Cray, c'était le seul moyen pour moi de régler mes comptes en l'obligeant à révéler sa vraie nature. Je n'ai jamais eu l'intention de revenir au sein de l'Empire, comme je l'avais déclaré, et je n'ai aucun compte à lui rendre. Non, je n'ai jamais été l'ami des Ténébreux ; le Père de la Douleur, au contraire, était mon pire ennemi. Oui, j'ai servi le Chaos et Morion d'Eodh, puis le prince Yggdrasill. Je les ai quittés tous les deux car j'en avais assez de leur autorité… Tu connais mon passif vis-à-vis de l'Empire, Winter. On m'a longtemps taxé de traître, de suppôt des Ténèbres. On m'a accusé, pourchassé, combattu, et moi j'ai rendu au centuple ce qu'on m'avait fait. Aussi, je doute de plaire à tout le monde à Tygarde, même si ton Empereur me garantit un bon accueil. C'est pour cela que je te préviens : mieux vaut que personne ne se mette en tête de me provoquer. Sinon, je réglerai le problème à ma façon… Avec ce que je viens de te révéler, tu peux comprendre qu'à présent, je ne courberai l'échine devant personne. Ni ton maître, ni un autre. Je suis un homme libre à présent et j'entends bien le rester. Telle est ma position, à prendre ou à laisser.

Il s'en voulait de mentir à Constance, même si ce n'était que partiellement, mais il n'oubliait pas que la jeune femme était la Phœnix de Priam. Or, les intérêts de l'Adhan ne coïncidaient pas forcément avec ceux de la Lumière. Du reste, moins il en dirait à Winter, moins il la mettrait en porte-à-faux par rapport à leur amitié.

— Sacré monologue ! sourit la jeune femme. Il va me falloir un peu de temps pour assimiler tout ça. Mais du coup, j'ai envie de te poser une question : pourquoi venir, alors ?

— Tu n’as cessé de me rabâcher que l’Empereur voulait me rencontrer, tu as fini par éveiller ma curiosité. Et puis, j’avoue que je n’ai rien de mieux à faire en ce moment.

Cela me permettra aussi de prendre du large en attendant de trouver un moyen pour que le Chaos me laisse en paix. Dans l’île de la Source, Morion aura du mal à m’approcher. Bien plus qu’ici.

— Cellendhyll, j’avoue que je ne sais pas exactement ce que te veut Priam, il faudra que tu le découvres par tes propres moyens. Mais qu’est-ce que tu crois ? Si je pensais qu’il te voulait du mal, je t’aurais déjà prévenu. Non, tout se passera bien à Tygarde. Et je te rappelle que je serai avec toi pour te servir de chaperon…

Constance marqua une pause et finit sa réplique :

— … Enfin, si tu veux bien de moi.

— Winter, sans toi, jamais je n’aurais accepté cette invitation.

Le sourire de Constance s’élargit et son regard turquoise se para de velours :

— Tu ne me détestes pas tant que ça, alors ?

Cellendhyll leva les yeux au ciel :

— Je ne te déteste pas du tout, qu’est-ce que c’est que cette idée saugrenue ?

— Oh, mais j’ai bien le droit de faire ma fille, de temps en temps ! s’exclama-t-elle en lui envoyant une bourrade dans l’épaule.

— Hé, grimaça Cellendhyll en se frottant le bras, c’est ça l’hospitalité de Priam ?

Ils rirent tous les deux, les yeux rivés l’un à l’autre.

— Amis ? souffla Constance.

— Amis, répliqua Cellendhyll.

Il passa ses sacoches à l’épaule et suivit la Phœnix dans la rue.

Résister aux charmes de Winter n’allait pas être si simple que ça, se dit-il en franchissant le seuil de l’hôtel.

Ils rejoignirent l’Hôtel de Ville sans encombre. Cellendhyll cherchait Logan du regard, ou l’un de ses sbires, mais n’en repéra

aucun. Il voyait mal, de toute manière, le Chaos s’attaquer à lui en plein jour dans le centre-ville.

Constance entra dans le bâtiment. Tout le monde la saluait avec respect et personne ne fit mine de l’arrêter.

Ils descendirent les escaliers jusqu’à rejoindre un sous-sol, franchirent trois sas de sécurité, les gardes s’inclinant à chaque fois sur le passage de la Phœnix, jusqu’à atteindre une salle de transfert.

Une arche de pouvoir miroitant d’énergie brute les attendait. Constance s’arrêta devant le téléporteur et demanda :

— Accès direct pour Tygarde. Tu es bien décidé ?

Dans quoi me suis-je fourré ?

L’image d’Ellvanthyell en train de le torturer de sa magie intrusive emplit l’esprit de l’Adhan, et la colère l’envahit de nouveau.

C’est de ta faute, Morion, et de celle de ton père. Vous m’avez poussé à bout !

L’Ange opina en direction de la Phœnix, son regard de jade brillant d’un feu déterminé.

Tous deux franchirent le portail, se laissant engloutir par l’éclatante lumière azurée qui venait de s’éveiller.

CHAPITRE 20

L’arche de lumière crépitante projeta Constance et Cellendhyll en plein milieu d’une esplanade au pavage blanchi, cerné d’un carré de remparts crénelés derrière lesquels veillait une double escouade de chevaliers en armure d’argent mat.

Pour la première fois de sa vie, l’Ange pénétrait dans Tygarde, le palais impérial de son peuple, érigé au centre de l’île de la Source, cœur du pouvoir lumineux.

Sept élégantes tours de cristalune azuré surplombaient l’enceinte extérieure, leurs pointes élancées dressées vers le ciel avec fierté. En face de l’homme aux cheveux d’argent, se dressait un impressionnant octogone en épais marbre doré, le palais proprement dit, qui surplombait le paysage.

L’édifice était décoré de frises délicates, ainsi que d’étendards caressés par un vent léger, tissés du Soleil Flamboyant. Derrière l’Adhan s’étendait une vallée verdoyante plantée d’une mer de fleurs colorées, d’arbres centenaires, irriguée de rus étincelants. Il pouvait distinguer une série de maisons aux parois peintes de couleurs vives. Cette vallée s’écoulait en pente douce autour d’un ovale vert pâle, le lac Obéron.

Il faisait un temps magnifique. Cellendhyll l’avait appris, sur l’île et ses environs, abreuvé du pouvoir de sa pierre de vie, l’Empereur Priam maîtrisait le climat, offrant à ses sujets une belle saison continuelle.

Un officier aux larges épaules, l'allure fière, arriva pour vérifier l'identité des arrivants. Il reconnut Constance qu'il salua avec grand respect, tandis qu'il dévisageait Cellendhyll d'un œil moins amène. L'Adhan lui rendit son regard sans s'émouvoir. Comme il l'avait annoncé à la jeune femme, il n'était pas venu pour se laisser impressionner.

Constance mena l'Ange vers une large entrée, elle aussi surveillée par un rang de chevaliers lumineux. Ils s'engagèrent ensuite dans une cour intérieure baignée de soleil, décorée de statues et de fontaines gazouillantes.

À la suite de la Phœnix, Cellendhyll gravit les marches d'un grand escalier de marbre blanc puis franchit les portes d'une arche de granit culminant à douze mètres de haut.

Comme pour saluer leur arrivée, résonnèrent soudain les cloches ventrues de la basilique accolée au palais.

Tout en arpentant une série de promenades arborées, de passages aux voûtes arrondies, d'accueillants jardins à l'herbe émeraude soigneusement taillée, tout en franchissant les réguliers cordons de sécurité – tous les gardes s'inclinant devant Constance de Winter –, Cellendhyll ne put s'empêcher de comparer Tygarde avec Mhalemort, citadelle des Ténèbres, l'ennemi héréditaire de l'Empire.

Entre Mhalemort et le palais de Priam, c'était le jour et la nuit, se dit-il. Dans tous les sens du terme.

Autant Mhalemort était peuplée d'ombres, autant Tygarde se révélait abreuvé de lumière. Mhalemort puait… la mort, hantée d'un silence lugubre, seulement percé de cris de souffrance ou du pas martial des gardes ikshites ; le Père de la Douleur avait marqué son règne de manière bien sinistre. Tygarde, quant à lui, était bien aéré, lumineux, éclaboussé par les bruits de la vie.

Mhalemort l'inquiétante, Tygarde le majestueux. Ennemis jurés.

De ce que savait l'Adhan de la guerre immémoriale opposant les deux Puissances, la Lumière se retrouvait à présent en situation de force. Renforcé par son alliance avec les royaumes nains, l'Empire avait établi des échanges commerciaux qui le maintenaient prospère. Il disposait de richesses bien supérieures à celles des

Ténèbres, ces dernières grignotées par l'incurie du Père de la Douleur ; Elberakym, le démon usurpateur, soumis à ses instincts naturels, avait dédaigné l'exploitation des ressources du royaume ténébreux, les laissant peu à peu péricliter, préférant se complaire dans la destruction et la souffrance engendrées par la guerre.

Un serviteur en livrée blanche vint à leur rencontre. Constance lui murmura quelques mots. Elle se tournait fréquemment vers l'Ange pour lui adresser des sourires ou des œillades rassurantes.

Le page hocha la tête et disparut, emportant avec lui les sacoches de l'Adhan – qu'il ferait porter dans sa suite. Il fut remplacé peu après par un domestique en tunique bleu azur et liseré mordoré, chargé d'une vasque remplie d'eau de rose et d'une serviette de lin immaculée. Imitant Constance, Cellendhyll se lava les mains. Le protocole exigeait qu'en la présence de l'Empereur, on se devait d'avoir les mains propres et la mine impeccable.

Le serviteur en blanc revint quelques minutes plus tard. Il les conduisit vers une nouvelle série d'escaliers et de larges couloirs de pierre ivoirine. L'azur, le blanc et l'or prédominaient, que ce soit dans la décoration ou les uniformes ; telles étaient les couleurs de l'Empire.

Constance et Cellendhyll finirent par déboucher dans une antichambre aux longs dais de brocart d'or aux reflets rouges. Le long des murs, une série de canapés et de fauteuils destinés aux visiteurs.

D'un nouveau sourire, la Phœnix annonça à Cellendhyll que Priam n'allait pas tarder à les recevoir.

Confirmant ses dires, les portes du fond s'ouvrirent, laissant échapper des bruits de fête.

La jeune femme invita l'Ange à entrer. Cellendhyll prit une large inspiration et s'exécuta.

Il s'attendait à trouver une espèce de salle du trône un rien guindée ; il déboucha sur une longue terrasse qui surplombait le lac Obéron.

Dames et seigneurs, parés de riches tenues, gardes et serviteurs en tenues impeccables, la cour de la Lumière était réunie autour de son Empereur.

De son œil acéré, l'Adhan ne tarda pas à englober son environnement. La terrasse était aussi vaste qu'une salle de bal. Dans un coin opposé au vide, une estrade sur laquelle jouaient six musiciens, qui interprétaient un concerto pour instruments à vent, musique aux tonalités aériennes.

Tout le long de la rambarde, on avait disposé de grands arbres fruitiers en pots, séparés par des parterres de lys aux pétales de neige, de lupins orangés, de gerberas et d'amaryllis, de dahlias et de renoncules, surmontés de buissons de lilas au mauve caressant.

Des serveurs allaient et venaient au milieu des participants, en toge couleur sable, des plateaux à la main chargés de boissons et de canapés sucrés ou salés.

Il était impossible de ne pas remarquer l'Empereur de la Lumière. Même un aveugle eût ressenti sa présence incontestable.

Occupé à discuter avec un groupe de jeunes femmes tout aussi ravissantes les unes que les autres, le Patriarche Priam était nonchalamment accoudé à la rambarde de la terrasse.

Priam, souverain de la digne Lumière. Une carrure de guerrier. Des traits altiers, aussi burinés que ceux d'un aventurier.

Derrière lui, engendrée par son pouvoir, une cascade étincelante d'eau pure jaillissait directement du ciel pour s'épanouir en une gerbe gracieuse qui nourrissait le lac.

Le monarque arborait une longue chevelure d'un blond soyeux ainsi qu'une barbe parfaitement entretenue. Il était délicat de définir la couleur de son regard intimidant qui, selon les caprices de l'éclairage, tournait tantôt au bleu, tantôt au vert.

Pour enserrer son corps musculeux, une tunique nacrée, échancrée sur sa robuste poitrine, un pantalon gris clair et des cuissardes en agneau beige. Comme marque de sa majesté, le monarque se contentait du bandeau d'or blanc qui ornait son large front, et pour seul ornement, un lourd médaillon symbolisant le Soleil étincelant, emblème de la parfaite et révérée Lumière.

Priam incarnait un parangon de puissance, au charisme indéniable, surclassant les autres de sa simple présence, les subjuguant de sa volonté. Un lion au milieu de roquets.

S'avisant de l'arrivée de Constance et de l'Adhan, Priam délaissa ses interlocutrices et rejoignit les arrivants de son pas altier. Un sourire élargit le pli de ses lèvres. Il écarta largement ses bras massifs en guise de bienvenue et déclara d'une voix de stentor :

— Cellendhyll de Cortavar, enfin ! Mon cœur se réjouit de te contempler.

L'homme aux cheveux d'argent ne pliait le genou devant personne. En guise de salut au monarque, il se contenta d'une sobre inclinaison du buste.

Son mouvement, jugé trop peu respectueux par les gens de la cour, provoqua un brouhaha. Le sourire de Priam s'accentua, comme s'il s'était attendu à cette réaction et qu'il s'en amusait.

S'arrêtant à trois pas de lui, Priam le détailla ouvertement des pieds à la tête avant de s'exclamer :

— Ma foi, Cellendhyll, tu m'as l'air aussi rude que ta réputation le laissait présager. J'aime ça. J'aime qu'un homme ressemble à un homme, ferment de virilité… Constance, tu as finalement réussi, je t'en sais gré, ma chère.

La jeune femme s'inclina bien plus profondément que l'Ange ne l'avait consenti.

L'arrivée de l'Adhan provoquait à présent un bruissement de conversations. Ce genre d'accueil chaleureux de la part de l'Empereur ne pouvait qu'éveiller surprise et curiosité, voire, pour certains, hostilité rentrée.

L'homme aux cheveux d'argent avait trop côtoyé la cour munificente du Chaos pour se laisser impressionner par celle de la Lumière. Toutefois, même s'il n'en montra rien, l'Empereur lui faisait une forte impression.

— Je ne t'en veux pas de tes démêlés avec l'Orage, Cellendhyll. Somme toute, tu n'as fait que répondre à la violence par la violence et te défendre d'injustes accusations. Sois le bienvenu dans mon royaume !

— Merci, seigneur Priam.

D’un geste tout aussi impérieux qu’altier, Priam ordonna qu’on fasse le vide autour de lui. Il reprit d’un ton normal :

— Tu n’as rien à craindre de moi, Cellendhyll. Bien au contraire. Comme Constance a dû te le dire, j’ai annulé toutes les poursuites à ton encontre. Et je déplore le comportement du cardinal Hegel à ton égard. Je l’aurais fait punir pour avoir ainsi outrepassé ses droits, si j’en avais eu l’occasion.

Je l’ai châtié moi-même, songea l’Ange, sans éprouver le moindre remords.

— Le passé est révolu, je l’affirme, poursuivit le Patriarche. Et j’escompte bien te prouver que l’Empire a encore une place pour toi.

— Vous me prenez de court, Seigneur Priam, rétorqua l’Adhan. Au risque de vous froisser, j’avoue que si j’ai finalement répondu à votre invitation, c’est par pure curiosité. Entrer à votre service ne fait pas partie de mes objectifs.

Priam éclata d’un gros rire :

— Ah, Cellendhyll, si tu savais comme la franchise est un nectar rare et rafraîchissant pour un souverain ! Je ne puis te faire de reproche en la matière. Considère-toi en simple visite, si cela t’agrée. Ne vois en moi qu’un allié bienveillant et certes pas un maître potentiel.

Un page vint se ranger au côté de son souverain. Il lui tendit respectueusement une missive. Priam en prit rapidement connaissance puis annonça :

— Mais nous discuterons de tout cela plus tard. Je dois prendre congé, mon conseil me réclame. Je te laisse t’installer à ton aise, nous nous verrons ce soir. Constance va te conduire à tes appartements et veiller à ton confort. Une fois cette tâche accomplie, tu viendras me voir, Constance.

Cellendhyll s’inclina une nouvelle fois et quitta la terrasse sur les pas de la belle blonde.

Tandis que l’Adhan s’éloignait, Priam éclata d’un rire tonitruant qui sembla gifler le ciel de sa puissance.

Cellendhyll de Cortavar, enfin devant moi. à présent, tout est possible ! gloussa le souverain pour lui-même.

L’Adhan fut donc conduit à travers une nouvelle enfilade de corridors et d’escaliers, jusqu’à rejoindre une aile de l’étage supérieur. Le trajet s’acheva sur un palier fermé d’une double porte en forme d’ogive, chaque panneau rehaussé de fines plaques d’or martelé.

Constance l’ouvrit et s’effaça pour le laisser entrer.

Cellendhyll pénétra dans un vestibule voûté, percé de deux portes latérales – ouvrant respectivement sur une lingerie et sur l’office destiné aux serviteurs –, qu’il dépassa pour découvrir un grand salon aux murs taillés dans du quartz brut contre lequel se fichaient de petites étoiles de gemmelitte jaune destinées à éclairer les lieux. Le sol était fait de marbre bleuté veiné de gris.

Percé de piliers, deux fois la taille de celui du Curzay, le salon s’ouvrait à droite sur une salle à manger capable d’accueillir une douzaine de convives, et dont l’Adhan songea qu’il n’en aurait pas l’usage. à gauche, un fumoir aménagé en bibliothèque aux rayonnages de cèdre rouge.

Il n’y avait pas de cuisine ; les invités de l’Empereur ne devaient pas s’abaisser à préparer le moindre repas. à la place, un grand monte-charge directement relié à l’une des cuisines du palais, destiné à la livraison des mets et des boissons.

Pas de cheminée non plus, puisque le palais ne connaissait jamais les affres de l’hiver.

Un escalier sans rambarde composé de plaques de schiste noir et poli s’appuyait contre l’une des parois, menant à l’étage. Cellendhyll y trouverait une chambre aussi spacieuse que le salon du Curzay, une salle d’eau encore plus luxueuse, dotée d’un sauna.

— Est-ce que cela te plaît ? demanda Constance. L’Empereur a réservé cet endroit pour toi depuis plus d’un an. Bien peu de gens peuvent se targuer d’un tel honneur, mon cher.

— Je pense que je pourrais m’en contenter, ironisa l’Adhan.

Une jeune femme au corps souple enserré dans une tunique légère de soie ivoire, assez courte pour mettre en valeur ses jambes fuselées terminées de sandales lacées sur ses chevilles délicates,

apparut devant eux. Elle arborait un visage fin au teint de pêche, un petit menton pointu, sa chevelure ramassée en un chignon de mèches châtain clair.

Impressionnée par son faciès sauvage et par la renommée inquiétante que l'Ange s'était forgée, la fille n'osait croiser son regard. Le coin de ses lèvres, toutefois, s'était relevé en une mimique sensuelle.

— Voici Cythéria, annonça Constance. Priam l'a placée à ta disposition pour toute la durée de ton séjour. Elle veillera à tes moindres besoins… quels qu'ils soient, a bien précisé l'Empereur.

L'Ange haussa un sourcil. Il ne s'était pas attendu à ce genre de « présent ». La jeune femme qui venait d'entrer ressemblait bien plus à une courtisane qu'à une soubrette.

— Messire de Cortavar apprécie le vin rouge, Cythéria, déclara la Phœnix. Tu veilleras à en informer le sommelier de l'Empereur.

— Je n'y manquerai pas, dame de Winter, acquiesça gravement la servante.

Constance se retourna vers l'Ange :

— Tu trouveras de quoi te changer dans ta chambre pour la soirée qui s'annonce, Cythéria te montrera. Comme je te l'ai dit, Priam aime que les gens aient une apparence irréprochable… Ah, j'allais oublier…

La Phœnix tira un pendentif de son pourpoint et le tendit à l'Adhan. C'était un médaillon en platine, orné du sempiternel Soleil éclatant et poinçonné du sceau personnel de l'Empereur.

— Voilà qui te servira de sauf-conduit si tu veux circuler dans Tygarde. Certaines zones, toutefois, te resteront interdites tant que tu ne seras pas en ma présence. Désolée pour ces restrictions, ce n'est pas moi qui donne les ordres.

— Pas de souci, Constance. Je vais me contenter de profiter de ma suite en attendant ce soir.

— Je dois te laisser, dit-elle en se dirigeant vers la sortie. L'Empereur m'attend et ce n'est pas un homme patient. Je viendrai te chercher à la tombée de la nuit.

L'Adhan l'accompagna sur le seuil.

La Phœnix se tourna vers lui, désigna l'intérieur de la suite du menton et lâcha dans un murmure :

— Je ne serai pas jalouse de tes actes, Cellendhyll. Nous sommes amis et rien d'autre. Tu ne m'as pas juré fidélité et tu ne dois pas culpabiliser de ta vie intime.

— Je…

— Non, ne dis rien. C'est mieux ainsi.

Elle s'engagea dans le couloir et fit trois pas avant de stopper net. Elle se retourna vers lui :

— Dis-moi, Cellendhyll, demanda-t-elle, soudain hésitante. Tu éprouves bien un peu d'affection pour moi, n'est-ce pas ?

L'Ange hocha gravement la tête. Il n'osait en dire plus.

Rassurée, Constance prit congé.

L'Adhan rentra dans la suite. Il se retrouva nez à nez avec la soubrette.

— Si vous voulez bien me suivre, mon seigneur, dit doucement Cythéria, il me reste à vous faire visiter l'étage.

Ses yeux brillaient d'un éclat velouté. Sans attendre sa réponse, elle s'engagea sur les marches, veillant à monter lentement, histoire de laisser profiter l'Ange de la vision ensorcelante de ses jambes interminables et de ses chevilles parfaites. La bouche soudain sèche, Cellendhyll put constater que la fille ne s'était pas encombrée de dessous, et, ce qui donna un bon coup de fouet à sa libido, qu'elle était minutieusement épilée.

Cythéria tourna la tête, le temps de constater que son petit stratagème avait fait mouche. Elle ne semblait plus du tout effrayée par l'Ange, qu'elle soupesait du regard. L'invite qui brillait dans ses prunelles était aussi visible qu'un phare dans la nuit noire.

Le corps de l'Adhan lui rappela une nouvelle fois qu'il n'avait pas connu l'ivresse d'une femme depuis trop longtemps. Cellendhyll ne pouvait s'empêcher de lorgner cette féminité offerte ; il s'en voulait d'être ainsi esclave de ses pulsions, mais c'était plus fort que lui.

La servante arriva enfin sur le palier. Elle s'immobilisa en écartant légèrement les jambes, de manière à ce que la vision de son intimité dénudée s'imprime parfaitement sur les rétines de l'Adhan.

Enfin, elle le conduisit sur le palier. Le même marbre qu'à l'étage inférieur, le même schiste sur les murs. Cythéria désigna une entrée qui donnait sur la salle d'eau, une autre qui s'ouvrait sur un cabinet particulier, puis ouvrit la double porte laquée de blanc de sa chambre.

Haute de plafond, poutres apparentes, claire et aérée. Tapis d'un bleu presque noir. Murs en lamelles de mica aux reflets de bronze. Baie vitrée en cristalune, taillée en demi-lune, ouvrant sur une terrasse. Au centre de la pièce, un lit rond aux draps de soie noire, posé sur une estrade, et qui semblait conçu pour recevoir au moins trois couples.

Les sacoches de l'Adhan l'attendaient, posées sur un fauteuil.

Cythéria lui montra un cordon chamarré d'écarlate qui pendait à côté du lit. Il suffirait de le tirer pour la faire venir. Elle se rangea ensuite devant l'un des murs et appuya sur un ornement qui saillait entre deux lamelles de pierre. Tout un pan de la paroi s'effaça, laissant apparaître un dressing comprenant penderie, étagères et tiroirs, et rempli de costumes, de tuniques, de chemises, de bottes et de bottines, de capes et de manteaux, ainsi que de linge de corps.

— La dame de Winter a fait tailler tous ces vêtements sur mesure, informa la servante. Elle espère ne pas s'être trompée sur vos mensurations.

Elle lui adressa une nouvelle œillade et ajouta :

— Mon seigneur veut-il que je lui fasse couler un bain ? Désire-t-il un massage ? Ou quelque chose de plus intime, peut-être ? Comme l'a dit la dame de Winter, je suis à votre *entier* service.

N'hésite pas ! lui intima son corps.

Méfie-toi ! lui hurla son esprit.

— Et comme l'a dit la dame de Winter, j'aime le vin rouge. Serait-il possible d'en avoir un verre ?

L'Ange n'avait pas particulièrement envie de boire, mais c'était tout ce qu'il avait trouvé pour temporiser.

Cythéria s’en alla d’un pas dansant. Si elle était désappointée de ne pas avoir pu faire la preuve de ses talents particuliers, elle n’en montra rien.

Cellendhyll poussa un soupir d’aise involontaire. L’hospitalité de Priam avait du bon, tout de même. Cependant, il était un peu perdu, il devait se l’avouer. Le passé lui revenait en pleine face. élu pour devenir Lige de l’Empereur, atteint son âge d’homme, il avait suivi un tout autre destin, en choisissant de devenir une Ombre du Chaos. Et voilà qu’il se retrouvait au sein de son peuple qu’il avait délaissé des années auparavant.

Il se demanda soudain ce qu’il venait faire ici, bien conscient qu’il s’était avant tout décidé sur un coup de tête, en signe de défi vis-à-vis de Morion.

Et maintenant ?

CHAPITRE 21

Le Patriarche avait délaissé ses sujets le temps d'un entretien privé. Il était à présent allongé torse nu dans un grand lit aux draps de soie prune.

Constance de Winter se tenait debout en face de lui. La jeune femme venait de lui faire son rapport, incluant entre autres les circonstances qui avaient amené Cellendhyll à accepter l'hospitalité que lui offrait Tygarde. Elle passa sous silence l'évolution de ses rapports avec l'Adhan et l'existence des voleurs. Comme elle l'avait affirmé à Cellendhyll, tout ce qui relevait de cette sphère particulière resterait privé.

Priam la complimenta une nouvelle fois pour sa réussite puis, après un soupir de contentement, s'exclama :

— Eh bien, tu ne te déshabilles pas ?

— Seigneur, rétorqua la jeune femme, lorsque j'ai commencé à partager votre couche, vous m'avez promis que si un jour je voulais arrêter, je serais libre de le faire. Le moment est venu.

— J'imagine que ta décision est en rapport avec Cellendhyll, n'est-ce pas ?

Constance mordilla sa lèvre inférieure, hésitante, puis se décida :

— En effet. Et je ne cacherai pas que je crains votre réaction…

Priam partit de son gros rire.

— Voyons, Constance, tu n'as rien à craindre de moi. D'autant plus que tu m'as toujours servi avec une fidélité exemplaire. Tu peux donc considérer que le petit arrangement que nous avions tous

les deux est annulé, avec ma bénédiction en prime. Concernant l'Adhan, je ne vois pas de mal à ce que tu t'amuses un peu avec lui. Cela ne pourra que le motiver davantage à apprécier les bienfaits de l'Empire.

— Merci, Seigneur, souffla une Constance soulagée par la décision de son maître.

— Puisque c'est ainsi, je ne te retiens pas plus longtemps, ma chère Phœnix. Et je te dis à ce soir, pour la réception.

Sa dame de confiance congédiée, Priam sortit du lit et remit sa tunique. Pas une seconde, il n'envisageait de rester sur sa faim et pour combler son appétit de sexe, les postulantes ne manqueraient pas. Tout en descendant les marches de l'escalier qui menait en direction de la terrasse, toujours plongée en pleine fête, il songeait à l'attitude de la jeune femme.

Ah, Constance, ainsi donc tu as succombé au charme de Cellendhyll. J'aurais dû te l'annoncer, mais c'était bien trop tôt pour te révéler une telle chose… T'éprendre de l'Adhan c'est courir à la désillusion, quoi que tu en penses. Il se trouve que j'ai des projets pour lui dans lesquels tu ne joues aucun rôle.

Winter rentra dans ses appartements, soucieuse. Le soulagement qu'elle avait ressenti n'avait pas tardé à être balayé par une certaine inquiétude. La voix de Priam résonnait toujours en elle :

« Je ne vois pas de mal à ce que tu t'amuses un peu avec lui. »

La phrase tournait en boucle dans son esprit. Le propos l'avait choquée, alertée. Le souverain lui cachait quelque chose concernant Cellendhyll. Le « un peu » était particulièrement troublant. Sans compter que Constance n'avait aucune envie de « s'amuser » avec l'Ange. Elle voulait quelque chose de plus sérieux et de plus sincère qu'une simple coucherie.

CHAPITRE 22

Constance et Cellendhyll venaient de rejoindre la grande terrasse où se déroulait la soirée.

La Phœnix avait revêtu pour l'occasion une robe de brocart en vieil or qui mettait en valeur la blondeur de ses cheveux et faisait d'autant plus ressortir le turquoise de ses iris. Il émanait d'elle un léger parfum de chèvrefeuille qui titillait agréablement les narines de l'Ange.

Parmi le choix pléthorique de vêtements offerts par l'Empereur, Cellendhyll avait de son côté sélectionné une chemise rouge sombre ainsi qu'un costume en agneau couleur tabac ; il préférait conserver ses bottes en peau, faites à son pied. Constance avait eu l'œil sûr, les vêtements lui allaient à merveille et s'avéraient de meilleure facture que ceux qu'il avait achetés à la cité des Nuages. Il n'avait gardé sur lui que sa Belle de Mort et deux dagues de jet, par pure précaution.

— J'imagine que tu as déjà participé à ce genre de soirée ? s'enquit la Phœnix.

— Tu imagines bien, répliqua Cellendhyll, qui se serait presque cru revenu à la cour du Chaos.

Constance lui laissa le temps de s'imprégner de ce nouvel environnement.

La première chose dont l'Adhan se rendit compte était la présence des Lunes Jumelles ; sans doute le Plan Primaire et le

Plan-maître de la Lumière étaient-ils placés sur le même axe planétaire.

La terrasse sur laquelle il se trouvait surmontait un pic plongeant directement au-dessus de l'Obéron. Tout en marbre doré, elle s'avérait encore plus vaste que la précédente – Tygarde ne comptait pas moins de sept terrasses, dont trois orientées sur le lac.

Côté palais, sur toute la longueur, était dressé un alignement de buffets. Au fond de la terrasse, étalée sur la largeur, une série de tables rondes et de canapés renforcés d'osier accueillaient les convives. Le même groupe de musiciens que la fois précédente vérifiaient leurs instruments, postés sur un palier à demi-étage, au-dessus des buffets.

Côté lac, le belvédère s'ouvrait sur une série de passerelles qui conduisaient à des nacelles à ciel ouvert suspendues par un réseau dense de câbles au-dessus de l'Obéron, comme autant d'alcôves réservées aux humeurs romantiques.

Sur l'autre largeur, un escalier en brisures de schiste nacré menait à un palier supérieur sur lequel on avait bâti une rotonde en cristalune. Cet endroit surélevé était réservé à Priam et à ceux qu'il recevait dans l'intimité, souffla Constance dans l'oreille de l'Ange.

Ayant analysé les lieux, Cellendhyll se concentra sur ses occupants.

Au moins en apparence, les soirées de l'Empire ressemblaient en effet à celles du Chaos. Une différence notable, cependant : au Chaos le pouvoir était réparti entre les Maisons, tandis que dans l'Empire, Priam était le seul Puissant. Mais pour le reste, c'était la même symphonie de conversations, d'œillades charmeuses, ou de coups d'œil intimidateurs.

La noblesse s'affichait, en représentation, ravie d'étaler ses charmes – avec plus ou moins de réussite –, sa richesse ; ravie de se plonger dans cette atmosphère de fête incessante. Légèreté d'esprit, légèreté de mœurs.

De leur côté, irréprochablement dressés, les domestiques en livrée jaune d'œuf allaient et venaient sans à-coups, sans fausse note, messagers industrieux voués au confort de leurs supérieurs.

Tel un phare au milieu de la nuit, sa chevelure d'or encadrant son visage telle une crinière, Priam étincelait de charisme. Le Puissant avait revêtu une tunique longue d'un azur uni, dépourvue de fioritures, un pantalon blanc, et des cuissardes en daim. Il n'avait nul besoin d'artifices, sa simple présence sur la terrasse éclipsait celle des autres.

Plus loin, du côté des tables, un groupe faisait du tapage, attirant l'attention de l'Adhan. Une dizaine de jeunes seigneurs aux tenues flamboyantes, au centre desquels trônait leur élu.

— C'est qui, celui-là ? demanda Cellendhyll à mi-voix, le regard braqué sur l'individu qui se tenait au centre des autres.

— Valien, fils du baron Ingvat qui dirige les terres de l'Est, révéla la Phœnix sur le même ton. Il est aussi insupportable qu'il en a l'air. Il se prédestine au rôle d'officier : à l'entendre, à lui seul, il nous fera gagner la guerre contre les Ténèbres.

Cellendhyll ricana :

— Je le vois bien face à un Sangh… il tiendrait sans doute au moins trois secondes avant de se faire pulvériser.

Valien d'Ingvat. Un visage ovale aux traits purs, un anneau de platine à l'oreille gauche, des cheveux noirs qui caressaient la ligne nette de ses épaules. Le corps vigoureux, la musculature élancée d'un homme d'épée.

Le jeune noble paradait dans une redingote en brocard violet coupée à la dernière mode, chamarrée de fils d'argent pur. Un pantalon de cuir blanc moulait ses jambes nerveuses et il portait des bottes de cuir bleu à surpiqûres argentées. Il observait le monde de son regard gris plein de supériorité.

Une femme au corps ceint d'une robe en lamé émeraude, aux larges épaules de nageuse, traversa fièrement la terrasse pour rejoindre le jeune seigneur. Un visage rehaussé par de hautes pommettes rebondies, encadré de cheveux roux naturellement ondulés, retenus sous un fin bandeau doré. Regard fier, d'un vert plus sombre que celui de l'Ange. Bouche pulpeuse. Teint hâlé par le grand air.

La rousse se colla contre Valien, aussi grande que lui, souriante, tandis qu'il l'enlaçait par la taille, posant sur sa croupe rebondie

une main de propriétaire.

Cellendhyll passa un moment à la contempler, sans doute parce que ce qui se dégageait d'elle lui plaisait. Il finit par conclure qu'elle n'affichait pas le maniérisme qui caractérisait ceux qui entouraient Valien.

Que peut-elle lui trouver ? se demanda l'Ange. *Elle n'est pas comme eux*.

Il se détourna, n'osant demander l'identité de la jeune femme à Constance. Son regard dériva à nouveau sur l'horizon des invités. Pour finir par se fixer sur une autre silhouette féminine. Il aurait dû la repérer plus tôt avec sa longue robe rouge sang, au décolleté plongeant, largement fendue sur le devant. à ses oreilles, des boucles de rubis qui accrochaient un éclat de lumière lorsqu'elle bougeait. Sa chevelure brune tombait librement jusqu'à ses hanches, de petites étoiles écarlates accrochées au milieu de la marée noire de ses cheveux, étincelaient de petits feux.

La femme en rouge. Aussi troublante de sensualité qu'Estrée ou Ysanne de Cray, les deux plus belles femmes de sa connaissance.

Poitrine saillante, hanches larges, elle incarnait une ode à la féminité assurée. Très à l'aise en cette occasion festive, elle avait parfaitement conscience du pouvoir qu'elle exerçait sur la gent masculine, et nul doute qu'elle savait en jouer en experte. Le genre à emporter le cœur des hommes et leur faire commettre des folies.

Elle riait tandis qu'autour d'elle se pressait un parterre de jeunes prétendants.

Trop dangereuse pour moi, estima l'Adhan.

La femme en rouge croisa son regard, s'y arrêta un instant, avant de s'en détacher pour rire à nouveau.

Avant qu'il ne puisse interroger Constance, un page se présenta devant eux. L'Empereur les attendait.

Escorté de la Phœnix, l'Ange traversa la terrasse de son pas prédateur. Il n'en avait nullement conscience mais il émanait de lui-même une aura de danger, une promesse de violence et de sang. Si Priam incarnait la majesté d'un lion, et sa puissance, l'Ange

personnifiait un tigre à dents de sabre à l'affût, trop sauvage pour supporter l'humanité et ses civilités. Il se savait dévisagé, scruté dans ses moindres gestes. La cour n'allait probablement parler que de lui dans les temps à venir, il en était conscient. Ce traitement l'agaçait mais ne le dérangeait pas outre mesure. Il se moquait bien de la cour de Priam et, du reste, il n'escomptait pas rester à Tygarde plus de quelques jours. Toutefois, tant qu'il n'aurait pas décidé de son avenir, il était aussi bien ici qu'ailleurs et raisonnablement protégé du Chaos.

À peine l'avaient-ils salué que Priam annonça :

— Viens, Cellendhyll, il est temps que nous parlions.

Sans attendre de réponse, le Puissant de Lumière se dirigea vers l'escalier de schiste. Tout le monde s'écartait respectueusement sur son passage. Les femmes lui adressaient leurs plus charmants sourires.

Cellendhyll et Constance suivirent ses pas. Mais la jeune femme resta en bas de l'escalier, indiquant qu'elle l'attendrait ici à la fin de son entretien.

Priam mena l'Ange jusqu'à son sanctuaire, la rotonde ouverte côté lac. L'opacité des baies en cristalune offrait à l'Empereur une intimité parfaite. De l'intérieur, en revanche, Cellendhyll constata qu'on voyait parfaitement ce qui se passait en contrebas.

Les deux hommes venaient d'entrer dans une pièce ronde, très lumineuse, meublée de canapés confortables et de tables basses en bois vivant.

Un vieux serviteur attendait là. L'Empereur commanda du vin, puis il s'affala dans l'un des canapés, invitant l'Adhan à s'installer en face de lui.

— Ton arrivée va faire jaser toute ma cour, sourit largement Priam, mais j'imagine que tu t'en moques… J'ai bien connu ton père, figure-toi. Fiannan de Cortavar était l'un des meilleurs éleveurs du royaume, j'ai maintes fois fait affaire avec lui. à force de nous côtoyer, j'ose dire qu'en quelque sorte nous étions devenus des amis… et un empereur, crois-moi, ça n'a que peu d'amis. Sa mort est une grande perte pour l'Empire. Mais nous en parlerons plus tard.

L’Empereur s’interrompit, le temps de pousser une exclamation joyeuse en apercevant le domestique revenir avec un plateau chargé d’une bouteille ventrue et de deux verres en cristalune évasés pour la dégustation.

Priam congédia le serviteur et remplit lui-même les verres.

— Goûte-moi un peu ce petit vin ! C’est un Haut-Marbot, année du Brasier, l’un des plus vieux cépages des vignes impériales. Il prend le soleil toute l’année et en a tiré une intensité incomparable. Tu vas voir, il est délicieux, dans le genre charpenté.

Cellendhyll huma le vin tout en faisant doucement tourner son verre pour en dégager les arômes.

— J’espère que la petite Cythéria est à ton goût ? poursuivit le Patriarche. C’est l’une des plus douées de mes courtisanes. Mais si elle ne te plaît pas, n’hésite pas à me le dire, je te trouverai une remplaçante. Les belles femmes ne manquent pas à Tygarde !

— Elle me convient tout à fait. Je vous remercie de l’attention, seigneur Priam.

Le Patriarche balaya le remerciement d’un geste nonchalant puis il leva son verre :

— À la vie, Cellendhyll !

L’Ange répondit par le même mouvement.

Ils dégustèrent leur breuvage en silence, unis en cet instant par la même inclination pour le vin. L’Ange découvrit alors un boisé élégant avec une belle note chocolatée, des arômes de fruits noirs, une bouche tout à la fois suave et dense, dotée d’une excellente persistance.

— Seigneur, j’ai l’habitude de parler franchement : ce cépage est un nectar ! s’exclama-t-il.

— Ah, tu me fais plaisir, l’Adhan ! Puisque c’est ainsi, je vais t’en faire envoyer une caisse. Tu le dégusteras à ma santé !

L’Ange opina. Priam, décidément, lui plaisait de plus en plus.

Le Patriarche se pencha pour les resservir puis s’adossa confortablement au fond de son canapé.

— J’ai bâti l’Empire de mes mains, avec ma sueur et mon sang, énonça-t-il ensuite. J’ai combattu pour lui jusqu’à être trop fatigué pour tenir mon épée. Cet empire, je l’ai stabilisé malgré la guerre

qui nous oppose aux Ténèbres, et j’ai suffisamment apporté de bienfaits à mes sujets pour les rendre heureux de mon règne. Alors j’ai décidé que j’avais accompli ma tâche et que j’avais bien mérité de penser un peu à moi. J’ai pris du recul, à présent je profite des plaisirs que la vie m’offre… ils sont nombreux, tu peux m’en croire ! En conséquence, j’ai fait de Tygarde une fête continuelle, Cellendhyll, et je m’y complais totalement.

Priam fit une pause le temps de savourer une nouvelle gorgée de vin. Il contemplait l’Ange avec une bienveillance manifeste.

— Le plus beau, vois-tu, reprit finalement le Puissant, c’est que de la sorte, je fais coup double. Cette atmosphère d’oisiveté dorée me permet d’occuper les seigneurs à Tygarde. Je les laisse libres de se disputer, de se jalouser ou de se séduire. Peu m’importe parce que ainsi, ils me fichent une paix *impériale*, si j’ose dire, pour tout ce qui concerne la gestion du royaume. Le soin de gouverner l’Empire, je l’ai confié aux administrateurs et aux militaires, à ceux qui sont aptes à comprendre les réalités quotidiennes de la vie, ce dont les seigneurs sont incapables. Et c’est le Conseil de la cité des Nuages, dont tu connais les membres, qui chapeaute le tout. Que ce soit l’économie générale, la politique extérieure, les rapports avec l’Alliance des Territoires-Francs, les menées de la guerre contre les Ténèbres, le vote et l’application des lois, la gestion des Plans secondaires que nous avons conquis, et j’en passe : j’ai tout délégué. Et je ne le regrette pas une seconde ! Il en est de même ici, sur le Plan-Maître de la Lumière. J’ai divisé le royaume en quatre provinces, chacune administrée par un baron que j’ai désigné. Les barons dirigent leurs terres respectives comme ils l’entendent pourvu que les taxes rentrent dans mes caisses et que le peuple reste satisfait de son sort.

Tandis que l’Ange digérait les propos du souverain, Priam se redressa brusquement, ayant perdu toute nonchalance :

— Mais ne t’y trompe pas, reprit-il gravement, je ne me suis pas amolli pour autant et je garde un œil vigilant sur les affaires du royaume. Toutes les décisions me reviennent finalement, malgré les apparences.

Le Patriarche se laissa de nouveau aller en arrière et son ton s'adoucit :

— Tu dois te demander pourquoi je m'épanche ainsi en ta compagnie ? C'est tout simple : je t'explique tout ça pour que tu comprennes qui je suis. J'entends bien partir sur de bonnes bases avec toi. Et j'avoue que j'entends bien te poser quelques questions, si tu l'acceptes.

— Seigneur, si nous devons apprendre à nous connaître, autant discuter franchement des choses. Posez vos questions, j'y répondrai de mon mieux.

— Aimes-tu tuer, Cellendhyll ? demanda abruptement le monarque. Lors de ton conflit avec Hegel, tu as laissé un beau monceau de cadavres derrière toi.

— Non, je n'aime pas ça, répliqua Cellendhyll sans s'émouvoir. Cela ne veut pas dire que j'hésite à le faire si je suis menacé. Hegel a lancé ses sicaires contre moi à plusieurs reprises. Il m'a torturé et il y a même pris plaisir. Cependant, il a commis l'erreur de ne pas m'achever alors que j'étais à sa merci. Je me suis échappé, j'ai guéri et j'ai fini par le *retrouver*.

— C'est donc bien toi qui l'as abattu, opina doucement le monarque en faisant doucement rouler son verre. Comme je te l'ai dit, je ne peux t'en tenir grief, ce ladre d'Hegel a largement contredit mes ordres. Il n'a fait que mériter son sort.

— Avez-vous trouvé un remplaçant pour reprendre la tête de l'Orage ? s'enquit l'Adhan.

— Je n'ose te donner son nom, s'esclaffa Priam. J'ai bien trop peur que tu ne le tues à son tour !

— S'il me laisse tranquille, il n'a rien à craindre de moi, dit l'Ange d'un ton net. Et cela vaut pour quiconque à Tygarde.

Les traits de Priam se durcirent, ses yeux virant à l'outremer :

— Serais-tu en train de me menacer, Cellendhyll ?

— Voyons, Seigneur, vous avez déclaré vous-même ne vouloir que mon bien, comment alors pourriez-vous vous sentir concerné par ma sentence ?

Priam lâcha un gros rire. Son regard s'éclaircit.

— Tu ne manques pas de repartie, l'Adhan. Et je conçois que tu veuilles marquer ton territoire. Mais attention, moi aussi, je mords si on m'asticote un peu trop.

L'homme aux cheveux d'argent trouvait en Priam un homme au caractère affirmé et cela ne pouvait le rebuter. La franchise virile, la force brute du monarque, étaient bien plus agréables à vivre que l'élégance surannée et la fausse bonhomie qu'affichait le duc d'Eodh. L'Ange ne songeait pas pour autant à entrer au service du Puissant de Lumière, mais cela le confortait dans son choix de voir Tygarde de plus près.

Il n'était toujours pas fixé sur son avenir, certes. Cependant, il connaissait bien pire comme moyen de passer le temps que de profiter de l'hospitalité de Priam. Du reste, il avait envie de mieux connaître le souverain. C'était même vital. Cellendhyll devait se choisir une place dans le monde, hors de l'influence du Chaos. Il avait besoin de savoir si Priam était digne de sa confiance. Digne du fait que l'Ange puisse envisager de devenir sinon un vassal, du moins un allié.

Allié de l'Empereur de Lumière… ricana sa conscience. *Mon pauvre Cellendhyll, ta liberté t'est montée à la tête. Tu n'es rien d'autre qu'un guerrier, si doué sois-tu. Comment peux-tu te considérer comme l'égal d'un Puissant aussi redoutable que Priam ?*

Je ne me considère pas comme au-dessus des autres, se répliqua-t-il à lui-même. *Mais je ne m'abaisserai plus jamais à prêter allégeance à qui que ce soit, c'est tout.*

— D'après ce que Constance m'a appris de toi, dit à nouveau l'Empereur, tu es un combattant d'élite. Où as-tu appris à combattre ?

— Le seigneur Morion du Chaos a eu la bonté de me faire entraîner par les meilleurs formateurs qui soient, rétorqua l'Ange d'un haussement d'épaules. J'ai continué à m'entraîner au service du prince Yggdrasill.

Il se demanda si Priam savait que Morion et Yggdrasill étaient la même personne.

— Il me tarde de te voir en action. Mais puisque tu évoques le fameux et insaisissable Yggdrasill, quel était ton travail, chez lui ?

— Vous vous en doutez, Seigneur Priam, je n'ai rien d'un comptable. La plupart du temps, je me chargeais de ceux qui avaient l'inconscience de s'attaquer à ses intérêts.

— J'avoue que je ne t'imaginais pas gratte-papier, lâcha le souverain dans un éclat de rire sonore… Quel maître fait-il, cet Yggdrasill, dis-moi, reprit-il.

Un maître exaspérant, *manipulateur*, *égocentrique*, songea l'homme aux cheveux d'argent. Au lieu de quoi, il répondit :

— Le prince est encore plus insaisissable que célèbre, selon moi. Et terriblement secret. En dépit de toutes ces années à son service, je sais fort peu de choses à son sujet.

— Constance m'a rapporté que tu avais quitté son service. Tu t'es donc fâché avec lui ?

L'Ange prit le temps de peser sa réponse :

— En quelque sorte. Disons que de mon côté je ne veux plus entendre parler de lui et que pour sa part, il doit m'en vouloir de ma défection.

— Tu as estimé qu'il ne te traitait pas aussi bien que tu le méritais, c'est ça ?

Cellendhyll réitéra son haussement d'épaules. Moins il parlerait du soi-disant prince, moins il aurait de chance de commettre un impair. Priam n'avait rien d'un imbécile et l'Ange ne tenait pas à s'étendre sur ses allégeances passées.

Le souverain n'insista pas. Il semblait digérer chacune des réponses de l'Adhan, qu'il jaugeait soigneusement.

L'Ange se préparait à puiser dans le peu de tact dont il disposait pour refuser l'offre qu'il n'allait pas tarder à recevoir : rejoindre le giron de la Lumière, comme il y était naturellement destiné. Mais, à sa surprise, Priam n'aborda pas le sujet :

— J'apprécie ta conversation, Cellendhyll. Je souhaite qu'il y en ait d'autres. Tu pourras te restaurer au buffet, en bas, annonça-t-il encore. Il est temps pour moi de faire assaut de civilité envers mes vassaux, et les honorer de ma clairvoyance, mais je déteste les

dîners officiels, ils ont tendance à m'ennuyer. Passer quatre heures à table sans oser lâcher un pet, très peu pour moi !

Si flatteuse fût-elle, l'appréciation de Priam signifiait également que ce dernier lui donnait congé. L'Adhan se leva, salua comme il en avait l'habitude et se dirigea vers la sortie.

Resté seul, Priam se laissa aller en arrière sur le canapé et croisa ses mains carrées sur sa poitrine. Il regarda le plafond, un air rusé soulignant ses traits. *Tu es aussi farouche qu'un daim, Cellendhyll de Cortavar, et fièrement indépendant. Mais tu peux résister tant que tu veux, j'attendrai le temps qu'il faudra. Un jour ou l'autre, de gré ou de force, je te plierai à ma volonté et tu me serviras. Et tout rentrera dans l'ordre, comme il se doit. La boucle sera bouclée et l'erreur que j'ai commise dans le passé sera enfin réparée.*

En mettant le pied hors de la rotonde, l'Ange croisa deux grandes blondes à l'allure délurée. On les aurait presque crues jumelles tant elles étaient taillées sur le même modèle, leurs corps souples à peine couverts d'une robe de soirée en soie légère, l'une blanche, l'autre parme.

Elles entrèrent en gloussant après avoir détaillé l'Adhan d'un œil gourmand.

Il me faut faire assaut de civilité envers mes vassaux, les honorer de ma clairvoyance, avait dit l'Empereur.

Sacré Priam ! se dit Cellendhyll. Nul doute qu'il allait *honorer* les deux blondes de sa clairvoyance et les *assaillir* de civilités !

CHAPITRE 23

Cellendhyll descendit lentement l'escalier vers la terrasse. Il avait remarqué que Priam n'avait posé aucune question sur le Chaos ou sur Morion. Pourtant, il savait forcément que l'Adhan avait travaillé pour la Troisième Puissance. étrange.

L'ancien guerrier du Chaos s'arrêta un peu avant la fin des marches. Une bonne partie des invités dansait par couples, à présent. L'Adhan chercha Constance du regard. Elle n'était plus là. Il finit par accrocher un regard résolument féminin. Celui de la femme en rouge. Cette dernière le détaillait sans se cacher, un sourire aux lèvres. Elle pencha légèrement la tête sur le côté pour le saluer. Puis, elle rompit le contact.

Qui est-elle ? se demanda à nouveau l'Adhan en poursuivant ses recherches.

Valien, héritier des Ingvat était là, campé, comme à son habitude, au milieu de sa cour personnelle. Mais sa compagne avec qui il conversait, la grande fille rousse, était une vision bien plus plaisante aux yeux de l'Adhan que celle du noble infatué. Aussi remarquable que la femme en rouge, mais dans un genre différent. Moins apprêté, plus naturel. La rousse avait un charme brut mais paisible qui s'opposait à la sensualité agressive de la brune.

Constance, Cythéria, la femme en rouge, la grande rousse. Cellendhyll se retrouvait entouré de beautés. Peut-être était-il au meilleur endroit possible pour oublier définitivement Estrée. Cette possibilité à elle seule valait la peine qu'il soit venu à Tygarde.

Là. Il venait de repérer Constance de Winter. En train de danser avec un homme aux cheveux blonds coupés ras. Ce dernier était vêtu d'un uniforme noir, bien plus sobre que les tenues des autres invités, et sur la manche duquel était accrochée une fourragère d'or pâle. Un militaire, assurément. Et pas des moindres.

La Phœnix était plaquée contre lui et, à les voir, il était manifeste qu'ils se connaissaient bien.

Constance le repéra à son tour. Elle dit quelques mots à son cavalier, cessa de danser et se dirigea vers lui.

Cellendhyll descendit les escaliers à sa rencontre.

Constance lui lança une curieuse œillade. Comme si elle le défiait de trouver à redire à sa situation.

Cellendhyll devait s'avouer qu'il ressentait une certaine contrariété à voir Winter dans les bras d'un autre que lui. Mais il n'avait pas le droit de le lui reprocher, il le savait. Au fond, c'est lui qui avait reculé, pas elle. Il devait assumer.

Il se concentra sur le cavalier de la Phœnix. Ce dernier avait entrepris de les rejoindre.

— Cellendhyll de Cortavar, voici le commandant Rugar, annonça Constance en guise de présentation. Il dirige les commandos du Nodus.

Est-il ton amant ? se demanda l'Ange.

Rugar était doté d'une belle carrure, avec un cou très large. Aussi grand que l'Ange et plus large, presque aussi puissant que Priam. Sa tenue ne parvenait pas à cacher sa musculature bréviligne. Il arborait des traits épais, aux méplats marqués, qui lui conféraient un charme brutal auquel peu de femmes devaient savoir résister. Une grosse moustache en croc surmontait sa bouche, celle-ci ornée d'un petit sourire assuré mais sans prétention. Un homme avec suffisamment d'aplomb pour ne pas avoir à s'en vanter.

Son regard outremer, dur, vigilant, détaillait l'Adhan avec la même intensité que ce dernier.

— C'est donc toi, le célèbre Cellendhyll de Cortavar, entama le blond d'un ton plaisant. J'aimerais dire que Constance m'a beaucoup parlé de toi, mais ce n'est pas le cas. Sans vouloir t'offenser, bien sûr.

— Tu ne m’offenses pas, répliqua Cellendhyll.

Le tutoiement était naturel entre eux deux. Ils s’étaient en quelque sorte reconnus pour ce qu’ils étaient.

— Rugar est un… vieil ami, finit par dire Constance.

— Oh, pourquoi ne pas dire la vérité, ma chère ? sourit l’officier du Nodus. Nous avons été amants, et puis elle m’a plaqué. J’avoue que je l’avais bien mérité car je ne lui accordais pas toute l’attention que j’aurais dû. Lorsque je me suis rendu compte de la perle que j’avais entre les mains, c’était trop tard.

Et tu aimerais bien renouer à nouveau, supputa Cellendhyll.

— C’est bien ce que je disais, rétorqua la Phœnix qui semblait un peu gênée. Nous sommes de vieux amis.

Rugar s’esclaffa. Cellendhyll lâcha un sourire de façade qui tenait plus de la parodie.

Le silence s’instaura entre eux trois. Ce genre de silence lourd qu’on ne savait trop comment briser à son avantage.

Constance ne paraissait pas vouloir alimenter la conversation et l’Ange estimait que ce n’était pas à lui de s’en charger. Rugar finit par rompre le silence :

— Je ne vais pas vous embêter plus longtemps. Heureux de t’avoir rencontré, l’Adhan. Si tu t’ennuies, passe me voir. Constance t’indiquera où me trouver. Salut, ma belle, acheva-t-il en lançant une œillade amicale à la jeune femme.

Restés seuls, Constance garda le silence.

— De vieux amis, hein ? lança Cellendhyll sans pouvoir s’en empêcher.

Constance leva les yeux vers lui :

— Pourquoi est-ce que je me sens gênée que tu nous aies vus danser ensemble ? Pourquoi est-ce que je devrais culpabiliser ?

— Euh… je ne sais pas, répondit le guerrier. à toi de me le dire…

— C’est juste que… je ne sais pas… Enfin, laisse tomber, soupira-t-elle.

Cellendhyll n’avait pas l’intention de poursuivre cette conversation glissante.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Avec plaisir, sourit Constance.

Ils gagnèrent le long comptoir. La jeune femme commanda d'autorité deux verres de vin rouge. Non pas celui destiné au commun des convives, mais l'autre, la cuvée préférée de l'Empereur.

Le serveur, qui ne pouvait rien refuser à la jeune femme, s'exécuta sans se faire prier. Même si Constance n'avait pas claironné son rôle de Phœnix, tout le monde à Tygarde savait qu'elle était au service privé de Priam.

Cellendhyll avait accumulé les repas copieux ces derniers temps et n'avait pas particulièrement faim. Tandis que le garçon allait chercher la bouteille convoitée, il partagea avec Constance quelques brochettes de crevettes au poivre et au sel.

Une fois leurs verres remplis, ils finirent leur plat puis traversèrent la largeur de la terrasse pour s'accouder à la balustrade, à l'écart des autres, leurs regards posés sur le manteau miroitant du lac Obéron veillé par les Lunes Jumelles.

— Alors, tu ne te sens pas trop dépaysé ? débuta Constance.

L'Ange haussa les épaules. Il n'était pas encore certain de la réponse.

— Je tiens à ce que tu te sentes bien, Cellendhyll. Je ne t'ai pas fait venir pour que tu sois malheureux.

— Ne t'inquiète pas, Winter, répliqua-t-il en se tournant vers elle. J'ai vécu bien pire que le luxe offert par Tygarde.

Ils échangèrent un regard complice ; avec elle, il pouvait se détendre.

— Je ne sais pas si je pourrai constamment d'accompagner durant les jours qui viennent, ajouta la Phœnix. Je vais être moins disponible que ce que je pensais, j'en suis désolée. J'ai une pile de rapports à consulter pour me tenir au courant des affaires de l'Empire, sans compter que j'ai des informateurs à voir dans la cité des Nuages. Je croise les doigts très fort pour ne pas être obligée de partir en mission, mais fort heureusement, le royaume se porte bien !

— Figure-toi que je suis d'un tempérament indépendant, révéla l'Adhan. J'aime bien avoir des moments de solitude… j'en ai

besoin même. Alors, ne te tracasse pas si tu dois t'absenter, je m'en sortirai.

— Je ne sais pas si ça doit me rassurer, gloussa-t-elle. Ton manque de diplomatie me fait peur. Je suis certaine que si je m'absente, tu vas en profiter pour faire des bêtises.

— Je serai très sage, promis… enfin, j'essaierai.

— De toute manière, poursuivit Constance, la question ne se pose pas. Mais il reste la paperasse. Je tâcherai d'en expédier une grande partie dès demain matin. Cela te laissera le temps de dormir. Profites-en pour prendre des forces. Tu auras un programme chargé après le déjeuner. Je dois te conduire au conseil des barons, en début d'après-midi, puis tu participeras à une chasse au sanglier, décidée par l'Empereur.

— Rien que ça ?

— Eh oui. Bien sûr, si ça te pose un problème…

— Pas du tout. Je suis venu pour faire connaissance avec l'Empire, non ?

Un nouveau silence s'instaura, bien plus agréable que le précédent.

Ils échangèrent un autre regard. Il semblait à Cellendhyll que plus il regardait Constance, plus elle devenait belle.

La Phœnix devina-t-elle sa pensée ? Toujours est-il qu'elle ouvrit la bouche, hésita, pour finalement lâcher :

— Nous ne sommes que des amis, Cellendhyll. C'est mieux ainsi.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que… Je ferais mieux d'aller me coucher, à présent. Si tu as besoin de moi dans la matinée, tu peux me faire envoyer un page. Bonsoir, Cellendhyll.

— Bonne nuit, Constance.

CHAPITRE 24

Winter avait laissé l'Ange seul à contempler le lac. Il se fit remplir son verre à deux reprises. De nouveau seul, il avait réinvesti son armure, dissuadant quiconque, à sa simple mine, de le rejoindre.

Ce que personne n'osa tenter. On en savait encore trop peu sur lui pour l'aborder, telle était la position de la plupart des membres de la cour. D'autres, en revanche, avaient bien l'intention de l'approcher, mais pas en s'exposant à tous les ragots.

Cellendhyll finit par se sentir trop à l'étroit au milieu de tous ces gens. Il n'avait pas menti à Constance en affirmant qu'il aimait se retrouver seul. à quelques exceptions près, il cohabitait bien mieux avec lui-même qu'avec le reste de l'humanité.

Son troisième verre achevé, il quitta la terrasse. Il avait mémorisé le trajet qui le ramènerait à sa suite et n'aurait nul besoin d'un page pour le reconduire.

Tout en remontant vers son aile, l'homme aux cheveux d'argent ne pouvait s'empêcher de songer à Constance. Il ne comprenait pas son brusque revirement d'humeur.

Qu'avait-elle voulu dire avec cette phrase curieuse ? Essayait-elle de lui dire qu'elle n'était pas libre ? Qu'elle couchait avec ce Rugar, le guerrier blond du Nodus ?

À cette pensée, l'amertume inonda sa bouche. Que lui importait le destin de Constance ? Il avait de lui-même refusé ses avances, c'est donc qu'il ne voulait pas d'elle. Alors quoi ?

Tandis que son regard restait fixé sur le manteau miroitant de l'Obéron, l'Ange n'avait pas remarqué que la femme en rouge avait rejoint Valien d'Ingvat avec qui elle se mit à discuter à voix basse. C'était surtout la femme qui parlait. Valien écouta, son attention soudain dirigée vers un point précis : Cellendhyll de Cortavar.

L'Adhan inséra le médaillon confié par Winter dans une fente, au milieu de la porte – ainsi que la Phœnix le lui avait montré à son arrivée. Une clenche retentit et l'un des battants s'ouvrit. Il entra dans sa suite, refermant derrière lui.

La gemmellite fichée dans les murs éclairait la suite d'une tonalité douce. L'Ange gagna le salon. Les baies grandes ouvertes laissaient entrer l'air de la nuit.

Une silhouette sortit de l'ombre d'un pilier. L'Ange faillit dégainer une dague de jet mais il reconnut Cythéria.

Je l'avais complètement oubliée, celle-ci.

La courtisane s'avança dans la lumière tamisée. Elle ne portait qu'un déshabillé violine au voile diaphane qui ne cachait rien de ses formes fuselées.

Cellendhyll resta figé devant sa beauté. Le souvenir de son entrecuisse épilé, lorsqu'elle avait monté les escaliers devant lui, vint le frapper d'une gifle brûlante.

— Votre soirée s'est-elle bien passée ? s'enquit la jeune femme.

— Oui, merci.

Cythéria se mordilla la lèvre :

— Je ne vous plais pas, seigneur ?

Mortonnerre, qu'ont-elles toutes avec ça ? se demanda Cellendhyll.

— Eh bien si… tu es… charmante.

Brillante réponse, fichu Adhan ! Tu fais preuve d'une repartie confondante avec les femmes !

— Vous dites cela uniquement pour ne pas me faire de peine, réfuta Cythéria.

— Mais non, je t'assure.

Cellendhyll avait beau essayer de toutes ses forces, il ne parvenait pas à chasser la vision de l'escalier de son esprit. Elle annihilait en lui toute réflexion.

— Alors pourquoi repoussez-vous ainsi mes services ?

— Cythéria, comment dire…

— Savez-vous, seigneur, que je vais me faire sévèrement réprimander, si vous ne goûtez pas à mes charmes ? le coupa la courtisane d'un ton peiné. L'Empereur estimera que je me suis mal occupée de vous et se sentira offensé. Au mieux, il me fera envoyer aux cuisines !

— Tu n'auras qu'à lui mentir, rétorqua Cellendhyll.

— Mentir au seigneur Priam ? souffla-t-elle, les yeux écarquillés. Vous n'y songez pas, messire. C'est tout bonnement impossible !

Cythéria baissa la tête et lâcha dans un soupir :

— Je suis à votre service, seigneur. Je n'offre qu'un moment de plaisir et de détente, rien d'autre.

Malgré lui, il se rapprocha d'elle. Lui releva la tête et plongea son regard de jade dans celui de Cythéria.

Cette fille sublime était un défi à la virilité d'un homme. Et, tout ascétique qu'il fût, l'Ange n'arrivait plus à résister à la sensualité subtile qu'elle dégageait. Il avait d'autant plus de mal à s'en défendre qu'il était frustré de sexe depuis trop longtemps, ses sens exacerbés par sa relation ambiguë avec Constance.

N'y tenant plus, il l'embrassa ardemment, allant jusqu'à lui mordre la lèvre. Cythéria poussa un gémissement qui n'avait rien à voir avec la douleur. Cellendhyll l'avait plaquée contre lui.

La jeune femme répondit au baiser avec une ardeur équivalente à la sienne. Ses mains s'étaient hissées jusqu'à la nuque de l'Adhan qu'elle s'était mis à pétrir doucement. Elle frotta son bas-ventre contre celui de Cellendhyll. L'érection de ce dernier, impérieuse, palpitante, était devenue impossible à cacher.

Il la saisit dans ses bras, la souleva sans effort, et la porta jusque dans la chambre.

Il la jeta sur le lit et la détailla de son regard brûlant.

J'en ai besoin ! se dit-il, tandis que le sang battait à ses tempes.

Il n’en pouvait plus de repousser ainsi les besoins impérieux de son corps. Cythéria lui offrait un défoulement des sens réclamé depuis trop longtemps, sans pour autant le forcer à s’investir sentimentalement.

La courtisane représentait également un palliatif inoffensif à l’emprise des charmes de Constance. Et, surtout, un moyen d’oublier Estrée, de se venger d’elle.

— Déshabille-toi, dit Cellendhyll d’un ton rauque de désir.

À son tour, il se dévêtit sans perdre de temps, exposant son corps athlétique. Il avait peut-être du mal dans ses rapports avec les femmes, mais il n’était pas pudique.

Cythéria le contempla à son tour, d’un air appréciateur. Plus encore devant la vigueur de son phallus aussi droit qu’une colonne de pierre.

La courtisane, pour sa part, n’avait pas le corps musclé d’une guerrière, plutôt celui d’une danseuse, souple et délié. En guise de toison, elle n’arborait qu’une minuscule touffe de poils qui surmontait sa fente enflée comme un abricot.

— N’ayez crainte, lui souffla-t-elle dans un murmure, je prends des herbes de contraception.

Elle posa les mains sur son sexe. Une vague brûlante monta en lui, irradiant dans son bas-ventre et tout le long de ses dorsaux.

Cellendhyll recula, inquiet de ne pouvoir se retenir.

— Cela fait des semaines… souffla-t-il.

Cet aveu sembla plaire à sa partenaire qui rétorqua doucement, compréhensive :

— Nous avons tout le temps, mon seigneur.

Elle reprit son membre pour de nouveau le caresser, faisant coulisser la peau si douce sur toute sa longueur. Consciente de son manque, elle le manœuvrait délicatement afin de ne pas le pousser trop vite dans les retranchements de la jouissance.

Cellendhyll se laissa retomber à plat dos, les yeux grands ouverts, chavirés par des sensations exquises, avivées par sa chasteté.

La langue humide de Cythéria vint remplacer ses doigts. Puis, ce fut sa bouche. Sa bouche tout entière. Toujours très lentement.

L’Ange sentit une chaleur diffuse gagner ses reins. Cythéria faisait preuve d’une dextérité remarquable.

Il aurait aimé consentir à sa partenaire le même genre de plaisir, mais son désir se révélait trop impérieux. Il y succomba.

Repoussant la jeune femme à plat dos, il se laissa tomber sur elle, en appui sur les avant-bras. Tandis qu’il cherchait à la pénétrer, un peu maladroitement, Cythéria se tortilla pour lui offrir l’entrée de sa caverne soyeuse.

L’Ange s’y enfonça enfin, sans pouvoir retenir un gémissement d’abandon. Il venait de plonger dans cet océan musqué, ce trésor infini que seule la femme pouvait offrir.

Tout d’abord, il ne bougea pas. Désireux de se repaître de ce contact intime sans pareil. De cet étau au soyeux incomparable. De cette féminité offerte, en attente de l’indicible.

La courtisane le laissa faire, s’accordant à ses besoins, son plaisir primant avant tout ; elle avait été formée dans ce but.

Il bougea enfin. Provoquant de nouveaux ruisseaux de plaisirs qui le traversaient de part en part.

La queue de l’Ange était congestionnée de plaisir. Avide de cracher son venin exquis. L’Ange puisait dans sa volonté pour ne pas succomber. Par ego ou par respect, il avait toujours estimé indispensable de jouir *après* sa partenaire, une fois celle-ci rassasiée.

En cette occasion, toutefois, cela semblait un défi impossible à relever. Son corps n’en pouvait plus d’attendre, soumis à un feu d’artifice de sensations irrépressibles.

Bien trop vite à son goût, il jouit en poussant un véritable hurlement libérateur.

— Oui, oui, oui, l’encourageait Cythéria, totalement offerte, collant son bassin contre le sien, comme si elle voulait extraire la moindre goutte de sa semence.

Le corps inondé d’endorphines, l’Ange se laissa retomber sur le dos, merveilleusement délassé. La débauche d’énergie qu’il avait livrée était telle qu’il ne se sentait plus la force de garder les yeux ouverts.

Il s’assoupit sous les caresses délicates que la courtisane prodiguait à son large poitrail.

Le contact d’une bouche gourmande l’éveilla. Cythéria était décidément aussi audacieuse qu’elle l’avait laissé paraître.

L’Ange sentit son vit s’éveiller, s’ériger jusqu’à retrouver sa rigidité minérale. Il ouvrit les yeux, découvrant le spectacle ô combien excitant de Cythéria en train de l’engloutir.

De sa langue et de sa bouche, sans jamais utiliser ses mains, elle l’amena au bord d’une nouvelle jouissance. Experte, elle sut toutefois s’arrêter avant l’explosion.

Elle plaqua son regard dans le sien :

— Comme je vous l’ai dit, seigneur, nous avons tout le temps.

Sans lui laisser le loisir de répondre, elle se hissa au-dessus de lui, jusqu’à ce que sa fente touche le bout du sexe de l’Adhan. Au lieu de se laisser aller à s’empaler, elle resta au bord, frottant le gland couronné contre son bouton secret, l’humectant de sa cyprine. Elle le manœuvra ainsi jusqu’à se perdre elle-même dans un orgasme fulgurant qui la rendit tremblante. Saisie de convulsions, elle se laissa alors retomber de tout son poids, pénétrée jusqu’à la garde par son pieu divin. Elle jouit encore, les yeux fermés, la bouche grande ouverte, murmurant une suite de mots indistincts.

Excité comme jamais, l’Ange l’empoigna par les hanches, et se mit à imprimer de puissants allers-retours. Les murmures de Cythéria devinrent cris. Elle se pencha sur lui et se mit à l’embrasser sur tout le visage, frénétique, perdant toute retenue.

D’un sursaut des reins, Cellendhyll se redressa. Veillant à rester en elle, il bascula vers l’avant pour la coucher sous lui. Alors, il se mit à l’investir de toute la longueur de son membre, tandis qu’elle croisait ses jambes autour de ses reins, livrée à des halètements enfiévrés.

Cette fois, l’Ange était libre de laisser libre cours à son endurance.

Au terme d’un temps de délices qui sembla infini, Cythéria poussa un cri bref, presque une plainte, et son corps s’arqua sur lui-même, emporté de spasmes délicats. Excité au-delà du supportable, Cellendhyll jouit à son tour, fusant en elle en longs jets incandescents.

CHAPITRE 25

Le jour filtrait à travers les rideaux de la chambre lorsque Cellendhyll s'éveilla pour la seconde fois. Cythéria était partie, la courtisane quittant son rôle d'amante pour reprendre celui de servante ; il n'était pas convenable qu'une domestique s'impose au réveil d'un seigneur et Cythéria ne se leurrait pas sur ses devoirs.

Cellendhyll alla profiter de la luxueuse salle d'eau. Une fois douché, il se contempla dans le miroir ovale. Sa barbe continuait de pousser, ornant ses joues d'un voile argenté qui contrastait avec son teint halé et qui faisait ressortir le jade lumineux de ses iris. Cellendhyll fouilla dans une armoire et trouva une paire de ciseaux pour l'égaliser.

Il songea à cette nuit de sexe avec Cythéria. Car il s'agissait bien de cela, de sexe et non de sentiments. Aucun remords, toutefois, la courtisane s'était montrée totalement consentante, elle l'avait provoqué, même. Et puis cette jouissance qu'il s'était permise – baiser n'avait jamais été chez lui une habitude – pouvait en outre être considérée comme un remède. Il se rendait compte avec encore plus d'acuité que les jours précédents, qu'il y avait une autre vie après la trahison d'Estrée. Une nouvelle existence, qu'il débutait libéré du Chaos. Loin des yeux, loin du cœur : il se rendit compte qu'Estrée perdait de plus en plus de sa substance ; l'absence aidant, renforcée par le fil irrépressible du temps. Que l'amour qu'il avait ressenti pour elle s'étiolait. Ce constat ne pouvait que renforcer sa détermination.

Estrée, je te répudie de mon cœur et de mon esprit. Je ne demande qu'une chose : t'oublier. Et je suis en trait de réussir.

L'Ange n'oubliait pas que la fille d'Eodh avait tué Devora, mais pour l'heure, il se révélait incapable de décider quoi que ce soit à ce sujet. Pardonner ou châtier ? Chercher la réponse ne ferait que l'embrouiller, au moment même où il commençait à y voir plus clair. Au moment où il commençait à se forger un nouveau destin. Alors il décida de ranger cette question épineuse dans un recoin de son cerveau, en attendant de pouvoir y revenir.

Il regagna sa chambre une serviette sur les reins, lavé et délassé, sa libido apaisée.

Cythéria retrouva Cellendhyll accoudé à la balustrade de la terrasse qui jouxtait le salon. Vêtu d'un costume vert sombre et d'une chemise en lin blanche, l'Ange profitait du soleil.

— Mon seigneur est-il satisfait de mes services ? demanda-t-elle mutine, alors qu'elle connaissait parfaitement la réponse.

— Je le suis, sourit largement Cellendhyll.

— Que voulez-vous pour le petit déjeuner ?

— J'ai droit à quoi ?

La servante pouffa :

— Voyons, Seigneur, vous êtes dans le palais de l'Empereur. Vous pouvez demander ce qui vous chante.

— Fort bien. Alors ce sera une omelette aux pommes de terre, une miche de pain aux noix, du fromage, du miel, des fruits secs, un pot de café des hauts plateaux, et, pendant que j'y suis, un jus de myrtilles.

Cythéria plissa les yeux :

— Vous n'êtes pas du genre à boire du jus de myrtilles.

— C'est vrai, sourit l'Ange, je voulais juste savoir si ton cuisinier était capable de m'en trouver.

La courtisane gloussa avant de reprendre :

— Je vous sers sur la terrasse ?

— Excellente idée.

Quelques minutes plus tard, la jeune femme revenait avec un chariot de service sur lequel reposait la commande de l'Adhan. Au moment où elle allait prendre congé, Cellendhyll demanda :

— Cythéria ?

— Oui, Seigneur.

— C'était bon, hier ? Je veux dire pour toi…

— Croyez-le ou non, Seigneur Cellendhyll, mais je n'ai pas feint une seule seconde le plaisir que vous m'avez donné.

Sans attendre de réponse, la jeune femme sortit de la pièce de son pas dansant.

Cellendhyll la crut et cette pensée flatta son orgueil de mâle, il devait se l'avouer.

L'hospitalité de Priam s'avère bien surprenante, s'avoua-t-il. *Pour autant, cela ne veut en rien dire que je dois abaisser ma garde. Au contraire, même. L'Empereur ne m'a pas fait venir pour le simple plaisir de ma présence, je n'en crois rien. Il veut quelque chose de moi. Que j'entre à son service, sans doute. Eh bien, si tel est le cas, il se prépare une lourde déception !*

Après quoi, l'Adhan engloutit jusqu'à la dernière miette de son plateau avec entrain.

Le petit déjeuner achevé, Cythéria desservit et prit congé ; elle devait emmener les vêtements de Cellendhyll à nettoyer.

Cellendhyll s'entraîna une bonne heure sur la terrasse. Il prit le temps de s'étirer et s'accorda une seconde douche rapide.

Ne sachant quoi faire de son temps, l'Adhan décida d'aller se promener dans Tygarde, histoire de prendre ses marques. La citadelle de la Lumière était immense, il lui faudrait sans doute plus d'une semaine rien que pour en avoir une connaissance approximative. Il prévoyait également de faire une visite.

Alors qu'il abordait le haut de l'escalier qui menait à son palier, il aperçut la silhouette de Cythéria, plus bas sur les marches, une panière à linge renversée à ses pieds.

La jeune femme était en mauvaise posture, bloquée contre la rambarde de l'escalier par un homme qui lui caressait la joue.

Cellendhyll était trop loin pour entendre leurs propos, mais il vit distinctement la jeune femme secouer la tête, refusant quelque chose. L'homme la saisit par les bras et se mit à la secouer tout en l'abreuvant de répliques sifflantes de colère. Les yeux écarquillés de frayeur, Cythéria se débattit, sans grand succès. L'Adhan dévala les marches, ses pas étouffés par un épais tapis.

L'homme tournait le dos à l'Ange et ne le vit pas approcher. Cellendhyll l'agrippa violemment par l'épaule pour lui faire lâcher prise et le tourner face à lui. Il reconnut enfin le jeune Valien d'Ingvat.

Cela ne changea rien à sa réaction, néanmoins. Sans rien dire, il lui asséna un coup de tête en plein front. Valien s'effondra au milieu des marches, sonné.

Cythéria se jeta dans les bras de l'Ange puis elle le tira par le bras pour lui faire quitter les lieux.

— Tu es blessée ? s'enquit l'Adhan, tout en soutenant la jeune femme.

— Non, juste un peu secouée. ça ira. Merci d'être intervenu, Seigneur.

— Que s'est-il passé ?

— Le seigneur Valien voulait des renseignements sur vous. Comme j'ai refusé de lui parler, il est devenu méchant.

— Ne t'inquiète pas, je vais régler le problème.

— Méfiez-vous de lui, messire, c'est une excellente lame et son père dirige la baronnie de l'Est.

— Je sais qui il est et je m'en contrefiche, ce genre de roquet ne m'a jamais impressionné. C'est à lui de se méfier de moi, au contraire.

Cythéria était toute tremblante. Livide.

— Eh bien moi, il me terrorise, souffla-t-elle. Il est réputé pour faire du mal aux servantes. On dit même qu'il en a forcé certaines à coucher avec lui. Mais personne n'ose parler.

Les mâchoires de l'Ange se durcirent :

— Ce crétin ne t'importunera plus, Cythéria. Je t'en fais la promesse.

Cellendhyll escorta la courtisane jusqu'à la suite et lui fit prendre un verre de cognac. Constatant qu'elle retrouvait des couleurs, il se fit indiquer le chemin pour rejoindre le secteur du Nodus et repartit après lui avoir ordonné de n'ouvrir à personne d'autre qu'à lui ou Constance.

Comme il s'y attendait, l'héritier des Ingvat n'était plus dans l'escalier.

L'Ange allait devoir inculquer à ce Valien quelques principes de base en matière de respect des femmes. Cependant, il n'allait pas pourchasser le jeune homme à travers Tygarde. L'occasion se présenterait, il n'en doutait pas. En attendant, il décida d'honorer l'invitation du commandant Rugar. L'Ange avait bien envie d'examiner le *vieil ami* de Constance de plus près et il tenait à le faire sans la présence de la Phœnix. L'occasion était trop belle.

L'homme aux cheveux d'argent marchait au milieu d'une galerie percée d'ouvertures en arche qui s'ouvrait sur une cour intérieure couverte d'une pelouse soigneusement tondue.

Il commençait à se demander s'il ne s'était pas perdu.

Sortant de l'un des passages transversaux, Valien d'Ingvat déboucha dans la galerie. Il avait certainement pris le temps d'aller voir un guérisseur car son visage ne portait aucune trace du coup de tête asséné par l'Ange.

L'héritier se dirigea droit sur ce dernier. Il était flanqué de sa bande, une dizaine d'hommes de son âge, à l'air belliqueux, fils de seigneurs comme lui, sans doute impressionnés par sa suffisance et son rang supérieur.

— Messire de Cortavar, entama Valien sans préambule, vous avez osé poser la main sur moi. Je vous défie en duel !

L'un de ses compagnons approcha. Il portait une mallette longue qu'il ouvrit sur le creux de son avant-bras, dévoilant deux épées longues à lame fine, communément appelées rapières.

— Choisissez votre arme ! reprit Valien, la voix rauque.

Il ne serait pas venu à l'Ange l'idée de dissuader le noble de se battre. Un duel contre ce jeune idiot était une aubaine. L'Adhan détestait ceux qui maltraitaient les femmes et il n'était pas question qu'il laisse passer l'occasion.

Contemplant les deux armes alignées l'une sous l'autre, Cellendhyll plissa les yeux. Il maniait toutes les lames avec la même efficacité meurtrière mais la rapière était loin de remporter ses suffrages.

Du reste, il voulait donner une bonne leçon à son adversaire, pas lui crever la panse. Tandis qu'il réfléchissait à une alternative, les spectateurs commençaient déjà à s'aligner autour de la cour où se déroulerait l'affrontement ; la nouvelle du duel avait fusé dans le palais.

Drapée dans une robe brune toute simple, la grande fille rousse apparut, se glissant entre les spectateurs pour rejoindre Valien. Elle se hissa vers son oreille pour lui murmurer quelque encouragement. En retour, l'héritier l'embrassa furieusement.

Cellendhyll en était venu à se dire qu'il combattrait à mains nues, lorsque son regard qui errait sur l'assistance se posa sur un serviteur muni d'un seau et d'un balai.

Le domestique venait de terminer de passer la serpillière dans une salle adjacente. Il était en train de regagner l'office lorsqu'il avait appris la nouvelle du duel. Comme les autres, il n'avait pu résister à la curiosité d'assister à un tel spectacle.

L'Ange faillit éclater de rire. Une idée lui était venue, qui aurait fait la joie de Rathe. Il ne pouvait pas tuer le seigneur, ni même le mutiler – diplomatie oblige – en revanche, il pouvait lui infliger un traitement au moins aussi douloureux : l'humiliation.

Les lèvres de Cellendhyll se fendirent en un rictus cruel. Il alla se ranger devant le serviteur et lui demanda de lui prêter son balai. Ce dernier lui tendit son instrument de travail, bouche bée.

Le balai crânement calé sur l'épaule, l'Ange revint se placer au centre de la cour, en face de Valien :

— Je suis prêt.

Le seigneur délaissa la rousse et se rapprocha de l'Adhan, ses sourcils froncés de contrariété :

— Quelle est cette mascarade ?

— Ce n’est pas une mascarade, Valien. Toi tu te bats à la rapière, moi, au balai. Qu’est-ce que ça peut faire ?

— Mais…

— Écoute, mon gars, tu m’as défié, j’ai le choix des armes. Alors maintenant ou tu te bats, ou tu te barres !

Le tutoiement dédaigneux utilisé par l’Ange provoqua un rictus de contrariété offensée chez son adversaire. Avec toute cette assistance, il était toutefois impossible à Valien de faire marche arrière. Ulcéré, il alla s’emparer de l’une des rapières.

L’héritier des Ingvat soupesa sa lame. Il hocha la tête d’un air satisfait. La détermination baignait ses prunelles à présent. Il délivra un sourire confiant à la rousse et avança de quelques pas.

En guise d’échauffement, il fouetta l’air de son arme avant d’entamer une série d’assauts contre un adversaire fictif, tous plus vifs et plus audacieux les uns que les autres, à grand renfort de mouvements de jambes. Nul doute qu’il savait manier l’épée, sans conteste, ses instructeurs n’avaient pas perdu leur temps avec lui.

Sa démonstration achevée, Valien toisa l’Ange d’un sourire empli de morgue, comme pour lui dire : « Vois comme je suis rapide et adroit, que peux-tu faire contre moi avec ton arme vulgaire. »

Je vais me faire un plaisir de te flanquer une correction, répondit Cellendhyll pour lui-même.

Le balai était quelconque. Il se terminait d’un côté par une brosse aux poils durs, de l’autre, par une pointe ronde toute simple, mais l’instrument se révélait suffisamment lourd pour convenir à l’Adhan.

Cellendhyll empoigna le manche en bois de sa main gauche, à son point d’équilibre. Il fit tournoyer son arme improvisée tout en redressant le bras. Le balai passa de sa senestre à sa dextre sans la moindre rupture de rythme. De ses grandes mains, il le fit s’élever au-dessus de sa tête, le plongeant ensuite dans son dos pour mieux le faire jaillir devant lui, en cercles verticaux de plus en plus

appuyés. Il stoppa net son mouvement, inversa les rotations, puis se mit à faire passer le balai de sa main gauche à sa main droite et vice versa, toujours plus vite. Pour finalement se fendre sur le côté, le corps arqué en équilibre parfait, le balai immobilisé en arrière, en travers sur son épaule, maintenu dans sa senestre.

N'importe qui eût semblé un peu ridicule à agiter ainsi… un balai, mais l'Ange avait manié le morceau de bois avec une telle grâce, une telle maîtrise, qu'au lieu de provoquer des rires ou des moqueries, sa démonstration engendra un lourd silence.

Toujours en position, Cellendhyll étendit sa main droite devant lui, paume vers le ciel. Fermant ses doigts à trois reprises, geste éminemment moqueur, il invita Valien à débuter les hostilités.

Mortifié, le jeune homme se rua sur Cellendhyll, le corps étiré dans un estoc direct.

Cellendhyll se redressa d'un bloc. Son balai quitta l'arrière de ses épaules pour fuser dans une boucle sèche et descendante, giflant la lame de Valien de biais pour mieux la détourner, le déséquilibrant dans son élan. Alors Cellendhyll empoigna le manche à deux mains, et le projeta dans une nouvelle boucle vive, plus ample, qui retomba pour toucher cette fois son adversaire en pleine nuque.

Valien trébucha en avant mais parvint à éviter la chute. Il reprit son équilibre et se retourna pour charger dans un nouvel assaut constitué de quelques pas rapides pour revenir au contact, puis asséner un violent revers de lame.

Mais Cellendhyll avait bougé et la lame ne toucha que l'air. En retour, le balai tournoya une fois encore entre les mains de l'Adhan et Valien reçut un coup de brosse dans la mâchoire, suivi aussitôt après d'une frappe de l'autre extrémité, sèchement rabattue pour fouetter sa cuisse.

Acculé par le déshonneur, Valien ne désemparait pas, toutefois. Il délivra une flanconade vers la hanche gauche de l'Ange avant de changer de trajectoire et de remonter sa lame dans un coup de pointe fulgurant. Fulgurant pour les spectateurs du moins. L'Ange, lui, ne pouvait se laisser surprendre par ce genre de feinte.

Il frappa en riposte. Son balai fusa en diagonale haute pour détourner l’estoc de Valien vers le ciel. Cellendhyll enchaîna aussitôt pour faire pivoter le manche entre ses mains et le côté brosse remonta sur le côté pour frapper le noble en pleine joue.

Il aurait pu mettre fin au duel de trente façons différentes, avec ou sans balai. Il n’en fit rien, fermement décidé à donner une bonne leçon à son opposant en le ridiculisant. Ses frappes étaient appuyées, mais sans plus. Il jouait avec sa proie, comme l’assistance finit par s’en rendre compte.

Valien se battait sans réfléchir, sans vraiment construire ses assauts, et l’Ange commençait à se demander si ses instructeurs l’avaient si bien formé que cela.

— Ce n’est pas donné à tout le monde de se faire rosser par un balai ! railla-t-il.

Il savait pertinemment que l’ego surdimensionné du jeune seigneur ne pourrait que s’enflammer d’une telle moquerie.

Pour preuve, dans un hurlement de dépit, Valien se lança une nouvelle fois en avant, balayant l’air de grands traits d’acier rageurs.

Cellendhyll laissa passer les deux premiers allers-retours, rompant tranquillement devant les mouvements désordonnés qui le menaçaient. Il détourna le troisième de la pointe arrondie de son arme grossière. Alors il fit un pas en avant et gifla Valien. La joue marbrée, le seigneur recula. Une veine pulsait en travers de son front altier, l’héritier était ivre de fureur.

Dans un cri de rage, Valien se rua une nouvelle fois sur l’Ange.

Le temps était venu de l’estocade finale.

Cellendhyll lança son balai très haut au-dessus de sa tête. Il fit un pas de côté pour éviter le trait d’acier qui se ruait vers son visage, coinça l’avant-bras armé de Valien dans le creux de son coude. Il effectua ensuite un mouvement en pivot et bascula le bassin vers l’avant. Incapable de résister à la prise de l’Adhan, Valien fit un soleil et retomba maladroitement sur les lombaires, le souffle coupé, laissant échapper sa rapière.

Cellendhyll se redressa, leva la main juste à temps pour récupérer son balai en plein vol, le fit tournoyer une dernière fois

avant de terminer son mouvement en plongeant le côté brosse contre la glotte de Valien.

Il appuya juste assez fort pour faire sentir au noble que s'il le voulait, il pouvait lui broyer la gorge sans merci aucune.

Puis, sans lâcher sa prise, il se pencha sur son adversaire et lui cracha à mi-voix :

— Regarde ce que je t'ai infligé avec un simple balai, alors imagine le calvaire que je te ferais subir avec une lame… La prochaine fois que tu maltraites une servante, que ce soit la mienne ou une autre, je t'ouvre le ventre. Compris ?

Dans le regard de Valien, baignant de fureur et d'étonnement, l'Ange put constater que le message avait porté. L'héritier chercherait peut-être à se venger de lui mais au moins il n'importunerait plus Cythéria.

Personne n'osa applaudir la punition infligée au jeune seigneur. Toutefois, une rumeur approbatrice bourdonna au sein de l'assistance avant de s'éteindre. Peu désireux d'affronter la réaction de Valien face à sa défaite, les spectateurs s'égaillèrent, chacun reprenant le cours de sa journée.

Cellendhyll se détourna du jeune homme, qu'il écrasait de son mépris. Au passage, il rencontra le regard de la femme rousse qui fulminait du traitement indigne infligé à son fiancé. Elle lui décocha une grimace de dédain – à laquelle il répondit d'un sourire ironique –, avant de se porter au chevet du vaincu. Ce dernier la rejeta d'un revers rageur. Son beau visage était fissuré par une grimace de haine. Hormis ses quelques contusions, l'héritier des Ingvat n'avait d'autre véritable blessure que celle causée à son amour-propre bafoué. Mais c'était là une plaie cuisante qui ne cicatriserait pas de sitôt.

Les gens se dispersaient dans un brouhaha bon enfant. La démonstration offerte par l'Adhan avec un simple balai allait alimenter les ragots du palais pendant une bonne semaine. C'était là une aubaine, tant pour les gens du commun que pour les seigneurs.

L'homme aux cheveux d'argent quitta les lieux, un nouveau coup d'éclat ajouté à sa sulfureuse légende.

Priam se tenait dans l’encoignure d’un balcon, à l’étage supérieur. Il avait assisté au duel dans ses moindres détails.

Tu viens de te faire un ennemi dangereux, Cellendhyll. J’attends de voir comment tu vas gérer la suite.

CHAPITRE 26

Une autre ferme. D’autres cadavres. Le Mal avait frappé une troisième fois les colons des terres du Nord.

Le regard las du lieutenant Queho erra sur les forêts pictes, de l’autre côté du fleuve. Il ne remarqua rien de particulier. Son attention revint sur les dépouilles des suppliciés. De nouveaux cauchemars en perspective. Cette fois, c’était la famille Dumars qui s’était fait massacrer. Les enfants avaient subi le même traitement que leurs parents. Leurs petits visages étaient tordus par une peur et une souffrance extrêmes.

Les guerriers de sa patrouille restaient en retrait. Aucun d’eux n’avait le cœur à s’approcher du carnage. Qheho les avait envoyés relever des traces sur la rive et autour de la ferme. En vain. Pas le moindre indice, comme les fois précédentes.

Queho se sentait glacé de l’intérieur. Celui ou ceux qui avaient commis ces crimes ne s’arrêteraient pas là, il en était à présent persuadé. Tout comme il savait que le colonel Imbramus imputerait ce nouveau forfait aux Pictes. Mais Queho pour sa part, continuait de douter de la culpabilité de ces derniers. Toutefois, il n’avait aucune preuve à fournir de leur innocence. Il avait envie de hurler d’impuissance.

Le jeune officier devait réagir mais ignorait comment. Imbramus resterait sourd à ses arguments, il le savait. Il examina une nouvelle fois les runes cristallisées figurant sur la façade de la ferme. Il sortit son carnet et entreprit de recopier les dessins sanglants du mieux

possible. Il ne voyait rien d’autre à faire, le lieutenant manquait par trop d’expérience dans ce genre de crimes.

Quels déments pouvaient s’acharner ainsi sur des gens aussi paisibles ?

Queho ne parvenait toujours pas à se convaincre de la culpabilité des Pictes. Au contraire, même, il en doutait de plus en plus. Cette pensée le glaçait car elle signifiait que c’étaient d’autres entités qui s’attaquaient ainsi aux colons établis sur la frontière, au moins aussi redoutable que les Pictes.

La clé du mystère devait être cachée dans ces runes étranges qui couvraient les murs de la ferme, tracées à l’aide du sang des victimes. Il semblait au lieutenant qu’un seul individu en était l’auteur, encore qu’il n’ait aucune preuve pour l’affirmer. Un seul homme pouvait-il commettre ces atrocités à lui seul ? L’hypothèse devait être envisagée.

Et si les sauvages n’étaient pas les auteurs de ces massacres, qui d’autre ? Les Ténèbres utilisaient la magie du sang, tout le monde le savait. Ce qui faisait d’eux des suspects tout aussi valables que les Pictes. Cela étant, aucun Ténébreux n’avait jamais été repéré dans cette région isolée du Plan-Maître de la Lumière. D’ailleurs, à la connaissance du lieutenant, l’Ennemi n’avait jamais mis le pied sur les terres lumineuses.

De son côté, le colonel Imbramus semblait sourd à toute remise en question. Obnubilé par les Pictes, il les aurait tout aussi bien désignés coupables de la tombée du jour. Il ne ferait donc rien pour rechercher le ou les véritables coupables.

Le regard de Queho se raffermit. Il allait devoir agir, sinon plus jamais il ne pourrait se regarder en face.

CHAPITRE 27

Son duel achevé, Cellendhyll n’avait pas changé d’idée. Il tenait à voir ce Rugar de plus près. Il finit par se résoudre à demander son chemin à un page.

Tout en rejoignant l’aile sud du palais, il dut montrer son médaillon à trois reprises, mais on le laissa passer en paix.

Il longea deux casernes, une écurie destinée aux seuls usages militaires. Il finit par s’arrêter devant une grande porte d’acier renforcée sur laquelle était fixé un bouclier aux armes très particulières : une épée dressée lame vers le ciel, surmontée du soleil flamboyant de la Lumière. L’emblème du Nodus.

Cellendhyll frappa à la porte, la faisant résonner.

Un guerrier vint lui ouvrir. Les traits en lame de couteau, une bouche au pli mauvais, des yeux noirs, fiévreux. Une touffe de cheveux bruns ornait son crâne. Torse nu, musculature sèche, il était en sueur. Un réseau de tatouages verts, rouges et noirs entrelacés marquait sa peau, s’arrêtant à la base de son cou. L’homme paraissait bouillonner d’énergie. Cellendhyll scruta attentivement les tatouages avant de conclure qu’ils n’étaient que purement décoratifs et non pas d’essence magique comme ceux du peuple tucin.

L’Ange s’apprêtait à entrer. Mais au moment où il fit un pas en avant, le guerrier tatoué posa sa main sur son torse, lui bloquant le passage.

— Hé, tu crois aller où, toi ?

— Enlève ta main, ou je te la brise, répliqua Cellendhyll d'une voix glacée.

Le tatoué ricana :

— Tu sais où tu es, là ? Dégage.

Cellendhyll fit lentement pivoter sa tête pour assouplir les muscles de ses épaules. Il s'apprêta à passer à l'acte lorsqu'une voix tonna de l'intérieur.

— Viggo ! Laisse-le entrer.

Le guerrier ôta sa main de l'Ange, recula pour lui laisser le passage. Mais lorsque Cellendhyll franchit le seuil, il lui adressa une grimace de défi.

L'Adhan se retrouva face au commandant Rugar. La grosse moustache de ce dernier s'étirait dans un sourire accueillant :

— Bienvenue, l'Adhan ! Ne fais pas attention à Viggo, il s'est levé du mauvais pied. Viens, je vais te faire visiter les lieux.

Rugar mena Cellendhyll à travers une salle plus longue que large, très haute de plafond, qui ressemblait avant tout à un hangar. Sur l'une des longueurs, les inévitables râteliers d'armes. Masses, haches, sabres, épées, dagues, poignards, lances, lames de jet… Toute une déclinaison d'ustensiles propres à l'homme de guerre. Au-dessus des râteliers, un demi-étage en mezzanine avec des sortes de boxes pour s'isoler et prendre du repos.

Au centre de la salle divisée en grands carrés, deux cercles de combat, des tapis de sol, des agrès.

Sur l'autre longueur, un mur d'escalade qui montait jusqu'à la grande verrière qui constituait le plafond. Au fond, sur la droite, toute une série de matériel de musculation. Un homme était allongé sur un banc, torse nu comme Viggo, mais taillé comme un colosse, occupé à travailler ses pectoraux aux haltères.

Sur la gauche du hangar, un long couloir au fond duquel étaient accrochées des cibles de tir. En avisant le présentoir d'armes de tir à l'entrée du couloir, Cellendhyll comprit que les Nodus préféraient l'usage de l'arbalète à celui de l'arc.

L'endroit sentait le cuir, la sueur, la graisse d'arme. Aucune décoration, aucun signe de superflu.

Cellendhyll avait retrouvé son élément.

— Comme Constance te l’a dit, expliqua Rugar, je dirige les commandos nodus de l’Empire. Inutile de t’expliquer qui nous sommes, n’est-ce pas ? (Sans attendre de réponse, l’officier poursuivit :) Je dispose de cinq unités, chacune sous les ordres d’un officier. Quatre guerriers par unité, officier compris, et un mage. Tu savais que Constance a dirigé une section par le passé ? Elle faisait un sacré travail ! Pour le moment, deux de mes unités sont en mission, la troisième en exercices. Je ne te donnerai pas de détails, bien sûr, mais je sais que tu comprendras.

En plus du guerrier tatoué et du commandant, quatre hommes étaient installés dans la salle. L’officier supérieur les désigna un à un.

— Voici les membres de l’escadron Trident… Coben, le meneur de section. Il a une conversation déplorable mais c’est le moins mauvais que j’ai trouvé pour diriger le groupe.

Rugar faisait référence à un commando dressé derrière une longue table sur laquelle reposait tout un alignement d’épées longues et courtes, et de sabres. Cheveux très courts, noirs, une barbe rase encadrant son visage maigre, le lieutenant Coben examinait minutieusement chaque lame afin de vérifier son tranchant.

— Là, poursuivit Rugar, tu as Fenger. Il se prend pour un mage mais il est incapable de réchauffer une tasse de café !

L’homme dont parlait le commandant était nonchalamment installé dans un vieux fauteuil de cuir, les pieds posés sur une chaise. En guise de salut, il leva l’index, faisant jaillir une flammèche orangée au bout de son doigt. C’était le seul du groupe à avoir les cheveux longs, qu’il coiffait en queue-de-cheval. à l’instar de ses camarades, il était vêtu d’une tenue de cuir à vocation militaire, d’un gris mat à rayure latérale cobalt sur le pantalon, mais contrairement aux autres, au lieu de porter des bottes de cuir gras à bouts renforcés, le mage de combat préférait des bottines en daim.

— Il y a donc Viggo qui t'a ouvert la porte, et dans le fond, c'est Morten, il soulève de la fonte même en dormant !

Morten lâcha ses haltères et se redressa pour saluer d'un geste vague de la main. Noueux, la peau mate, de gros favoris bruns ombrant les lignes de sa mâchoire. Mais contrairement à la plupart des adeptes de la musculation, le colosse paraissait doté d'une souplesse satisfaisante pour un homme de sa taille.

— Et enfin, voici Berlok. C'est un fainéant comme j'en ai rarement vu. Je me demande bien pourquoi je le garde avec moi, après toutes ces années.

Le cinquième membre du commando était un petit homme au corps sèchement musclé d'un coureur de fond. La tête ronde, le crâne rasé, un bouc pointu ornant son menton, il se tenait accroché la tête en bas, en haut du mur d'escalade. Les yeux fermés, il semblait méditer.

Il s'était montré d'une telle immobilité jusque-là, que l'Adhan ne l'avait pas remarqué.

Ainsi apostrophé, le petit homme ouvrit les yeux et riposta d'une voix de basse, surprenante pour sa corpulence :

— Tu me gardes avec toi, commandant, parce qu'après toutes ces années, je suis justement le seul à pouvoir supporter tes humeurs, et parce que sans moi, tu ne saurais même pas distinguer ta droite de ta gauche.

Une amitié ancienne liait d'évidence le commandant et son subordonné.

Les présentations faites, Rugar engloba ses hommes d'un geste large de la main :

— Tels que tu les vois, ce sont tous de sacrés fils de pute mais ce sont *mes* fils de pute. Et les autres sont du même acabit, je les ai sélectionnés moi-même. Au combat, en territoire hostile, tu ne trouveras pas mieux.

L'Ange apprécia la manière dont l'officier parlait de ses hommes. Il avait lui-même éprouvé une fierté identique mêlée d'affection envers sa propre escouade, celle des Spectres.

Effectivement, la section du Nodus avait l'air de ce qu'elle était, une bande de durs à cuire, de vrais guerriers rodés par l'expérience

et le contact permanent du danger. Des guerriers et mieux encore, des survivants.

Cellendhyll avait le même genre de regard que ceux des commandos. La même démarche. La même manière de sonder son environnement. Il aurait pu faire partie des leurs.

— Je ne te fais pas visiter mon bureau, poursuivit Rugar, il est dans l'une des pièces à côté, mais je ne pense pas que ça soit bien passionnant. Par contre, puisque tu es là, tu veux t'entraîner un peu ? Un petit combat en trois manches ?

Le chef du Nodus désigna un cercle de lutte. L'Ange opina, incapable de résister à ce genre de défi. Car c'était un défi, il n'en doutait pas. On allait le tester. Et pour se faire respecter par des individus comme ceux du Nodus, il ne pouvait se permettre de reculer.

— Qui veut *s'entraîner* avec l'Adhan ? s'exclama Rugar.

— Moi.

La voix de Viggo avait claqué comme un fouet, agressive.

Cellendhyll ôta son pourpoint et sa tunique, déposa ses lames, et se dirigea vers le cercle de combat. Viggo fit jouer ses bras et ses épaules tatouées pour les assouplir et approcha du ring. Les deux guerriers montèrent sur l'arène sans se quitter des yeux.

Cellendhyll se tourna vers Rugar, s'apprêtant à demander quelles étaient les règles en vigueur, comme il était d'usage, lorsque Viggo le prit totalement au dépourvu. Au lieu de saluer, à peine avait-il posé le pied sur le cercle de combat que le commando se ruait sur Cellendhyll et le frappait d'un crochet du gauche en plein visage.

L'Ange fit un tour sur lui-même et se retrouva à quatre pattes sur le sol.

— Un ! tonna Viggo, le poing levé au ciel.

Te faire surprendre ainsi par un commando de la Lumière. Quel crétin tu fais, mon pauvre Cellendhyll !

— Il ne s'agit pas de s'arracher les yeux ou le nez, messires, annonça Rugar d'un ton léger, comme si rien ne s'était passé. Un affrontement amical entre gens de bonne compagnie, rien d'autre.

Cellendhyll secoua la tête pour reprendre ses esprits.

Amical ? ça en a bien l'air !

Du coin de l’œil il aperçut Viggo qui revenait à la charge, prêt à le frapper d’un coup de botte.

Toujours au sol, l’Ange se tortilla pour se mettre sur un genou et agripper le pied du commando en plein vol. D’un mouvement des deux mains, il tordit la jambe de Viggo. Ce dernier décolla du sol pour accompagner le mouvement. Alors Cellendhyll se redressa tout en repoussant la jambe de son adversaire. Viggo se reçut sur les avant-bras, effectua une roulade avant et se releva pour se replacer aussitôt en position de combat, face à l’Adhan.

L’Ange refusa de recourir à l’usage du Zen ou du Hyoshi’Nin, il n’avait aucune envie de dévoiler aux yeux des Nodus ses techniques secrètes. Mais il ne tenait pas non plus à se faire démolir par le commando, or Viggo semblait bel et bien avoir ce but en tête.

Le commando se rua sur lui et cogna du revers de la main, touchant l’Ange à la pommette. Avant qu’il ne puisse doubler d’un fouetté du pied, Cellendhyll riposta d’un coude de coude en piston dans le creux de l’épaule. Viggo le repoussa d’un coup de genou et enchaîna d’un coup de tête. Cellendhyll gifla la tempe du commando pour détourner son assaut et poursuivit d’un enchaînement pied-coude. Viggo esquiva la botte et contra le coude en percutant l’Ange de l’épaule. Le commando prit une garde de boxeur et revint à l’attaque en décochant des crochets secs et ravageurs. Les avant-bras ramassés autour de sa tête, légèrement plié en avant, les abdominaux bandés, Cellendhyll laissa passer la grêle de coups. Et lorsque Viggo reprit son souffle, il le renvoya en arrière d’un coup de botte en plein torse. Viggo accusa le choc et revint au contact, un sourire mauvais au coin des lèvres.

Il asséna alors une manchette au niveau du cou. L’Ange para de l’avant-bras et sa main droite fusa, les doigts raidis, pour poinçonner le plexus solaire de son adversaire. Le Nodus détourna la tentative de son coude, pivota sur lui-même, une jambe en appui, l’autre fléchie en équerre. Atteint d’un coup de pied retourné dans les reins, Cellendhyll trébucha vers l’avant. Viggo changea de pied d’appui, et sa jambe opposée gicla vers le haut pour broyer les côtes de l’Adhan. Ce dernier se baissa sur les talons, laissant

l’attaque se perdre au-dessus de sa tête. Dans le même élan, d’un revers de l’avant-bras, il balaya la jambe d’appui de Viggo.

Au moment où le guerrier tatoué s’effondrait sur le dos, l’Ange se redressa d’une torsion et balança au commando un violent coup de coude dans le menton, puis une manchette dans le tympan droit. Il se laissa tomber sur l’estomac de son adversaire, bloqua sa mâchoire de sa dextre et releva sa senestre, en oblique.

Il était prêt à frapper, à plonger ses deux doigts raidis dans les yeux vitreux de Viggo, avant de les lui arracher. Il avait basculé dans l’ivresse du combat. Rien ne comptait plus que de vaincre.

Un rictus enlaidissant ses traits, *in extremis*, l’Ange suspendit son geste. Sans relâcher sa prise, il toisa Rugar bien en face.

Si je veux, je le tue.

Tel fut le message que son regard allumé d’un feu cruel envoya à l’officier.

Rugar hocha imperceptiblement la tête à l’attention de l’Adhan.

Le message est reçu.

— L’Adhan remporte la deuxième manche et de ce que je vois de notre ami Viggo, également la troisième. Victoire pour lui.

Alors Cellendhyll relâcha son bras et, d’une bourrade, repoussa son adversaire sur le côté.

D’un gros rire, Rugar dénoua la tension qui avait envahi la salle. Les chants de la victoire résonnaient en l’Adhan, contrebalançant la brûlure de ses meurtrissures. Il se redressa, parcouru par cette vague formidable, exaltante, qui vous laissait croire un instant que vous vous trouviez sur le toit du monde, éclaboussé d’une énergie sans pareille.

Viggo reprenait ses esprits. L’homme savait encaisser. L’Ange en connaissait des bien plus costauds que lui qui seraient encore au tapis. Un peu chancelant, le commando du Nodus parvint à s’asseoir, faisant preuve d’un effort de volonté remarquable.

Cellendhyll se pencha sur lui et tendit sa main pour l’aider à se relever.

— Sans rancune ?

Le commando le regarda intensément. Puis, un sourire naquit sur ses lèvres :

— Sans rancune, l’Adhan. C’était de bonne guerre.

Il saisit la main de l’Ange.

— Beau combat, estima Morten d’un hochement de tête.

— Qu’est-ce que tu as pris, mon pauvre Viggo ! se moqua Fenger.

Mais la remarque du mage n’était qu’une marque de complicité.

Toujours perché la tête à l’envers, en haut de son mur, Berlok tapa doucement dans ses mains en guise d’approbation.

Le geste de Cellendhyll – et sa prestation – lui avait valu le respect des Nodus.

— Dis donc, l’Adhan, puisque tu sembles savoir te débrouiller… proposa Rugar. Je ne promets rien mais je verrai avec Priam s’il m’autorise à t’emmener sur l’une de nos missions. Cela devrait t’intéresser un peu plus que la chasse au sanglier, non ?

— Et comment ! répliqua l’Adhan en se rhabillant.

Il ne voyait pas de raison de cacher son enthousiasme.

Rugar commençait bel et bien à lui plaire.

— Parfait, je te tiendrai au courant, sourit le commandant.

— Tu reviens quand tu veux ! déclara Coben tandis que Cellendhyll franchissait le seuil.

Un sourire naquit sur les lèvres de l’Ange. Il avait passé le test.

Constance vint comme convenu le chercher pour l’emmener à la séance du conseil de Priam. Cellendhyll lui trouva les traits tirés, comme si elle avait passé une mauvaise nuit. Il n’osa toutefois lui poser de questions.

Toute trace de gêne semblait effacée. En dépit de sa mine, la jeune femme avait retrouvé sa bonne humeur habituelle et traitait Cellendhyll tout aussi chaleureusement qu’auparavant. Quant à l’Ange, s’il cherchait en lui des traces de culpabilité pour avoir couché avec Cythéria, il n’en trouva pas.

Constance avisa les meurtrissures sur le visage de l’Adhan, et elle s’exclama :

— Qu’est-ce que je viens d’apprendre ? Tu t’es battu en duel avec Valien d’Ingvat ? Avec un balai ?

Cellendhyll haussa les épaules :

— Je l'ai surpris à agresser Cythéria dans un couloir, alors je l'ai calmé d'un coup de tête. Et plus tard, quand je l'ai recroisé, il m'a provoqué en duel. J'en ai profité pour lui donner une bonne leçon, histoire de lui apprendre à respecter les femmes. Si Valien a deux sous de jugeote, il s'en tiendra là. Sinon, tant pis pour lui.

— Mais pourquoi un balai ?

— J'ai trouvé ça amusant, sur le moment.

— Les hommes ! soupira la Phœnix en roulant les yeux. Enfin… dès que je vois Priam, j'en profite pour lui faire un rapport et demander des sanctions envers Valien.

— Certainement pas, répliqua l'Ange d'un ton catégorique. La sanction, je m'en suis occupé, et je ne doute pas que l'Empereur soit d'ores et déjà au courant de ce qui s'est passé.

— Je pense que…

— Winter, la coupa Cellendhyll d'un ton sans réplique, je croyais te l'avoir dit, je règle mes affaires moi-même, sans avoir à me réfugier derrière ta protection ou celle de ton seigneur. Ne t'en mêle pas, je te prie.

— Je laisse tomber, plia la Phœnix. Tu es bien trop têtu pour moi, bougre d'Adhan ! Mais attends, c'est Valien qui t'a ainsi marqué le visage ? On m'a rapporté qu'il n'avait pas réussi à te toucher une seule fois.

— Non, gloussa Cellendhyll. Je dois ça à Viggo, un guerrier du Nodus.

— Parce que en plus tu t'es battu avec Viggo ? s'exclama Constance en levant les yeux au ciel. Cellendhyll, tu es vraiment impossible ! Une minute… dans quel état l'as-tu laissé, celui-là ?

— Quand je l'ai quitté, il était un peu patraque, révéla Cellendhyll en dévoilant ses dents d'ivoire. Mais désormais, il me respectera… J'avais un message à faire passer aux membres du Nodus. C'est fait à présent.

Constance lâcha un profond soupir :

— Tu as raison au fond, tu n'as nul besoin que je te serve de chaperon. En fait, ce sont ceux qui sont assez inconscients pour s'attaquer à toi que je dois protéger !

Tandis qu'il suivait la jeune femme, l'Ange se demanda si Priam le faisait venir pour le réprimander pour son duel avec Valien. Si tel était le cas, il ferait front.

La salle des débats où le Patriarche recevait ses barons – son conseil restreint – était située dans l'aile centrale du palais, au rez-de-chaussée. Elle était taillée dans une pierre pâle et mate, qui diffusait une agréable fraîcheur. Perçant les murs, de hauts vitraux aux teintes douces figuraient les saints défendeurs de la Lumière.

Le conseil délibérait au centre de la pièce, un rond creusé dans la pierre, au-dessus duquel on avait dressé une estrade. Sur cette estrade, reposait une table en bois blanc, en forme de fer à cheval inversé derrière laquelle s'installaient les seigneurs barons et leur monarque. En face des seigneurs, devant le creux du fer à cheval, était installé un pupitre destiné aux dépositions d'éventuels témoins ou autres requérants.

Des marches montaient vers une série de gradins destinés aux spectateurs. Les soirées festives de Priam intéressaient bien plus les gens de Tygarde que les délibérations politiques ; la salle n'était qu'au tiers pleine.

Ils s'installèrent sur l'un des gradins du premier rang au moment où l'huissier de l'Empereur venait de sonner la cloche. La séance n'allait pas tarder à commencer.

L'Empereur n'étant pas encore présent, l'Ange en profita pour détailler les fameux barons.

Angraven, baron de l'Ouest, affectionnait le bleu, comme pouvait en attester sa tenue en trois tons. Le crâne dégarni, le menton pointu, il fixait le plafond d'un air rêveur, perdu dans ses pensées.

Ingvat, baron de l'Est, père du fallacieux Valien. Impossible de dire si le seigneur avait eu vent du duel et s'il en voulait à l'Adhan. Le visage mince d'Ingvat, aussi altier que celui de son fils, était figé en un masque d'aimable condescendance. Son costume vert d'eau en soie devait être le comble de la mode.

Beldovar, baron du Nord. Un homme trapu, au regard agressif, le cheveu et la barbe charbonneux. Vêtu de cuir épais, contrairement à ses pairs, il semblait plus à sa place sur un champ de bataille qu'à un conseil de nobles.

Néfias, baron du Sud. Couvert de brocart luxueux aux tons mordorés, il était bâti tout en rondeurs, affichant une barbiche blonde et huilée. à son maintien que l'on aurait pu qualifier de maniéré, il était facile de le considérer comme un homme de peu de volonté. Ses petits yeux perçants, d'un gris mat, contredisaient totalement cette interprétation.

Cellendhyll n'eut pas le temps d'aller plus loin dans son examen. Annoncé par un chambellan, Priam entra et prit place tandis que ses sujets le saluaient. Le souverain fronçait ses sourcils. Sa voix s'éleva, rocailleuse et directe :

— L'ambassade des Ténèbres vient de nous faire parvenir ce pli officiel. Je viens d'apprendre un fait surprenant. Le Père de la Douleur semble avoir décidé une trêve. Oui, je dis bien, une trêve… au terme de laquelle il escompte entamer des pourparlers de paix. Du reste, le rapport du Conseil de la Lumière joint à la déclaration va dans ce sens. Il semblerait que nos pires ennemis aient cessé toute hostilité à notre égard. Ils se sont retirés de seize Plans annexes que nous leur disputions. Ils ont annulé tous les sièges en cours de nos places fortes. Ils se sont contentés de renforcer leurs positions les plus stratégiques mais c'est tout…

Priam marqua une pause et ajouta :

— Que mijote le Père de la Douleur, je me le demande. Car, je ne peux croire qu'il veuille cesser la guerre.

Les seigneurs se regardèrent, figés par la surprise.

Cellendhyll en profita pour se redresser. Il annonça d'une voix tranquille :

— Il n'y a plus de Père de la Douleur.

Son assertion provoqua une certaine stupeur.

— Par la Sainte Lumière, qu'en savez-vous ? riposta le baron Ingvat avec dédain.

L'Adhan le contempla de cet air sauvage qui le caractérisait et qui allumait ses iris d'un feu redoutable :

— Le Père de la Douleur n’était qu’un démon travesti qui a leurré les Ténébreux durant tout son règne, répliqua-t-il sèchement. Il a été démasqué et renvoyé sur son Plan d’origine par le roi Arasùl, qui règne à présent sur les Ténèbres. Et quant à moi, j’étais aux premières loges, j’ai affronté les seigneurs ténébreux et je les ai abattus.

Un ricanement incrédule s’éleva derrière lui, provenant de l’assistance installée plus en hauteur sur les gradins. Sans daigner se retourner, l’Ange gronda :

— Celui qui me traite de menteur devra m’en rendre compte.

Le ricanement s’étrangla net.

— Pour ma part, Cellendhyll, je te crois parfaitement capable de vaincre les seigneurs ténébreux et je ne doute pas de tes propos, sourit Priam, visiblement amusé.

Si l’Empereur était surpris par les révélations de l’homme aux cheveux d’argent, il le camouflait fort bien.

Un silence écrasant suivit sa tirade. Cellendhyll se rassit.

— Il faut lancer une offensive contre le Plan ténébreux, finit par s’écrier Angraven d’un ton exalté. Songez, le Père disparu, les seigneurs de guerre éliminés, l’armée de l’ennemi doit être totalement désorganisée. Il faut frapper maintenant, nous ne trouverons pas de meilleur moment !

— Qui sait, si justement ce n’est pas le but recherché par cet Arasùl ! le contra aussitôt le baron Ingvat. Cela peut aussi bien être un piège. Arasùl a retiré ses troupes du front pour les cacher autour de Mhalemort et dès que nous débarquerons là-bas, ils nous submergeront pour mieux nous massacrer.

Angraven accueillit l’argument d’un reniflement méprisant. Ingvat le foudroya du regard.

Les deux seigneurs étaient rivaux depuis si longtemps qu’eux-mêmes se révélaient incapables de se souvenir de la cause première de leur antagonisme. Ils s’opposaient en tout, ou presque.

Un brouhaha s’éleva aussitôt avec les remarques des deux autres barons, chacun parlant sans écouter les autres. Le baron du Nord, Beldovar, s’était rangé à l’avis d’Angraven, prônant une invasion

immédiate ; Néfias, baron du Sud, défendait l'opinion prudente d'Ingvat.

Des gradins, s'élevait le même concert de voix antagonistes.

L'Ange observait cette agitation. Les bras croisés sur son torse massif, Priam restait impavide, mais l'Adhan crut distinguer une étincelle de malice dans ses pupilles. Comment le monarque pouvait-il supporter ces querelles ridicules et vaines ?

Priam décroisa les bras et frappa dans ses mains. C'était comme si le tonnerre avait frappé au milieu de la salle. Les barons cessèrent net leur dispute, calmés tout autant que les spectateurs. Et le silence retomba.

— Que penses-tu de notre situation vis-à-vis des Ténèbres, Cellendhyll ? relança Priam d'une voix posée.

L'Ange gratta sa joue rêche, le temps de trouver une réponse :

— Je connais fort peu Arasùl mais il n'a rien d'un imbécile, seigneur. Il m'a déclaré vouloir instaurer la paix avec vous, ce qui pourrait expliquer le retrait de ses troupes. Je ne l'ai pas vu assez longtemps pour dire s'il était sincère ou non.

Après un temps de réflexion, Priam déclara :

— En l'état actuel des choses, tout est possible. Je vais demander au conseil de la Lumière un rapport détaillé sur l'avancée de la guerre. Je lui demanderai également de préparer un plan d'invasion du territoire ténébreux. Mais en attendant d'en savoir plus, nous allons rester prudents et nous contenter de surveiller les mouvements des armées ennemies. Si cet Arasùl veut la paix, comme il l'affirme, il ne va pas manquer de nous envoyer un émissaire et je veux entendre ce que son envoyé va nous annoncer avant de me décider. Sur ce, vous pouvez disposer, j'ai une chasse au sanglier à préparer !

Le souverain mit fin à la séance dans la foulée. Les gens se levèrent, prêts à quitter la salle des débats.

— Oh, Cellendhyll… ajouta l'Empereur, tandis que l'Ange s'éloignait.

Ce dernier se retourna :

— Seigneur ?

— Tu manies fort bien le balai, l’Adhan, lui dit Priam en aparté, tout en lui adressant un clin d’œil.

CHAPITRE 28

La cour était pleine de bruits, d'hommes et de bêtes.

Les écuries du palais consistaient en un long bâtiment en U au toit d'ardoises bleutées, d'une cour centrale pavée, d'un corral, de stalles extérieures, d'un auvent sous lequel on ferrait les chevaux, une petite forge accolée, avec une série de meules de foin rangées dans des râteliers ventrus.

Une joyeuse pagaille régnait sur les lieux. Seigneurs, nobles dames, chevaliers et servants, pisteurs, palefreniers, tout le monde s'interpellait avec entrain. Les seigneurs de la cour se jetaient des défis amicaux, s'encourageaient, partageaient des outres de vin, tandis que les dames échangeaient les derniers potins de la cour, qui porteuse d'une ombrelle, qui d'un éventail, tandis que leurs serviteurs leur proposaient des boissons fraîches.

Ajoutant à ce brouhaha bon enfant, les chiens de meute aboyaient, réprimandés d'une voix affectueuse par leurs maîtres ; les chevaux que l'on préparait hennissaient, battaient du sabot, excités par l'animation ambiante.

Priam était présent, bien sûr, vêtu de gris et d'azur, énergique, tonitruant, il semblait d'excellente humeur. Constance et Cellendhyll allèrent le saluer mais il était trop occupé pour leur parler.

L'incontournable Valien était évidemment présent, habillé d'un splendide costume de cuir bleu pâle, entouré de ses compagnons les plus fidèles, plus occupés à boire qu'à vérifier le harnachement de

leurs montures. Sa fiancée rousse, en revanche, brillait par son absence. Valien ignora souverainement Cellendhyll et ce dernier fit de même.

Entourée d'une cour de jeunes seigneurs, la femme rouge attirait l'attention. Impossible de la manquer. Elle montait un magnifique hongre au blanc immaculé – une robe particulièrement rare – entièrement harnaché de cuir rouge et démontrait qu'elle avait une bonne assiette. Elle-même arborait un ensemble de cavalière cramoisi à brandebourgs noirs.

— Qui est-elle ? demanda l'Adhan à Constance.

La blonde suivit son regard et répondit :

— La comtesse Inès de la Fère. Méfie-toi d'elle, grimaça la blonde. C'est une croqueuse d'hommes. Et ce n'est pas par jalousie que je te dis ça, tu peux me croire !

— Quel pouvoir a-t-elle au palais ?

— Elle est très riche, et détient des intérêts tant dans la baronnie de l'Est que dans celle du Sud. La comtesse est de toutes les fêtes, on la surnomme la reine de la nuit et les réceptions qu'elle organise sont fréquentées par le gratin de la cour. Mais sous ses dehors de noceuse, elle possède une grande influence. Les rumeurs prétendent qu'elle est la maîtresse de l'Empereur, mais je n'ai jamais constaté quoi que ce soit qui puisse le confirmer. On la dit très liée avec le baron Ingvat, des terres de l'Est, et qu'elle oriente sa politique au conseil. J'incline à croire cette rumeur.

Tout en parlant, Constance avait conduit l'Adhan jusqu'aux écuries proprement dites, afin qu'on lui fournisse un cheval. Laissant l'Ange aux bons soins du maître-palefrenier, la Phœnix alla retrouver sa propre monture, qu'à l'instar de Cellendhyll, elle tenait à préparer elle-même.

Le maître-palefrenier demanda respectueusement à l'Adhan son niveau de monte et s'il voulait un cheval tranquille ou plus près du sang. L'Ange répliqua qu'il savait monter et qu'il préférait un étalon. Quitte à galoper, autant le faire pleinement, sur un cheval fougueux.

Le maître-palefrenier envoya un aide préparer la monture choisie pour l'Ange. Il proposa ensuite une paire d'éperons à Cellendhyll, mais ce dernier les dédaigna en grimaçant ; il n'avait pas grande estime pour ce genre d'instruments. Constance revint d'une stalle, une jument isabelle à la longe. Ils patientèrent devant le seuil de l'écurie en échangeant quelques mots. L'attente commençait à se faire longue et Cellendhyll se demandait ce que fabriquait le lad. Le palefrenier en chef finit par aller voir lui-même.

Priam, de son côté, s'impatientait. Les maîtres chiens et leurs meutes avaient déjà pris de l'avance. Sans prendre le temps de vérifier si tout le monde était prêt, il monta sur un grand cheval gris pommelé et donna le signal du départ.

L'expédition sortit de la cour et franchit les portes est du palais au petit trot.

— Va, dit Cellendhyll à Constance, je te rejoins.

— Tu es sûr ?

— Mais oui, voyons. Tu ne me crois quand même pas incapable de vous retrouver ?

La Phœnix galopa pour rejoindre l'Empereur, et à son tour, elle quitta la forteresse.

Enfin, quelques minutes plus tard, le lad revint, amenant à la longe un grand cheval noir, un étalon à la puissante carrure, le chanfrein marqué d'une étoile grise. Avec son retard, l'Adhan n'avait plus le temps d'inspecter sa monture. Il prit juste le temps de vérifier la tension de sa sangle, et sauta en selle d'un bond souple. Il déplaça une de ses jambes en arrière, donna une impulsion et lança l'étalon noir à la suite des autres.

L'expédition s'était mise au petit galop en direction des forêts du sud-est dans un joyeux désordre ponctué d'exclamations et de rires. Ainsi lancé, le groupe de chasse traversa une série de prés avant de s'engager dans un bois de chênes rouges aux travées encadrées de broussailles.

Comme les autres, Cellendhyll galopait d'un bon train. Son cheval avalait les lieues à puissantes foulées, comblant son retard. Mais alors que l'Adhan s'engageait dans la forêt à la suite des autres, les chiens se mirent à aboyer vers l'est, suivis du chant criard des cors des pisteurs. Trois sangliers venaient d'être repérés. Le désordre s'empara de l'expédition de chasse qui se scinda en différents petits groupes éparpillés à travers la sylve.

L'Adhan ne repéra ni Constance, ni Priam. Il hésita à suivre le mouvement des autres cavaliers qui se ruaient dans la direction des cors. Cellendhyll se moquait bien de ce genre de trophée.

L'Ange emplissait ses poumons de l'air frais de la forêt, chargé d'humus. Il était heureux de chevaucher ainsi, libre de toute allégeance, et cela lui suffisait amplement. Nul besoin de réfléchir à son destin, à penser au Chaos, à Morion, à ses rapports avec les femmes. Juste savourer le moment présent.

Il continua droit devant lui. Les bruits de la traque commencèrent à s'estomper, remplacés par le babil énergique des volatiles haut perchés.

La forêt l'entourait, plantée de hauts arbres au feuillage bruissant sous le vent.

Brusquement, l'étalon noir plaqua ses oreilles en arrière et se mit à claquer des dents, agressif. Un comportement par ailleurs inexplicable, car l'Adhan ne voyait rien de nature à le menacer. L'étalon eut un sursaut puis donna de grands coups de tête sur les côtés. Devenu fou furieux, il partit au galop, trop puissant pour que Cellendhyll puisse le maîtriser.

Au même instant, la sous-ventrière de l'Ange se rompit. Privée de sangle, la selle et son tapis se mirent à glisser sur le côté. Cellendhyll se rattrapa *in extremis* en se penchant sur l'encolure mais perdit ses rênes.

Il s'empressa de quitter ses étriers tout en empoignant la crinière. La selle glissa tout à fait et tomba, l'entraînant avec lui sur le côté. Il parvint à se déhancher pour ne pas s'empêtrer dans la selle, puis frappa des deux pieds sur le sol pour prendre son élan et sauta sur le

dos du cheval. Ce dernier tenta de le mordre au passage, mais l'Ange parvint à se pencher de l'autre côté de l'encolure.

Il se redressa, empoigna à nouveau la crinière de l'étalon et serra les jambes pour garder son assiette. Ballotté comme il l'était, il était incapable de reprendre les rênes.

Le cheval n'était plus lui-même. Soudain métamorphosé en bête féroce, il se cabra, rua, tourna sur lui-même, résolu à jeter à terre son cavalier pour mieux le piétiner. Il n'attendait qu'une chose, le massacrer avec ses sabots. Cellendhyll ne devait pas lui en donner l'occasion, et pour cela, il devait rester sur son dos.

Il tenta de garder son bassin le plus souple possible pour absorber ruades et soubresauts. Les jambes plaquées contre les flancs de l'étalon, les mains agrippées à sa crinière, l'Ange se contenta de rester à cru, mobilisant toutes ses réserves d'énergie et de volonté pour ne pas tomber.

L'étalon piqua une pointe de vitesse et freina brusquement des quatre fers.

Cellendhyll déjoua sa manœuvre en se rejetant en arrière, les abdominaux tendus à l'en brûler. Le destrier tourna encore sur lui-même mais les jambes de l'Adhan tenaient bon. Alors il se cabra avant de se laisser tomber en arrière dans le but de broyer Cellendhyll sous son poids. L'Ange bondit sur le côté, amortissant sa chute d'une roulade. L'étalon s'écrasa sur le sol et se contorsionna aussitôt pour se remettre sur pied. Cellendhyll se redressa d'un sursaut des reins et se jeta à nouveau sur son dos. Essayer de fuir un cheval fou furieux eût été un suicide. Il lui restait deux choix. Abattre l'animal ou le tenir en échec le temps qu'il s'épuise.

L'Adhan aimait trop les chevaux pour en tuer un s'il pouvait l'éviter.

Constatant que ses efforts étaient vains, l'équidé relança son galop furieux. Il traversa la forêt, rasant les arbres, sautant par-dessus troncs et fourrés, espérant déloger son cavalier à force d'efforts. Cellendhyll sentait ses deux cœurs battre à tout rompre.

S'il tombait, c'était la mort assurée.

Le père de Cellendhyll possédait un élevage dans les terres du Nord. L'Ange galopait à six ans, il débourrait les chevaux rétifs à douze.

Il ne tomba pas.

Le mieux était de lui faire quitter la forêt afin d'éviter de se faire écrabouiller contre un arbre. Mais pour avoir une chance de diriger la course du cheval, il devait récupérer les rênes. Celles-ci pendaient au bout de sa bouche, ballottées de droite à gauche par les mouvements puissants de l'étalon.

Le noir échoua à fracasser Cellendhyll contre un chêne. Alors, il se cabra une nouvelle fois, réitérant sa tentative précédente. L'Ange n'attendait que ce moment. Il sauta à terre, laissant le cheval chuter sur le dos. Et tandis que l'équidé se retournait pour se relever, l'Ange était déjà sur lui. Sa main jaillit dans un mouvement de faux et accrocha les rênes. Cellendhyll poursuivit son élan, passa les rênes autour du cou de l'étalon et bondit de nouveau sur son échine au moment où ce dernier s'ébrouait. L'Adhan passa les rênes à ses doigts, s'agrippa à la crinière et talonna l'animal.

Plutôt que d'essayer vainement de ralentir le train, il donna des jambes pour inciter sa monture à partir au grand galop. à ce rythme endiablé, elle se fatiguerait plus vite et serait incapable de se cabrer.

Ils sortirent de la forêt dans un train d'enfer, vers l'ouest, et traversèrent un pré couvert de coquelicots. L'étalon allait trop vite pour ruer. Cellendhyll orienta la galopade vers une colline. Le cheval avala la pente et galopa encore un bon quart d'heure avant que, vaincu par la fatigue, il ne cesse le combat, passant de lui-même au pas.

Toujours sur ses gardes, Cellendhyll lui flatta l'encolure, le rassura de mots doux. L'animal tremblait des efforts intenses qu'il avait faits mais semblait avoir perdu toute humeur belliqueuse. Tout en le surveillant du coin de l'œil, l'Adhan mit pied à terre, vérifia que l'équidé ne s'était pas blessé aux jambes, ni qu'il avait un caillou sous les sabots.

Il ne comprenait pas l'affolement du cheval. Ni comment sa sangle avait pu céder ainsi. En se redressant vers l'étalon, il vit qu'un filet de mousse jaunâtre lui sortait des naseaux.

Voilà qui changeait tout.

Les traits de l'Adhan se contractèrent en un rictus agressif. Cette mousse signifiait que la furie de l'étalon avait sans doute été provoquée par une décoction. L'Ange comprit enfin pourquoi on avait tant tardé à lui préparer son cheval. Celui qui voulait lui nuire ne voulait pas qu'il puisse vérifier son harnachement, tout bonnement parce qu'il venait de saboter sa sangle de selle.

Un acte malveillant.

La méthode l'étonnait toutefois. Brouillonne, hasardeuse, elle ne ressemblait guère aux attaques planifiées du Chaos. Du reste, l'Ange ne pouvait croire que Morion l'élimine ainsi, sans même l'affronter.

Cellendhyll conduisit sa monture jusqu'à un ruisseau qu'il avait repéré, en le tirant par les rênes. Il le fit boire, un peu, en profita pour lui laver les naseaux. L'équidé finit par se calmer tout à fait. Quoi qu'on lui ait fait ingérer, les effets néfastes s'étaient estompés et sa santé ne semblait pas menacée.

Cellendhyll se retrouvait seul en pleine campagne. Rien d'alarmant pour lui, il saurait aisément retrouver son chemin jusqu'aux écuries, mais il avait définitivement perdu la chasse.

Il s'assit dans l'herbe, patientant pour que le cheval prenne suffisamment de repos avant de galoper à nouveau.

Lui-même avait bien besoin de souffler. Son corps le brûlait, chacun de ses muscles ou de ses tendons protestant contre le traitement qu'il leur avait fait subir.

Il fallait le pouvoir de la lune pour que son cœur second puisse le guérir pleinement. Alors Cellendhyll fit le vide en lui et se plongea dans une transe légère issue du Zen. La transe lui permettrait d'ignorer un moment ses douleurs et renforcerait légèrement sa faculté à récupérer.

Lorsqu'il estima que sa monture et lui-même étaient suffisamment reposés, il se hissa sur le dos du cheval noir et le lança au petit galop. Se fiant à son sens de l'orientation pour rebrousser chemin, il finit par rejoindre la forêt. Il ne chercha pas à récupérer la selle. Il était sûr de son fait et n'avait nul besoin de preuve.

Ange, juge et bourreau, il allait régler l’affaire à sa manière.

L’Adhan traversa la forêt en sens inverse. Il allait bientôt en sortir lorsque les oreilles de son cheval se plaquèrent de nouveau en arrière, tandis qu’il se figeait ; il venait de repérer quelque chose dans le bosquet de saules situé sur leur droite.

Cellendhyll posa la main sur sa botte, dans laquelle était cachée sa Belle de Mort. Celui qui avait tenté de lui nuire venait-il achever le travail ?

— Ne craignez rien, annonça une voix cristalline et résolument féminine.

Inès de La Fère apparut derrière un bouquet d’arbres, juchée sur son hongre blanc.

— C’est donc vous, l’homme au balai, dit ensuite la femme en rouge d’un air charmeur.

L’Ange s’inclina galamment sur sa selle.

— En effet… ma dame.

— Un homme au balai, mais sans selle. Vous sortez de l’ordinaire, messire.

Cellendhyll pouvait enfin la détailler de plus près. Outre la sensualité agressive qu’elle exhalait, le visage arrondi de la comtesse de la Fère se révélait encore plus séduisant. Un piercing en rubis ornait délicatement sa narine droite. Sa bouche renflée semblait appeler au plus passionné des baisers. Mais Inès de la Fère n’était pas que sublime. Dans son regard d’ambre brillait l’étincelle d’une intelligence pénétrante.

Avait-elle un rapport avec ce qu’il venait de subir ? Cellendhyll estima que non. Il ne voyait pas de lien qui puisse les relier.

— Quelque chose me dit que notre rencontre n’a rien de fortuit, je me trompe ?

— Je guettais votre retour en effet, admit la comtesse. Je tenais à vous voir de plus près, en toute tranquillité.

— Et pourquoi donc ?

— On parle beaucoup de vous à Tygarde, messire de Cortavar. Les femmes, surtout. Ma curiosité éveillée, je voulais voir de quelle

étoffe vous étiez fait, de mes propres yeux, sans tenir compte des ragots de la cour.

— Et le résultat de votre examen vous plaît ?

— De ce que me disent mes yeux, et ils ne sont pas du genre à se tromper, vous êtes le genre d'hommes à éveiller l'intérêt des dames. Ce n'est pas d'étoffe dont vous êtes fait, mais d'acier. Il y a en vous une rudesse, une aura aux relents de danger tout à fait délicieuse.

Les iris d'ambre d'Inès pétillaient à présent.

— Que voulez-vous de moi, comtesse ? demanda Cellendhyll d'un ton neutre.

— Pour le moment, rien d'autre que le plaisir de faire votre connaissance, messire de Cortavar. Il me faudra cependant approfondir le sujet par un examen… plus intime. Venez donc me voir, pourquoi pas lors d'une des soirées que j'organise au Palais. Oui, ce sera parfait.

L'Ange ne répondit pas, méfiant.

Tous deux rejoignirent un groupe de cavaliers qui rentraient bredouilles de leur chasse. La comtesse se mêla à eux et parut alors totalement se désintéresser de l'Adhan.

Ce dernier se contenta de les suivre à bonne distance. Il n'avait aucune envie de frayer avec les relations de la femme en rouge, pas plus qu'avec elle.

Tout en chevauchant au petit galop, l'Ange caressait la pointe de son menton barbu. La question qu'il se posait était de savoir si la comtesse de la Fère lui faisait un tel charme pour ajouter une nouvelle proie à son tableau de chasse ou si elle avait un autre but en tête.

Bien qu'intrigué par l'intérêt de la femme en rouge, il n'avait aucune envie d'approfondir quoi que ce soit avec elle. Cellendhyll aimait les femmes franches, naturelles, portées sur l'action, et la comtesse de la Fère n'avait aucune de ces qualités.

La cour de Priam me semble de plus en plus ressembler au nid de frelons qu'est la citadelle du Chaos, songea-t-il.

Les hautes murailles de Tygarde se profilaient à l'horizon.

CHAPITRE 29

Cellendhyll n’avait pas le moins du monde oublié le sabotage de sa selle. Mais il tenait à agir sans témoins.

De retour aux écuries, il sauta à terre et tendit ses rênes à un page venu à sa rencontre. Le domestique n’osa pas le questionner sur son absence de selle.

La chasse était terminée. La cour était pleine de cavaliers et de piétons. Les chiens avaient été conduits au chenil. Les dépouilles pendantes de trois sangliers étaient exposées sur des trépieds. Priam avait abattu le plus gros d’entre eux. Il trônait à côté du cadavre de sa proie, félicité en chœur par ses sujets. L’Empereur rayonnait, buvant à la régalade à l’outre de vin qu’on venait de lui tendre, occupé à raconter d’une voix sonore le détail de sa chasse.

Constance se tenait en retrait des autres, les sourcils froncés. Constatant l’arrivée de l’Ange, son visage s’éclaira. Elle s’empressa de le rejoindre.

— Tout va bien ? Personne ne savait où tu étais passé, je commençais à m’inquiéter.

— J’ai eu un souci de selle mais rien de grave, la rassura l’Ange d’un ton léger. Si tu permets, je vais expliquer ça au maître-palefrenier. Je reviens.

Cellendhyll entra dans l’écurie. Le maître des chevaux lui tournait le dos, occupé à donner des ordres. Ce n’était pas lui que l’Ange cherchait. Il remonta l’allée qui menait aux stalles intérieures.

Celui qui avait préparé sa monture était occupé à balayer la litière souillée d'un box vide. Un homme grand et sec, aux tresses grises et tablier de cuir gras. Cellendhyll l'empoigna par le col de sa tunique et le plaqua violemment contre la paroi de pin. Comme par magie, sa dague sombre apparut dans sa main. L'Ange plaqua sa lame au tranchant rubis contre la gorge du palefrenier.

Ses lèvres retroussées dans une grimace sanguinaire, il s'exclama :

— Qui t'a payé pour trafiquer ma selle ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, tenta l'autre qui n'osait se débattre, le regard fuyant.

Cellendhyll gronda :

— Ne joue pas à ça avec moi.

— Il me fera chasser de mon poste, si je parle !

Cellendhyll ricana :

— Et moi, je vais t'ouvrir la gorge si tu ne parles pas. Choisis !

Pour appuyer sa sentence, il traça un trait sanglant sous la glotte du palefrenier.

— Je vais parler ! croassa l'homme. C'est le seigneur Valien d'Ingvat qui m'a payé. Il m'a menacé. Pitié !

Cellendhyll rengaina sa dague après l'avoir essuyée sur le col du palefrenier.

— Si j'apprends que tu as raconté notre conversation à Valien, je reviens te voir. Tiens-le-toi pour dit !

L'Adhan ressortit à l'air libre. Il chercha des yeux l'héritier du baron de l'Est, sans le trouver.

Ce n'est que partie remise, Valien.

Il rejoignit Constance.

— La chasse au sanglier t'a plu ? demanda-t-elle.

— Franchement non. J'adore chevaucher, mais pourchasser une bête dont on n'a pas besoin pour se nourrir, je trouve ça barbare.

— Aïe, l'Empereur adore la chasse, j'espère que tu sauras faire preuve de diplomatie s'il aborde le sujet !

L'Ange fit la grimace.

— En forme pour ce soir ? s’enquit encore la jeune femme.

— Qu’y a-t-il de prévu, au juste ?

— Une fête dans le genre de celle d’hier, bien sûr. Tels sont les usages à Tygarde.

Cellendhyll arbora une nouvelle grimace.

Constance éclata de rire :

— Tu sais que tu as des talents comiques ? Allez, si tu veux, on peut sécher les mondanités. L’Empereur ne s’en formalisera pas, il donne des fêtes tous les soirs. Justement, je pense à une chose : et si tu m’invitais au restaurant, comme tu l’as promis ?

— Je préfère nettement. J’imagine que tu connais un endroit adéquat ?

— Mais parfaitement, mon cher. Nous allons manger au bord du lac, ce sera parfait.

CHAPITRE 30

Tandis que Cellendhyll et Constance rejoignaient l'intérieur du palais, le calme était revenu dans la cour de l'écurie.

Une tête blonde émergea d'un tas de foin dressé à côté de la forge.

Chevelure tout ébouriffée, regard papillonnant derrière ses bésicles noires, c'était Maurice.

Le mystérieux bonhomme regarda à droite, puis à gauche, tendit l'oreille. Un bruit de sabots mêlé de pas l'alerta. Deux palefreniers arrivaient du coin de l'écurie, leurs chevaux à la longe. La tête de Maurice disparut, comme happée par la meule.

Elle en sortit à nouveau dès les deux hommes partis.

L'homme-mystère prit le temps d'ôter une brindille de foin de sa narine droite, se cura l'oreille gauche et déclara d'une voix sourde et lancinante qui sonnait comme une mélopée :

— *De lourds nuages s'amassent sur l'Empire, Cellendhyll de Cortavar. Et ce que tu viens de vivre n'est rien d'autre qu'une péripétie. Tu vas bientôt te retrouver confronté au souffle dément de l'Ennemi. Prends garde aux périls qui t'attendent, Hors-Destin. Les tambours de la Guerre vont résonner.*

Prends garde aux faux-semblants, également, les traîtres qui te guettent ne t'épargneront pas.

Sa tirade déclamée Maurice reprit, cette fois d'un ton normal :

— J'ai moi aussi un voyage à effectuer mais pour cela, je dois semer mon maître.

Sur ces mots, il sortit de la meule. Il leva l’index et se mit à tourner sur lui-même, tout en chantonnant à mi-voix. Une lumière d’or pur naquit à hauteur de ses pieds, et gagna en intensité jusqu’à envelopper la silhouette dégingandée du mystérieux personnage.

Maurice tournoyait toujours, de plus en plus vite. Ses mouvements rotatifs s’accentuèrent encore d’un cran. La lumière l’avait transformé en une nuée de mana tournoyant. L’usage d’une magie étrangère à celle de la Lumière aurait dû faire hurler toutes les sentinelles spectrales de Tygarde. Il n’en fut rien. Quelle que fût la nature des pouvoirs étranges de Maurice, ils n’étaient pas détectables.

La nuée brilla avec encore plus d’intensité, enfla encore et encore jusqu’à disparaître dans une explosion silencieuse qui emporta Maurice loin, bien loin de l’île de la Source.

Ne resta bientôt plus de l’homme-mystère qu’un nuage de lumignons argentés qui s’égaillèrent pour aller se dissiper en touchant le sol.

CHAPITRE 31

L’entrevue avait lieu dans les appartements privés de la comtesse de la Fère. Séparé en deux paliers distincts, reliés par un petit escalier, le salon était décoré de blanc, de nacre et de crème, le sol couvert de tapis d’un brun presque noir.

Inès de la Fère était alanguie sur un sofa du niveau supérieur, ses cheveux sombres noués en une natte sévère ornée d’un nœud de satin rouge. La femme brune était habillée d’un vêtement très fluide, d’un rubis brillant, à mi-chemin entre la robe de soirée et le déshabillé, qui semblait glisser sur elle pour la caresser au moindre de ses mouvements.

En face d’elle, sur un grand canapé de cuir clair, son invité, Valien d’Ingvat, arborait l’un de ses costumes au luxe clinquant.

Sur un guéridon, à portée de main, un plateau, un carafon de liqueur, deux verres vidés.

— Je ne vois pas ce que vous trouvez à cette jument de Keelayn, remarqua la femme en rouge. Elle n’a aucune classe, aucune élégance. Une fille de basse noblesse, en plus. Sa conversation doit être d’un ennui…

— On voit bien que vous ne connaissez pas Keelayn, comtesse. Elle a tout autant d’esprit que de charme.

— J’en sais bien assez pour savoir qu’elle ne vous mérite pas, cette petite intrigante !

Valien se redressa sur le canapé pour mieux se jeter aux pieds de la femme en rouge.

— Un mot de vous, comtesse. Un seul mot et je suis à vos pieds. Keelayn n’est qu’une aimable distraction, vous le savez bien. Je l’abandonnerai sans une once de remords pour celle qui a su conquérir mon cœur !

— Je ne vous ai jamais caché ma position, Valien, répondit Inès dans un claquement de langue. Je ne serai jamais la femme d’un seul homme, je refuse de me laisser emprisonner de la sorte. Nos arrangements actuels me conviennent parfaitement, d’ailleurs. Nous avons l’avantage de la vie de couple sans les inconvénients.

— Je ne vous comprends pas, ma dame.

— En effet, je doute que vous compreniez ce qu’est une femme qui se bat pour rester libre dans un monde dominé par les hommes. Du reste, je ne vous ai pas fait venir pour parler de cela.

— Eh bien, puisque c’est ainsi, par la Lumière, je ne vois pas en quoi mes affaires avec Keelayn vous regardent !

La comtesse accueillit la réplique du jeune seigneur d’un geste languide de la main, avant d’enchaîner :

— Je vous avais demandé de vous renseigner sur Cellendhyll de Cortavar, discrètement. Pas de vous attaquer à lui ! Pourquoi le défier ainsi en duel ?

— Mon honneur l’exigeait ! se hérissa l’héritier. Comment osez-vous poser la question ?

— Pauvre Valien. Votre honneur, l’Adhan l’a piétiné avec un balai. Pourquoi ce défi ?

— Un point de désaccord entre nous, répliqua vaguement l’héritier.

Il n’avait aucune envie d’avouer une vérité qui ne ferait que l’enfoncer davantage.

— Un point de désaccord qui a failli vous coûter la vie ! Vous avez eu de la chance que l’Adhan se soit montré clément. De ce que je sais de sa sinistre réputation, c’est plutôt rare. Heureusement pour vous qu’il ait choisi de se battre avec un balai !

— Arrêtez de parler de balai ! glapit Valien. Vous êtes bien cruelle à mon égard, aujourd’hui…

— Je ne fais qu’énoncer ce qui s’est produit. Rien d’autre. Quant à cette tentative de sabotage à l’écurie, Valien, c’était d’un

pitoyable… Mais peu importe. Je vais aller à l'essentiel. Mes plans ont changé. Désormais, vous veillerez à laisser Cellendhyll de Cortavar tranquille, je trouverai mes renseignements d'une autre manière.

— Je veux ma revanche ! répliqua Valien d'un ton boudeur.

— Votre revanche ? Mais vous voulez vous faire découper en rondelles par l'Adhan ou quoi ?

— Je ne peux attendre. Mon honneur exige que…

— Votre honneur m'exaspère ! Il est temps de mûrir, Valien. Laissez cette ridicule notion d'honneur de côté, si vous voulez vraiment le pouvoir. Mais est-ce vraiment le cas ?

— Bien sûr que je le veux, j'y suis prédestiné !

Et Valien croisa les bras, soudain muré dans un silence réprobateur.

Inès de la Fère se fit chatte. Elle se leva, avec des gestes langoureux défit la ceinture qui ceignait ses hanches, et vint se placer devant le seigneur, qu'elle surplombait, repoussant sa robe sur les côtés pour lui laisser admirer son corps aux rondeurs épanouies.

— Allons, ne faites pas votre mauvaise tête, mon cher. Nous savons tous deux que vous allez m'écouter. Vous aurez votre revanche, je vous le promets. Mais pas maintenant, il va vous falloir patienter.

Valien chassa une poussière imaginaire sur son pourpoint gris perle, et ajouta d'un ton morne :

— Vous voulez mettre l'Adhan dans votre lit, c'est ça ? renifla-t-il.

— Et quand bien même ce serait le cas ? Que je sache, vous n'avez aucune exclusivité sur moi !

Un voile de contrariété assombrit les traits de l'héritier d'Ingvat.

— J'ai été méchante, et Valien boude, à présent, susurra Inès. Mais fort heureusement, je sais comment me faire pardonner.

La femme en rouge retroussa les plis de sa robe et s'agenouilla entre les cuisses écartées du seigneur. Elle dégrafa sa braguette d'une main experte, afin d'en sortir son sexe flasque.

Une flaccidité toute relative, d’ailleurs. Car entre les doigts de la comtesse, le phallus de Valien ne tarda pas à se redresser.

Après l’avoir humecté de salive, Inès le flatta des deux mains pour lui faire atteindre sa densité maximale. Elle branla Valien avec un art consommé, alternant les rythmes très lents et beaucoup plus saccadés. Elle lui murmura des mots tout à la fois crus et rassurants, mêlés à des promesses d’un avenir captivant. Ses mains allaient et venaient sur sa colonne qu’elle n’hésitait pas à griffer.

Les reins cambrés, les bras écartés, Valien d’Ingvat empoignait les coussins du canapé. Il poussait de petits gémissements entre ses dents, totalement offert, soumis au pouvoir qu’Inès exerçait sur lui.

Lorsque Valien sentit le doigt humide d’Inès s’insérer dans son rectum, il se cambra davantage. La bouche de la femme en rouge couronna son gland puis accéléra ses mouvements de poignets. Valien d’Ingvat finit par cracher son plaisir dans un cri rauque semblable à une plainte.

Inès se redressa, en s’essuyant à l’aide des pans de sa robe. Elle surmontait Valien de toute sa taille, ce dernier avachi sur le canapé, les yeux fermés, terrassé par la jouissance, incapable de se rendre compte que le regard d’ambre de la comtesse brûlait d’un feu haineux.

CHAPITRE 32

Cellendhyll et Constance étaient partis se changer chacun de leur côté. Ils étaient convenus de se retrouver pour le début de la soirée.

L'Ange s'avança sous une douche brûlante, se laissant fouetter par les jets multiples. Ses muscles l'élançaient encore de ses efforts équestres. Un homme moins entraîné que lui serait sans doute au lit, perclus de courbatures. Cellendhyll, toutefois, était entraîné pour supporter bien pire.

Cythéria lui proposa un massage qu'il n'accepta qu'après lui avoir bien fait comprendre qu'il ne recherchait qu'un délassement musculaire et non sexuel ; d'avoir cédé à ses pulsions ne voulait pas dire qu'il tenait à en faire une habitude. Cette fois, la jeune femme montra son désappointement mais sans faire de commentaires.

Cythéria savait fort bien masser, en tout cas. Et l'Ange se dit qu'avec un tel doigté, elle devait effectivement avoir reçu une véritable formation de courtisane.

Le massage terminé, il se permit une sieste sur la terrasse de sa chambre, à l'ombre. Il s'éveilla en bien meilleure forme. Il était temps de se préparer pour son rendez-vous avec Constance. L'idée de ce dîner en tête à tête l'emplissait d'une énergie qui le surprenait.

Tout en chantonnant, il égalisa sa barbe. Puis, il passa une chemise bleu nuit ainsi qu'un élégant costume en daim brun foncé. Il vérifia l'ordonnancement de sa tenue dans le grand miroir de la salle d'eau. Sur un coup de tête, il huma plusieurs parfums parmi

ceux mis à sa disposition et finit par choisir un flacon aux dominantes boisées.

Il était prêt à partir, armé du minimum acceptable, sa dague sombre et deux lames de jet.

Constance vint le chercher une dizaine de minutes plus tard, d'une ponctualité irréprochable.

La jeune femme avait lavé ses courts cheveux blonds et revêtu une robe couleur crème, toute simple, qui mettait en valeur son ventre plat et ses épaules fines et musclées. Des sandales à lanières mettaient en valeur ses chevilles fines et ses mollets galbés. à son bras, un châle du même turquoise que ses yeux. Parfumée d'une légère senteur de lilas, elle portait juste un peu d'ombre à paupières en plus d'un rouge à lèvres léger.

Constance porta la main à ses cheveux scintillants, soudain hésitante.

— Tu es magnifique, Winter, murmura Cellendhyll.

— Tu dis vrai ?

— Allez, ne recommence pas à faire ta fille. Tu es sublime, sincèrement.

La jeune femme fit une courbette malicieuse :

— Mille mercis, mon fier Seigneur. Mais tu n'es pas mal non plus, dans ton genre.

L'Adhan tendit galamment son bras à Constance. Elle y posa le sien, tout en le remerciant d'un sourire éblouissant.

Que sommes-nous en train de faire ? songea l'Adhan qui sentait ses cœurs cogner dans sa poitrine.

Arrivé au rez-de-chaussée, l'Adhan s'apprêtait à prendre le chemin de l'écurie afin de rejoindre le lac à cheval quand Constance l'orienta dans une autre direction.

— Nous allons prendre la navette. Viens.

La Phœnix le conduisit vers l'une des terrasses inférieures du palais, côté lac. Un espace vaste et dégagé les attendait. à l'extrémité, une dizaine de cabines se dressaient au bord du vide,

les portes grandes ouvertes. Les cabines étaient bâties en ovale vertical, leurs coques constituées d'un matériau mat qui n'était *a priori* ni de l'acier, ni du bois, et fixées entre deux épais cylindres, des sortes de tuyaux qui plongeaient jusqu'au sol où ils avaient été solidement plantés.

Constance monta dans l'une des cabines. L'Ange suivit.

La cabine était tapissée de cuir souple, assez grande pour accueillir quatre passagers, et disposant même de deux canapés se faisant face. Un panneau translucide permettait de profiter du lac Obéron et de ses alentours.

Constance se contenta d'actionner un levier dressé à hauteur de poitrine. Les portes se fermèrent. Un grondement se fit entendre le long de la cabine, provenant des cylindres. Peu après résonna un léger vrombissement, signe que la machinerie allait entrer en action.

La cabine se mit alors à descendre vers le sol, sans à-coups. On ne sentait qu'à peine le déplacement.

— Quelle magie anime ce système ? demanda-t-il.

— Ne t'inquiète pas, il n'y a jamais eu le moindre accident et les cabines sont vérifiées chaque jour.

— Je ne suis pas inquiet, je suis curieux, sourit l'Adhan.

— Eh bien, messire le curieux, gloussa en retour Constance, il n'y a aucune magie dans ces machines. C'est l'ingéniosité de notre allié, le peuple des Nains, qui est à l'œuvre. Elle consiste à détourner l'eau du lac pour la faire passer dans une turbine. L'eau est ensuite pompée dans les tuyaux extérieurs pour alimenter un système de crémaillères qui fait s'élever et descendre les cabines… enfin c'est à peu près comme ça que j'ai compris le procédé.

Quelques minutes plus tard, la cabine touchait le sol, se stabilisant en douceur. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Les passagers abordèrent une nouvelle plate-forme ancrée sur la terre ferme, ceinte de deux tours et d'un épais rempart de pierre. Le tout gardé par deux escouades de chevaliers en armes. Manifestement, se dit l'Ange, on ne pouvait utiliser les élévateurs du bas sans montrer patte blanche.

Ils sortirent de l’enceinte sans être importunés par les gardes – le contrôle se faisait à la montée, pas à la descente – et suivirent un escalier qui menait à la rive. Ils gagnèrent ensuite un grand ponton de teck contre lequel s’alignait une série de longues barges en bois blanc, arborant le gonfalon de l’Empereur de Lumière.

Le service de navette assurait la traversée du lac vers les principaux villages situés sur la rive. Une douzaine de personnes attendaient pour traverser l’Obéron. La blonde mena l’Ange sur l’une des barges du milieu. Seuls trois couples montèrent avec l’Ange et Constance, les autres ayant choisi d’autres destinations. Comme l’avait dit la Phœnix, Priam donnait des soirées quotidiennement, il n’obligeait personne à y assister, sachant que l’odeur du pouvoir qu’il exhalait lui assurerait bien suffisamment de participants.

Une cloche résonna sur l’embarcadère, signe que le trajet allait débuter. La barge s’ébranla doucement, maniée par dix rameurs musculeux installés sur leurs bancs de nage. Le barreur déploya une voile triangulaire qui ne tarda pas à recevoir le baiser d’une petite brise. Les passagers s’étaient installés sur l’une des rangées de sièges prévus à cet effet.

Le palais impérial s’éclairait de mille feux azurés ou dorés, les tours étincelaient dans la douceur de la nuit. De la rive, on pouvait distinguer clairement les petites lumières orangées, blanches ou bleutées qui provenaient des villages alentour.

Felleyran la Bleue et Yrénas la Blanche, les Lunes Jumelles, doublées par leurs images miroitantes projetées sur le manteau ombré du lac, ajoutant un contrepoint obstiné à cette atmosphère romantique.

CHAPITRE 33

La barge aborda un débarcadère. Cellendhyll sauta sur le ponton à peine le vaisseau amarré et aida Constance à descendre. Les lumières d'une petite ville, Listrac, aimable bourgade où la vie s'écoulait tranquillement, étincelaient dans la nuit printanière. L'établissement choisi par la jeune femme était à deux pas.

La Toque d'Alzébuth. Une bâtisse plus longue que large bâtie en partie sur pilotis qui surmontaient la rive, au bois indigo couvert de vignes vierges, aux grandes baies vitrées éclairées de lampions.

Les tables étaient alignées au bord de l'eau, sous une véranda à ciel ouvert. Illuminée de chandelles, chacune d'elles se trouvait suffisamment éloignée des autres pour assurer une parfaite intimité des propos.

Constance franchit le seuil, Cellendhyll à ses côtés. Un maître d'hôtel au teint blafard, sanglé dans une redingote lie-de-vin à surpiqûres dorées vint à leur rencontre. Il s'inclina dans une courbette d'une sobriété gracieuse.

— Dame de Winter, c'est avec un plaisir non dissimulé que je vous accueille. Cela faisait trop longtemps que nous n'avions eu l'honneur de vous recevoir.

— Tout le plaisir est pour moi, Néqurio.

L'homme se tourna vers Cellendhyll.

— Bienvenue à la Toque d'Alzébuth, messire… ?

— Cellendhyll de Cortavar. Traitez-le bien, Néqurio. C'est un *excellent* ami.

— Vos désirs sont des ordres, s’inclina très bas le maître d’hôtel. Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre, votre table est prête.

— Tu viens souvent ici ? murmura Cellendhyll à l’oreille de Constance tandis qu’ils suivaient le restaurateur.

— Comme l’a dit Néqurio, trop rarement. L’Empereur m’invite ici, de temps en temps, c’est l’un de ses restaurants favoris, et je m’autorise un dîner en solitaire, lorsque je m’en sens l’humeur. Tu verras, cet endroit devrait te plaire.

Le maître d’hôtel conduisit le couple dans la véranda, celle-ci destinée à recevoir une vingtaine de couverts. Un cadre simple mais très agréable, selon l’Adhan. Leur table, réservée aux invités de marque, les plaçait directement au bord de l’eau. Les baies grandes ouvertes laissaient passer l’air de la nuit et ses senteurs marines, le clapotis des vaguelettes qui venaient mourir sur la rive.

Néqurio tira le fauteuil de Constance et l’aida à s’installer. Un serveur procéda de même avec Cellendhyll. Puis les chandelles dressées sur la nappe de lin parsemée de pétales de roses rouges, furent allumées, ajoutant à l’intimité du lieu.

— Avant de vous apporter la carte, je vais me permettre de vous offrir un verre, sourit le maître d’hôtel. Qu’est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Voyons, réfléchit Constance. Avez-vous encore de cet incroyable Tronquoy Sainte Lumière, année de la Comète ?

Néqurio se pencha en avant, un air de conspirateur plaqué sur le visage :

— Ce vin ne figure plus au menu, mais pour vous, dame de Winter, je crois pouvoir en dénicher une bouteille. Bien sûr, nous ne dirons rien à l’Empereur, loué soit-il. Lors de sa dernière venue, il m’a fait promettre de lui garder le peu de stock qui nous reste.

Constance dévoila ses fossettes dans un sourire ravageur. Le sourire était adressé au maître d’hôtel mais poignarda Cellendhyll en plein dans ses deux cœurs.

Qu’elle était belle ! Elle rayonnait, détendue, magnifiée par cette atmosphère romantique.

Le vin fut servi dans de grands verres à dégustation, un breuvage d'un rouge presque noir, gras, capiteux, offrant un tanin puissant.

Ils trinquèrent les yeux dans les yeux, le sourire aux lèvres, puis goûtèrent, plongés dans un respect quasi religieux. Le vin se révélait soyeux, son bouquet soutenu par une structure fine et longue offrant des notes marquées en fruits – figue, cassis et framboise –, et relevée d'une touche de sous-bois.

Tous deux hochèrent la tête en guise d'approbation.

Après quoi le maître d'hôtel leur tendit de grandes cartes de velours grenat filigrané d'or, tandis qu'un serveur apportait un plat de gougères en guise d'amuse-bouche. Puis, ils se retirèrent.

Constance adressa un clin d'œil complice à Cellendhyll et se plongea dans les pages de vélin gaufré du menu. L'Ange l'imita.

Faire son choix dans ce genre d'établissement haut de gamme était pour lui un exercice à prendre très au sérieux. Rien que le nom des plats était un appel à la gourmandise, il se sentait déjà saliver.

L'affaire fut délicate, mais il finit par faire son choix. Constance l'avait devancé. Elle prendrait les ravioles de crevettes en vapeur de coco, lamelles de pommes vertes et coriandre, puis l'épaule d'agneau laquée en croûte de miel et ses galettes de champignons sauvages.

L'Ange, pour sa part, opta pour le lobe de foie gras caramélisé aux poires et épices douces. En plat principal, après avoir longuement hésité entre viande et poisson, il se décida pour le filet de bœuf attendri mode Empire, accompagné d'un écrasé de pommes de terre aux truffes, jus au lard.

Tandis que l'on préparait leur commande, Constance prit la parole :

— Dis-moi donc, que penses-tu de ton séjour à Tygarde… et de Priam.

— Je découvre à peine, mais l'Empereur est une sacrée personnalité, en tout cas. Je l'aime bien, je crois.

— Et moi je pense que c'est réciproque, signifia Constance… Est-ce que tu penses que tu te plairais chez nous ? Attends avant de

te hérisser, je ne parle qu'en mon nom, par pure curiosité, et non pour t'influencer au nom de l'Empire. D'ailleurs, si ça peut te rassurer, je te donne ma parole que je ne répéterai rien de cette conversation à Priam.

Cellendhyll, qui n'avait pas cessé de se poser cette question, livra son sentiment :

— La vie semble douce à Tygarde et le luxe dont on m'entoure est loin d'être désagréable. Cependant…

— Cependant ?

— Je me connais au moins sur un point, Winter. D'ici quelques jours, je vais recommencer à tourner en rond. Cette existence oisive ne peut pas me convenir indéfiniment. Je ne suis qu'un guerrier. Je ne sais que combattre. Alors je me pose la question : quelle est ma place dans ce monde. Où la trouver ? Que décider pour mon avenir ?

L'Ange marqua une pause afin d'ordonner ses pensées :

— Mettre mes talents au service d'un Puissant semble la solution la plus évidente. Et elle me procurerait le contact du danger dont je n'arrive pas à me passer. Que pourrais-je faire d'autre pour me sentir vivre aussi intensément ? Enseigner à d'autres l'art de découper son prochain ? Comment supporter une existence de civil ? Toutefois, je n'en démords pas : je refuse de me soumettre à l'autorité de quiconque.

Malicieuse, Constance rétorqua d'un ton léger :

— Moi, je sais ce que tu pourrais faire : élever des enfants. Il paraît que ça représente une aventure sans pareille !

Cellendhyll se perdit dans les reflets de son verre qu'il faisait tourner. Il répliqua d'une voix songeuse :

— Une part de moi aimerait bien être père… enfin, je crois… Encore faudrait-il que je trouve mon élue.

L'Ange but une nouvelle gorgée et relança d'un ton plus net :

— Et toi, Winter, tu es tentée par les enfants ?

— Comme toi, il me faut d'abord trouver mon élu, répondit la blonde du tac au tac, sourire aux lèvres.

Cellendhyll adorait cette mimique qui faisait ressortir les fossettes de ses joues.

Il avait envie de l’embrasser. De humer le parfum de sa peau. De caresser sa chevelure.

Les entrées arrivèrent, servies dans des assiettes en cristalune rosé, accompagnées d’une grande corbeille de petits pains variés. D’un commun accord, ils réservèrent momentanément leur attention aux plats.

Cellendhyll apprécia beaucoup son foie gras. Le mariage du salé et du sucré, de la douce morsure des épices, explosa dans sa bouche en une symphonie de goûts subtilement mélangés.

Constance de son côté ne semblait pas en reste, tout aussi enthousiaste.

Leurs verres étaient remplis sans qu’ils aient à s’en soucier. Ils finirent la première bouteille peu après le hors-d’œuvre. Constance n’eut pas le mauvais goût de réclamer le même cru, aussi Cellendhyll se décida pour le cépage que lui avait fait boire Priam et qu’il avait fort apprécié. à quoi lui serviraient ses licornes s’il devait se refuser un tel plaisir ?

Le premier service achevé, ils restèrent à se regarder, sans rien dire, plongés dans un silence plaisant, chargé d’intimité et de connivence.

La suite arriva sans qu’ils s’en rendent compte. Cellendhyll coupa un morceau de bœuf, le trempa dans la sauce et porta le tout à sa bouche. La sauce au vin rehaussait le goût de la chair fondante, les pommes de terre rissolées au jus de lard se mariaient pleinement à la viande. Un plat parfait pour un moment tout aussi parfait !

Constance semblait éprouver avec son agneau les mêmes délices culinaires que lui. La Phœnix savoura un peu de vin avant de relancer la conversation :

— Concernant ton avenir, je n’ai pas de solution miracle à te proposer, hélas. Hormis le conseil évident de laisser faire le temps, ce qui ne t’avance pas à grand-chose.

— Pour ta part, demanda l’Ange, comment peux-tu te satisfaire de servir un maître ?

Constance haussa ses belles épaules :

— Priam a toujours été bon pour moi. Il se trouve que je viens d'une famille modeste et mon horizon se restreignait à travailler à la ferme jusqu'à m'y casser le dos en attendant de trouver un mari, de m'engager dans l'armée, ou bien de me faire fille de joie. Telle que tu me connais, j'ai longtemps hésité entre la ferme et la prostitution ! Je me suis donc engagée, et j'ai vite compris que je devrais travailler plus dur que tout le monde pour être respectée. Je l'ai fait. Jusqu'à me hisser au rang de Phœnix. Tu imagines ? Priam m'a donné ma chance, à moi, une femme ! Alors oui, tous ces efforts, toutes ces souffrances et ce mépris que j'ai subis, ça en valait la peine ! Je ne dépends plus que de l'autorité de l'Empereur, j'ai toute la considération dont je rêvais, je suis bien payée, j'ai un métier passionnant qui me permet d'aller au cœur des choses… Que demander de plus ?

Elle but une autre gorgée, savoura une bouchée de viande, avant d'ajouter :

— Et toi alors ? D'où viens-tu ?

Cellendhyll se surprit à dévoiler une part de son enfance dans les contreforts du Nord, dans l'élevage de son père Fiannach de Cortavar.

Les heures passées à chevaucher dans la nature sauvage, à se baigner dans des torrents glacés, à escalader des monts battus par les vents, à chasser avec les chiens. Les soirées passées au coin du feu, à écouter les hommes parler d'une voix grave, à n'attendre qu'une chose, un nouveau lendemain pour repartir explorer les richesses de la nature. Son passage à la vie d'homme, lorsque les Pictes avaient lancé un raid sur l'exploitation de Fiannach et qu'il avait affronté son premier ennemi, un guerrier grimaçant, le corps peint de tatouages bleus, un casse-tête à la main. Et lui, glacé de peur, mais déterminé à vaincre ou à mourir sans céder d'un pouce. Puis le corps du Picte qu'il avait éventré sans savoir comment, parfait de précision et d'équilibre, lui-même l'épaule entaillée d'une blessure qui mit un bon mois à guérir. Et les hommes de son père qui arrivèrent pour l'acclamer. Son premier combat. Sa première victoire.

Ces souvenirs-là, il ne les avait racontés à personne avant ce soir. Pas même à Gheritarish. Le vin sans doute, et sa chaleur traîtresse qui déliait les langues. La chaleur de Constance. La tendresse qu'elle éprouvait pour lui. Son désir qui faisait écho au sien. Cellendhyll buvait la présence de la jeune femme comme un assoiffé à la sortie d'un désert.

Mais comment ranimer les braises de son passé sans songer à sa mère ? Cellendhyll se rendit brusquement compte qu'il était incapable de se rappeler ses traits. L'existence de sa génitrice dans ses souvenirs semblait comme effacée. Il se rendit compte, brusquement, que personne ne lui parlait d'elle alors qu'on évoquait régulièrement son père. Au passage, il se demanda s'il ne devrait pas interroger Priam à ce sujet.

Il avait cru que la mort de ses parents, alors même qu'il était trahi par les siens, était une blessure qui avait cicatrisé, mais songer à eux assombrit son humeur.

Constatant la réaction de l'Ange, Constance s'apprêta à changer de conversation. Le maître d'hôtel venait lui-même présenter les cartes des desserts, procurant ainsi une aimable distraction.

Plongé dans le menu, Cellendhyll tapota sur la carte :

— *Le berceau des Rois*, c'est quoi, exactement ?

— Une bienheureuse question, messire. Il s'agit d'une tuile sablée couronnée de glace vanille, sur lit de framboises et lait d'amande. J'oserais dire qu'il s'agit de l'une de nos spécialités.

— Alors va pour le berceau des Rois. Et toi, Constance ?

— Je prendrai le palet fondant aux trois chocolats et sa mousse au café.

— Excellent choix, approuva encore Néqurio. Oserais-je proposer d'accompagner vos desserts d'un petit verre de vendanges tardives ? Année de la Grive ? J'en ai justement une bouteille que je viens d'ouvrir.

L'Ange songea que son cœur second allait avoir de la besogne, cette nuit, pour chasser tout l'alcool qu'il était en train d'ingurgiter. Cela en valait la peine, toutefois. Il passait avec Winter sa meilleure soirée depuis bien longtemps. Non, pas avec. *Grâce* à elle.

Leurs verres de liquoreux servis – un breuvage aux arômes de miel, de vanille et de fruits confits –, Cellendhyll observa sa voisine. Il avait encore plus envie de l'embrasser.

— Tu as quelqu'un, Constance ?

Pourquoi a-t-il fallu que tu parles de ça, imbécile ? lui souffla sa conscience.

Les mots étaient sortis d'eux-mêmes de la bouche de l'Ange.

La Phœnix répondit sans chercher à esquiver :

— J'ai une relation avec un homme. On peut la qualifier d'épisodique. Mais ce n'est pas sérieux.

— Bien.

Cet amant ne pouvait être que Rugar, se disait-il.

— Bien ? releva-t-elle.

Mais tais-toi donc, bougre d'Adhan !

— Euh… je voulais dire : ah bon ?

— Tu vas bien, Cellendhyll ?

Mortonnerre, à part que ma bouche est en train de me trahir, oui, ça va parfaitement !

L'Ange s'empressa de boire une gorgée de vin, le temps de retrouver une contenance.

Le visage de la Phœnix se plissa d'amusement. Mais soucieuse de ne pas placer Cellendhyll sur la défensive, elle eut l'intelligence de ne pas approfondir le sujet.

Les desserts arrivèrent sur ces entrefaites. Là encore, l'Ange dut admettre le talent incontestable du maître-cuisinier : le moelleux du sablé, le velouté de la glace, et le bouquet du fruit, savamment agrémentés d'un léger filet de crème d'amande, s'harmonisaient dans un tout ô combien savoureux.

Cuillère d'argent en main, Constance se mit à raconter l'une de ses missions de Phœnix, un sujet propre à intéresser l'Adhan.

Cellendhyll se sentait véritablement détendu. De lui-même, il se mit à narrer à son tour quelques-unes de ses aventures partagées avec Gheritarish le Loki. De ce qu'il avait constaté avec Rathe et les voleurs, la jeune femme s'entendrait parfaitement avec son vieux comparse.

Au passage, l’Ange se demanda ce que Gher’ penserait de sa situation présente. Il lui conseillerait sans doute de profiter de la vie, sans se poser de questions, et puisque Constance lui plaisait, de lui sauter dessus.

Profiter de la vie… il essayait de son mieux à l’heure actuelle. Ne pas se poser de questions… la nature tourmentée de l’Adhan en était hélas incapable. Sauter sur Constance… il en avait follement envie… mais il s’interrogeait toujours sur les fondements de cette pulsion. D’autant plus qu’il avait toujours éprouvé le besoin de s’investir à long terme dans une relation.

Il n’était plus question de méfiance envers Winter. Il se jugeait même ridicule d’avoir douté d’elle. Depuis qu’ils avaient fait connaissance, la Phœnix s’était invariablement montrée loyale et franche à son égard et depuis son arrivée à Tygarde, son comportement n’avait pas changé.

C’était devenu une question d’honnêteté, tout autant vis-à-vis d’elle que de lui. Car si Cellendhyll éprouvait toujours de la méfiance, c’était envers lui-même, dorénavant.

Ils avaient fini leurs cafés depuis longtemps, ainsi que l’assiette de petites meringues offertes en accompagnement.

Leurs profils éclairés par le reflet des lunes sur l’eau sombre, ils parlèrent, encore, n’écoutant plus que le son de leurs voix devenues caresses. La connivence luisait dans leurs prunelles tandis que le jade de l’Ange s’emmêlait dans le turquoise de la Phœnix.

Un toussotement léger les fit sortir de leur transe délicieuse. Le maître d’hôtel contemplait le plafond d’un air gêné. Constance éclata de rire. Tout entiers plongés dans leur conversation, ils n’avaient pas remarqué qu’ils étaient les derniers clients de l’établissement.

— Je crois qu’ils nous attendent pour fermer, souffla-t-elle.

Cellendhyll paya la note sans sourciller, laissant un généreux pourboire. Sur le seuil de l’établissement, il aida la jeune femme à passer son châle.

— Merci pour ce dîner, mon bel Adhan, dit-elle en se retournant vers lui. Je passe décidément de très bons moments avec toi.

— C'est moi qui te remercie, Constance. Je…

Avant qu'il ne puisse poursuivre, elle l'agrippa par le col de sa veste, se hissa vers lui et l'embrassa au coin de la bouche. Avant de reculer.

Un baiser bien trop bref.

L'Adhan avança d'un pas.

Constance recula encore, élevant les mains devant elle :

— Non, Cellendhyll, je n'avais pas prévu… *Pas comme ça*… Nous ne devons pas… souffla-t-elle d'un ton qui se voulait ferme.

L'Adhan se redressa. Il n'insista pas. Il avait envie de franchir le pas fatidique tout autant qu'il le craignait. Il ne savait pas s'il était plus frustré que soulagé ou si c'était l'inverse.

De retour sur le débarcadère, ils prirent le bateau, sans oser parler. Ni l'un, ni l'autre.

Constance se tourna pour mirer le reflet mouvant des lunes sur le lac.

Cellendhyll ouvrit la bouche. Et la referma. Yrénas la Blanche et Felleyran la Bleue semblaient se moquer de lui.

Mais dis quelque chose !

Bien sûr, brillante idée ! Alors que jusqu'ici je ne commets que gaffe sur gaffe !

L'Ange jonglait mieux que bien avec ses lames, mais les mots, si lourds, si fuyants, se refusaient à lui. Il avait beau se creuser la tête pour trouver quelque chose de spirituel, d'intelligent, qui relance la conversation, il ne lui venait que de déplorables platitudes.

Je peux tuer tout ce qui respire ou presque, et je suis incapable de parler à une femme qui m'est chère. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Constance, de son côté, contemplait le lac en se mordillant les lèvres.

Le trajet se termina sans qu'aucun mot ne fût échangé. Ils posèrent le pied sur le ponton, gagnèrent l'élévateur. Le silence

régnait toujours, juste un peu chahuté par le chuintement des cabines.

La montée se termina. Ils avancèrent sur la terrasse. Des hauteurs du palais, leur parvenait le son de la musique et des conversations festives. à l'instar de son empereur, Tygarde était loin d'être couchée.

Fais quelque chose !

N'y tenant plus, Cellendhyll saisit le coude de la jeune femme et la tourna doucement vers lui.

— Constance…

— Cellendhyll…

Ils avaient parlé en même temps.

L'homme aux cheveux d'argent étendit sa grande main vers la jeune femme. Elle le contempla, les yeux soudain brillants. Les deux cœurs de l'Ange battaient si fort. Qu'allait-il faire ?

Vas-y !

— Constance ! Justement, je voulais… Ah, Cellendhyll, je ne t'avais pas vu.

La silhouette massive du chef du Nodus sortit de l'ombre. Cellendhyll sentit Constance se raidir, il s'écarta d'elle en retenant un grondement de dépit.

— Vous n'étiez pas à la soirée, tous les deux… entama Rugar d'un air engageant, tout en approchant.

— En effet. Désolée, je suis fatiguée, je vais me coucher. Bonne nuit à vous deux.

Et Constance fila sans demander son reste, le visage fermé.

Cellendhyll se retrouva face à face avec le commando.

— Mes excuses si j'ai interrompu quelque chose, souffla ce dernier. Je suis bigrement maladroit, parfois.

— Tu ne nous as pas dérangés du tout. Nous nous apprêtions à nous souhaiter bonne nuit, c'est tout, mentit l'homme aux cheveux d'argent.

— Alors, cette chasse au sanglier, ça t'a plu ?

— Bonne nuit, Rugar.

Le Nodus regarda le dos de l'Ange s'éloigner, tout en faisant craquer ses jointures épaisses.

Cellendhyll n’avait pas envie de discuter. Pas avec Rugar, même s’il ne voulait pas voir en lui un rival. Il rentra dans sa suite, salué par chacun des domestiques qui croisait sa route.

Au passage, il s’interrogea sur le commandant. En constatant la réaction de Constance qui semblait avoir fui la présence de l’officier, l’Ange n’était plus aussi sûr que le chef du Nodus fût bien l’amant de Constance. Du reste, peu lui importait. La jeune femme avait clairement déclaré que sa relation n’était pas sérieuse et il la croyait.

Il préférait de beaucoup songer à Winter. Comment ne pas s’avouer qu’il avait passé un excellent moment avec la jeune femme ? Comment ne pas vouloir plus ?

Mais cette envie pouvait-elle déboucher sur une relation sérieuse ? Voulait-il Constance pour elle-même ou juste pour oublier Estrée ? La fille d’Eodh qui, d’ailleurs, perdait de plus en plus de substance depuis qu’il était arrivé à Tygarde.

Autre question capitale : avait-il des sentiments sincères pour la Phœnix, plus forts que l’amitié ou essayait-il de s’en persuader ? La seconde option signifiait courir directement à l’échec. On ne tombait pas amoureux de quelqu’un en se forçant à l’être.

Pouvait-il prendre le risque de se tromper ?

Constance, je croyais que je t’aimais, mais ce n’est pas le cas. Et donc je te quitte. Restons amis, hein ?

S’il lui faisait un coup pareil, elle ne le lui pardonnerait pas et il la perdrait pour toujours.

Non, le risque était trop grand. La conclusion de ses réflexions s’avérait fort désagréable mais l’Ange éprouvait trop de respect pour la jeune femme, et trop d’affection, pour la traiter ainsi. Rester son ami serait plus prudent. C’était le seul moyen de la préserver. Convaincu d’avoir fait le meilleur choix, il allongea ses pas.

Le meilleur choix. Alors pourquoi se sentait-il si mal ?

Cellendhyll déverrouilla sa porte et pénétra dans son salon.

Cythéria l’attendait. La courtisane avait passé une robe diaphane de soie noire. Ses cheveux dénoués venaient d’être peignés.

— Seigneur, auriez-vous besoin de mes services ?

Je pourrais tout oublier dans ses bras. Elle ne demande que ça.

— Non merci, Cythéria. Je suis fatigué… bonne nuit.

La jeune femme accepta le refus d'un sourire soumis.

L'Ange monta dans sa chambre.

Crétin d'Adhan ! lui souffla son corps frustré tandis qu'il se glissait nu dans ses draps.

Le sommeil fut long à venir.

Cellendhyll accompagna au sol la dépouille du garde qu'il venait d'égorger et se glissa dans la chambre.

Estrée dormait sur le grand lit. Si belle dans sa nudité épanouie. L'Ange se rapprocha d'elle. Sa dague sombre jaillit dans sa main. Il la contempla, le cœur serré, lacéré. Et frappa.

Mais au moment où la lame sombre pénétrait dans la chair de sa victime, il se rendit compte avec effroi que c'était Constance qu'il venait de poignarder à mort.

Et l'horreur grimpa d'un cran lorsqu'il comprit que ce n'était pas lui qui l'avait frappée, mais une main blafarde qui s'était substituée à la sienne.

Il s'éveilla brusquement, l'esprit chamboulé, la gorge nouée. Il espérait que ce cauchemar n'était qu'un cauchemar et non un sinistre pressentiment.

CHAPITRE 34

Cellendhyll assistait à une nouvelle séance du conseil des Barons. Constance lui avait envoyé une missive, lui signifiant qu'elle le rejoindrait directement là-bas. Cherchait-elle à l'éviter ?

L'Adhan avait passé la matinée dans sa suite, sans rien faire d'autre que de s'oublier dans les exercices martiaux qui lui permettraient de chasser les toxines de son corps et d'alléger son esprit troublé. L'entraînement l'avait détendu et il avait décidé de ne plus faire cas du cauchemar de la veille.

Il s'installa dans la salle du conseil sur l'un des premiers rangs. Constance brillait par son absence.

Priam s'installa sans faire preuve de son habituelle bonne humeur. Bien au contraire, le monarque avait les sourcils froncés et la mine sombre. L'air était lourd, comme si l'orage menaçait.

La Phœnix arriva enfin. Elle s'installa à côté de l'Ange.

À peine assis, le souverain ouvrit la séance :

— Aujourd'hui, nous ne parlerons pas des Ténèbres… Xavier, connétable de la Lumière, m'a fait transmettre une étrange missive qui se réfère aux territoires du Nord. Je vous la résume. Selon les informations qui figurent dans cette lettre, les Pictes s'agitent dans les Terres du Nord. Plusieurs clans se sont soulevés et le colonel Imbramus qui dirige la région a déjà dû répondre à plusieurs escarmouches. L'informateur insiste surtout sur une série de meurtres découverts le long de la frontière. Trois familles de colons, horriblement mutilés, d'étranges runes tracées avec leur

sang figurant sur leurs maisons. Ces pratiques ne semblent pas d'usage picte et rien ne permet de les incriminer. Du reste, les criminels n'ont laissé aucun indice digne d'être interprété. C'est tout. La seule chose à ajouter c'est que l'auteur n'a pas jugé bon de signer. Vos réactions ?

— Je ne vois pas pourquoi ce message ne m'a pas été directement adressé, se renfrogna le baron Beldovar. Les Terres du Nord dépendent directement de mon autorité. Cependant, j'ai reçu ce matin même un message du colonel Imbramus qui confirme ces troubles. Selon lui, les meurtres rituels sont le fait des Pictes. Il me demande de lui envoyer des renforts car il prévoit de monter une expédition punitive pour châtier ces mécréants. J'ajouterai que j'ai toute confiance en Imbramus, il dispose de la poigne nécessaire pour mater ces sauvages.

— Il faut réagir, ça ne fait aucun doute, renchérit le baron Angraven. Les Pictes ne sont pas à prendre à la légère, vous le savez comme moi. Et nous ne pouvons permettre qu'ils massacrent tous les colons.

— Il me semble que vous aurez bien du mal à pacifier des Pictes, Beldovar ! se gaussa Ingvat.

L'interpellé se hérissa aussitôt :

— Les Pictes ? Vous ne les avez jamais combattus, alors taisez-vous. J'aimerais bien vous voir en face de ces maudits sauvages ! Au moins, moi, je les contiens dans leurs forêts. Avec vous pour me remplacer, les sauvages en seraient déjà à assiéger Tygarde !

Priam reprit la parole avant que les débats ne dégénèrent :

— En l'état, je ne peux envoyer les troupes impériales en soutien, étant donné la nouvelle posture des Ténèbres ; nous ne bougerons pas de nos positions. Cela dit, baron Beldovar, j'escompte que vous avez suffisamment d'hommes pour répondre à la demande du colonel, n'est-ce pas ?

— Mais tout à fait, Seigneur Priam, opina gravement le vassal. Je me destinais justement à envoyer un régiment en soutien. Il me semble qu'une expédition en territoire picte apprendra à ces sauvages qui commande dans les terres du Nord.

Peu concerné, Cellendhyll se retint de réagir. Cette dernière réplique n'était rien moins que stupide, selon lui. Les Pictes pouvaient être affrontés lorsqu'ils sortaient de leur forêt, encore fallait-il leur opposer des troupes aguerries. Mais sur leur propre territoire, à sa connaissance, ils n'avaient jamais connu la moindre défaite.

— Il reste toutefois la question des meurtres, releva le baron Néfias d'un ton doucereux. Peut-être pourrions-nous envoyer une commission d'enquête indépendante pour éclaircir les faits, proposa Ingvat. Après tout, l'armée va être occupée à contenir les Pictes, et je doute que cela relève de sa compétence.

Avant que Beldovar ne puisse répondre, Priam annonça :

— Ma décision est prise : j'approuve cet envoi de renforts, Baron Beldovar. Constance, tu pars également pour Fort Courage. Je te charge d'élucider cette histoire de meurtres rituels ; il n'est pas question que l'on assassine ainsi mes sujets, fussent-ils établis au fin fond de mon royaume.

Priam congédia son conseil et l'assistance, ne gardant que Constance et Cellendhyll auprès de lui.

Un homme s'avança jusqu'aux premiers gradins, jusqu'alors installé au fond de la salle. Rugar. Les bras croisés, il avait écouté les débats sans mot dire, mais sans rien perdre des échanges.

Il salua l'Empereur et se lança :

— Votre Altesse, si je puis me permettre…

— Je vous en prie, Rugar, vous êtes toujours de bon conseil.

— Songez que les remous provoqués par les Pictes et les meurtres n'ont peut-être rien à voir, auquel cas, nous sommes confrontés à deux ennemis différents…

Excellente analyse, se dit l'Adhan. Les Pictes étaient de farouches guerriers mais de ce qu'il savait d'eux, il ne les voyait pas s'abaisser à de telles exactions.

— … Je serais nettement rassuré, poursuivit Rugar, si je savais que dame Constance bénéficie de l'appui d'un commando du Nodus. J'en ai justement un de disponible.

— Notre Constance est trop précieuse pour que nous prenions le risque qu'il lui arrive du mal, opina Priam après quelques secondes de réflexion. Bonne idée, Rugar.

— *Votre Constance* constate qu'on parle d'elle mais que personne ne lui demande son avis ! s'exclama alors la Phœnix, son beau visage exprimant un début de colère. Avez-vous donc perdu confiance en moi, Votre Grâce ? Sauf votre respect, ce serait m'insulter que de me forcer à prendre des chaperons, fussent-ils des Nodus. Non seulement m'insulter mais me signifier que je ne suis pas à la hauteur de la tâche. Si c'est le cas, Monseigneur, vous aurez ma démission dans l'heure !

— Jamais je ne prétendrais une telle chose, Constance, tu sais tout le bien que je pense de toi, répondit l'Empereur.

— Alors prouvez-le-moi, laissez-moi les coudées franches, comme à chaque fois par le passé, asséna la jeune femme.

Priam partit d'un gros rire :

— Quelle tigresse que notre Phœnix, n'est-ce pas ? Désolé, Rugar, mais je m'incline devant ce tempérament d'airain qu'elle démontre une fois de plus. Fais comme tu l'entends, Constance.

Le commandant des Nodus s'inclina devant la décision de son souverain. Il ne cessait de fixer la Phœnix, le visage indéchiffrable. Priam lui aussi jaugeait soigneusement la jeune femme.

Pas question que je la laisse aller là-bas sans moi, avait pour sa part décidé l'Adhan. Alors qu'il était en train de rassembler ses arguments pour annoncer au Patriarche qu'il partait également, ce dernier le prit de court en se tournant vers lui :

— J'ai une faveur à te demander, Cellendhyll. Je sais que tu considères Constance comme une amie. Je te demande donc de l'accompagner en tant qu'observateur. De ce que je sais de tes talents, ils pourront se révéler utiles dans les terres du Nord.

Le regard appuyé du Patriarche était clair. *Si la vie de Constance est menacée, je compte sur toi pour intervenir*.

Cellendhyll n'avait pas besoin des recommandations de Priam pour savoir ce qu'il avait à faire, autorité militaire ou non, mais il eut la sagesse de n'en rien dire.

— Ce sera un honneur, Seigneur Priam, répliqua-t-il gravement.

— Constance, pas la peine de protester, cette fois. *J'insiste* pour qu'il t'accompagne.

Les yeux brillants, la Phœnix opina respectueusement. Cette fois, aucune récrimination ne sortit de sa bouche.

— Ma chère, reprit le souverain de Lumière, je t'informe que tu n'auras aucune autorité directe à faire valoir sur le colonel Imbramus, dit encore Priam. Même si tu en as le droit par ton statut de Phœnix, je ne veux pas que tu empiètes sur ses prérogatives, il incombe au colonel de régler la menace picte et tu ne devras pas t'en mêler. Imbramus dépend directement de Beldovar et je n'ai pas envie de créer un incident diplomatique avec les baronnies. Pas en ce moment, avec les Ténèbres qui s'agitent et qui risquent de mobiliser mon attention. En conséquence, tu ne feras qu'enquêter sur les meurtres, sans t'occuper de cette révolte. Dès que tu en sauras plus sur les crimes, tu rentres me faire ton rapport. Aucune initiative, pas question d'aller plus loin dans la recherche du ou des meurtriers. Et si tu découvres la culpabilité des Pictes, tu reviens sans perdre une seconde pour m'en informer.

— Il en sera ainsi, Monseigneur, répondit Constance d'un ton soumis.

— Quel sera le statut de messire de Cortavar ? demanda alors Rugar.

— Comme je l'ai dit, répliqua Priam, il partira comme observateur indépendant. Il ne sera donc soumis à aucune autorité particulière… Vous pouvez disposer à présent. Constance, viens avec moi, nous allons régler le détail de ton voyage.

CHAPITRE 35

Juste avant de quitter la salle, Rugar avait proposé à Cellendhyll de passer s'équiper au sein du Nodus. C'était là une marque de respect que l'Adhan ne pouvait ignorer. D'autant plus que les commandos disposaient d'un excellent matériel.

Il rentra déjeuner dans sa suite ; lamelles de poisson cru mariné à la coriandre, sur lit de légumes croquants, salade de fruits rafraîchis. Pas d'alcool, cette fois. Il s'en tiendrait à l'eau jusqu'à son retour à Tygarde.

L'Ange repartit de ses appartements d'un pas alerte. Il se sentait bouillir d'une énergie nouvelle. L'action, la vraie, lui avait trop manqué, sans compter qu'il allait suivre Winter dans l'une de ses missions. Il rejoignit la tanière du Nodus sans perdre la moindre seconde.

Viggo vint lui ouvrir, mais cette fois le commando l'accueillit avec un franc sourire.

Comme chaque jour, immuable rituel, chacun des guerriers d'élite était occupé à entretenir son équipement. Les commandos le saluèrent d'un hochement de tête amical avant de poursuivre leurs tâches, chacun concentré dans son coin.

— Je n'ai pas eu l'occasion de te le demander jusqu'ici, dit Rugar, mais je voulais savoir : où as-tu appris à te battre ? Tu as combattu dans l'armée, n'est-ce pas ?

— J'ai longtemps servi dans une unité semblable à celle du Nodus, révéla Cellendhyll – l'Adhan faisait référence aux

Maraudeurs-Fantômes du Chaos ; il ne précisa pas pour quel camp et n'avait nulle intention d'aborder le sujet.

— Sous quel grade ?

— Capitaine, puis commandant. Mais c'est du passé, à présent.

Rugar le regarda avec un respect accru.

— En tant qu'Adhan, tu dois connaître la région du Fort Courage, non ?

— Pas vraiment. Les terres adhanes sont plus à l'ouest, dans la région des Lacs.

— J'ai quelques cartes, je vais les chercher. Coben, occupe-toi de notre invité, il a besoin de s'équiper.

Coben délaissa le paquetage qu'il était en train de rassembler, et vint se ranger devant l'Adhan. Du menton, il désigna les râteliers d'armes.

— Tu as des préférences ?

Cellendhyll n'eut pas besoin réfléchir :

— Épée ou sabre. Tout dépend du choix.

Coben désigna le présentoir sur lequel reposaient lesdites lames :

— Je te laisse faire. Je pense que tu sauras faire ton choix sans moi. Je ne suis pas loin, si tu as besoin d'aide.

L'officier retourna à ses propres préparatifs. Cellendhyll se rangea devant le présentoir, laissant son regard défiler doucement sur le panel proposé.

Sabre ou épée ? Il se décida pour l'épée, sans raison particulière.

Longues ou courtes ? Une épée à deux mains se révélerait sans doute bien encombrante pour les forêts du Nord. Une lame bâtarde peut-être, qu'il pourrait manier aussi bien d'une ou des deux mains. Mais là encore, s'il avait à combattre en forêt, il serait handicapé. Restait les épées courtes.

Le mieux était de trouver deux lames identiques. Cela lui conférerait un meilleur équilibre et une fluidité accrue.

Il en saisit une paire qu'il soupesa avant de la reposer. Trop lourdes. Il en testa une autre qu'il jugea mal équilibrée pour lui. Les deux épées suivantes furent jugées trop légères. La quatrième paire fut la bonne.

Il aurait dû remarquer ces deux épées-là d'emblée.

Lames runiques de fabrication naine. Double tranchant. Poignées noires en cuir, légèrement torsadées pour une meilleure prise en main, traitées contre la transpiration. Gardes courtes. Quillons en argent mat. L'Ange empoigna les lames et se mit à effectuer de lents mouvements circulaires. Il accéléra ses rotations, les inversa, tenta des estocs, des feintes, des fentes, des coups d'arrêt. Bon équilibre, ni trop pesantes, ni trop légères, les épées jumelles lui convenaient parfaitement.

— Je prends celles-ci, annonça l'Ange.

Coben approuva d'un signe de tête et lui dénicha deux fourreaux noirs recouverts de cuir granuleux ainsi que le baudrier d'épaule sur lequel les fixer.

— Tu veux autre chose ?

Cellendhyll secoua la tête. Avec sa Belle de Mort, ses dagues de jet, son poignard de combat et ses deux épées, il s'estimait suffisamment pourvu.

— J'ai des arbalètes si tu veux, lui proposa Coben.

— Merci, mais je préfère le corps à corps, répondit Cellendhyll tout en secouant la tête.

Il lorgna sur les tenues de combat, jusqu'à ce que l'officier lui propose d'en prendre une. Cellendhyll ne se le fit pas dire deux fois.

— Cuir ou toile ?

— Toile.

Les forêts du Nord étant plutôt humides, la toile sécherait plus vite. Une toile renforcée, bien sûr, et légèrement huilée.

L'Ange opta pour une tenue de camouflage vert sapin, rayée de brun. Il prit également un poncho zébré, doublé de laine, parfait pour le camouflage, et un chapeau de pluie. Enfin, de hautes bottes de forestier en daim foncé, à lanières, semelles renforcées, traitées contre la pluie.

Coben lui tendit un grand fourre-tout dans lequel il put ranger ses affaires. Il lui restait à récupérer du linge de rechange et le reste du matériel caché dans sa suite.

Rugar revint vers lui, un étui à carte en cuir huilé en main.

— Voici une carte de la région, tu peux la garder pour l'étudier, c'est une copie. Maintenant si tu as tout ce qu'il te faut, je vais devoir te demander de nous laisser, j'ai un briefing avec mes hommes et je vais évoquer des informations sensibles.

— Bien sûr, Rugar. Et merci encore pour l'équipement.

— Pas de souci, l'Adhan, sourit l'officier, qui ajouta : la vie de *notre* Constance compte plus que tout, n'est-ce pas ?

— En effet.

Y avait-il un sens caché dans la phrase du commandant ? Un défi ?

Cellendhyll se posa la question jusqu'à son retour dans ses appartements, sans trouver la réponse. Il ne pensait plus que Rugar était l'amant de Constance. Il aurait aimé le redevenir, par contre. Qui alors ? Il n'avait vu aucun autre homme dans son entourage, depuis son arrivée.

Il verrait plus tard. Avant de songer à son départ, il lui restait une dernière affaire à régler.

Cellendhyll retourna dans sa suite. Cythéria devait avoir obtenu le renseignement qu'il cherchait. Il ne connaissait presque personne dans la citadelle de la Lumière. Comment s'informer, donc, sans commettre d'imprudence ? L'Ange avait la solution. Les serviteurs, comme toujours, étaient une mine d'information inépuisable sur les rouages du palais. Ils étaient partout dans Tygarde et la plupart du temps on ne les remarquait pas. Une fois ses contacts pris, Cythéria avait trouvé l'information qu'il recherchait. Elle l'aurait fait gratuitement, mais l'Adhan tint à la payer.

Il avait passé un très bon moment de plaisir avec elle, mais il n'irait pas plus loin. Elle avait fait vibrer son corps, certes, mais pas son cœur. Or, Cellendhyll de Cortavar, si sauvage fût-il, était un homme de cœur. C'était là sa faiblesse mais il était incapable de s'en défaire, en dépit de ses efforts répétés.

La jeune femme l'avait compris. Lucide, elle ne s'était jamais leurrée sur l'Adhan, se contentant du peu qu'il lui avait offert. Le servir était reposant comparé aux caprices des seigneurs précédents

dont elle avait eu à s'occuper. L'Adhan avait des besoins simples, quasi ascétiques. Il la respectait, contrairement à la plupart des nobles qui ne voyaient en elle qu'un objet de plaisir. être à son service, de plus, celui du fier guerrier adhan invité par l'Empereur, lui apportait une considération certaine auprès des autres serviteurs de Tygarde. Cela n'était pas à dédaigner pour la courtisane.

En conséquence, elle s'était fait une raison et se contentait d'admirer l'Adhan. Elle aurait volontiers couché avec lui une nouvelle fois. Mais pour rien au monde, elle ne commettrait l'erreur de s'amouracher de lui ; elle avait vu trop de ses collègues ruiner une position enviable en se condamnant à cause d'une amourette sans espoir.

Et surtout, elle avait vu l'homme aux cheveux d'argent regarder Constance. Si habile fût-elle dans les jeux de l'amour, Cythéria savait qu'elle n'était pas de taille à rivaliser avec la Phœnix.

— Je pars pour quelques jours, lui annonça l'Ange. Je n'aurai pas besoin de toi durant cette période.

— Si vous le permettez, seigneur, je resterai pour garder vos appartements intacts en votre absence. Il faudra aérer régulièrement, faire les poussières. Je tiens à ce que tout soit parfait à votre retour.

— C'est d'accord, sourit Cellendhyll. (Qui ajouta :) Cythéria, je suis déso…

— Je souhaite un bon voyage à mon seigneur, le coupa la courtisane. Et je prierai la Lumière pour qu'il revienne sain et sauf.

Elle quitta les lieux après une courbette respectueuse. La servante refusait que son maître s'abaisse à lui faire des excuses.

Cellendhyll gratta la pointe de sa barbe.

Décidément, je ne sais vraiment pas m'y prendre avec les femmes !

Il lui restait à boucler son paquetage. Mais avant, une petite visite s'imposait.

Valien d’Ingvat prenait du bon temps au hammam réservé aux nobles seigneurs de Tygarde. La vapeur imprégnait les lieux, détendait les muscles, réduisait la vue, leurrait sur les distances.

Valien était en train de se demander s’il devait rompre avec Keelayn ou pas. Après tout, elle n’était pas digne de lui, la comtesse de la Fère avait bien raison sur ce point. Toutefois, au lit, la rousse était un volcan. Et le reste du temps, pleine de charme, bien que parfois déstabilisante, faisant preuve d’un caractère bien trempé et d’une intelligence dérangeante que l’héritier admirait malgré lui.

S’il avait pensé rendre Inès jalouse avec Keelayn, il s’était manifestement trompé. Toutefois, il ne doutait pas qu’un jour, la comtesse céderait enfin à ses charmes. Lorsqu’il se serait emparé de ce pouvoir qu’elle lui promettait, il deviendrait alors incontournable à ses yeux.

Tandis que le jeune homme réfléchissait à un autre moyen de faire fléchir Inès, une ombre apparut sur le seuil de la pièce, et disparut aussitôt dans un nuage de vapeur.

Valien sommeillait, alourdi par la chaleur ambiante, lorsqu’un avant-bras cordé de muscles passa autour de son cou pour le tirer en arrière. Emprisonné par une étreinte d’acier qui pesait contre sa trachée, l’héritier était incapable d’émettre le moindre son, peinant à respirer.

Une voix mâle, sinistre et froide, résonna à son oreille :

— Que vais-je faire de toi, Valien ? Je devrais te tuer mais tu n’en vaux même pas la peine.

Une douleur intense perça la chair de l’héritier. L’Adhan venait d’enfoncer trois centimètres d’acier dans sa fesse droite.

— C’est mon dernier avertissement, asséna l’Ange. Tu me fais encore un coup fourré et je te tranche la langue.

Valien sentit sa vessie se relâcher et l’urine souiller ses cuisses.

Cellendhyll appuya sa sentence en lardant cette fois la fesse gauche de Valien, puis disparut dans la brume, laissant l’héritier recroquevillé et gémissant au sol.

L’Adhan rejoignit l’expédition à l’heure convenue, à l’endroit prévu : le parvis qui menait à l’arche de transfert que Constance et lui-même allaient emprunter.

Elle était arrivée la première, un havresac renflé sur l’épaule, épée et dague au fourreau, vêtue d’un ensemble moulant de cuir chocolat, taillé pour l’action.

Cellendhyll la contempla, fier de ce qu’elle était, de ce qu’elle représentait.

Il hésitait toujours sur ses sentiments à son égard, à la conduite à tenir vis-à-vis d’elle. Mais il ressentait une sensation nouvelle. Il sentait un lien les unir, qui restait à définir et qui n’avait rien de sexuel. Ce n’était pas de l’amour, mais plus que de l’affection ou de la simple estime. Il éprouvait le désir soudain de lui parler de ses atermoiements, de lui expliquer ses interrogations continuelles, ses doutes. Sa méfiance envers lui-même. Winter avait démontré une bien meilleure empathie que lui, jusqu’à présent. Il la jugeait capable de comprendre. D’accepter.

Mais il se retrouvait confronté au même problème. Saurait-il trouver les mots ? Il était si maladroit dans leur usage. Il maîtrisait le Zen, le Hyoshi’Nin. Et se retrouvait incapable d’établir une relation simple avec la femme qu’il respectait le plus.

Rugar et les Nodus étaient présents, les seuls à venir leur souhaiter un bon voyage. Sûrs d’eux, tranquilles mais vigilants. Constatant l’arrivée de l’Adhan, Belruk lui fit un clin d’œil et Viggo le salua de la main, dénué de toute agressivité. Le guerrier tatoué paraissait dorénavant considérer l’Adhan comme un égal. à les voir ainsi, Cellendhyll éprouva une soudaine tristesse. Les Nodus lui faisaient trop penser aux Spectres défunts. Maudit Gamaël. Maudit traître ! L’Ange ne l’oubliait pas, même si l’agent renégat de Morion se révélait aussi insaisissable qu’un souffle de vent. Cellendhyll de Cortavar ne savait toujours pas quoi faire de son avenir mais il s’était juré de venger la mort des Spectres et il tiendrait parole. La vengeance était un domaine dont il maîtrisait toutes les subtilités.

Il s’ébroua. Constance venait de battre le rappel, l’extirpant de ses pensées marécageuses. Heureuse diversion.

Gamaël attendrait, lui aussi. L'Ange devait se concentrer sur le présent. Retrouver ses automatismes d'Ombre.

Première étape : rejoindre la ville-garnison du baron Beldovar pour établir la liaison avec le régiment de renfort. Puis, emprunter un portail à grand flux et gagner la citadelle de Verkath, dressée pour contrôler l'accès aux contreforts du Nord. De là, franchir lesdits contreforts à cheval et atteindre leur destination finale : Fort Courage, avant-poste de la Lumière situé sur la frontière, base avancée dans la lutte avec les clans pictes.

Rugar alla saluer Constance, puis vint vers lui.

— Veille sur elle, comme je le ferais à ta place.

— J'y comptais bien, répliqua l'Adhan.

Le commandant prit congé, accompagné de ses hommes.

Cellendhyll échangea un regard avec Constance. La jeune femme avait retrouvé son air dur, concentrée sur sa mission. Elle ne lui offrit pas le sourire qu'il attendait.

Sans plus attendre, elle franchit la première le voile de magie pure qui animait l'arche de pouvoir.

Cellendhyll s'engagea directement sur ses pas. En franchissant le seuil du téléporteur, l'Ange songea de nouveau au cauchemar où il avait vu la Phœnix frappée à mort. Abattue par une main étrangère.

Je ne sais pas quoi faire de toi, Winter, mais quoi qu'il arrive, je te protégerai. Sur ma vie !

Posté derrière une baie vitrée, Priam regarda l'homme aux cheveux d'argent s'engouffrer dans l'arche de transfert. Le Puissant de Lumière avait l'air sombre.

— Voici ton premier test, Cellendhyll, murmura-t-il pour lui seul. Car que je le veuille ou non, pour le bien du royaume, il me faut t'éprouver. J'espère que mon instinct ne m'a pas trompé. Quelque chose se trame dans les Terres du Nord, un maléfice menace mes terres, je le ressens jusque dans mes os. Ce maléfice, tu dois l'affronter et me revenir intact. Je saurai ainsi que j'ai raison de fonder mes espoirs sur toi.

CHAPITRE 36

Dressé sur un hongre alezan, Cellendhyll contemplait le paysage. Il humait à pleins poumons cet air pur, vivifiant, inoubliable, qu'il avait respiré toute sa jeunesse.

Sanglé dans sa tenue de camouflage, ses épées jumelles sanglées en travers de son dos puissant, il était juché sur un étroit plateau de roche encombré de bruyère et de genêts. La crête des montagnes le surmontait à l'est et à l'ouest. Derrière lui, les pentes rêches du défilé peuplé d'ombres qu'ils venaient de remonter.

En face de lui, leur destination, qui se dressait à l'horizon, étirée en une ligne vert foncé. Les Terres du Nord.

L'homme aux cheveux d'argent était de retour chez lui et cette sensation ne pouvait le laisser insensible. Certes, le domaine familial était situé à plus d'une centaine de kilomètres de là, à l'ouest, en zone adhane, mais il avait retrouvé l'univers farouche au sein duquel il avait grandi. à savoir les vastes forêts de conifères où le sapin d'émeraude régnait en maître, tapissées de cette terre d'un brun presque noir, grasse, riche en humus, piquetée de fougères bleutées légèrement luminescentes dès la nuit tombée ; les pentes et les ravins léchés de brume, les torrents d'eau vive, traits d'argent au flux chantant ; peuplées d'ours noirs, de daims farouches, d'élans, de lynx, de castors, de lièvres et d'écureuils.

Une beauté rude, dangereuse, mais à laquelle il n'avait jamais su résister.

Un aigle gris planait au-dessus des montagnes. Le volatile lança un cri impérieux. Dans une certaine mesure, il saluait le retour de l'Ange sur ses terres.

Jusqu'alors, le voyage s'était déroulé paisiblement. Ils avaient passé la démarcation des contreforts, à présent, s'engageant dans une suite de vallées aux pentes escarpées, percées de creux, percluses de bosses de roche dure.

Cellendhyll caressa l'idée d'abandonner l'expédition pour aller visiter les terres adhanes et le domaine de son père. Il ne se sentait toujours pas lié avec l'Empire et cette histoire de meurtres et de soulèvement des Pictes ne l'intéressait guère.

Toutefois une chose le retenait. Incontournable. Constance de Winter. Le but de l'Ange était clair : veiller sur elle. Il savait la jeune femme capable de se défendre – elle n'était pas Phœnix par hasard – mais c'était plus fort que lui, en ce genre de circonstances, il éprouvait le besoin impérieux de la protéger. Il était passé en mode action, redevenu un guerrier, une Ombre, désireux de se focaliser sur sa mission en oblitérant tout sentiment intempestif.

Constance était à portée de vue, en contrebas. Le groupe des éclaireurs de la Lumière venait de passer devant elle pour ouvrir la voie, les mains posées sur leurs arbalètes. à l'arrière, le restant du corps expéditionnaire, à savoir une compagnie du Troisième Régiment du Nord, cent cinquante cavaliers chevauchant fièrement leurs montures de guerre, suivis d'un train de cinq chariots contenant leur matériel. Sous leurs cottes de mailles légères, sans manches, en acier gris, les soldats affichaient l'uniforme du baron Beldovar : pourpoint bleu azur, pantalon bleu nuit, avec une bande dorée le long de chaque jambe, bottes en cuir gras.

Le régiment était dirigé par le capitaine Bascom. Constance et Cellendhyll s'étaient présentés à lui en arrivant à la ville-garnison du baron Beldovar, et l'officier, bien que poli, n'avait pas caché une certaine condescendance à leur égard. Prétextant qu'il était occupé par l'organisation de l'expédition, Bascom n'avait pas tardé à les

ignorer. Cellendhyll avait ressenti une antipathie instinctive pour l'homme et ce sentiment n'avait pas décru au fil du voyage.

Ils avaient descendu les hauteurs, empruntant désormais une large piste qui coupait la forêt quasi en droite ligne, toujours vers le nord, ses abords dégagés sur une cinquantaine de mètres de chaque côté et jalonnés d'une série de tours de guet. L'Ange avait pris le temps de mémoriser la carte donnée par Rugar, il savait donc que la voie qu'ils longeaient les mènerait directement au Fort Courage.

Les éclaireurs chevauchaient au pas, en silence, répartis de chaque côté de la route en deux files décalées.

Tout aussi vigilant, l'Adhan se concentrait sur leur progression, son instinct de survie ayant pris le pas sur ses réflexions.

Rien ne laissait présager que les Pictes allaient les attaquer, d'autant que la présence proche du régiment constituait une force de dissuasion non négligeable. Toutefois, Cellendhyll commençait à ressentir une menace diffuse à travers la forêt tout entière.

La halte du soir fut décidée peu avant la tombée de la nuit. Le bivouac fut dressé au milieu de la route même, un endroit dégagé, bien plus sûr et facile à défendre que la profondeur des bois.

Des feux furent allumés, des chaudrons mis à chauffer, des broches à tourner. Le capitaine Bascom fit ériger sa tente de voyage, vaste et confortable. Cependant, il n'eut pas le tact d'inviter Constance à dîner, ce qui convenait parfaitement à la jeune femme. Elle partageait le campement de Bascom par souci de sécurité, certainement pas par sympathie envers l'officier.

Constance et Cellendhyll s'étaient installés un peu à l'écart de la troupe, mais toujours dans le périmètre défensif établi par les soldats. Dormir à la belle étoile ne faisait pas peur à la jeune femme. Elle avait prévu la fraîcheur de la nuit en préparant son paquetage. Quant à Cellendhyll, son cœur second régulait sa température corporelle, aussi ne souffrait-il pas du froid.

La Phœnix, assise non loin de l'Ange, consultait une carte de la région et prenait des notes pour préparer son enquête. Elle manquait encore de trop d'éléments pour parvenir à une déduction sensée et la première étape serait à l'évidence d'aller visiter les fermes où avaient été commis les meurtres. Cellendhyll aurait bien aimé partager quelques moments d'intimité avec Winter mais c'était impossible. Elle était la Phœnix de l'Empire, une Phœnix en mission. Elle se devait d'être irréprochable, professionnelle, consciencieuse, d'autant plus en tant que femme entourée d'hommes sur lesquels elle pouvait faire prévaloir son rang.

Ils mangèrent autour d'un petit feu, partageant un bouillon de légumes et de la volaille rôtie. Ils parlèrent à mi-voix – comme n'importe qui dans le campement –, échangeant des propos sans réelle portée. Le repas terminé, Cellendhyll prépara une tisane aux saveurs réglissées qu'ils burent en contemplant le ciel scintillant d'étoiles.

Tandis que l'Adhan déroulait sa couverture de selle, Constance vint se ranger à ses côtés.

— Je sais que nous devons nous parler, Cellendhyll, mais pas ici, pas maintenant, je ne peux me le permettre, murmura-t-elle. Mais sache que si je n'en montre rien, je suis heureuse que tu sois là.

— Je comprends parfaitement ta position, Winter, sourit l'Ange. Et j'approuve ton attitude. Nous aurons bien le temps de discuter quand cette mission sera terminée. D'ailleurs, si j'osais, je te demanderais de venir avec moi visiter le domaine de mon père, dans les terres adhanes.

— Cette idée me plaît beaucoup ! Nous verrons à organiser cela une fois cette affaire réglée.

Tandis que la jeune femme s'enroulait dans sa couverture de laine épaisse, l'Adhan s'allongea et ferma les yeux. *Prends du repos chaque fois que tu le peux*… la maxime du soldat. Quelques minutes plus tard, il dormait.

Cette nuit-là, il fit un étrange cauchemar.

Il portait des vêtements trop petits pour lui, datant de son adolescence. Il se sentait particulièrement ridicule. Il cherchait vainement sa mère dans la campagne, tandis qu'Estrée, juchée sur un cheval blanc, se moquait de ses efforts et que Constance passait son temps à lui indiquer de fausses pistes. Juchée sur un arbre, Cythéria lui jetait des pommes de pain tout en l'injuriant. Puis, au moment où il allait enfin retrouver sa génitrice, dont le visage restait toujours indistinct, il se retrouva projeté dans un univers bien différent de celui des Plans. Vêtu cette fois d'un simple pagne d'entraînement, il se trouva confronté à une jeune femme magnifique, une tueuse comme lui, aux courts cheveux d'encre, au regard d'un troublant violet, la pommette ornée d'une balafre. Il la combattit, à la dague puis à mains nues, avant de finir allongé sur elle à l'embrasser à pleine bouche, tandis qu'elle répondait à son baiser avec une ardeur supérieure encore à la sienne. Ils firent alors l'amour avec une passion sauvage, intense, que jamais auparavant il n'avait ressentie.

Quel curieux songe, un cauchemar métamorphosé en un rêve aussi épicé qu'exquis.

CHAPITRE 37

Ils s’éveillèrent aux premières heures du jour, tandis que la brume s’effilochait au bas des frondaisons. Le temps de remballer le campement et de préparer leurs montures, ils repartaient.

Cette journée et la suivante furent identiques à la précédente. Constance et l’Adhan chevauchèrent tout le jour, d’une allure tranquille, bivouaquant sur la route, au milieu des soldats, cernés par la nature sauvage.

Le trajet fut seulement égayé par le franchissement de trois ponts bâtis au-dessus de torrents blanchis d’écume.

L’Ange se mit à songer à Gheritarish. Il devait trouver un moyen de le contacter mais ignorait toujours comment. Il se demanda ce que faisait le Loki. était-il enfin rentré à la citadelle du Chaos ? Avait-il appris sa défection ? Comment réagirait-il dans ce cas ? L’Adhan paraissait condamné aux questions sans réponses.

Si les Pictes épiaient leur avancée, ils prenaient soin de ne rien manifester de leur présence. C’était fort possible, d’ailleurs, mais la canopée qui entourait l’expédition était tellement dense, offrait tellement de cachettes, que c’était une mission impossible de repérer d’éventuels guetteurs ennemis.

Cellendhyll chevauchait un peu en avant de Constance, refusant de se retourner sur elle, en dépit de son envie. La présence de la jeune femme était tout autant source de trouble que de plaisir.

Même s’il n’éprouvait que peu d’intérêt pour la mission confiée à la Phœnix, il devait s’avouer qu’après ces derniers temps passés à Tygarde, il s’estimait heureux d’être de nouveau en action, au contact du danger ; il n’avait aucune envie de s’encroûter à la cour de Priam.

La menace diffuse qu’il avait perçue à son arrivée dans la région se renforçait et il semblait qu’il soit le seul à la ressentir. Il refusa d’en parler à Constance, afin de ne pas l’inquiéter inutilement.

Ils continuèrent leur avancée, constatant que la présence de l’Empire s’affirmait à travers une zone soigneusement déboisée sur laquelle se dressait une série de petites exploitations : fermes, scieries, élevages de chevaux. La forêt, bien que luttant vaillamment contre la main de l’homme qui prétendait la dompter, commençait à céder le pas. Ce constat attrista l’Adhan, qui aurait préféré voir cette nature farouche qu’il adorait rester intacte, plutôt que rongée à petit feu par la civilisation.

Au terme de ces trois jours écoulés sans encombre, après avoir traversé une large prairie d’herbage ocre jaune, ils arrivaient à destination.

Le retour se révélerait bien plus rapide que l’aller. Car s’il n’y avait pas d’arche de téléportation au fort, Constance disposait – à l’instar de Cellendhyll quand il était encore une Ombre du Chaos – d’un anneau à voie unique qui leur permettrait à tous deux de se transférer directement à Tygarde, une fois la mission accomplie. Il suffirait juste à la Phœnix de se trouver à proximité d’un lieu de pouvoir pour ancrer le sort de retour.

Le fort impérial était bâti sur une large aiguille de roche et de terre à la surface plate qui fendait le milieu du fleuve Bras-d’Argent. La presqu’île sur laquelle s’érigeait la fortification avait été dénudée de tout arbre, de toute végétation. Protégé par une palissade d’épais rondins, surmonté d’un chemin de ronde et flanqué de quatre tours à chaque coin, Fort Courage se trouvait face aux forêts pictes, ces dernières étendant leur ligne sombre et touffue sur la rive opposée du fleuve, plein nord.

Le capitaine Bascom avait forcé l'allure pour arriver en premier sur le large pont à rambardes menant au fort. L'arrivée des renforts avait été annoncée et les portes de l'enceinte venaient de s'ouvrir pour les laisser entrer.

Monté sur un splendide cheval gris, pure race, Bascom avait le nez long, le visage maigre, aux joues creuses, à la bouche ombrée d'une fine moustache aussi noire que ses cheveux bouclés qu'il portait mi-longs. Grand, svelte, il arborait un uniforme immaculé aux couleurs de la baronnie, ainsi qu'une longue cape de cuir doublée de fourrure. Une épée longue battait son flanc gauche ; une arme magnifique à pommeau ouvragé, forgée en acier nain.

Tandis que l'officier dépassait le groupe de Constance, sans daigner lui adresser le moindre regard, Cellendhyll repéra un guerrier qu'il n'avait jusqu'ici pas remarqué au sein de l'expédition. Ce dernier flanquait le capitaine, chevauchant crânement à ses côtés, jurant avec la mise élégante de l'officier supérieur. Vêtu d'un costume de forestier, en daim rapiécé, l'individu n'avait rien d'un militaire. Cheveux graisseux ramassés en une courte tresse, traits émaciés, pommettes anguleuses, peau mate, longues oreilles percées de boucles en os. Il y avait quelque chose de particulier dans ses traits rudes. En contemplant ses yeux en amande, Cellendhyll reconnut en lui l'ascendance picte. Un métis, à ce qu'il semblait. Sans doute l'éclaireur de Bascom.

Galopant en arrière du métis, sa propre troupe, une quarantaine de cavaliers vêtus de peaux de loup tannées, sales et barbus, hérissés de sabres, de hachettes et de coutelas. Ceux-là ne ressemblaient pas non plus à des membres de l'armée régulière. Plutôt à des mercenaires, d'un maintien vulgaire, certes, et sans nul doute dépourvus de bonnes manières, mais chacun d'eux arborait une assurance particulière, celle du tueur aguerri.

L'intérieur de Fort Courage affichait l'ordonnancement rigoureux propre à l'Empire, les divers bâtiments construits en bois de pin, dans un souci de commodité, parfaitement alignés les uns par rapport aux autres. Entre autres, l'Ange dénombra une forge, une

écurie, une petite scierie, le mess, des dortoirs, des douches, une réserve à grain, une autre devant servir d'armurerie, un corral, des latrines… De ce que pouvait en voir l'Adhan, une centaine de soldats s'amassaient dans le fort, sans compter les patrouilles éventuelles de sortie.

Rien qui sortait de l'ordinaire en ce genre d'endroit, en somme, hormis un bâtiment proche du centre de commandement qui différait des autres par ses formes rondes : un dispensaire de la Guelfe Blanche, reconnaissable à la Rose blanche sur champ d'or et d'azur qui en ornait le fronton.

Réputé à travers l'univers des Plans, l'ordre guérisseur, éminemment respectable, était voué au pacifisme et à l'aide envers autrui. De nombreux missionnaires de la Guelfe parcouraient le monde, acharnés à répandre la bonne parole et louer les voies saintes de la révérée Lumière. Les frères de la Guelfe soignaient les riches comme les pauvres, se moquant bien des distinctions de classe, de sexe ou d'allégeance.

Le colonel Imbramus se tenait sur le perron du bâtiment de commandement, lissant la pointe de sa barbe blonde. Granitiques, ses traits épais affichaient leur habituel masque revêche.

Bascom rangea sa monture face à lui et descendit de selle.

Les deux officiers se saluèrent – d'une manière qui laissait à penser qu'ils se connaissaient – puis Bascom donna l'ordre à ses hommes de démonter et de s'occuper de leurs montures avant de décharger les chariots.

L'Ange nota que le métis emmenait ses mercenaires à l'écart, comme s'il ne voulait pas se mélanger aux hommes de troupe.

Une fois dans l'enceinte, Constance dirigea son étalon droit sur Imbramus. Bascom se pencha sur ce dernier et lui murmura quelques mots à l'oreille, ses yeux braqués sur la jeune femme.

Cellendhyll n'aima ni le regard, ni le sourire méprisant qu'arborait soudain Imbramus. Il talonna son hongre pour se rapprocher de la Phœnix.

Constance mit pied à terre et lança :

— Colonel Imbramus ? Je suis Constance de Winter, l'émissaire de l'Empereur Priam. J'ai un ordre de mission signé de sa main pour enquêter sur les meurtres des colons.

— Il se trouve que je suis très occupé avec le soulèvement des clans pictes, entama le colonel.

— Aucun des membres de l'Empire n'est assez occupé pour ne pas répondre aux ordres du Patriarche, il me semble. Tout comme il me semble qu'une réunion s'impose.

— Oui, bon, venez, maugréa Imbramus, en invitant d'un geste Constance et Bascom à pénétrer à l'intérieur.

Cellendhyll mit pied à terre à son tour puis emboîta le pas à Constance. Mais alors qu'il s'apprêtait à entrer, le garde posté devant le seuil lui barra le passage.

Cellendhyll se contenta de le toiser de cet air intimidant qui révélait une grande part de son caractère implacable. Le garde, manifestement une jeune recrue, déglutit avant de le laisser passer.

L'homme aux cheveux d'argent traversa la salle d'accueil et rejoignit Constance dans le bureau du colonel.

Le bureau était percé de grandes fenêtres, doté d'un poêle et de l'ameublement habituel en de tels lieux. La décoration s'avérait des plus sobres. Presque inexistante. Une grande carte colorée de la zone était dressée sur un chevalet. Y figurait Fort Courage, évidemment, ainsi que les exploitations de l'Empire disséminées le long du fleuve et en lisière des forêts. Il n'y avait aucune indication sur la présence picte, pour la simple et bonne raison qu'aucun des soldats du fort n'était capable de repérer leurs camps de l'autre côté du Bras-d'Argent.

Imbramus accueillit l'arrivée de l'Adhan d'un œil interrogateur et peu chaleureux.

— Voici Cellendhyll de Cortavar, annonça la Phœnix, le seigneur Priam l'a nommé observateur indépendant. Il m'assistera dans mon enquête.

Le colonel accorda un bref signe de tête à l'Adhan, tandis que Bascom le soupesait d'un œil pénétrant, puis il rendit à Constance l'ordre de mission qu'il venait de consulter. Les bras croisés, Cellendhyll soutint le regard du capitaine en y mettant une bonne

dose de défi. L'homme lui rappelait Hegel, le défunt cardinal de l'Orage, véhiculant la même aura d'intransigeance fanatique.

— Quelle est la situation ? demanda Constance.

— La situation ? Certains des clans pictes se sont soulevés, voilà, répliqua sèchement Imbramus. Ils ont massacré trois familles de colons puis ont tendu une série d'embuscades à mes patrouilles. Il est temps de mettre un terme à leurs nuisances !

— Que pouvez-vous me dire sur ces meurtres ?

— Ils sont le fait des Pictes, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, rétorqua Imbramus d'un ton rogue.

— Quelles preuves avez-vous pour les incriminer ? demanda Constance sans se laisser impressionner.

— Mon intime conviction et cela suffit largement.

— Pas pour moi qui suis chargée de faire la lumière sur cette affaire. Je désire étudier les lieux des crimes, poursuivit la Phœnix, son beau visage imperturbable. J'ai besoin d'une escorte.

Cellendhyll admira la posture inébranlable de la jeune femme qui refusait de plier devant le manque de coopération évident de l'officier.

— Vous n'avez qu'à vous adresser au lieutenant Queho, il se chargera de vous guider, grommela Imbramus. Mon aide de camp vous l'enverra et vous indiquera où vous pouvez loger… Maintenant, si vous voulez bien me laisser, je dois préparer notre plan de contre-attaque avec le capitaine Bascom.

Il aurait été de bon ton que le colonel invite Constance à dîner. Il n'en fit rien.

Bascom, pour sa part, avait gardé le silence, mais Cellendhyll se doutait qu'il partageait la même position hostile qu'Imbramus.

La Phœnix hocha sèchement la tête et prit congé, l'Ange sur les talons.

— Le sale crétin, siffla Constance entre ses dents tandis qu'elle ressortait sur le perron. Je me passerai de lui, s'il le faut. Son mépris, je peux le supporter, j'espère toutefois qu'il n'est pas engendré par l'incompétence.

— Concentre-toi sur ta mission, lui conseilla l'Adhan. Qu'Imbramus soit compétent ou non, cela ne relève pas de ton autorité, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, sourit la jeune femme.

Le premier sourire qu'elle lui offrait depuis trois jours. L'Ange n'aurait pas imaginé à quel point il en était affamé.

L'aide de camp d'Imbramus, un sergent au faciès rougeaud, apparut sur ces entrefaites. Il guida Constance, suivie de Cellendhyll et des Nodus, vers un dortoir dévolu aux hommes de troupe et leur désigna leurs couchettes. Invoquant son pouvoir d'émissaire, Constance exigea aussitôt un lieu offrant plus d'intimité et de confort. Cellendhyll, de son côté, fixa le sergent de son air méchant.

Ce dernier se tassa sur lui-même, puis, soumis, il les conduisit vers un bâtiment plus modeste destiné aux officiers. Inhabité, l'endroit offrait trois chambres, un petit salon avec un coin cuisine et une salle d'eau. Simplement meublé, mais tout à fait acceptable en ces circonstances.

Une fois l'aide de camp congédié, Constance choisit sa chambre. Cellendhyll se décida pour celle d'à côté.

Tandis qu'ils déballaient leurs paquetages respectifs, on frappa à la porte. Cellendhyll alla ouvrir.

Un officier aux galons de lieutenant se tenait sur le seuil. C'était Farod Queho, qui se déclara prêt à conduire Constance où elle le désirerait. La venue de la Phœnix ne semblait nullement l'importuner et le jeune homme n'affichait pas le même mépris que Bascom ou qu'Imbramus à son égard. Son regard brûlait au contraire d'un espoir qu'il ne cherchait pas à cacher.

Constance saisit l'offre au bond. Reportant à plus tard leur installation, elle donna le signal du départ. Le petit groupe d'enquête ainsi formé – eux trois plus dix hommes de troupe réquisitionnés par Queho – sortit du fort au petit galop, couvé par le regard méfiant du pisteur métis.

Pendant ce temps, le colonel Imbramus avait servi une coupe de rhum ambré au capitaine Bascom. Les deux officiers se tenaient face à face, installés dans le bureau.

— Écoutez Bascom, si j'ai demandé au baron Beldovar de vous faire venir, cela n'a rien d'un hasard. Nous nous connaissons suffisamment, vous et moi, et je sais que vous partagez la même opinion sur l'engeance picte. Et je vous rappelle que je vous ai couvert après « l'incident » de la vallée d'Erkath.

— Comment l'oublierais-je, Colonel ? répondit Bascom d'un ton doucereux.

Imbramus avala une gorgée de rhum et reprit :

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je compte sur vous, et vos méthodes ne m'effraient pas, moi, tant qu'elles restent efficaces. Ces maudits Pictes sont insaisissables, je m'échine à les poursuivre mais ils s'évanouissent dans leurs forêts sans que mes éclaireurs puissent les débusquer. Et je ne parle pas du fait que mes lieutenants sont des incapables, Queho s'avère bien trop tendre à l'égard des Pictes et Rastis n'est qu'une outre à vin. Ni l'un ni l'autre n'ont l'étoffe nécessaire pour vaincre ces sauvages. Il n'y a que le sergent Rauk sur qui je peux compter ; lui, c'est un roc. Vous comprenez donc pourquoi je vous ai fait venir, vous et nul autre. Réglez-moi cette affaire de révolte, Bascom, matez-moi ces sauvages peinturlurés une bonne fois pour toutes et je vous promets de vous faire retrouver vos insignes de commandant et avec eux la tête de votre régiment. Vous savez que j'ai suffisamment d'appui auprès de Beldovar pour tenir mes engagements.

— J'ai donc toute latitude pour agir ? s'enquit le capitaine, les traits déformés par une grimace prédatrice.

— Oui, opina Imbramus. Du moment que vous m'apportez du résultat, je le répète.

Bascom s'inclina élégamment :

— Je ne vous décevrai pas, colonel.

Bascom marqua une légère pause, puis ajouta :

— Et l'émissaire de l'Empereur, que vient-elle faire dans tout cela ?

— Rien du tout ! éructa Imbramus. Cette dame de Winter n’a aucune autorité directe à faire valoir sur nous car le fort dépend du baron Beldovar, et j’entends bien que cela reste ainsi. Elle se cantonne à son enquête, c’est tout… et d’ailleurs je ne vois pas comment elle pourrait retrouver le coupable. Ce dernier doit s’être réfugié dans la forêt, elle ne le retrouvera jamais. Pour ma part, j’ai fait évacuer les colons qui le désiraient, je ne peux rien faire de plus. Hormis châtier les Pictes, bien sûr.

— Nachak, que j’ai amené avec ses hommes, *ses Loups*, comme il les appelle, est un pisteur tout à fait compétent, annonça Bascom. Il hait les Pictes plus que tout. Il les trouvera, n’en doutez pas. Alors, nous pourrons montrer à ces sauvages ce qu’il en coûte de défier l’Empire !

L’entretien terminé, Bascom ressortit dans la cour et rejoignit le métis, ce Nachak, auquel il adressa ses instructions.

Peu après, le pisteur quittait les fortifications, suivi de sa bande inquiétante, mais vers une tout autre direction que celle empruntée par Constance et Cellendhyll.

CHAPITRE 38

Queho les avait menés au sud-est, empruntant la piste qui longeait le fleuve. Le ciel, d'un gris sale, était chargé d'une cohorte de nuages gras. La fraîcheur de l'air s'était accentuée.

Ils traversèrent une série de prairies encadrées de bois. Un peu plus tard, ils arrivèrent sur les lieux du premier crime. Située sur une butte qui dominait le fleuve, une ferme se divisait en trois édifices modestes ; habitation, grange, ainsi qu'une petite bâtisse destinée à fumer la viande. Une pente douce de terre et d'herbe rase menait à la rive du fleuve. De l'autre côté des maisons, un grand champ divisé en quatre carrés distincts, dont un laissé en jachère.

L'endroit suintait l'angoisse et la souffrance.

Constance, Queho et Cellenddhyll mirent pied à terre. Les soldats se déployèrent en vue du fleuve, face aux terres des Pictes, afin d'établir un périmètre de sécurité.

Les corps avaient reçu une sépulture décente à l'arrière de la ferme – comment aurait-on pu les laisser ainsi exposés, pourrissants, harcelés par les mouches ? Constance donna l'ordre à Queho de les faire déterrer par ses soldats. Un mouchoir sur son nez, la Phœnix étudia minutieusement les blessures. Elle conclut à un acharnement manifeste de leur auteur. Manifeste mais commis par une intelligence froide, maîtrisée, et non par un esprit brouillon et dément. En effet, une bonne part des plaies avaient été causées par une lame fine et acérée, précise ; on constatait aussi quelques morsures, notamment sur les tétons de la femme du fermier. Ceux

qu’on avait ainsi torturés l’avaient été de leur vivant, on pouvait le comprendre aux grimaces d’intense souffrance plaquées sur leurs visages ; de quoi confirmer les déductions de Queho qu’il avait soumises à l’enquêtrice.

Les tombes refermées, le lieutenant poussa un lourd soupir. Constance se tourna vers lui. Après s’être assurée qu’aucun des soldats ne pouvait l’entendre, elle s’adressa à Queho :

— C’est vous qui avez envoyé cette lettre à l’Empereur pour l’avertir des meurtres, n’est-ce pas ?

Le jeune officier arbora un sourire las et répondit d’une voix douce :

— Exact, ma dame, et ce n’est pas de gaieté de cœur que je l’ai fait, mais le colonel Imbramus refuse de m’écouter. Il ne veut pas démordre de la culpabilité des Pictes. Du coup, il n’a ordonné aucune enquête. Pour ma part, je suis quasi certain que les sauvages sont innocents. Ce qui veut dire que le coupable ne sera pas inquiété et je ne peux supporter cette idée. Sans parler du fait que ce monstre peut commettre un nouveau meurtre d’un jour à l’autre, si l’envie lui en prend.

— Les colons n’ont-ils pas été évacués ?

— En majorité oui, bien que certains aient refusé d’abandonner leur logis et leurs récoltes, mais au moins sont-ils prévenus. Il faut également compter les trappeurs et les bûcherons qui travaillent de ce côté de la rive. Cela fait trop de monde à surveiller pour tendre une embuscade au tueur. Et de toute manière, Imbramus s’y refusera, obnubilé qu’il est par ce qu’il appelle « la menace picte ».

— Les Pictes n’ont-ils pas attaqué vos patrouilles ? demanda alors Cellendhyll.

— Certes, messire, mais ces patrouilles étaient lancées de l’autre côté du fleuve, sur le territoire des sauvages. Cela va à l’encontre de mon devoir de militaire, alors je ne devrais pas vous le dire, mais je pense que c’est Imbramus qui a déclenché les hostilités, pas les Pictes. Ces derniers auraient eu beau jeu d’incendier les fermes des colons et de massacrer ces derniers, mais ils n’en ont rien fait.

— Si ce ne sont pas les Pictes, alors, qui cela peut-il être, selon vous, lieutenant ? reprit Constance.

— Un trappeur, un bûcheron ? Un soldat, même… que sais-je. Il n’y a aucun registre indiquant les allées et venues de nos troupes, alors je suis incapable de vérifier qui était de sortie le jour des meurtres. Mais je connais tous les hommes de Fort Courage et je n’en vois aucun capable d’une telle barbarie. Du reste, aucun des soldats n’est censé voyager seul.

— Le meurtrier pourrait très bien avoir un complice, remarqua alors Constance.

Farod Queho haussa les épaules :

— Certes, messire. Toutefois, avec la menace des Pictes, nous autres soldats chevauchons au minimum par groupe de cinq. Cela ferait donc quatre comparses, je trouve que ça fait beaucoup pour une telle barbarie tout en ne laissant aucune trace. Du reste, la région n’est pas vraiment fréquentée. Nous avons les Pictes, de l’autre côté du fleuve, les soldats du fort, les bûcherons chargés de dégager de nouvelles pistes et les trappeurs qui traînent dans le coin. Personne d’autre n’a été signalé dans le secteur, en dépit des nombreuses patrouilles.

Tout en devisant, tous trois examinèrent soigneusement les abords de la ferme, ainsi que les bâtiments annexes et la rive. Mais pas plus que Queho, ils ne découvrirent le moindre indice.

Il était temps d’étudier l’intérieur. Ils entrèrent dans la maison principale.

Étant donné l’hémoglobine répandue sur le parquet de la salle principale, et le mobilier renversé, il était aisé de conclure que les habitants de la ferme avaient été suppliciés ici même. Ce n’est qu’ensuite que le ou les assassins les avaient déplacés à l’extérieur. Aux traces rougeâtres qui maculaient le sol, ainsi qu’aux quatre chaises qui les surplombaient, et sur lesquelles restaient noués des morceaux de corde, Cellendhyll estima que les membres de la famille avaient été attachés puis torturées avec un soin méthodique. Celui ou ceux qui les avaient ainsi maltraités avaient soigneusement évité de laisser leurs empreintes dans les taches de sang.

Constance fouilla la maison de fond en comble, aidée des deux hommes, sans rien trouver qui puisse l’orienter sur l’identité du

meurtrier. Aucun signe de vol ou de vandalisme.

Ne restaient que les runes qui figuraient sur le devant de la maison principale que jusqu'alors ils avaient laissées de côté. Ils ressortirent les examiner. Tracées avec le sang des victimes, elles auraient dû être quasi effacées, délavées par les pluies récentes. Il n'en était rien. Les runes brillaient sur le bois, brillantes, comme cristallisées. Il y avait là l'influence de la magie. Une magie malsaine, inhumaine.

Constance se pencha sur les lettres de sang qu'elle étudia avec minutie. Elle sortit un carnet et y reporta le motif macabre. Elle se retourna vers Cellendhyll, qui s'était posté en retrait.

— Tu en penses quoi ? Est-ce que cela ressemble à la magie du Sang des Ténèbres ?

— Pas vraiment, estima l'Ange. Je n'ai jamais vu ces runes chez les Ténébreux. Et puis je ne vois pas ce qu'ils viendraient faire dans un coin aussi reculé. D'autant plus que cela contredit leur offre de trêve.

— Cela ne ressemble pas non plus au langage démonique, ajouta la jeune femme. Pourtant, on dirait bien un rituel, mais il n'y a aucun cercle d'invocation, c'est curieux. Queho, les meurtres ont-ils eu lieu de jour ou de nuit ?

— Je dirais de jour mais ce n'est qu'une hypothèse, répliqua Farod Queho. Chaque fois, on a retrouvé les cadavres dans la journée et leurs blessures étaient à peine séchées. Je ne vois pas de mobile. C'étaient tous des gens paisibles. Depuis que je suis en poste ici, jamais je n'ai vu de telles horreurs.

Cellendhyll regarda les abords de la ferme. La lisière de la forêt était visible à six cents mètres vers l'ouest, laissant les environs vides de toute cachette. De jour, impossible d'approcher sans être repéré de loin. Or, les fermiers ne s'étaient nullement barricadés dans la maison comme ils auraient pu le faire, et aucune fenêtre n'avait été forcée. De là à penser que les victimes avaient laissé entrer leur meurtrier en toute confiance, il n'y avait qu'un pas. Ce fait lui aussi était de nature à disculper les Pictes.

Toutefois le motif du crime restait à définir et tant que cette question épineuse ne serait pas résolue, l'enquête de Constance

risquait de piétiner.

Queho avait annoncé à Constance qu'il avait étudié les alentours de l'exploitation et qu'il n'avait relevé aucune trace de pas sur la terre meuble qui entourait la ferme. Ne restait donc que la piste, celle-ci marquée par tant de traces de sabots ou de chariots à demi effacées par le passage de la pluie, qu'il était impossible d'en faire le tri.

Constance fronça les sourcils :

— Ces marques suintent le mal, je le sens à travers mes os.

Queho rétorqua dans un soupir :

— J'ai essayé de gratter les runes avec ma dague mais je n'ai même pas réussi à les entamer. Hormis brûler la maison entière, je ne vois pas comment nous en débarrasser.

— Alors faites-le, décida la Phœnix. Dès que possible.

Alors qu'ils se rendaient sur le deuxième lieu des crimes, chevauchant toujours sur la piste qui bordait le fleuve, ils croisèrent une carriole escortée d'une patrouille de cinq soldats.

Ils s'arrêtèrent devant le véhicule.

— Voici le frère Alben, de la Guelfe Blanche, annonça le lieutenant. Il dirige le dispensaire du fort.

Le prêtre de la Guelfe Blanche était un homme de taille moyenne, plutôt enrobé. Cheveux courts, bruns, tonsurés. Alben avait un visage arrondi, hâlé par le grand air, un regard doux d'un beau noisette, des lèvres fines et souriantes. Pour le couvrir, une longue pèlerine couleur sable ornée du symbole de la Guelfe Blanche. à ses pieds, des bottines de cuir souples et confortables.

Alben accueillit les arrivants avec un mélange d'affabilité et de curiosité.

À ses côtés sur le siège de la carriole, un homme courtaud aux traits larges et grossiers, les yeux délavés et la bouche molle. Le crâne recouvert d'une ample capuche, d'où s'échappaient quelques mèches graisseuses, il portait le même vêtement que le frère, si ce n'était que le sien était maculé de taches diverses. Il avait le regard vide.

— Voici Nok, mon assistant, dit Alben en tapotant gentiment la cuisse du simple d'esprit. Il n'est pas très vif mais son aide m'est inestimable.

— Je vous présente Constance de Winter, frère Alben, reprit Farod Queho. La dame de Winter est venue enquêter sur les meurtres.

— Vous arrivez en des temps bien troublés, ma dame, sourit doucement Alben. Quelle affreuse affaire nous avons là. Que la Lumière protège l'âme de ces malheureux.

— Selon vous, qui a pu commettre une telle atrocité ? demanda Constance.

Le visage du prêtre de la Guelfe s'ombra de tristesse :

— Assurément un esprit dérangé, ma fille. Mais je doute que ma réponse suffise. J'espère que vous avez pu relever des indices… Car hélas, je ne vois pas qui pourrait s'abaisser à de telles horreurs.

— Pour le moment, aucun, rétorqua Winter. Mais je commence à peine.

Nok se mit à baver, sans s'en rendre compte. Alben sortit un mouchoir de sa pèlerine et lui essuya patiemment les lèvres.

— Eh bien, reprit le frère, je ne veux pas vous retarder plus longtemps dans votre enquête. Je prierai la Lumière pour qu'elle vous accorde sa clairvoyance. En cas de besoin, n'hésitez pas à venir me voir au dispensaire, je vous aiderai de mon mieux.

Une fois le prêtre salué, ils repartirent, longeant toujours le fleuve.

Cellendhyll surprit le regard de Queho s'appesantir sur l'insondable épaisseur des forêts pictes. L'Adhan rapprocha son hongre du lieutenant pour lui demander :

— Vous connaissez bien le territoire picte ?

Queho secoua la tête :

— Je mentirais en affirmant que c'est le cas. Chaque fois que nous avons tenté d'y pénétrer, nous avons dû en déguerpir sous peine de nous faire décimer. Les Pictes sont passés maîtres dans l'art de l'embuscade et leur connaissance parfaite du terrain

supplante largement la supériorité de notre armement. Nous ne les voyons pas, et pourtant ils sont là. Prêts à frapper au moment où nous nous y attendons le moins.

— Vous semblez nettement moins vindicatif à leur égard que le colonel.

— J'essaie d'être réaliste, rétorqua Queho en arborant son habituel sourire mélancolique. Pourquoi les haïr, après tout ? De leur point de vue, c'est nous qui sommes les intrus. C'est nous qui avons chassé les Pictes de leurs terres, qui les avons obligés à s'établir de l'autre côté du fleuve. Certes, de temps à autre, ils lancent des raids pour voler des provisions, mais jamais jusqu'ici ils n'avaient commis de tels crimes. Au risque de le répéter, ce n'est pas leur genre. Mais j'imagine que vous devez le savoir, puisque vous êtes un Adhan.

La deuxième ferme ne délivra aucun indice significatif. Les dépouilles des suppliciés présentaient exactement le même type de blessures et d'acharnement que les précédentes. Aucun vol à déplorer dans les bâtiments, aucune déprédation. Aucune trace.

Constance recopia la deuxième série de runes, constatant qu'elle était d'une forme rigoureusement identique à la première.

La troisième visite ne confirma qu'une chose : un mode opératoire unique aux trois séries de meurtres, mêmes blessures, mêmes runes apposées sur les murs. Les colons, semblait-il, ne s'étaient pas méfiés de leur tortionnaire, ils le connaissaient sans doute.

La Phœnix se retrouvait donc avec un lot de suppositions et de questions sans réponse. Impossible de définir le nombre de coupables, par exemple. Impossible de déchiffrer le mobile qui avait présidé à ces massacres, même si l'usage de magie maléfique était indéniable.

La nuit n'allait pas tarder à tomber, tandis que les premières nappes de brume sourdaient du sol pour s'étaler sur la campagne et autour des arbres. Il était temps de rentrer au fort.

Pour le programme du lendemain, Queho avait proposé à la Phœnix d'aller visiter le camp des bûcherons établi dans une zone sécurisée, à une demi-journée du fort, vers le sud-ouest. Resterait ensuite à confronter les trappeurs qui opéraient dans le coin. Farod Queho annonça qu'on pourrait en trouver la plupart dans un comptoir d'échange où ils avaient leurs habitudes, non loin de la base des bûcherons.

CHAPITRE 39

De retour au fort, le lieutenant les délaissa. Constance et l'Adhan pansèrent leurs chevaux avant de gagner la maison que la Phœnix avait réquisitionnée. La nuit venait de tomber.

Un message attendait la jeune femme. Tous deux avaient finalement été invités à dîner par le colonel Imbramus ; on mangeait tôt dans l'armée. Ils ressortirent et se dirigèrent vers le bâtiment de commandement.

Malgré lui, l'Ange commençait à s'intéresser aux meurtres. Celui qui avait ainsi massacré les colons ne pouvait être que sacrément dérangé. Toutefois, il y avait également l'histoire de ces glyphes cristallisés par magie. Quelle était leur signification ? Il se demandait si ce déchaînement de violence était un signe de cruauté pure ou bien le fruit d'un dessein supérieur.

Imbramus reçut ses invités dans la grande pièce qui lui servait de salle à manger. Un lieu sans apprêt.

La salle ne présentait aucun élément remarquable ; plancher en pin, une grande table en chêne destinée aux repas, un vaisselier et un gros poêle en fonte. Nulle nappe immaculée, nulle chandelle ou couvert en argent, nulle atmosphère cordiale et encore moins chaleureuse. Seule la vague odeur de pin qui exhalait du bâtiment était agréable. Pour unique élément de décoration, un étendard de la baronnie du Nord, accroché sur un mur, qui faisait face à celui de l'Empire.

Imbramus fit asseoir Bascom face à lui, à l'autre extrémité de la table. Là encore, le colonel négligeait Constance, et tenait à faire savoir qu'il la considérait comme quantité tout à fait négligeable.

Les autres invités, outre la Phœnix et l'Adhan, étaient le frère Alben, le lieutenant Queho, le lieutenant Rastis, un grand blond au profil chevalin, le regard injecté de sang.

De gros brocs de bière rousse ainsi que des carafes d'eau claire fraîchement tirée du fleuve furent apportés par un jeune caporal, qui, à voir son manque d'enthousiasme, aurait nettement préféré passer la soirée à jouer aux cartes avec ses camarades de chambrée.

Constance trempa ses lèvres dans la bière, de même que les autres. Seuls Cellendhyll et Farod Queho préférèrent prendre de l'eau. L'Ange s'en tint à ce breuvage, comme à chaque fois qu'il s'estimait au cœur d'une mission.

Imbramus buvait sans manifester le moindre plaisir, les traits maussades. Il ne faisait aucun effort pour entamer la conversation. Son regard oscillait entre Bascom et Constance.

Le lieutenant Rastis, en revanche, appréciait visiblement la bière. Il vida sa première chope en trois larges rasades et s'empressa de se resservir.

Le caporal chargé de faire le service entra sur ces entrefaites, chargé d'un lourd plateau. La nourriture arrivait enfin : rôti de cerf, sauce aux airelles et purée de pois cassés ; terrine de sanglier et miches de pain noir à la mie dense.

Le cuisinier du fort n'était pas un cordon-bleu, se dit l'Ange. Le cerf était trop cuit et la sauce trop farineuse. La purée, quant à elle, collait au palais, tel du plâtre, et tout aussi peu succulente. Cependant, il ne répugna pas à se remplir l'estomac, ayant déjà ingéré bien pire. C'était chaud, c'était copieux, et cela suffisait largement pour les circonstances présentes.

Trônant à l'opposé du colonel, Bascom n'affichait aucune émotion. Son regard aux profondeurs insondables scrutait chacun des convives, sans vraiment s'attarder. Il se sustentait à mouvements lents et délicats, tandis que son supérieur engouffrait les mets à grands gestes et mangeait en mâchant avec énergie.

Du bout des lèvres, entre deux mastications, le colonel demanda à Constance des nouvelles de son enquête. La jeune femme répondit que pour l'instant elle n'avait pas glané grand-chose, excepté le fait que les runes inscrites sur les lieux des crimes ne correspondaient pas aux méthodes employées par les sorciers ténébreux, ni, probablement, à celles du peuple démon. Cellendhyll remarqua que son amie restait évasive et ne parlait surtout pas de l'absence de traces pictes. Sans doute la Phœnix estimait-elle – avec raison – que, sans preuves concrètes et irréfutables, Imbramus resterait inébranlable sur la culpabilité des sauvages. Il constata également que le lieutenant Queho se gardait soigneusement de renchérir sur le sujet.

Pour sa part, le frère Alben exprima un intérêt poli. Quant au capitaine Bascom, il semblait totalement se moquer de l'affaire.

Cellendhyll, de son côté, ne comptait pas participer à la conversation. S'il était présent, c'était uniquement pour soutenir Constance, et non pour faire assaut de mondanités. D'autant que ni Imbramus, ni Bascom n'avaient su s'attirer son intérêt ou son respect, bien au contraire.

Constance décida de relancer la conversation en demandant à l'officier supérieur si les préparatifs de l'expédition prévue contre les Pictes s'étaient bien déroulés.

Soudain on n'entendit plus que le bruit des mastications et celui des couverts entrechoqués.

L'Ange ressentait toujours cette tension angoissante en arrière-plan qui l'avait saisi en pénétrant dans la région. Elle semblait même plus dense encore que dans la forêt. Le péril était proche et le Fort Courage en était infecté.

De tous les participants, seul le frère Alben paraissait réellement détendu. Le missionnaire prit la parole, dans le but manifeste de détendre l'atmosphère. Il parla des beautés de ces terres du Nord qu'il parcourait régulièrement afin d'apporter l'aide de la Guelfe aux nécessiteux, qu'ils soient colons, bûcherons, trappeurs ou soldats. Car la Guelfe Blanche, il le précisa sans qu'il en fût besoin,

ne prenait jamais part aux conflits armés. Elle se contentait d'aider, de réconforter ou de soigner, d'apporter la bonne parole en offrant les vertus de la Lumière. Il le déclara clairement, selon lui, les Pictes n'étaient pas que des guerriers assoiffés de sang, bien au contraire.

— Ces sauvages sont certes des ignorants, ils ne connaissent rien des usages civilisés. Pour le reste, ce ne sont que des hommes, gouvernés par des instincts d'hommes, et nullement des démons. Je ne doute pas qu'avec le soutien de la Sainte Lumière, la Guelfe ne puisse leur faire entendre raison, les apprivoiser le temps de leur faire découvrir la richesse de notre religion. Au contraire, traiter les Pictes par la force représente une erreur, car cela ne fait que les renforcer dans leur esprit de résistance. Le pouvoir du Verbe, messires, est supérieur à celui de l'acier.

Le Verbe peut se révéler puissant, mais c'est difficile de parler avec une lame en os plantée dans la gorge, songea l'Adhan.

Le colonel Imbramus ne sembla pas apprécier la déclaration du prêtre, qu'il considérait comme une extravagance :

— Sauf votre respect, mon frère, la concertation que vous prônez est une utopie. Les Pictes ne peuvent être traités comme des êtres de raison. Ce sont des bêtes fauves, qu'il faut abattre si elles nous menacent, et c'est bien le cas. Pour preuve, s'ils avaient dû être pacifiés, il y a beau temps que nous y serions arrivés. Alors je l'affirme : un bon Picte est un Picte mort !

En réponse, Alben se fendit d'un sourire navré. Ce ne devait pas être la première fois qu'il se retrouvait confronté à l'aveuglement intransigeant du chef de Fort Courage ; néanmoins sa foi en la Lumière, son sacerdoce, devaient contrebalancer aisément ce genre de mépris.

Alors que le silence s'instaurait, lourd de gêne, s'éleva la voix un peu pâteuse du lieutenant Rastis qui, jusqu'alors, n'avait pas fait grand-chose d'autre que de cajoler sa bière.

— Les Pictes sont des pleutres qui se terrent sous le couvert de leurs fichues forêts, ils répugnent à nous affronter en face !

L’Ange entrevit le pli amer que masqua aussitôt Queho. Ce dernier s’interdisait de répondre à ce genre d’inepties. Pour sa part, Cellendhyll retint un sarcasme.

Refuser d’affronter les soldats de l’Empire et la puissance de leur acier dans un face-à-face était au contraire une preuve d’intelligence. Leur opposer une technique de guérilla en utilisant les connaissances du terrain à leur propre avantage était la marque d’un excellent sens tactique. Le pauvre Rastis ne ferait pas long feu face aux Pictes en les mésestimant ainsi.

De ce que l’Adhan connaissait des sauvages, il n’éprouvait aucune sympathie pour eux. Toutefois, il ne les méprisait pas pour autant, réprouvant le racisme primaire dont faisaient preuve la plupart des gens de l’Empire à leur égard.

— Et vous, capitaine, comment comptez-vous vaincre les Pictes ?

L’Ange n’avait pu s’empêcher de poser la question, incapable de résister à l’envie de titiller l’homme antipathique qu’incarnait pour lui l’officier.

Mais ce dernier ne se laissa pas démonter. Un sourire satisfait plaqué sur le visage, Bascom annonça :

— Pour attraper un Picte, il faut employer un Picte. Et j’en ai un à mon service, Nachak le métis, mon pisteur. Cet après-midi, Nachak a franchi le fleuve pour explorer les forêts ennemies. Il a fini par relever des traces des sauvages, elles conduisent à l’un de leurs camps. Je pars dès demain, aux premières heures du jour, car je compte bien prendre ce camp d’assaut.

Constance répondit aussitôt.

— Parfait. Messire de Cortavar et moi-même, nous vous accompagnerons. Ce sera l’occasion d’interroger ces Pictes.

Imbramus renifla :

— Ce n’est pas la place d’une femme.

À chaque fois qu’il s’adressait à la Phœnix, la bouche du colonel se plissait comme s’il venait d’avaler une gorgée de vinaigre.

Crétin de misogyne ! cracha intérieurement l’Adhan.

Toutefois, il se retint d’intervenir. Par respect pour Constance. Il était bien conscient que la jeune femme ne verrait pas d’un bon œil

qu’il parle à sa place, même pour la défendre.

Les lèvres de Bascom se retroussèrent d’ironie tandis qu’il enchérissait :

— Le fait est que l’opération sera dangereuse.

— J’ai commandé une section du Nodus pendant plusieurs années. Celui qui verrait en moi une faible femme ferait une erreur stupide. J’ajoute que je suis mandatée par Priam lui-même et que je ne dépends en aucun cas de votre autorité. Du reste, puisque vous maintenez que les Pictes sont coupables des meurtres, colonel, il faut bien que je les confronte.

De quoi calmer les moqueries sous-jacentes des deux officiers. Ces derniers se renfrognèrent.

Le restant du repas s’acheva dans la morosité. Plus personne ne prenait la peine d’entretenir la conversation. Le seul à passer du bon temps était ce soiffard de Rastis qui engloutissait chope après chope, muré dans un univers personnel régi par l’alcool ; son teint devenait de plus en plus rubicond. Le frère Alben, lui-même, ne relevait plus le nez de son assiette.

Bascom finit par s’adresser à son supérieur :

— Si vous le permettez, colonel, je vais me retirer. Je pars aux aurores et il me reste quelques détails à régler.

— Bien sûr, capitaine, opina Imbramus, vous pouvez disposer.

Une fois que Bascom eut quitté les lieux, Imbramus termina sa chope de bière et se leva à son tour.

— Bonne nuit, se contenta-t-il de dire sans regarder personne, avant de prendre congé à son tour.

— Merci de cet excellent repas, ironisa Constance dès que la porte se fut refermée.

Livrés à eux-mêmes, le restant des convives se contemplaient sans mot dire.

— Eh bien, je crois que le dîner est terminé, souffla finalement Alben avec une grimace contrite. Comme vous l’avez remarqué, le colonel n’est pas homme porté sur les mondanités. Bonne nuit à tous, et bonne chance pour votre enquête, dame de Winter.

Rastis resta seul avec sa carafe de bière. Il salua d’un geste vague du poignet, mais les autres avaient déjà quitté la pièce. Constatant

qu’il était seul, l’officier émit un rot sonore et, dans un gloussement alcoolisé, se resservit une tournée.

CHAPITRE 40

Alors qu’ils venaient de sortir du bâtiment de commandement et se dirigeaient vers leur habitation, Cellendhyll lâcha à mi-voix :

— Winter, aller chez les Pictes représente une belle folie, Bascom va donner l’assaut au camp que son pisteur a repéré et je doute qu’il fasse dans la dentelle. ça va être la guerre, là-bas, et cela ne fera pas avancer ton enquête d’un iota ! Tu penses faire quoi ? Interroger chacun de ceux que tu croiseras pour lui demander de t’indiquer qui a tué les colons ?

— Qu’en sais-tu, Cellendhyll ? Tu estimes que les Pictes ne sont pas coupables et le lieutenant Queho pense comme toi, et moi-même, j’incline à le croire. Soit. Mais as-tu une preuve tangible à m’apporter ? Non. Je dois donc envisager chaque possibilité objectivement avant de pouvoir la rayer de ma liste. Suivre chaque piste qui s’offre à moi, jusqu’au bout, sans jamais en négliger une seule. C’est ainsi qu’on enquête… Crois-tu que je puisse résoudre ces crimes en restant tranquillement à l’abri du fort ? Tu sais bien que c’est impossible. Alors oui, je vais essayer de parler aux Pictes, folie ou non… D’ailleurs, il n’y a pas si longtemps, tu m’as clairement annoncé que tu gérais tes affaires comme tu l’entendais. Eh bien, je fais pareil que toi… Et puis tu vas me vexer, je suis tout à fait capable de me défendre et je crois te l’avoir prouvé par le passé. Nous partirons demain avec Bascom, inutile de tenter de me faire changer d’avis.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, Winter. Même si je ne sais pas comment gérer nos relations, je tiens trop à toi.

À ces mots, Constance arrêta de marcher. Elle se tourna vers l'Adhan, les yeux brillants. Elle se rapprocha de lui, les lèvres entrouvertes. Avant de se rendre compte qu'ils se trouvaient tous deux en plein milieu du fort, à la vue de tous. Elle recula, poussant un soupir.

— Il faut vraiment qu'on se parle, tous les deux. Mais vu la situation, il va falloir patienter… tu ne perds rien pour attendre, messire de Cortavar ! Et puis, je sais qu'il ne m'arrivera rien avec toi à mes côtés.

— Damnée bourrique que tu fais ! maugréa l'Adhan.

— De ta part, je prends ça comme un sacré compliment, sourit largement la jeune femme.

Ils entrèrent dans la petite maison qui leur servait de logis. Ils s'observèrent, soudain gênés. L'évolution de leurs rapports restait une question à résoudre qui les embarrassait tous deux. Mais comme Constance l'avait affirmé, ce n'était ni le lieu, ni le moment.

Ils se regardèrent, donc. Sans oser parler, ni agir.

— Il vaut mieux aller se coucher, le départ a lieu aux aurores, finit par dire la jeune femme. Bonsoir, Cellendhyll.

Elle se hissa vers lui et lui posa un baiser sur les lèvres, un baiser très doux, quoique trop chaste au goût du guerrier.

Puis Constance se recula et resta ainsi, en attente d'un mot ou d'un geste de sa part.

Embrasse-la, bougre d'Adhan, elle n'attend que ça !

L'Ange, pourtant, n'en fit rien, incapable de prendre l'initiative. Il se retrouvait enfin vraiment seul avec Winter, partageant son intimité, et voilà qu'à nouveau il ne savait plus que faire, aussi timide, aussi emprunté qu'un puceau.

Sans pouvoir tout à fait cacher sa déception, Constance gagna sa chambre, et ferma la porte.

Resté seul, Cellendhyll se dit que céder à cette attirance n'était pas raisonnable du tout, pas ici. Et dans les circonstances actuelles, cela pouvait même les mettre en danger.

Tu te cherches des excuses ! le tança sa conscience ricanante. Toi le vaillant guerrier, incapable d'aller vers celle qui te plaît tant.

Tout en se maudissant, il rentra dans sa propre chambre. Il se dévêtit et se coucha, fixant le plafond sans vraiment le voir. Il était troublé. Pas seulement par son manque de courage vis-à-vis de Winter, mais également parce qu'il ressentait toujours cette tension, cette angoisse sourde qui imprégnait les lieux depuis qu'il était arrivé dans les Terres du Nord ; une tension qui se révélait bien pire, bien plus profonde et prégnante que celle du dîner. Quoi qu'en dise Constance, l'expédition du lendemain était placée sous de très mauvais auspices, il le pressentait.

Tu dois veiller sur elle. Tu dois la protéger, à tout prix !

Il tourna et tourna dans son lit, incapable de s'endormir.

On toqua à sa porte.

L'Ange passa son pantalon et alla ouvrir. Constance se tenait sur le seuil, vêtue de sa seule tunique qui lui arrivait à mi-cuisse. Un pli inquiet barrait son front. Avant qu'il ne puisse parler, elle lâcha dans un souffle.

— J'ai peur, Cellendhyll…

— Voyons Winter, tu as peur de cette mission, toi ? J'ai du mal à le croire.

— J'ai peur de nous, de notre relation, grand benêt !

— Oh… euh… ah oui ?

Constance baissa les yeux et continua sur un ton où filtrait l'embarras :

— Je ne cesse de penser que nous allons finir par nous faire du mal à nous tourner ainsi autour sans savoir comment réagir. Je n'en dors plus, même si j'essaie de ne rien en montrer. Je crains constamment de dire un mot de trop, de te froisser, de faire un geste qui puisse t'effaroucher. Je ne sais jamais sur quel pied danser avec toi. Depuis que je t'ai retrouvé, mon cœur tourbillonne. Ta présence me trouble, dès que tu es près de moi, je lutte chaque jour pour résister à cet élan qui me pousse vers toi. Malgré mes bonnes

résolutions, je n'arrive plus à faire le tri dans mes pensées, à me concentrer sur cette enquête alors que je ne pense qu'à me jeter dans tes bras. Je… je n'arrive plus à tout cloisonner ! Rien qu'aujourd'hui, j'ai eu envie de toi toute la journée. Je suis désolée, je pensais être plus forte que cela, je pensais pouvoir contrôler. Et maintenant, c'est pire encore. Toi et moi. Seuls. Cette nuit. Qui sait ce qui peut nous arriver demain ? Qui sait si ce n'est pas la dernière occasion ? Et si c'était notre dernière chance ? Je n'arrête pas d'y penser alors que je devrais me concentrer sur ma mission !

Elle leva enfin ses yeux hésitants sur lui.

— Qu'allons-nous faire, Cellendhyll ? Aide-moi à y voir clair, je suis perdue.

— Winter… je ne suis pas un grand parleur, tu le sais. Ce que je voudrais te dire… enfin… Chaque fois que je cède à l'amour, chaque fois que je m'investis dans une relation, je finis par souffrir.

Ysanne de Cray. Devora All'Chyaris. Estrée d'Eodh. Toutes trois, bien que différentes, avaient piétiné son cœur.

Estrée. Il se rendait compte, brusquement, que le fait de l'évoquer ne provoquait plus ce coup de poignard dans son cœur. Sans qu'il s'en aperçoive, peu à peu, plongé dans tous ces événements survenus depuis son arrivée dans la cité des Nuages, il avait fini par l'oublier. Oh, il ne lui pardonnait toujours pas son crime, certes, mais en cet instant, il se sentait définitivement libéré d'elle. Il avait bel et bien, désormais, rompu tous les liens avec le Chaos.

— Je sais que tu as souffert, répliqua doucement la Phœnix, tout comme je sens que tu penses à celles qui ont piétiné ton cœur. Mais je ne suis pas *elles*. Je suis Constance et je me tiens là, en face de toi.

Et si c'était notre dernière chance ?

Constance leva sa main fine et caressa sa joue rugueuse. Ils se fixèrent, se sourirent. L'Adhan ne put s'empêcher de prendre cette main, de l'embrasser. Puis d'attirer la jeune femme contre lui.

Une digue s'était rompue en lui, le dernier lien à entraver la liberté qu'il s'était choisie. Plus question de se retenir, de refuser.

Plus question de fuir. Au contraire, le moment était venu de s'abandonner à l'évidence.

Et si c'était notre dernière chance ?

Cellendhyll plaqua Constance contre le mur du couloir, écarta le col de sa tunique, se pencha pour embrasser la peau de son cou, si douce. Constance frémit de plaisir. Parcourue de frissons, elle se redressa. Ses lèvres cherchèrent les siennes. Les trouvèrent sans peine. Leurs souffles se conjuguèrent, leurs langues entremêlées, curieuses, avides. Les mains de l'Ange descendirent se poser sur les fesses de la jeune femme qu'il pétrit doucement, enivré de leur fermeté, de leur grain soyeux.

Si passionné fût-il, le baiser ne pouvait durer. Leur attirance, leur désir, tous deux renforcés de sentiments sincères qui couvaient depuis leur première rencontre, maintes fois ignorés, repoussés, reportés, pouvaient enfin éclore dans leur pleine mesure. Ils avaient trop attendu l'un de l'autre pour s'épancher en longs préliminaires. Constance se dégagea, repoussant Cellendhyll contre la paroi opposée. Elle dégrafa son pantalon et le laissa tomber à ses pieds.

Le sexe de l'Ange était dressé, colonne de chair orgueilleuse. Constance se mit à genoux et l'empoigna, sauvage, fébrile. L'Adhan ne put retenir un gémissement au contact des doigts de la jeune femme. Il en poussa un autre lorsque la bouche de Winter couronna son sexe.

Elle le suça, attentive, passionnée.

Sans doute moins experte que Cythéria qui s'était révélée techniquement parfaite. Mais c'était Constance. Constance envers qui il ressentait un sentiment de plus en plus puissant qu'il refusait de nommer. Et cela faisait toute la différence. La jeune femme décuplait ses sensations, son ressenti, son plaisir, son abandon.

Certains hommes préfèrent enchaîner les rencontres et le sexe pour le sexe, accumuler les conquêtes et les ballets de séduction. L'Adhan n'était pas de cette trempe. Bien au contraire, il avait toujours éprouvé le besoin incontournable d'avoir des sentiments pour sa partenaire ; telle était sa nature profonde.

Elle joua de son membre, franche comme elle seule savait l'être. Elle joua de son désir, le faisant croître en écho avec le sien.

Cependant, incapable d'attendre plus longtemps, elle se remit debout, le temps d'ôter sa tunique, puis de prendre appui sur le mur, penchée en avant, dos à lui, ses fesses redressées.

— Prends-moi. Là. Tout de suite ! souffla-t-elle d'une voix rauque.

L'Adhan ne pouvait refuser cette invite. Il se baissa, le temps de trouver l'entrée de sa fente, s'engagea doucement, puis se redressa pour s'enfoncer lentement dans sa grotte ruisselante de cyprine, jusqu'à l'investir de toute sa longueur. Il réprima un cri violent au contact de cette moiteur, de ce velouté qu'il était vain d'espérer véritablement décrire.

Constance laissa échapper un soupir d'aise, comblée au-delà de ses espérances. Cellendhyll saisit ses hanches et se mit à aller et venir en elle, sans empressement, tout en embrassant la ligne de ses épaules fines et musclées. Il se concentra sur les sensations créées par le flux et le reflux qui les unissaient.

Deux assoiffés s'abreuvant à la source de l'autre.

La Phœnix se cambra pour mieux s'offrir, laissant le plaisir s'exhaler de sa bouche en de brefs gémissements. Cellendhyll se mit à accentuer ses pénétrations.

Plus vite, plus fort.

Son sexe palpitait, lance d'acier gorgée de sang, de jouissance. à force de va-et-vient puissants, il finit par sentir les signes annonciateurs de son propre orgasme.

Non, pas tout de suite. Surtout pas !

Il se retira, de crainte d'exploser. Il n'était pas question de s'abandonner maintenant, bien trop tôt, il en faisait un point d'honneur. Constance comprit son geste et lui adressa un sourire de connivence. Elle lui prit la main, et l'entraîna dans la chambre.

Le lit au cadre de pin était petit pour eux deux. Cela ne les rebuta nullement. Et la jeune femme démontra qu'elle pouvait se montrer tout aussi conquérante que l'Ange. Elle le fit s'allonger sur le dos, sa virilité érigée tel un gonfalon glorieux, avant de se hisser au-dessus de lui, ses jambes repliées de chaque côté de ses hanches.

Ensuite, sa bouche entrouverte, elle se laissa lentement descendre. Sa fente humide se posa sur le membre de Cellendhyll, Winter émit un grognement de satisfaction en se baissant encore, centimètre par centimètre. Elle continua à descendre jusqu'à être à nouveau totalement investie. Puis elle se mit à contracter les muscles de son pelvis autour de son phallus et Cellendhyll gémit à son tour.

Constance changea de rythme, se hissant et retombant sur le phallus de l'Ange, bien en appui sur ses genoux. Cellendhyll caressa la pointe de ses seins.

Plus rien ne comptait. Plus rien qu'eux deux. Amants, enfin. La conscience de l'Adhan avait éclaté en une myriade de fragments, chacun gorgé de plaisir. Des lignes de feu exquis traversaient son corps.

— Je suis au bord, tu sais, révéla Constance dans un souffle brûlant. Je me retiens depuis tout à l'heure, tellement c'est bon.

Excitée par ses propres paroles, sans plus pouvoir se contenir, la jeune femme accéléra, désormais lovée contre son bas-ventre, s'activant à grand renfort de larges ondulations du bassin. Cellendhyll avait repris ses hanches et répondait du mieux possible à ce rythme endiablé sans pour autant perdre contrôle. Ils s'accordaient parfaitement, unis dans le même abandon, emportés dans ce rythme qui les transportait avec de plus en plus d'élan vers les rives d'une aube magnifique.

Elle jouit. Brusquement. Ses traits fins se contractèrent, elle poussa un cri rauque qui s'épancha en petits soupirs puis se relâcha sur lui, agitée de frissons. Cellendhyll pouvait enfin se laisser aller à sa propre jouissance. Dans un grondement de fauve, il explosa en elle à traits redoublés de sève brûlante, provoquant chez elle un second orgasme, immédiat, encore plus dévastateur que le premier.

Plus tard, leurs souffles apaisés, repue, elle s'allongea sur lui de tout son long et couvrit son visage de doux baisers, murmurant son nom dans une litanie sans fin de tendresse.

Enfin, d'une voix gourmande, elle susurra, les prunelles malicieuses :

— Ah si j'avais su, je t'aurais sauté dessus dès notre première rencontre. Pour une première fois, c'était meilleur encore que dans

le plus parfait des rêves !

Les traits de Cellendhyll, d'ordinaire si rudes, avaient perdu toute sauvagerie, toute dureté. Ils échangèrent un sourire d'une complicité qui les surprit l'un l'autre, ne ressentant pas le besoin de parler. Leur union était bien plus forte que des mots, ces derniers ne feraient qu'amoindrir cette béatitude qu'ils partageaient sans aucune retenue.

Bien à l'abri sous une couverture de laine épaisse, ils glissèrent dans le sommeil, lovés l'un contre l'autre dans ce lit trop étroit, tous deux loin de tout, protégés de la nuit froide, et, temporairement, des malheurs du monde.

Constance courait dans une forêt sombre, désarmée, poursuivie par un groupe de Pictes aux tatouages agressifs. Cellendhyll était là, lui aussi. Il tentait de rejoindre la jeune femme pour lui porter secours. Mais la forêt était devenue une entité vivante fermement décidée à entraver sa course. Les arbres bouchaient sa vue. Les branches le faisaient trébucher. Les ronces l'agrippaient, déchirant sa chair. Cellendhyll haletait, le regard désespéré, son esprit et ses deux cœurs fouaillés par les appels à l'aide de la Phœnix. Le corps lacéré, il parvint enfin à atteindre une grande clairière. Constance se trouvait au centre, cernée par les Pictes. Cellendhyll bondit sur eux. à travers le prisme bleuté du Zen, il se déchaîna et les massacra. Il se retourna alors sur Winter, pour constater qu'elle était étendue sur le sol, le ventre ensanglanté d'une plaie béante. Une silhouette encapuchonnée se tenait au-dessus d'elle, une dague maculée de rouge dans sa main livide. Cellendhyll tomba à genoux sur la terre couverte d'un sang visqueux. Ellvanthyell apparut dans un flamboiement de lumière, de même que Morion, tous deux se gaussant de sa douleur et de son désarroi.

— Tu devais la protéger ! tonna un Priam convulsé de colère, perché sur un nuage sillonné d'éclairs. C'est de ta faute, si elle est morte !

CHAPITRE 41

L’Ange s’éveilla aux derniers instants de la nuit, l’esprit chamboulé par cet affreux cauchemar. Constance. Elle était là, contre lui, saine et sauve, encore assoupie. Il sentait sa chaleur, le parfum de sa peau, le poids de son corps souple alangui contre le sien. Sensations merveilleuses qui allégèrent son esprit. S’il avait su qu’il connaîtrait avec elle une telle quiétude, un tel plaisir, cette complicité… une nouvelle fois, il se dit que décidément il était d’une maladresse insigne concernant les affaires de cœur.

Cependant, la réalité avait repris ses droits et l’Ange n’avait pas oublié qu’ils devaient tous deux partir en expédition dans les terres pictes. Il se leva en prenant soin de ne pas déranger son amante. Il resta un temps à la contempler dans la lueur de la lampe qu’ils avaient oublié d’éteindre la veille. Winter était si belle dans le sommeil, sa chevelure blonde ébouriffée, les lèvres entrouvertes d’un souffle léger ; attendri par ce spectacle, l’Adhan constata que la peau de son cou était tout irritée.

Il commença par remettre du bois dans le poêle, ensuite, il se rendit dans la salle d’eau, effectua une toilette rapide mais soigneuse. Saisi d’une pulsion qui en disait long, il prit également le temps de raser la barbe qu’il s’était autorisé à laisser pousser depuis son arrivée dans la cité des Nuages. Il gagna la petite cuisine, alluma le fourneau et, piochant dans les provisions que le planton avait fait livrer la veille, prépara un pot de café noir, une omelette au lard ainsi qu’une salade de fruits.

Winter le rejoignit dans la salle, vêtue de sa seule tunique, les yeux encore un peu ensommeillés.

— Tu t'es rasé ! remarqua-t-elle aussitôt. Et je pense savoir pourquoi tu l'as fait, c'est trop gentil de ta part.

Cellendhyll ne put s'empêcher de l'enlacer, de lui offrir un baiser profond. Il ne ressentait aucune once de cette gêne qui peut parfois étreindre les amants au réveil, après une première nuit. Se retrouver avec Winter ne demandait aucun effort, ne causait aucune peur, c'était tout simplement naturel et donc merveilleux.

Ils mangèrent en silence, leurs regards entrelacés, leurs doigts s'effleurant.

La sonnerie d'un clairon brisa leur intimité. Fort Courage s'éveillait. Constance s'empressa d'aller se laver.

Cellendhyll venait de passer son baudrier d'épées quand la Phœnix le rejoignit, bouclant son ceinturon.

Ils échangèrent un nouveau baiser. La jeune femme se dégagea, un peu essoufflée :

— Cette nuit, c'était franchement merveilleux, Cellendhyll et j'aimerais tant pouvoir recommencer tout de suite ! Mais tu sais comme moi ce qui nous attend aujourd'hui.

La jeune femme marqua une courte pause pour appuyer la suite de ses propos :

— Personne ne doit savoir pour nous, aussi bien ici qu'au palais. Pas même Priam. C'est vital.

— Tu crois que je suis du genre à étaler ma vie privée ? s'étonna Cellendhyll.

— Tu ne sais pas comment ça se passe à la cour de Lumière. Tygarde est un puits sans fond de ragots et de malveillance.

— Et quand bien même ? Je me moque totalement du qu'en-dira-t-on à la cour… et d'ailleurs, j'aimerais bien voir quelqu'un se mêler de notre relation !

Constance grimaça un soupir :

— Ce n'est pas si simple.

L’Ange dévisagea son amante. L’insistance qui filtrait dans sa voix le mit en garde.

— Parle, Winter, tu me caches quelque chose, n’est-ce pas ?

— Écoute, je n’ai aucune certitude, justement, mais je pense que Priam ne verrait pas d’un bon œil que nous nous engagions dans une relation sérieuse. Or, tu sais comme moi que ce qui nous lie n’a rien d’une simple coucherie.

— Voyons, c’est ridicule. De toute manière, Priam n’a aucun droit sur ma personne.

— Sur toi, peut-être pas. Sur moi, en revanche, c’est bel et bien le cas.

Cellendhyll se leva de sa chaise, les sourcils froncés :

— Eh bien, puisque c’est comme ça, j’irai lui parler à ton empereur !

Constance écarquilla les yeux :

— Tu défierais Priam pour moi ?

— Pour toi, Winter ? Sans aucun doute, affirma-t-il d’un ton sans réplique.

— Oh, Cellendhyll !

Elle fit le tour de la table pour se jeter dans ses bras, se plaquant contre lui comme une enfant inquiète. L’homme aux cheveux d’argent l’enserra tout en caressant sa chevelure soyeuse, troublé par la réaction de la jeune femme.

Elle finit par se dégager, sans pour autant rompre le contact.

D’une voix mutine, elle demanda :

— Et de ton côté, alors, qu’en dis-tu ?

— Ce que j’en dis de quoi ?

— De toi et moi, idiot ! De notre relation… Après cette soirée passée au restaurant, si tu savais comme j’ai eu envie de toi ! Comme je me suis sentie frustrée de me retrouver toute seule dans mon lit.

— Pourquoi as-tu reculé alors ?

— Parce que j’avais peur de tout gâcher, d’aller trop vite. De te brusquer. Parce que j’avais peur que tu ne ressentes au fond pour moi qu’une simple attirance physique.

— Moi aussi, j’ai eu peur, avoua Cellendhyll dans un murmure.

— Mais finalement, ça valait la peine d'attendre, n'est-ce pas ?

— En effet, sourit à nouveau l'Adhan.

— Toujours est-il que nous ne devons surtout pas avoir de gestes déplacés l'un envers l'autre, ajouta Constance, je t'en prie, même si cela sera aussi dur pour moi que pour toi. Réservons cela à nos moments d'intimité, tu veux bien ?

— Cela va de soi, Winter. Je ferai attention, promis.

La jeune femme arbora le radieux sourire qui dévoilait ses pommettes. Elle souffla d'une voix attendrie :

— J'adore que tu m'appelles Winter, il n'y a que toi à le faire de cette manière. Chaque fois que tu le prononces, c'est comme une caresse pour moi.

— Eh bien, *Winter*, je vais tâcher de te donner du *Winter* à profusion… Qu'en penses-tu, *Winter* ?

Elle lui donna un coup de poing dans l'épaule :

— Idiot !

Une seconde sonnerie de clairon balaya leur intimité. Elle annonçait la formation du corps expéditionnaire.

— Viens, ma belle, reprit Cellendhyll, puisque tu te veux irréprochable, il est temps de préparer nos chevaux.

Une aube laiteuse s'était levée sur Fort Courage.

Alourdi de différentes couches d'un gris maussade, le ciel pleurait une pluie fine et froide, agaçante.

Le fort impérial s'était mis à bruisser d'activité.

La troupe réquisitionnée par le capitaine Bascom était alignée dans la cour, chacun des cavaliers occupé à vérifier sa monture. Cette tâche accomplie, les soldats montèrent en selle et s'alignèrent en colonne par deux. Bascom avait mitigé le groupe qui formerait l'expédition, délaissant une part des soldats qu'il avait amenés avec lui pour les remplacer par des hommes du colonel Imbramus, ces derniers chapeautés par le très compétent sergent Rauk. La force d'intervention que l'officier avait sélectionnée comptait donc un peu plus d'une centaine de cavaliers, Nachak et ses mercenaires compris ; non seulement afin de laisser une force suffisante pour

défendre le fort et effectuer les patrouilles régulières, mais également dans un souci de relative discrétion.

Sanglé dans sa tenue de camouflage vert et brun, recouvert de son poncho, ses deux épées courtes dépassant de la ligne de ses épaules, Cellendhyll était fin prêt. Il avait soigneusement harnaché son alezan, lui murmurant des paroles rassurantes. Son cœur second parvenait parfaitement à l'isoler du froid matinal.

L'Adhan agrippa le pommeau de sa selle et sauta sur son alezan en dédaignant ses étriers.

La tension faite d'angoisse et de menace était toujours là, bien présente, chassant la sensation de plénitude de Cellendhyll. Cette chape pesante qui enflait encore, à laquelle s'ajoutaient les relents de la guerre imminente. Cette chape qui ne tarderait pas à exploser, tel était le sentiment de l'Adhan. Il échangea un regard avec la Phœnix, tentant de lui insuffler un regain d'énergie et de confiance. Plus que jamais, il ressentait le besoin impérieux de la protéger.

Nachak, le métis picte, un arc de guerre en travers des épaules, patientait à la tête de ses hommes, monté sur un hongre pie-noir. Comme à leur habitude, les mercenaires se tenaient à l'écart de la troupe régulière.

Bascom apparut enfin, surgissant à grands pas énergiques du bâtiment de commandement, sa grande épée reposant contre sa hanche gauche. Une pelisse en peau de loup recouvrait son uniforme impeccable. Le capitaine approcha de son étalon gris et se hissa sur son dos. De son regard de rapace, il vérifia que sa troupe était prête.

Le colonel Imbramus brillait par son absence, de même que le lieutenant Rastis qui cuvait sa bière. Farod Queho, en revanche, avait tenu à saluer l'expédition. « Bonne chance », articula-t-il à l'attention de l'Ange et de la Phœnix.

Bascom contempla le ciel tourmenté puis, levant sa dextre, il l'abaissa d'un mouvement décidé, donnant le signal du départ.

Nachak talonna son pie, prenant la tête. Suivi par ses Loups, puis par Bascom et de la troupe régulière. Aucun chariot

n’accompagnait l’expédition, les véhicules étant incapables de manœuvrer efficacement dans les forêts pictes. D’ailleurs, le capitaine avait privilégié la mobilité, ils n’emportaient que leurs gourdes, avec, en guise de nourriture, des lamelles de viande séchée et des fruits secs – il ne serait pas question de perdre du temps à chasser une fois franchi le Bras-d’Argent. L’Ange nota pourtant que les soldats emmenaient avec eux une vingtaine de chevaux supplémentaires et que ceux-ci ne portaient aucun bât. Pour quelle raison ? Il l’ignorait.

Long serpent d’acier et de chair musclée, le cortège quitta le fort, Constance et Cellendhyll chevauchant dans un premier temps à côté de la troupe. Le capitaine les avait salués d’un hochement sec de la tête, laissant clairement sous-entendre qu’ils ne seraient qu’une gêne pour lui. Cellendhyll l’avait toisé avec défi, histoire de lui répondre que cette attitude ne l’impressionnait pas le moins du monde.

Aucun des cavaliers ne parlait, Bascom avait été très clair sur le besoin de furtivité – une furtivité relative étant donné le nombre de soldats. Toutefois, hormis le craquement des selles, le tintement léger des harnais ou le martèlement sourd des galops étouffés par la terre humide, il n’y eut pas de bruit excessif.

CHAPITRE 42

Comme l’avait annoncé Bascom lors du dîner, la veille, Nachak avait exploré la forêt avec une partie de ses Loups. Il avait réussi à repérer un petit camp occupé par des Pictes et en avait soigneusement mémorisé l’emplacement.

Les soldats de l’Empire galopèrent à l’ouest puis au nord-ouest, s’enfonçant sous les arbres pour ne pas être repérés de loin. Ils passèrent au pas et longèrent la lisière des bois. Guidés par le pisteur métis, ils laissèrent passer le premier des gués, puis le suivant, pour finalement s’arrêter en vue du troisième.

Nachak intima alors à la troupe de s’immobiliser. Il se porta seul à la limite des arbres, face au fleuve Bras-d’Argent puis émit le sifflement de la grive.

Le même signal résonna de l’autre côté de la berge puis un des Loups apparut de derrière un buisson et fit signe à Nachak qu’il pouvait avancer.

Le métis donna l’ordre de reprendre l’avancée et l’armée s’ébranla pour se porter au niveau du fleuve.

Le Bras-d’Argent fut franchi au pas pour ne pas provoquer ce vacarme d’éclaboussures qui pourrait les trahir.

Les cinq Loups postés sur la rive ennemie sortirent de leur cachette, deux d’entre eux élevèrent bien haut les scalps sanguinolents des sentinelles pictes chargées de surveiller le gué, débusquées au lever du soleil. Leur premier tribut.

Nachak les salua en redressant son poing fermé. Bascom se porta à son niveau le temps d'échanger quelques mots.

Cellendhyll en profita pour indiquer à Constance d'avancer pour se porter vers l'avant de la troupe. D'aucuns auraient jugé plus prudent de voyager en milieu de convoi, voire même en arrière. Cellendhyll estimait toutefois qu'il y avait trop d'hommes et qu'en cas d'attaque, ceux placés au milieu de colonne se feraient bloquer par le mouvement général que causerait une embuscade. Leur position relativement avancée leur permettrait de se dégager plus facilement en cas de besoin, en s'esquivant d'un côté ou de l'autre de la piste et il y percevrait bien mieux le danger qu'à l'arrière. Il suivait une fois encore son instinct qui lui dictait d'agir plutôt que de subir. La jeune femme se rangea à son avis.

L'expédition repartit, avec Nachak et ses Loups pour ouvrir la voie.

Ils serpentèrent entre les arbres géants, sapins, mélèzes et cèdres bleus à l'écorce craquelée.

La lumière du jour, imparfaite, tombait en rais épars et voilés. L'épaisseur de la canopée les protégeait de la pluie qui crépitait doucement avant d'être absorbée par les ramures résineuses. La terre presque noire exhalait une odeur puissante d'humus. Parfois résonnait le staccato d'un pivert, ou l'appel d'une carouge ou d'un geai à crête noire.

En d'autres circonstances, plus paisibles, Cellendhyll eût été ravi d'explorer cette sylve aussi fière et luxuriante que la forêt de Streywen.

Nachak finit par les mener sur une piste camouflée derrière un roncier, encadrée d'une haie de broussailles et de hautes herbes ; impossible de la détecter sans avoir le nez dessus. De quoi affirmer la compétence du pisteur métis.

Ils progressèrent sur cette voie furtive, à peine assez large pour leur permettre de chevaucher à deux de front.

La piste en croisa d'autres, formant un véritable réseau qui devait permettre aux Pictes de voyager dans toute la forêt à une allure rapide – les sauvages ne possédaient pas de chevaux.

À voir le pisteur évoluer avec une telle aisance sous la canopée, guidant la troupe sans manifester la moindre hésitation, Cellendhyll estima que Nachak avait déjà séjourné dans cette zone.

Ils progressèrent une heure sur le plat, suivant le sillon de verdure découvert par le métis, en direction du nord. Le pisteur les fit ensuite bifurquer pour les mener sur une pente douce tapissée de fougères aux ramures bleutées, encombrée de grosses roches moussues. Ils franchirent une série de paliers naturels, toujours au pas, traversèrent une combe peuplée d'ombres.

Nachak les conduisit sur les bords d'une rivière au débit conséquent. Ils en profitèrent pour faire une halte, le temps de desserrer les sangles de leurs montures pour les faire souffler, de les faire boire, et enfin de consommer une partie de leurs rations. Ils repartirent ensuite, remontant en une file étirée le fil du cours d'eau dont le babil couvrait la progression des montures. Les Loups s'étaient déployés de chaque côté de la colonne.

Nachak s'arrêtait de temps à autre, tous ses sens en éveil, allant même jusqu'à humer l'air ambiant, tel le meilleur des chiens limiers. Le pisteur devait être doté d'un formidable instinct de survie, jugea l'Adhan. Pour autant, il le trouvait tout aussi peu digne de confiance que Bascom.

Le métis finit par faire stopper la force d'intervention. Il descendit de son pie et partit en avant, d'un pas souple, chef-d'œuvre d'assurance discrète.

La pluie cessa, sans que le ciel se dégage pour autant. Nachak finit par revenir, un sourire triomphant étirant ses traits émaciés. Le campement picte se trouvait de l'autre côté d'une butte renflée à moins d'une heure de leur position.

D'un geste du bras, Bascom donna alors l'ordre de mettre pied à terre. Désormais, il convenait d'avancer encore plus prudemment et de se contraindre à ne faire aucun bruit qui trahirait leur présence ; une dizaine de soldats fut chargée de garder les montures.

CHAPITRE 43

Cellendhyll avait laissé son poncho enroulé à l'arrière de sa selle. Constance et lui étaient allongés, camouflés au milieu d'un tapis de fougères à épier leur objectif.

Il n'était pas prévu qu'ils se battent. L'assaut du camp restait réservé aux troupes de Bascom. La Phœnix était venue pour son enquête, Cellendhyll en tant qu'observateur.

C'était un modeste campement établi dans le creux d'une cuvette tapissée de terre brune et de mousse, composé d'une série de huttes rectangulaires en peaux tannées. Cellendhyll pouvait dénombrer une quarantaine de Pictes, uniquement des hommes.

L'Ange savait très bien ce qui allait se passer. Et cela était loin de lui plaire. Toutefois, ce n'était pas son affaire et il n'escomptait pas s'en mêler tant que Constance ne serait pas en danger.

Bascom leva le bras, puis l'abaissa. Nachak apparut brusquement derrière la sentinelle qui gardait les lieux. Le métis lui bâillonna la bouche d'une main, puis, d'un mouvement preste, il l'égorgea de son coutelas.

Le signal de la curée venait d'être donné. Les Loups surgirent de leurs cachettes, à l'arrière du campement ennemi.

Les guerriers pictes se redressèrent, empoignant leurs casse-têtes, leurs lances, leurs hachettes ou leurs poignards à lame d'os. Jamais ils n'auraient pensé que les Impériaux soient capables de les débusquer ainsi. Surpris à découvert, par un adversaire nettement supérieur en nombre, doté d'un bien meilleur armement et

bénéficiant de l'élan de sa charge, ils n'avaient aucune chance. Ce ne fut qu'un massacre, il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier un tel déchaînement.

L'Adhan vit les lames des mercenaires fendre les chairs, lacérer des torses, trancher des bras ou des jambes, fendre des crânes. Les Pictes ne pouvaient opposer qu'une résistance dérisoire qui d'ailleurs ne dura que quelques secondes.

Car le temps qu'ils se dressent face aux Loups de Nachak, dans leur dos, les soldats de l'Empire chargeaient à leur tour, et leurs haches s'élevaient, se rabaissaient, faisant jaillir le sang, ivres de carnages. Ils semblaient tout aussi féroces que les Loups, enfin libres d'épancher leur rage née de leur frustration accumulée par le passé : l'ennemi insaisissable était enfin débusqué, à leur merci !

Cellendhyll se tourna vers Constance. La jeune femme serrait les mâchoires, le regard figé. Ce reflet peu ragoûtant de la guerre, elle n'y semblait pas préparée.

Il resta avec elle. Ce combat n'était pas le sien, indigne de ses talents. Sa tâche, du reste, était de veiller sur la Phœnix. Pas d'aller décimer ces pauvres diables.

Bascom apparut à son tour dans le campement. Son épée à longue lame dégainée, il l'abattait avec une fausse négligence sur les blessés répandus sur le sol, incapables de se défendre.

L'assaut était fini, il n'avait duré que quelques dizaines de minutes. Le calme régnait à nouveau, ne laissant qu'un spectacle sanglant. Imitant le capitaine, les soldats se mirent à achever ceux qui respiraient encore. Sur un ordre de Bascom, quelques Impériaux allèrent chercher les montures de rechange. Les Loups s'étaient empressés de prélever les scalps de leurs victimes, ce qu'ils avaient fait en démontrant un enthousiasme macabre. Après quoi, ils reculèrent à la lisière des bois, essuyant leurs lames maculées sur leurs propres pantalons.

Cellendhyll était d'humeur sombre. Il venait d'obtenir la confirmation de ce qu'il pressentait. Au vu de la supériorité des Impériaux, il y aurait eu d'autres moyens de vaincre les Pictes, ne serait-ce que les encercler et les obliger à se rendre. Le capitaine avait manifestement choisi la manière la plus sanglante,

conformément à ce que l'Ange pensait de lui : Bascom n'était qu'un boucher.

Constance avait le teint blafard. Se réveillant de l'horreur qui l'avait momentanément tétanisée, elle se redressa subitement et dévala la petite pente qui menait au camp.

— Des prisonniers, il me faut des prisonniers ! s'exclama-t-elle d'un ton impérieux.

Les Impériaux s'étaient tellement déchaînés que Cellendhyll doutait que la Phœnix soit exaucée. Pourtant, le sergent Rauk, un robuste gaillard aux favoris grisonnants, ressortit de l'une des tentes, tirant avec lui l'unique survivant picte. Ce dernier avait le regard vitreux, une plaie sanglante ornait sa tempe. Le sergent jeta le Picte à ses pieds. Ce dernier fut attaché les mains dans le dos, puis assis sur un tronc couché. L'homme était manifestement choqué par ce qu'il venait de subir, par le sort infligé aux siens.

Constance s'accroupit devant lui. Elle tenta de rassurer le sauvage de quelques paroles apaisantes, puis le questionna sur le meurtre des colons, insistant sur les runes cristallisées.

Le Picte écarquilla les yeux. Un mot sortit de sa bouche, comme jailli de lui-même :

— *Nagù*.

— Je ne comprends pas, répondit Constance. Cela veut dire quoi, Nagù ?

— Nagù, répéta le captif aux tatouages bleutés, qui tremblait à présent. Nagù, Nagù, Nagù !

Il avait hurlé le dernier mot. Comme saisi de terreur, le Picte se redressa d'un bond. Bousculant Constance d'un coup d'épaule, il se mit à courir en direction de la forêt, son allure rendue maladroite par ses mains liées dans son dos.

Un sifflement résonna dans la clairière. Le prisonnier tressauta avant de s'effondrer une flèche à l'empennage jaune marbré de noir fichée dans la nuque.

Cellendhyll s'était rué pour aider Constance, mais cette dernière se remit sur pied d'un sursaut des reins. Elle se dirigea aussitôt sur celui qui avait tiré. Nachak.

— Espèce de monstre ! Qu'est-ce qui vous a pris d'abattre ainsi cet homme. Il ne présentait aucun danger, sans compter qu'ainsi ficelé, il était incapable de s'échapper !

Le visage émacié du métis se plissa d'une joie mauvaise. Il se détourna pour cracher sur le cadavre du Picte et, sans daigner répondre, tourna les talons pour rejoindre ses mercenaires.

Cellendhyll plissa les yeux, braqués sur le dos du pisteur.

Toi, mon gars, c'est la dernière fois que tu traites Winter de la sorte.

Constance, justement, était loin d'être calmée. Fulminante, elle se dirigea vers Bascom.

— Capitaine, je vous avais bien précisé que je voulais des prisonniers ! Pourquoi ce massacre, d'ailleurs ? Il était totalement inutile.

L'officier toisa la jeune femme :

— J'effectue ma mission, comme me l'a spécifié le colonel Imbramus. Si les rigueurs de la guerre ne vous conviennent pas, dame de Winter, vous pouvez rentrer au fort.

— Ce n'est pas Imbramus qui a commandé l'assaut, capitaine, c'est vous. Vous ne vous contentez pas d'effectuer votre mission, comme vous dites. Vous êtes un monstre, pas un soldat !

— Je ne peux m'attendre d'une femme qu'elle comprenne ce genre de choses, siffla Bascom d'un ton méprisant. D'ailleurs, je ne dépends pas de votre autorité, et je n'ai aucun compte à vous rendre.

Non, Winter, ne fais pas ça !

— Constance ! s'exclama Cellendhyll.

Mais la jeune femme resta sourde à son appel au calme.

— Ah oui ? répliqua-t-elle d'un ton cinglant. Eh bien, je vous conseille de prendre en compte mes remarques, Bascom, sinon on verra ce qu'en dira l'Empereur quand je lui ferai mon rapport concernant vos bassesses. Je doute que vous fassiez le faraud devant la cour martiale.

Les traits de l'officier se tendirent, comme tirés en arrière. Il jeta un œil sur Cellendhyll, qui le dévisageait sans ciller, le jade de ses

yeux allumé d’un éclat inquiétant, prêt à dégainer pour débiter de ses lames le premier qui menacerait son amante.

Alors un sourire policé creusa ses traits, et il répliqua d’un ton très doux :

— Peut-être sommes-nous partis sur de mauvaises bases, vous et moi, dame de Winter. J’admets que mes hommes ont été un peu excessifs. Je veillerai à ce que cela ne se reproduise plus. La prochaine fois…

— La prochaine fois, vous veillerez à laisser aux Pictes une chance de se rendre et votre but premier sera de faire des prisonniers. Suis-je claire ?

— Vous l’êtes, ma dame.

— Fort bien.

Et Constance, enfin, retourna auprès de l’Adhan.

Tandis que tous deux repartaient vers les chevaux, Cellendhyll se pencha sur la jeune femme pour lui murmurer :

— Il faut rentrer au fort.

Elle lui lança un regard stupéfait :

— Rentrer ? Certainement pas. Tu as vu la réaction de ce pauvre homme, ce Picte ? Tu as entendu ce nom étrange qu’il a prononcé ? Et la peur qu’il a manifestée quand j’ai parlé des meurtres ? Il savait quelque chose. Je dois continuer.

Cellendhyll leva les yeux au ciel :

— Continuer ? Tu viens de menacer Bascom de la cour martiale et tu veux continuer ? Nous ne sommes pas à Tygarde, ma belle, ou dans la cité des Nuages où l’autorité de Priam est indiscutable, mais en plein milieu de la forêt. Tu crois que ce porc de Bascom va se contenter de te laisser lui imposer tes volontés alors que tu l’as défié ? Ce n’est pas le genre, tu devrais t’en rendre compte.

— Nous continuons, s’entêta Constance. Bascom ne me fait pas peur. Il est prévenu, il n’osera pas affronter la colère de l’Empereur.

L’Ange poussa un lourd soupir. Quelle naïveté de la part de la jeune femme.

— Écoute, Winter…

— Non, je n’écouterai pas, riposta-t-elle, les traits durcis par la détermination. Je sais que tu ne veux que me protéger, mais j’ai

toujours ma mission à accomplir, ce que je vais faire, comme j'en ai l'habitude. Sans compter que si je m'en vais, Bascom aura les coudées franches pour un nouveau massacre. Si je reste, il n'osera pas. Et puis, je veux interroger d'autres Pictes. Maintenant, je te prie de ne pas insister.

Il y avait comme une supplique dans son regard turquoise. Cellendhyll décida de ne pas insister, de peur de provoquer un éclat, ce qui ne ferait qu'aggraver la situation ; sans compter qu'il n'avait aucune envie de démarrer le premier jour de leur relation par une dispute. Il se demandait à quel point le fait de devoir montrer sa valeur aux hommes qui l'entouraient comptait dans l'entêtement de son amante. Il allait donc la laisser faire, ne serait-ce que par respect pour ses capacités, mais au moindre signe de menace de la part de Bascom, il prendrait les choses en main, même s'il devenait ramener Constance couchée en travers de ses épaules.

— Très bien, nous ferons comme tu veux.

Elle le récompensa d'un sourire. Quelques instants plus tard, feignant de trébucher, elle se laissa aller contre lui. Le contact fut bien trop bref mais pas moins agréable pour autant ; il signifiait que la jeune femme ne lui en voulait pas, l'équivalent du baiser qu'elle aurait aimé lui donner, chose impossible en présence des soldats de l'Empire. Pour sa part, il brûlait du désir de l'emmener à l'écart, de la coucher dans les fougères et de lui faire l'amour jusqu'au coucher du soleil.

Tandis que la Phœnix s'éloignait avec l'Adhan, le capitaine Bascom attendit que le couple soit hors de portée d'oreille, puis il fit signe à Nachak de le rejoindre à l'écart :

— La fille ? demanda aussitôt le métis, qui n'avait rien perdu de l'altercation provoquée par la Phœnix.

— Oui. Je ne l'imaginais pas aussi décidée, cette garce ! Et encore moins qu'elle m'affronte. Tant qu'elle vit, elle risque de contrecarrer mon plan. Elle représente une menace, désormais.

— Il suffit de la tuer. Les Pictes font des boucs émissaires idéaux, non ?

— Certes, mais maintenant que j'y pense, je me dis que vivante je pourrais en faire un bien meilleur usage. L'Adhan, en revanche, me semble bien trop dangereux, il faut l'éliminer. Nous devrons toutefois attendre le meilleur moment pour ça. Je te donnerai le signal lorsqu'il faudra agir. Utilise tes Loups.

Nachak opina, un sourire mauvais plaqué sur les lèvres.

— Ah, j'allais oublier, reprit l'officier supérieur, que tes hommes cessent de prendre des scalps, ça ne cadre pas avec ce que j'avais prévu.

— Ils ne vont pas aimer cette décision.

— Je me moque totalement de leurs avis. Es-tu capable de te faire obéir, oui ou non ?

— Évidemment, je suis Nachak, j'égorgerai le premier qui contestera mon autorité.

— À la bonne heure. En route, à présent, il nous reste pas mal de besogne à accomplir.

L'après-midi débutait à peine. Ils continuaient leur progression, toujours menés par l'infaillible Nachak. Ils s'arrêtèrent une fois, le temps de faire reposer les chevaux et d'avaler un morceau.

Les montures de rechange servaient finalement à convoyer les cadavres des Pictes, que Bascom avait tenu à emmener avec lui ainsi que leurs armes en os. Sans doute pour servir de tribut pour le colonel Imbramus, Cellendhyll ne voyait pas d'autre raison. Il ne s'arrêta pas à ce détail, cependant, préférant rester concentré sur leur périple.

D'après ce qu'il venait de constater, les Pictes s'avéraient bien moins redoutables que dans ses souvenirs d'adolescent. Les farouches guerriers que tout le monde craignait avaient au contraire été aisément vaincus, sans qu'aucune perte ne soit à déplorer chez les troupes de l'Empire. Les sauvages s'étaient montrés bien trop confiants, s'estimant abrités par l'épaisseur de leurs forêts. Certes, leurs camps étaient bien cachés et un pisteur normal n'aurait su les

repérer. L’Adhan lui-même en aurait été incapable. Mais c’était sans compter sur Nachak, qui, pour sa part, démontrait un talent quasi surnaturel pour débusquer ses proies.

L’Adhan continuait à penser que vouloir interroger à tout prix les Pictes n’aiderait pas Constance à progresser dans son enquête. à moins que le tueur de colons ne soit effectivement l’un des sauvages et qu’elle tombe sur lui. Probabilité selon lui totalement impossible ; les Pictes étaient innocents de ces crimes, il n’en démordrait pas. Néanmoins, il respectait trop son amante pour ne pas lui accorder le bénéfice du doute.

Ils avaient une fois encore laissé leurs montures à l’écart. Encore plus modeste que le premier, le second camp déniché par Nachak s’étendait sous leurs yeux au milieu d’une longue cuvette évasée, tapissée d’herbe drue, à demi plantée de mélèzes aux troncs courbés, et traversée d’un petit ruisseau. Le ruisseau se terminait en se déversant dans une sorte de tremplin naturel de pierre polie qui dominait l’étal miroitant d’un lac aux abords encombrés d’ajoncs.

De son perchoir, Cellendhyll pouvait dénombrer une quinzaine de Pictes, en incluant les deux sentinelles postées à l’ouest et à l’est du camp. Là encore, il n’y avait que des hommes. Toujours aucune présence de femmes ou d’enfants. Leur absence laissait à penser que ces derniers devaient avoir été placés à l’abri, dans un campement plus vaste, véritablement protégé. Il ne voyait là que de simples chasseurs. Où donc étaient passés les véritables guerriers pictes ?

L’Adhan se tenait prudemment allongé sur l’une des grandes pierres plates qui clôturaient le bord de la cuvette. Constance se tenait à sa droite. Les Impériaux s’étaient quant à eux déployés sur tout le pourtour, leurs arbalètes chargées, bloquant toute voie de fuite. Ils attendaient le signal de Bascom.

Les autochtones continuaient de vaquer paisiblement à leurs occupations quotidiennes : tanner une peau d’élan, tailler des pointes de flèches en os, ou discuter en toute quiétude de la chasse à venir. Ils ne se doutaient pas un instant que leur chère insouciance

allait se faire piétiner par l'enfer qui les submergerait sous la forme d'une troupe d'assaut impériale.

Cette fois, cependant, le capitaine Bascom paraissait avoir pris en compte les recommandations de Constance. La sentinelle ennemie postée à l'ouest fut certes éliminée d'un tir d'arbalète, celle de l'est agrippée par Nachak qui semblait avoir jailli du néant, et cruellement poignardée dans les reins. Mais ensuite, au lieu de déclencher l'hallali, les soldats qui encerclaient le camp se dressèrent à découvert, leurs armes braquées sur les sauvages et Bascom clama son ultimatum : se rendre ou mourir.

Cinq Pictes furent abattus à coups d'arbalètes ; trois en tentant de bander leurs arcs, deux autres qui cherchèrent à fuir. Les survivants furent sommés de se mettre à genoux. Les Impériaux firent irruption dans le campement et leur lièrent les mains dans le dos.

Constance descendit à son tour, suivie de l'Ange. Elle se rangea devant la ligne des captifs. La Phœnix estimait illusoire d'espérer leur coopération. Après tout, pour les Pictes, elle était l'ennemi, pourquoi ces sauvages prendraient-ils la peine de la renseigner ? En conséquence, elle était décidée à obtenir ses informations par le biais d'un angle indirect :

— Pourquoi avoir lancé le Nagù contre nous ? leur dit-elle. Pourquoi lui faire assassiner les colons ?

— Mais c'est vous qui avez envoyé le… balbutia l'un des Pictes agenouillés.

— Le Nagù vous tuera tous ! cracha dans la foulée un autre captif, toisant Constance avec fierté.

Cette dernière ne se laissa pas démonter par son agressivité :

— Vous avez commis une belle erreur en le lançant sur nous. Et une fois qu'il nous aura tués, il fera quoi, à ton avis, sinon s'occuper de vous autres ? Il tracera ses runes à l'aide de votre sang.

Le Picte eut un sursaut, son regard brusquement troublé par la repartie de Constance.

Puis, il se mura dans le silence. Les autres captifs arboraient le même air buté. Ils refusaient d'en dire plus.

Mais c’est vous qui avez envoyé le Nagù… De la réaction qu’elle avait obtenue, la Phœnix pouvait en tirer une conclusion capitale : le Nagù était une créature qui n’avait rien à voir avec les Pictes. Une créature dont ils avaient grand peur.

La jeune femme décida de ne pas insister. Elle ne pourrait plus rien tirer des captifs, sauf peut-être en utilisant la violence. Elle était incapable de s’y résoudre. Bascom s’en chargerait sûrement à sa place, par le biais de Nachak et de ses Loups, mais cela reviendrait au même. Constance n’userait jamais d’un tel procédé.

Elle se redressa. Elle venait d’effectuer un pas en avant dans son enquête, si ténu fût-il, et n’avait plus rien à faire dans la forêt, barrant le peuple picte de son carnet mental, qu’elle considérait désormais comme innocent. Il lui fallait désormais chercher parmi les bûcherons, les trappeurs ou les soldats de Fort Courage.

— J’en ai fini, ici, annonça-t-elle.

Cellendhyll cacha son soulagement. Il allait enfin pouvoir la ramener au fort, et surtout l’éloigner de Bascom.

Les Pictes furent redressés puis liés les uns aux autres à l’aide d’une corde passée autour de leurs cous.

Bascom ordonna aux soldats d’Imbramus, menés par le sergent Rauk, de retourner aux chevaux en emportant une fois encore les cadavres ennemis et leurs armes, et de préparer le départ. Il ne restait plus que ses propres hommes, Nachak, ses mercenaires et les prisonniers. Sans parler de Constance et de Cellendhyll.

Quelque chose en contrebas, du côté du lac, avait attiré le regard de l’Adhan ; une sorte de mouvement répété. Intrigué, il cessa de surveiller Bascom et se rapprocha du bord de la cuvette. Des formes se mouvaient à l’est de la rive, des silhouettes apparaissant et disparaissant sous la végétation, à la lisière des arbres ; de nombreuses silhouettes. Cellendhyll les estima à une demi-heure de leur position.

Pour sa part, constatant que l’Adhan se détournait, comme s’il n’attendait que cet instant, Nachak adressa une mimique

interrogatrice au capitaine Bascom. Ce dernier répondit aussitôt d'un hochement de tête.

Sur un geste impérieux de Nachak, Constance fut empoignée par deux de ses Loups, tandis qu'un autre la bâillonnait de sa grosse main. Elle se débattit mais fut aussitôt punie d'un sévère coup de poing dans le ventre.

Alerté par le grognement étouffé de la jeune femme, l'Ange se retourna d'un bloc. Juste à temps pour se rendre compte de la situation de Constance. Pour réaliser également que trois Loups le chargeaient, lames au clair.

Cellendhyll s'élança au-devant d'eux, dégainant ses épées jumelles dans le même élan.

Son épée main droite dévia le sabre destiné à lui déchirer les entrailles tandis que sa lame main gauche hachait le cou de son adversaire d'une frappe en diagonale basse. L'Ange fit un pas de côté tandis que l'homme s'effondrait, il redressa ses épées tout en pivotant sur lui-même, détourna une nouvelle attaque qu'il rejeta vers le ciel, puis, au sortir de sa volte, étripa son opposant de deux traits profonds et rageurs, aussi mortels l'un que l'autre.

L'Ange adopta ensuite une garde volontairement trop haute. Le Loup restant se laissa prendre au piège, se fendant pour l'épingler d'un estoc de sabre au bas-ventre. Alors, d'un mouvement en cisailles de ses lames jumelles, l'Ange trancha le bras du mercenaire à hauteur du coude, avant de remonter son épée main droite dans un coup en oblique qui perfora la gorge du guerrier.

D'autres Loups s'étaient alignés devant lui mais ils gardaient une distance prudente, douchés par la vitesse d'exécution de l'homme aux cheveux d'argent.

Cellendhyll se préparait à invoquer le Zen et à fondre sur eux pour les massacrer. Il n'en eut pas le temps.

Depuis le début du combat, Nachak s'était déplacé sur le côté sans quitter l'Adhan des yeux. Enfin positionné dans le dos de l'Ange, Nachak tira une flèche de son carquois et l'encocha d'un geste lent et sûr. Les yeux de Constance s'écarquillèrent devant la menace, elle se débattit, tenta de hurler pour avertir son amant du

danger, mais de sa bouche obstruée ne put sortir qu'un grognement indistinct.

Nachak lâcha son trait. Atteint entre les omoplates par la flèche du pisteur, Cellendhyll buta vers l'avant. Une douleur cuisante inonda le haut de son dos.

Se redressant, il avisa aussitôt le tragique de la situation. Bascom aux côtés de Constance, celle-ci emprisonnée par deux guerriers, entourée de soldats et de Loups, et Nachak qui encochait une nouvelle fois.

L'Ange savait n'avoir aucune chance contre autant de guerriers, encore moins avec sa blessure qui lui interdisait désormais d'accéder à son Nexus, indispensable à l'invocation de ses transes secrètes. Il s'abandonna à son instinct de survie. Ignorant la douleur qui lui harponnait l'arrière des épaules, il s'élança vers le bord de la cuvette et plongea tête en avant dans l'espèce de tremplin gorgé de l'eau du ruisseau. Il prit aussitôt de la vitesse, lancé dans l'entonnoir de pierre polie, incapable de contrôler sa glissade en avant. Arrivé au bord du tremplin, il se retrouva projeté dans le vide. Le corps tendu, il tomba du haut des quinze mètres de dénivellation. Contractant ses muscles, il parvint à se retourner sur lui-même, crevant l'eau du lac de ses pieds joints.

Le choc de l'impact, celui de l'eau glacé, le coup de poignard de la pointe de flèche raclant sa colonne vertébrale, la brûlure de sa blessure qui l'élançait, faillirent lui faire perdre conscience. Un homme moins résistant, moins bien formé pour résister à la douleur eût sombré. Pas l'Ange. Il se débattit pour dégrafer le baudrier d'armes qui l'alourdissait et laissa tomber ses épées au fond du lac, ainsi que son poignard de combat qui y était accroché. Alors il battit des jambes pour remonter vers la surface, prenant soin de nager le plus longtemps possible sous l'eau, un bras étendu devant lui, avec ses seules jambes pour le mouvoir – pour armement, il ne lui restait que trois dagues de jet et sa fidèle Belle de Mort.

Une nouvelle flèche encordée, Nachak se tenait au bord de la cuvette, scrutant les remous provoqués dans l'onde par la chute de

Cellendhyll. La tête de ce dernier creva enfin les flots. Constatant que l'Adhan avait survécu et qu'il se trouvait hors de portée de tir, Nachak poussa un juron de dépit. Il se reprit aussitôt. Il détendit son arc, leva le poing, ouvrit les doigts à deux reprises et pointa sa main en direction du lac. Dix Loups s'empressèrent de se défaire de leurs lourdes fourrures et de se lancer en file espacée dans l'entonnoir de pierre qui les projeta à leur tour dans l'eau. La traque était lancée.

Constance était toujours solidement maintenue par les sbires de Nachak, elle avait cessé de se débattre, bien consciente que les hommes n'hésiteraient pas à la frapper à nouveau.

Cependant, elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Vous venez de commettre une lourde erreur. Cellendhyll vous la fera payer très cher !

Le métis émit un rire cruel et montra à la blonde l'une de ses flèches dont la pointe s'avérait empoissée d'une couche jaunâtre légèrement luisante.

— Du teeshkal, gloussa-t-il méchamment. Si mes Loups ne retrouvent pas ton ami, de toute manière, il mourra sous l'effet du poison.

La Phœnix lui cracha au visage. Nachak répliqua d'une gifle qui lui fendit la lèvre.

— Suffit ! intervint alors le capitaine Bascom.

Si l'officier était contrarié par la fuite de l'Adhan, il n'en montra rien. Ses traits n'affichaient d'autre sentiment que la ruse.

Aucun des soldats ne faisait mine de s'offusquer du traitement réservé à la Phœnix de l'Empereur. Avisant le regard de Constance qui cherchait vainement de l'aide parmi les militaires, Bascom renchérit :

— Inutile d'en appeler à la clémence de mes hommes, ils ont appris à n'obéir qu'à moi seul et se moquent bien de l'autorité de Priam.

Après avoir jaugé la Phœnix et le feu qui brillait dans son regard d'un air pensif, Bascom ajouta à l'attention de son second :

— Nachak, il va falloir la faire tenir tranquille, tu sais à quoi je pense…

Le pisteur hocha la tête. De l'épaisseur de sa tunique, il sortit une petite fiole noire.

Sur un signe de tête du métis, l'un des Loups empoigna la tête de Constance et l'obligea à lever le menton. Nachak se rapprocha d'elle, forçant sa bouche pour y glisser le goulot du flacon qu'il versa violemment à l'intérieur. Cette bouche qu'il couvrit ensuite de sa main crasseuse avant de lui boucher méchamment les narines pour la forcer à avaler un liquide sirupeux et douceâtre.

— Parfait, estima Bascom qui n'avait rien manqué de la scène, avant d'ajouter d'une inflexion sans équivoque : tu *veilles* sur elle.

Nachak opina. à son tour, il se tourna vers l'un de ses sbires, un guerrier aux joues rondes couvertes d'acné, ses petits yeux froids et alertes.

— Jakhal, prends trois hommes, s'il arrive quelque chose à cette fille, je te fais bouffer tes testicules !

Jakhal opina gravement. Il connaissait suffisamment le métis pour savoir que ce dernier parlait littéralement. Il rallia trois comparses et se rangea aux côtés de la Phœnix.

La potion avait fait son effet. Constance avait désormais le regard vitreux et semblait avoir perdu la moindre once de volonté.

La Phœnix n'arrivait plus à réfléchir. Elle se sentait ailleurs, hors de la réalité, enclose dans un monde ouaté où tout lui parvenait distordu. Les sons lui provenaient étouffés, les mouvements de ceux qui l'entouraient semblaient se démultiplier à l'infini. Elle savait que quelque chose n'allait pas, mais cette inquiétude lui semblait futile. Elle aurait dû réagir, se rebeller, mais elle s'en trouvait totalement incapable, privée de son libre arbitre.

Asservie à la drogue de Nachak, elle obéirait désormais à tous les ordres sans regimber.

Satisfait du résultat, Bascom se détourna d'elle. Il désigna les prisonniers pictes et passa sa main en travers de sa gorge. Les sauvages furent aussitôt abattus. Le capitaine félon n'avait nulle envie de s'encombrer d'eux.

CHAPITRE 44

Cellendhyll nagea tant bien que mal en diagonale jusqu'à la rive, veillant à aborder du côté opposé à l'endroit où il avait distingué des silhouettes mouvantes. Il n'en doutait pas, c'était bel et bien les Pictes qu'il avait repérés et du peu qu'il en avait vu, ces derniers étaient suffisamment nombreux pour constituer un groupe de guerre.

L'Ange se redressa sur la terre ferme, chancelant. Son cœur second peinait à combattre conjointement les effets du poison et ceux du froid.

Constance, j'avais juré de la protéger !

Une série d'éclaboussures derrière lui indiqua ce qu'il redoutait. Il était poursuivi, sans doute par les Loups de Nachak.

L'homme aux cheveux d'argent fit ce qui s'imposait, repousser Constance de Winter tout au fond de lui – il s'autorisa juste à songer que si Bascom avait voulu abattre la jeune femme, il l'aurait fait immédiatement, or, la Phœnix faisait au contraire un otage de choix, et devait jouer un rôle dans les plans du capitaine, dont l'Ange ignorait tout mais qu'il devinait criminelles.

L'action primait sur la réflexion et les inquiétudes. *Survivre*. Telle était la première étape. Mourir, c'était condamner Constance. L'abandonner à un sort plus qu'inquiétant. Hors de question.

Cellendhyll puisa dans la haine froide qu'il ressentait à présent à l'égard de Bascom et de Nachak pour gagner un surcroît d'énergie.

À petites foulées, gêné par sa blessure, il s’élança dans le bois de pins qui encerclait la rive ouest du lac et disparut entre les arbres.

Quelques minutes plus tard, les dix Loups lancés à sa poursuite quittèrent à leur tour le lac. Suivant les traces que l’Adhan avait laissées sur le sol amolli par l’humidité, ils traversèrent la berge et s’engagèrent dans les bois à la suite de leur gibier. Ils ne se pressaient pas, ayant toutes les cartes en main. Ils n’étaient pas blessés, eux, et se sentaient confortés par leur nette supériorité numérique. Handicapée par le poison de Nachak, ils savaient que leur proie n’irait pas bien loin. De surcroît, sa blessure au dos devait sans conteste l’empêcher de combattre.

Skorl avançait prudemment, une lourde hachette en main, courbé sur le sol qu’il étudiait minutieusement. Agash et Trobek le flanquaient, chacun d’un côté, confiants dans ses capacités de pisteur.

Les Loups s’étaient égaillés sur une ligne latérale grossière et fouillaient les bois.

Une tache rougeâtre attira l’attention de Skorl, maculant le bas d’un buisson. Le Loup s’accroupit, le temps d’étudier la tâche et son environnement proche. Du sang. Et de quel autre sang que celui de l’Adhan pouvait-il s’agir ? Skorl hocha la tête pour confirmer aux autres qu’il avait relevé un indice et reprit la traque.

Un rameau d’aiguilles de pin, au sol, froissé par le talon d’une botte. Un peu plus loin, quasi en droite ligne, une autre tache de sang contre le tronc d’un cèdre. La proie s’était adossée contre le végétal, sans doute affaiblie par le teeshkal de Nachak. Par terre, camouflée sous une autre ramure, la tige de la flèche du métis, brisée nette, assombrie d’hémoglobine fraîche. L’Adhan avait dû salement déguster pour la rompre. Skorl poursuivit son avancée, son maigre visage étiré par un rictus triomphant. Il avait levé la piste, il ne la perdrait plus.

Le gibier était tout proche, il le sentait. Trop épuisé pour espérer distancer les Loups, l’Adhan allait se résoudre à son ultime

échappatoire : se terrer. Il était par là même condamné, car Skorl ne doutait pas de le débusquer.

Les trois mercenaires arrivaient en haut d'une large dépression tapissée d'herbes et ornée sur le côté gauche d'un massif de buddleia. Skorl avisa une nouvelle trace, le long du bord : un creux allongé tassant le tapis d'aiguilles de pin qui couvrait le sol, marqué en son centre d'une nouvelle traînée écarlate. L'Adhan s'était effondré, à bout de forces. Après quoi, Skorl était prêt à le parier, désespéré, il était descendu dans la combe pour s'y cacher. Sans doute dans l'entrelacs touffu du buddleia, la meilleure cachette possible de cette cuvette, avec son feuillage pourpre qui camouflerait aisément les traces de sang éventuelles.

Skorl échangea un regard complice avec ses frères de combat. Inutile de leur expliquer la situation. Ils avaient suffisamment d'expérience pour comprendre que l'hallali avait sonné.

Skorl s'engagea le premier dans la pente encombrée d'épaisses ramures tombées d'un pin planté au ras de la pente. Un reflet rougeâtre, dans l'herbe, tout en bas, avait attiré son regard. La confirmation qu'il attendait.

Les trois Loups marchant à la file arrivèrent à mi-pente. Skorl se figea. Son instinct lui hurlait brusquement que quelque chose n'allait pas. Il leva un bras pour alerter ses comparses. Du moins en eut-il l'intention.

Repoussant les branchages de pin sous lesquelles il s'était enterré, Cellendhyll jaillit du sol, sur le côté du pisteur, le corps arqué par l'effort. Sa senestre fusa vers le haut et sa dague sombre, hargneuse compagne, s'enfonça violemment dans le scrotum de Skorl qu'elle empala jusqu'à la garde. Ce dernier lâcha sa hachette devenue subitement trop lourde pour ses forces déclinantes, cracha un jet de sang, les traits défigurés par la souffrance, et s'effondra finalement en un tas informe qui roula sur quelques mètres.

Le second des Loups donna un grand coup vertical de sa hache pour fendre l'Adhan de part en part mais ce dernier, au lieu de se relever, se projeta sur la gauche tout en effectuant un rapide mouvement en revers de la main droite. Sa dague de jet cueillit le second des Loups sous la mâchoire. Dans un hurlement de haine,

bien que gêné par la pente, le dernier guerrier se jeta sur lui, son sabre balancé dans une frappe en oblique. Dans un spasme de douleur qui lui déchira les omoplates, l'Adhan se contorsionna pour éviter la lame qui se planta dans le sol. Profitant de la perte d'équilibre de l'autre qui se retrouvait handicapé par la déclivité, il dégaina sa seconde dague de jet pour la planter dans le pied d'appui du Loup. Ce dernier hoqueta, laissant échapper son arme, tétanisé par la douleur. Alors, Cellendhyll se remit sur pied, ramassant au passage la hachette de Skorl, qu'il enfonça d'un geste sec dans la panse du mercenaire.

Plutôt que de fuir aveuglément, l'Ange avait préféré tendre une embuscade tant qu'il en avait encore la force. Son but : éliminer quelques-uns de ses poursuivants afin de briser leur ligne de traque et passer dans leur dos pour mieux leur échapper. Leurrer ainsi Skorl fut couronné de succès, mais son triomphe se révéla de courte durée. Tandis que l'Adhan reprenait son souffle, se préparant à appliquer son plan, des cris proches éclatèrent, ceux des Loups qui se rassemblaient, venus répondre au hurlement de leurs camarades défunts.

Cellendhyll avait échoué. Le combat avait été trop coûteux. Il n'avait plus l'énergie de courir assez vite pour franchir les maillons de la nasse constituée par les arrivants. Grimaçant devant le nouveau pic de douleur qu'il s'était infligé en combattant, l'Ange s'empressa de retirer sa dague sombre du fondement de Skorl – il n'avait plus le temps de récupérer ses dagues de jet. Puis, il descendit la pente le plus vite possible, faisant bien attention, cette fois, à ne laisser ni traces ni sang derrière lui.

Les cris de ralliement se rapprochaient. Cellendhyll clopina jusqu'à l'épais buddleia sous lequel il se glissa tant bien que mal, se mordant les lèvres pour ne pas hurler à cause des contorsions qu'il s'infligeait. Il détestait l'idée de se terrer plutôt que d'affronter le danger, cependant, dans son état, ainsi acculé, il ne voyait pas d'autre alternative.

Les mercenaires arrivèrent en courant, lâchant une profusion de jurons en constatant la mort des leurs. Ils avaient peine à croire que l'Adhan – qu'ils savaient handicapé – ait pu les vaincre, mais cela

ne fit que renforcer leur désir de le débusquer. En conséquence, ils décidèrent de se séparer, une moitié pour fouiller la cuvette, l'autre longeant le bord pour repérer des traces éventuelles.

Allongé sur le ventre, Cellendhyll les regardait approcher.

L'un des Loups s'avança jusqu'à la cachette de l'Adhan. D'un œil sévère, il fouilla le massif. L'Ange retint son souffle. En vain. Le Loup croisa son regard. Sa face couturée s'éclaira d'une joie malsaine. Il ouvrit la bouche pour donner l'alerte.

C'est alors que dans un sifflement sec, une flèche à pointe d'os se planta entre ses dents. Le guerrier s'effondra, tandis que dans un concert de hululements, un groupe de trente Pictes surgissait du bord opposé de la dépression et se jetait sur les mercenaires. Un autre Loup tomba à son tour, le corps hérissé de flèches. Un troisième fut projeté au sol avant de se faire clouer la gorge d'un coup de lance. Submergés, les Loups qui se trouvaient dans la cuvette se firent massacrer avec une frénésie incroyable.

Il ne restait plus que deux d'entre eux encore vivants, postés en haut de la cuvette. Ces derniers, le regard exorbité, le cœur battant à tout rompre, décampèrent pour fuir la déferlante picte. Les sauvages s'élancèrent à leur poursuite sans un regard en arrière. Cellendhyll en profita pour s'extirper de sa cachette et filer dans le sens inverse, c'est-à-dire à l'opposé de Constance.

Il s'enfonçait encore plus profondément en territoire picte.

Quelques minutes plus tard, s'élevèrent des cris d'agonie. Aucun des Loups ne rejoindrait la troupe impériale.

CHAPITRE 45

Alors que Bascom, Nachak et les autres se préparaient à repartir tranquillement récupérer leurs montures, ils entendirent l'écho puissant des hululements pictes résonner dans la forêt ; il n'y avait pas à se méprendre sur leur signification, ni sur le fait que la situation venait de basculer : de chasseurs, ils devenaient brusquement traqués.

— Aux chevaux, ordonna Bascom. Repli serré !

Dès lors, les soldats s'activèrent dans le but de rejoindre le premier groupe parti devant – celui dirigé par le sergent Rauk et constitué par les soldats d'Imbramus. Sévèrement gardée par ses gardes du corps, Constance suivait le train sans résister, dénuée de toute volonté.

Nachak avançait le long des arbres, les narines palpitantes. Il redressa brusquement la tête, ses sens avivés venaient de l'avertir.

— Ils sont tout près, affirma-t-il à Bascom.

— On presse l'allure ! répliqua aussitôt le capitaine.

La course folle se poursuivit. Quelques minutes plus tard, une galopade retentit, résonnant à l'opposé des clameurs pictes qui les talonnaient.

Le sergent Rauk arrivait à la rescousse avec ses soldats. Soulagé de retrouver le capitaine sain et sauf, il rangea son rouan devant lui, en attente d'instructions.

Bascom l'interpella aussitôt.

— Sergent, l’ennemi est derrière nous. La Phœnix de l’Empereur a été blessée et je dois veiller à sa sécurité. Nous allons établir une défense jalonnée pour contenir les Pictes. Je vous charge de les endiguer ici. Retenez ces sauvages le temps que je me replie jusqu’à nos propres montures. Dès que ce sera le cas, je ferai sonner le cor et je reviendrai au galop vers vous pour balayer ces chiens. Tenez bon, sergent !

— À vos ordres, mon capitaine !

Le sergent Rauk – le cheveu gris et ras, cent sept kilos de muscles et de volonté farouche – ne s’arrêta pas à la lèvre fendue de Constance. Il n’était pas du genre à rechigner. Ni devant un ordre, ni devant le danger. Il avait voué sa vie à l’armée. Il ne connaissait rien d’autre que cette digne institution. Elle lui avait offert un destin, une assurance indéniable, l’avait endurci, lui avait apporté le sentiment d’être utile, de compter pour quelque chose dans la gloire de l’Empire.

Un ordre était un ordre. Un ordre ne se discutait pas. Le devoir chevillé au corps, Rauk ne chercha pas plus loin. Sans doute aurait-il bien différemment réagi en sachant que Bascom l’avait sciemment emmené en expédition, lui si utile au colonel Imbramus, dans le but de le sacrifier dans ce genre d’occasion. Mais le robuste sergent était bien loin de s’en douter. Une telle ignominie, un tel crime de la part de son supérieur était pour lui inconcevable.

— Si je peux me permettre, mon capitaine, prenez nos chevaux, vous irez plus vite.

— Excellente idée, sergent ! Une fois rentré au fort, je n’oublierai pas de vous recommander au colonel Imbramus et je gage que je vous obtiendrai une promotion !

L’échange de montures se fit rapidement. Tandis que Bascom s’éloignait avec sa troupe montée, Rauk ordonna à ses hommes de former une ligne de défense.

Posté en plein milieu du dispositif, avec ses quarante-neuf hommes, Rauk avait empoigné sa grosse hache de guerre à double tranchant. Du manche, il tapota doucement sa grosse main aux

jointures saillantes. Les cris des Pictes venaient subitement de se tarir et c'était d'un très mauvais augure.

— Du calme, les garçons, dit le sergent. Tenez vos positions, on va leur montrer ce que vaut l'Empire, à ses chacals.

Le temps semblait figé. Un silence pesant, extrême, avait pris possession de la forêt, désormais exempte des bruits propres à la canopée. Ce silence particulier annonciateur non pas d'orage, mais d'un déchaînement de violence.

L'attente ne dura pas. Des bruits de courses dans l'épaisseur des bois se mirent à résonner. Tout d'abord ténus puis de plus en plus marqués. L'ennemi arrivait.

— Tenez votre ligne, répéta le sergent, sa hache de guerre redressée à deux mains.

Deux mains de granit qui ne tremblaient pas.

Le combat débuta brusquement sous la forme d'une nuée de flèches vrombissantes tirées du couvert de la végétation.

Sur un ordre bref de Rauk, les Impériaux levèrent leurs boucliers. Cela n'empêcha pas la mort de frapper. Une quinzaine d'entre eux s'écroulèrent, fauchés par les pointes d'os.

Comment charger un ennemi invisible ? Comment éviter ces flèches qui surgissaient de nulle part ?

Les cottes de mailles protégeaient efficacement les Impériaux des traits pictes, cependant il restait trop de chair offerte à leur morsure. Un soldat tomba, une flèche plantée dans la rotule. Un autre s'effondra, l'œil droit perforé. D'autres encore s'écroulèrent. La pluie de mort cessa enfin, laissant des corps répandus ainsi qu'un concert de gémissements et de plaintes d'agonisants.

Le sous-officier, en dépit des pertes, n'était pas particulièrement inquiet. D'ici peu, le capitaine arriverait pour les sauver. Aussi, dans un beuglement rocailleux, il rameuta ses hommes, tentant de leur insuffler courage par la seule force de sa voix :

— Formez le carré !

Au moment même où les Impériaux s'exécutaient, les guerriers tatoués sortirent de leurs cachettes, lancés en pleine charge, dans une clameur aiguë. Cette fois, ce n'étaient pas de paisibles chasseurs auxquels les Impériaux faisaient face, mais bel et bien

une meute de guerriers éprouvés, préparés, ulcérés du sort réservé aux leurs.

La formation prônée par le sous-officier n'eut pas le temps de se former. Le choc des deux armées fit résonner la forêt, éparpillant tous les oiseaux à la ronde. Les lames des Pictes étaient précises et vives, elles s'abattaient, se plantaient, fendaient ou perforaient, maniées avec une frénésie toute belliqueuse. Les soldats répondaient de leur mieux, sans s'affoler, mais pour un sauvage qui tombait, cinq d'entre eux plongeaient dans la mort.

Le cor ne sonnait toujours pas.

Jaillissant d'un fourré, un guerrier au corps peinturluré de bleu bondit sur le dos d'un Impérial qui s'effondra sous son poids. Le Picte égorgea le militaire avant de se redresser dans un cri de défi et d'expirer à son tour, un carreau d'arbalète en plein front. D'autres sauvages sortirent des bois, de tous côtés, hululant leur désir de vengeance. Les arbalètes se déclenchèrent, fauchant quelques-uns d'entre eux dans un vrombissement meurtrier. Cela n'arrêta en rien la soif de tuer des Pictes, d'autant que les armes de tir étaient bien trop lentes à recharger.

Rauk fut pris dans la mêlée. Le sergent abreuva la terre du sang ennemi, sa hache assoiffée maniée avec une efficacité, une détermination toutes militaires – c'était avec des hommes comme lui, durs au mal, prompts à en découdre, que Priam avait bâti l'Empire. Rauk fracassa le visage d'un Picte d'un coup de tête, en éventra un autre d'un revers de sa hache, planta son poignard dans le bas-ventre d'un troisième. Il balança encore sa grosse lame vers la droite puis vers la gauche, fauchant deux nouveaux adversaires.

Rauk batailla encore, tant et plus, roc inébranlable, sans se rendre compte qu'il était le seul survivant du groupe qu'il commandait. De nouveaux Pictes sortirent des bois et se ruèrent sur lui.

Rauk tint bon, comme le voulaient les ordres. Il tua encore et encore, plongé dans la frénésie du guerrier. Il tint tant qu'il put, attendit le son du cor, il attendit jusqu'à la fin, persuadé que le salut finirait par sonner. Le fou !

Les sauvages tatoués de bleu finirent par reculer devant sa hargne. à reculer, et non pas à fuir le combat. Dédaignant le corps à

corps, ils se contentèrent alors de l’épingler de leurs flèches à pointes d’os.

Les jambes lardées de traits, à bout de forces et d’espoir, Rauk finit par s’effondrer. Alors les Pictes le jetèrent à terre et s’acharnèrent sur lui à grands coups de hachettes et de lances. Cloué au sol, le sergent Rauk en tua encore trois avant de succomber.

Et pendant ce temps, menés par Nachak, Bascom et les siens, ainsi que Constance de Winter asservie par la drogue, galopaient vers la sécurité – les Pictes étant incapables de rattraper un cheval au galop.

CHAPITRE 46

Conduits par le pisteur métis, dont l'instinct très sûr avait à nouveau fait la différence, les Impériaux avaient définitivement semé les sauvages. Ils étaient libres de rentrer au Fort Courage, leurs rangs amputés des hommes fidèles au colonel Imbramus, comme Bascom l'avait planifié.

Le capitaine chevauchait avec Nachak, hors de portée d'oreille. Plongée dans son état d'hébétude, Constance était positionnée en milieu de colonne, toujours surveillée de près par ses sinistres chaperons.

— Finalement, cette fille est une aubaine, révéla Bascom à son pisteur.

— Ah bon ?

— Mais oui, Nachak, répliqua l'officier dans un sourire un brin condescendant. Elle m'offre un atout imparable. Tu connais mes plans, j'avais prévu de discréditer Imbramus à travers une série de défaites contre les Pictes, soigneusement orchestrées pour engager sa responsabilité et non la mienne, mais la Phœnix va me permettre de gagner un temps précieux.

Le pisteur plissa le front :

— Je ne vois pas comment.

— C'est très simple, mon cher, Imbramus va devenir ce redoutable tueur de colons, démasqué par la dame de Winter. Acculé, fou de rage, il va la tuer, de manière particulièrement sanglante. Bien sûr, j'interviendrai en l'abattant, mais hélas trop

tard pour sauver la fille. Du coup, j'apparaîtrai comme un héros. De quoi redorer mon blason avec panache et faire oublier le passé. Imbramus totalement discrédité, l'Empereur me confiera le commandement du fort et grâce à tes talents, nous mettrons définitivement fin à la menace picte. J'apparaîtrai alors comme le sauveur des Terres du Nord et ce sera assurément mon tremplin vers une nouvelle carrière. Car alors, nul doute que je serai convié à la cour. Une fois sur place, je n'aurai aucune difficulté à obtenir un rang plus en rapport avec mes ambitions.

Nachak arbora un rictus appréciateur :

— Excellent plan, capitaine. Mais du coup, on fait quoi pour les soldats du fort ? On lance quand même « l'attaque » ?

— Plus que jamais ! Nul doute que Priam enverra une commission d'enquête pour statuer sur la mort de cette de Winter, aussi tout doit être parfait. Imagine qu'Imbramus ait un alibi pour les meurtres et qu'un soldat puisse en témoigner ? Imbramus, dès lors, ne pourrait être pris pour le tueur de colons.

— Tous les soldats, alors ?

— Oui, *tous*. D'ailleurs, cela ne fera qu'ajouter au tragique de cette terrible attaque des Pictes.

— Mais est-ce que les enquêteurs ne s'étonneront pas que seuls les hommes d'Imbramus se soient fait tuer ?

— Figure-toi que j'y ai songé, riposta Bascom. Il faudra évidemment sacrifier quelques-uns des nôtres. Une fois le fort sous contrôle, je te donnerai les noms, tes Loups se chargeront discrètement de ceux-là, c'est tout. Concernant le plan, sinon, tout est réglé, nos hommes savent ce qu'ils ont à faire, il reste juste à répartir leurs cibles, sachant qu'ils bénéficieront de l'effet de surprise. Nous devrions attaquer à l'heure du dîner. De cette manière, la plupart des soldats d'Imbramus seront groupés au mess. Le cas du sergent Rauk est réglé. Il reste ce lieutenant Queho qui me semble trop intelligent à mon goût. Il faudra s'en occuper dans les premiers. Ensuite, il suffira de placer les cadavres des Pictes que nous ramenons avec leurs armes aux endroits adéquats, et le tour sera joué.

— Et pour le tueur ? Que faire s'il commet de nouveaux crimes ?

Bascom balaya l’argument de sa main méprisante :

— Nous mettrons la main sur lui avant, ce n’est sans doute qu’un dégénéré de bûcheron qui finira par se trahir. Et si ce n’est pas le cas, j’aurai tout loisir d’étouffer les crimes. Alors, Nachak, que dis-tu de ce nouveau plan ? Brillant, n’est-ce pas ?

— C’est *vous* qui êtes brillant, capitaine, susurra le pisteur d’un air entendu. C’est bien pour cela que je m’attache à vos pas… votre triomphe sera le *mien*.

Tout en lissant les pointes de ses moustaches, Bascom dévisagea son âme damnée, avant de se détourner pour se concentrer sur la chevauchée.

Tu deviens de plus en plus ambitieux, Nachak, et tu sais bien trop de choses sur moi. Une fois ma promotion acquise, il sera temps que tu disparaisses.

CHAPITRE 47

La pluie s’était remise à tomber, fine et tenace.

Cellendhyll trottait maladroitement dans les bois, tachant de faire le moins de bruit possible sans pour autant se traîner. Englué dans cette gangue de douleur qui le rongeait, il n’était plus que l’ombre de lui-même. Ses muscles défaillants lui interdisaient de courir, d’autant plus sur ce terrain encombré d’arbres, de broussailles et de fourrés. Il trébuchait fréquemment, bien trop, chaque écart grignotant le peu de réserve qui lui restait. Il serrait les dents contre la souffrance qui irradiait son être. Il avait bien suffisamment d’expérience pour se rendre compte que la douleur entre ses épaules n’était pas qu’une simple blessure et qu’il avait été empoisonné par Nachak. Il n’y pouvait cependant rien. Rien d’autre que de tenir bon.

Il espérait trouver une cachette pour la nuit, offrir son corps aux rayons bénéfiques des lunes et bénéficier ainsi de la pleine puissance curative de son cœur second. Ensuite, une fois recouvrées suffisamment de forces, il avait prévu de repartir en effectuant un large arc de cercle vers le nord, puis l’ouest, pour enfin se rabattre en direction de Fort Courage. Il n’avait plus que sa dague sombre et une unique dague de jet, mais peu lui importait. Même à mains nues, il était prêt à retourner au fort, prêt également à abattre quiconque se dresserait sur sa route vers la libération de Constance.

Encore fallait-il se purger du poison et guérir de ses blessures et c'était loin d'être le cas. Son cœur second serait-il assez puissant, aidé de l'influence des lunes ? Il ne pouvait que l'espérer.

Survivre. Pour Constance.

Toujours emprisonné entre les tenailles de cette fièvre insane, de cette brûlure intense dans son dos, qui le harcelait sans relâche, trait de feu, succube embrasé s'abreuvant de ses forces vitales, il était en nage et se sentait pourtant transi – son cœur second avait trop à faire à lutter contre le poison pour maintenir une température corporelle suffisante.

Et la nuit qui ne venait toujours pas !

Saisi par une insurmontable vague de nausées, l'Ange tomba à quatre pattes et vomit jusqu'à en avoir la gorge brûlée par le passage de la bile. La faim qui le tenaillait, en regard du reste, était négligeable. Pourtant, elle le handicapait elle aussi, puisant dans ses maigres réserves.

L'Ange avançait toujours. La fièvre l'abrutissait, lui faisant perdre tout repère, il ne se rendait plus compte que sa blessure trahissait son avancée, laissant dans son sillage des traces sanglantes.

Désormais coupé de la réalité, son esprit diffusait une mosaïque d'images qui s'ébattaient dans sa conscience ; les visages de Constance, de Gheritarish, de Rathe. également ceux de Morion, d'Ellvanthyell. De Priam, de la femme en rouge. De Dévora. D'Estrée. Tous dansaient devant lui, spectres témoins de sa déchéance et de son désarroi.

Ils étaient là et il ne s'en rendait pas compte, emmuré dans son tourment. *Ils* couraient sur ses flancs, l'encadrant telle une meute de loups affamés, silencieuse et menaçante.

Les Pictes.

Les sauvages finirent par se décider. L'un des guerriers se rangea à sa hauteur le temps de glisser le manche de sa lance entre ses jambes. Cellendhyll s'effondra lourdement sur l'herbe, le contact avec le sol provoquant chez lui un gémissement sourd.

Tandis qu'il tentait vainement de se redresser, le Picte qui l'avait projeté à terre se campa face à lui, à trois pas d'écart. Parangon de force et d'agressivité, les reins sanglés d'un pagne en cuir, les pieds bottés de mocassins en daim, les cheveux noirs hirsutes, dressés sur son crâne, le corps peint de cette guède bleutée qui faisait la réputation des Pictes. Dans sa dextre puissante, une lance ornée de plumes. à sa ceinture, un coutelas et une hachette, comme toujours à lame d'os.

Le visage du guerrier, sur toute la moitié droite, portait une blessure ancienne, quatre sillons profonds qui creusaient sa chair lui conférant un profil impressionnant, retroussant ses lèvres en un éternel sourire démoniaque.

Le Griffu toisa l'Ange d'un air pour le moins hostile. Cela n'avait rien d'étonnant. Cellendhyll représentait l'Empire pour lui, et donc l'ennemi, l'usurpateur. L'état pitoyable de l'Adhan était indiscutable et le Picte prenait son temps pour l'examiner. Sans doute se demandait-il de quelle manière il allait tuer sa victime.

La chute de l'Ange lui avait fait reprendre contact avec le réel :

— Tu ne me fais pas peur, cracha-t-il dans un sursaut de défi, mais sa voix sonna bien trop faible à son goût.

Il tenta une nouvelle fois de se relever, parvenant juste à prendre appui sur ses avant-bras. Eût-il demandé pitié qu'il se serait sans doute fait pulvériser le crâne à coups de hachette, mais son affirmation – qui sonnait vrai – dut plaire au guerrier, car au lieu d'abattre l'Adhan, il se rapprocha de lui et se contenta de l'assommer d'un coup de mocassin dans la tempe.

Cellendhyll reprit conscience sous le choc d'un trait de feu entre ses omoplates. Il se retrouvait entouré d'un groupe de guerriers pictes. Ces derniers lui avaient confisqué ses deux lames avant de lui arracher ses vêtements pour le mettre torse nu. Le guerrier au visage lacéré avait pris un soin particulier à agiter le moignon de flèche qui saillait de ses épaules pour le réveiller. L'Adhan poussa une plainte sourde qui se transforma en grondement. Cependant, il ne pouvait rien faire d'autre que de subir. Le Griffu s'esclaffa de

son impuissance avant de lui flanquer un coup de pied dans les côtes.

Puis Cellendhyll fut sèchement redressé. Un autre Picte lui passa un lien de cuir autour du cou, et le Griffu lui cracha l'ordre d'avancer. Les guerriers prirent la direction du nord, formant une longue file qui marchait sans se presser entre les grands arbres résineux.

Aiguillonné à coups de lance, houspillé ou moqué par le grand guerrier au faciès défiguré, Cellendhyll fut conduit sans merci aucune à travers la forêt. Il brûlait de fièvre.

Le jour déclinait dans des tons anthracite et mauve tandis que la pluie tombait sans discontinuer.

Ils franchirent un torrent, obliquèrent vers l'est, s'engageant dans une zone marquée de gros rochers moussus, avant de croiser un second torrent qu'ils remontèrent jusqu'à sa source pour enfin s'accorder une pause. Les guerriers partagèrent quelques lanières de viande séchée mais refusèrent toute nourriture à l'Adhan. Au moins lui concédèrent-ils le droit de s'abreuver. Il but, un peu trop avidement, et finit par tout rendre, raillé par les quolibets du Griffu. Une fois ses spasmes terminés, il épancha à nouveau sa soif, avec précaution cette fois.

La marche reprit bien trop tôt à son goût. Ses muscles l'élançaient de fatigue, la fièvre le faisait trembler, sa plaie au dos suintait de pus, et sa vision se teintait par moments d'un voile noir.

Il n'en pouvait plus. Il s'effondra, au bord de l'inconscience, balbutiant quelques mots sans suite et sans logique.

Il fut remis sur pied, giflé, et le supplice reprit.

Les sauvages s'engagèrent sur un chemin étroit qui montait entre deux blocs rocheux, franchirent un goulet pierreux gardé par deux guetteurs postés chacun sur un versant, montèrent encore jusqu'à aborder un grand plateau de schiste gris perle.

Dans le jour couchant, Cellendhyll de Cortavar pénétra dans le camp des Pictes.

Juchée sur le promontoire, la base des sauvages était constituée de huttes rondes en peau tannée, solidement bâties. à l'arrière du camp, on pouvait distinguer un bassin naturel nourri de l'eau pure des montagnes.

L'endroit bénéficiait d'un panorama sans égal sur les forêts du nord, cette mer émeraude qui commençait à se parer des brumes argentées du soir.

La pluie avait enfin cessé. Le vent chassa les nuages et le ciel s'éclaircit éclairé d'une lueur orangée. Cellendhyll frissonnait sans plus savoir si c'était de froid, de faim ou de fièvre.

L'arrivée des guerriers victorieux fut accueillie par des exclamations joyeuses, voire des embrassades. Le Griffu, pour sa part, bombait le torse en tirant Cellendhyll derrière lui. L'Ange, en revanche, fut dévisagé d'un air carrément hostile, scruté avec un mépris intense, par les hommes, les femmes et les enfants. Lui, *l'ennemi*.

Vêtues de peaux délicatement tannées, les femmes étaient bâties sur le même modèle que les hommes ; plutôt grandes, avec des pommettes marquées et les yeux en amande, le cheveu sombre et abondant. Les enfants aux regards vifs étaient les seuls à ne pas porter la guède bleutée qui faisait la réputation de la race picte.

L'Adhan n'espérait pas faire entendre à ses geôliers qu'il ne faisait pas partie de l'Empire et qu'il n'était là que pour protéger Constance, et non pour leur faire la guerre. Du reste, il n'en avait pas la force.

Son dos était devenu un volcan de douleur. Sa plaie était tendue, boursouflée, gonflée de pus. La brûlure du poison avait étouffé le reste de ses blessures, se condensant en une symphonie endiablée qui ébranlait jusqu'à ses nerfs, devenus hypersensibles. Il avait le feu dans le corps et le feu dans l'âme.

Une femme à la beauté sauvage se rangea devant lui avant de le gifler sans la moindre retenue :

— Pour qui vous prenez-vous ? s'exclama-t-elle. Vous envahissez nos terres, vous pourchassez nos tribus, vous nous

massacrez. Eh bien non, l'Empire n'arrivera pas à nous chasser de nos forêts, nous sommes les Enfants de la Mère Nature, Elle nous protège !

Incapable de répondre, le pauvre Adhan, dans son état misérable, subit chaque parole comme un coup de fouet.

Tandis que l'on préparait le repas du soir sur des pierres de cuisson ou dans de gros pots d'argile, Cellendhyll fut conduit dans une hutte vide, jeté à terre et livré à son sort, bien trop faible ne serait-ce que pour envisager de se relever.

Il resta ainsi à souffrir, prostré sur le côté, perdu dans un état proche de l'hébétude.

Le Griffu vint lui apporter une écuelle de légumes bouillis au milieu desquels flottaient quelques morceaux de viande filandreuse. Mais au lieu de la tendre à l'Adhan, il prit un malin plaisir à renverser l'écuelle sur le sol.

Cellendhyll fit un effort pour revenir au présent, un autre pour bouger, rampant jusqu'à cette maigre pitance. Il avait bien trop faim pour faire le difficile. Cette nourriture signifiait tout simplement la survie. Prenant soin à ne pas étirer sa plaie dans le dos, il se pencha pour manger à même la terre.

— Tu devrais normalement mourir cette nuit, le teeshkal ne pardonne pas, énonça le Griffu. Mais tu es particulièrement résistant, peut-être as-tu une chance. Tu es fort et fier… alors si tu survis, tu seras mon esclave, et alors, chien d'Impérial, je prendrai un plaisir tout particulier à te briser !

Cellendhyll ne répondit rien. Ni bravade, ni défi, ni juron. Son visage lisse de toute expression, la bouche maculée de graisse et de terre, il se contenta de fixer son tourmenteur qui le surplombait ainsi en affichant sa joie malsaine.

L'Ange s'était retiré en lui-même, focalisé sur un but unique : survivre.

Le Griffu finit par s'en aller, les lèvres ourlées par le triomphe, ses iris brûlant de haine à l'égard de son captif.

Un nouvel accès de fièvre terrassa l'Adhan. Il se laissa aller sur le ventre, gémissant en sourdine. Son dos n'était plus qu'un brasier qui s'enflammait à chacune de ses inspirations, le poison le

dévorait de l'intérieur, dominant les efforts amoindris de son cœur second. Ses tempes bourdonnaient et les sons extérieurs lui parvenaient assourdis, distordus. Il avait chaud, froid, il ne savait plus. Cellendhyll resta ainsi, tourné vers l'entrée de la tente grande ouverte, incapable de réagir.

Le temps s'étira dans ce panaché de souffrances qui tournait à l'enfer. L'Ange comprit finalement que cette lumière aux deux tons – bleu pâle et blanc ivoirin – qu'il distinguait au dehors, annonçait l'arrivée des lunes ; les deux jumelles, Felleyran et Ystaris, brillaient d'abondance. Il n'avait qu'une envie, fermer les yeux, s'enfoncer dans un oubli libérateur. Mais non, il lui fallait bouger. Maintenant.

Inutile pour lui de demander qu'on l'aide à sortir pour lui permettre de s'offrir à la caresse bénéfique des lunes. Au mieux, les Pictes se contenteraient de lui rire au nez.

La vue des rais de lumière, cependant, réveilla une volonté qu'il croyait perdue. Une volonté cristallisée par un sentiment glacé né du traitement que lui avait fait subir le Griffu. Cristallisée par celui qu'il infligerait à Bascom et Nachak, s'il survivait. Cristallisée par la détresse de Constance et les sentiments qui l'unissaient à elle, par le besoin impérieux qu'il ressentait de la secourir et qui, en définitive, ne l'avait jamais vraiment quitté.

Jusqu'ici, tu as subi. Il est temps d'agir. Ignore la douleur. Bouge. Bouge ou capitule à jamais et reste ici à pleurer sur ton infortune.

Une minuscule mais indéniable étincelle nimba le jade éteint de ses yeux.

Il était trop faible pour marcher, trop faible pour juste se redresser.

Il rampa.

Le contact de la terre sur son torse nu provoqua en lui un surcroît de frissons. Il les ignora. Tirant sur ses coudes, poussant sur ses genoux, il se mit en mouvement.

Il déboucha sur le seuil de la tente. Les lunes jumelles baignaient le camp de leur halo et c'était là un spectacle envoûtant. Assis devant leurs tentes, emmitouflés de peaux épaisses, réchauffés de leurs feux, les autochtones terminaient leur repas, fumaient leurs pipes bourrées d'herbes odorantes, devisaient sagement comme chaque soir, honorant comme il se devait le règne de la nuit, fille de cette Nature qu'ils révéraient.

L'arrivée de l'Ange, sa reptation maladroite, provoqua certes de la surprise, mais aucune réaction belliqueuse – dans son état, il ne représentait aucun danger et n'avait aucune chance de s'enfuir.

Une trentaine de mètres à combler avant de pouvoir se laisser aller à la pleine caresse des lunes. Jamais il n'aurait la force de les parcourir.

Si.

Il lui restait sa dernière arme, sa dernière défense. Sa volonté. Une volonté forgée sur l'autel rugueux du Chaos, renforcée, affûtée, révélée par la volonté subtile de Morion d'Eodh.

Puisant dans cette volonté, Cellendhyll *ordonna* à son corps de ne pas abdiquer.

Troublé par la détermination qui flambait dans le regard si las de l'homme aux cheveux d'argent, aucun des sauvages n'osa lui interdire d'avancer jusqu'à ce carré d'herbe directement inondé par les rais lunaires. Où voulait-il aller, d'ailleurs ? Cette question éveilla leur curiosité naturelle et ils le laissèrent agir à sa guise.

Le Griffu aurait sans doute brisé net sa tentative, certainement en usant de cette violence dont il s'était montré prodigue, mais le farouche guerrier avait disparu, parti épancher son plaisir avec l'une de ses partenaires occasionnelles qu'il avait su séduire.

Cette chance, l'Ange devait en profiter. Ou mourir. Car il le savait à présent, comme l'avait annoncé le guerrier picte, il ne passerait pas la nuit, le chant destructeur du teeshkal était devenu trop puissant.

Ses reptations, maladroites et lentes, lui donnaient la nausée, aggravant son calvaire. Il vomit son dîner. Puis repartit. Centimètre par centimètre, chacun de ses efforts faisait résonner en lui le tambour qui menaçait de lui faire éclater le crâne.

Et ce feu malsain, cet ichor maudit qui continuait de s’épanouir, le faisant glisser lentement mais sûrement dans les griffes de la mort.

Il s’entêta. Centimètre par centimètre. Sans la moindre plainte. Il avança, le corps tendu, arqué par la douleur. Enfin, ses mains touchèrent la flaque de lumière. Il n’en pouvait plus.

Mais ce n’était pas suffisant, il lui fallait soumettre la chair de son dos aux rayons bénéfiques.

Allait-il rester ainsi ? Vaincu alors même qu’il allait réussir ?

Pas question !

Bouge !

Dans un dernier effort qui le vida de ses dernières parcelles d’énergie, Cellendhyll se hissa vers l’avant jusqu’à retomber, le dos illuminé par les lunes jumelles.

Le prisonnier voulait mourir à ciel ouvert ; si haïssable fût-il, les Pictes pouvaient comprendre cette attitude qu’ils respectaient d’autant plus aisément qu’elle serait la leur en de telles circonstances. Ils restèrent donc à contempler l’Ange telle une bête curieuse, en attente de ce qui allait se produire. De ce qu’ils en voyaient, le trépas serait la seule récompense de ses efforts surprenants.

Toutefois, Cellendhyll ne s’était pas lancé dans cette épreuve pour y succomber.

Au prix d’un ultime sursaut, il tourna la tête de côté et s’adressa aux autochtones d’une voix faible et pourtant clairement audible :

— Moi aussi, je suis un fils de la Mère et moi aussi elle me protège. Je vais vous le prouver.

De telles paroles ne pouvaient qu’attiser la curiosité qui avait saisi les Pictes.

Le Griffu apparut à grandes enjambées, tout en rajustant son pantalon. Il donna un coup de bottes à Cellendhyll et cracha à son encontre :

— Un esclave n’a pas droit à la parole. Rentre dans la tente, rampe comme tu l’as fait pour venir jusqu’ici. Rampe, chien !

L’un des guerriers pictes se dressa sur son séant :

— Non, qu’il reste.

— Oui, qu’il reste, ajouta la jeune femme aux longs cheveux bruns qui avait giflé l’Ange, je veux voir si la Mère va se manifester pour lui.

D’autres voix encore s’élevèrent pour approuver. Le Griffu n’osa aller contre l’opinion générale. Il cracha sur l’Adhan et quitta les lieux.

Cellendhyll fut livré à lui-même. Personne ne se proposa pour l’aider. Tous attendaient, curieux de savoir si la Mère Nature qu’ils révéraient allait vraiment intervenir.

Toujours grelottant, l’Ange se laissa définitivement aller. Sa chair était bouillante, sa blessure gorgée de pus. Il avait tout donné, n’ayant même plus la force de garder les yeux ouverts. La tête posée dans le creux de son coude, il resta là. Immobile. Ses deux cœurs battaient de plus en plus faiblement.

Étrange veillée. Une heure s’écoula, sans que les Pictes notent la moindre amélioration de son état. Au contraire. L’Ange respirait à peine, à présent.

Son cœur d’humain cessa de battre, vaincu. Son cœur de Loki, plus résistant, tenait encore, mais chacune de ses pulsations s’espaçait. Aux regards des sauvages, il agonisait.

Cellendhyll lui-même se sentait peu à peu glisser sur les rives de la mer sans retour.

Dans un sursaut, nourri par la caresse des lunes jumelles, son cœur de Loki retrouva sa pleine puissance. Ses battements se raffermirent. Tel un tambour de guerre, l’appendice se relança dans la bataille, se ruant dans une contre-attaque féroce envers le teeshkal. Vaillant soldat, l’appendice magique implanté par Morion du Chaos batailla farouchement, seconde après seconde, battement après battement, pour éteindre l’incendie qui s’était répandu sur son territoire. Puis, à son tour, son cœur humain se remit à pulser, avivant le processus guérisseur.

De cela, les sauvages n’en virent rien, évidemment. Mais bientôt, l’horrible plaie de son dos creva d’elle-même, comme un fruit trop mûr, et le pus sortit enfin, ichor malsain chassé par les efforts enfin récompensés du cœur de Loki implanté en lui. Les Pictes écarquillèrent les yeux en constatant que la pointe de flèche ressortait à son tour de la plaie, comme rejetée par la chair de l’Adhan.

L’impossible était devenu possible

Le sang de Cellendhyll s’éclaircit, progressivement lavé de ses toxines. Ses muscles courbaturés se détendirent suffisamment pour arrêter de l’élancer. La douleur était toujours présente en lui, mais circonscrite. Ainsi jugulée, elle se mit à perdre du terrain.

Cet état nouveau équivalait pour l’Ange à une véritable béatitude. Il s’endormit, paisiblement, sa chair toujours offerte aux rayons lunaires, couvé par le regard étonné du peuple picte.

CHAPITRE 48

Il s’éveilla au petit matin, à l’endroit même où il s’était endormi.

Courbaturé, encore, bien trop faible à son goût, mais avec l’impression très nette d’être lavé du poison et de ses nombreuses meurtrissures. La fièvre avait disparu. La plaie s’était cicatrisée, son regard avait retrouvé toute sa clarté. Son cœur second le protégeait à nouveau de la fraîcheur des Terres du Nord.

Une femme âgée vint lui apporter une écuelle de ragoût. Cellendhyll se redressa avant de la remercier d’un hochement de tête. Il mangea lentement, savourant chaque bouchée.

Il se sentait renaître.

Reposant le plat, il constata que ceux qui l’entouraient la veille étaient toujours là et que leurs regards avaient changé. Disparu le mépris, remplacé par une certaine estime.

Il saisit aussitôt l’occasion qui lui était offerte :

— Libérez-moi, dit-il à la cantonade. La Mère m’a protégé, comme je vous l’ai affirmé. Elle m’a guéri, sous vos yeux. Comme vous, je suis son Enfant, ce qui signifie avant tout que je ne suis pas votre ennemi.

Le raisonnement était sommaire mais logique. Et Cellendhyll avait conscience que les Pictes étaient un peuple simple. Les sauvages, justement, hésitaient. Effectivement, ils ne pouvaient nier ce qui s’était passé sous leurs yeux : l’intervention de la Mère, leur déesse, dans le sauvetage de l’Adhan ; ils révéraient trop son influence pour passer outre.

Cellendhyll devina dans les visages de ceux qui l'entouraient que son argument avait touché juste.

C'est alors que le Griffu apparut, bousculant sans égards ceux qui se trouvaient sur sa route. Les yeux fulminants, emplis de ressentiment, son visage creusé par cette horrible cicatrice qui le défigurait.

D'un coup de pied au sternum, il rejeta Cellendhyll au sol, puis se jeta dans son dos, lui tira la tête en arrière en l'agrippant par le menton et plaqua son coutelas en os sur la gorge offerte de l'Adhan.

— Tu n'es pas des nôtres, tu es mon esclave ! tonna le guerrier défiguré. Et bientôt, tu ne seras plus qu'un esclave mort !

L'Ange avait beau être guéri du teeshkal, il se révélait encore trop faible pour opposer une résistance à la poigne du Picte.

Au moment où le Griffu allait l'égorger, une voix cloua le guerrier sur place, venue de partout et de nulle part. Et si haineux fût-il, le guerrier picte se révéla soudain incapable de bouger.

— Non, non, non, cela ne se peut, s'exclama la voix. C'est tout bonnement impossible !

Cellendhyll retint une exclamation de surprise. Comment ne pas reconnaître le ton qui venait ainsi de suspendre le geste meurtrier du Griffu. Cette voix ! C'était celle de Maurice, l'homme-mystère.

Ce dernier apparut brusquement au milieu des Pictes, sa silhouette dégingandée, sa chevelure blonde encore plus désordonnée qu'à l'ordinaire, son regard myosotis au pli si paisible, et ses grosses bésicles noires surmontant son long nez.

Le Griffu, comme tous les autres Pictes, hommes, femmes et enfants, restait figé par cette intervention miraculeuse. Maurice semblait inspirer aux autochtones dans leur ensemble, sinon une crainte révérencieuse, pour le moins un respect indéniable.

L'Adhan en profita pour se dégager et rouler hors de portée immédiate du guerrier mutilé.

Maurice se fraya un chemin jusqu'à lui et l'aida maladroitement à se relever.

— Messire de Cortavar, si vous saviez à quel point je me déclare confus de cette méprise, s'écria le blond qui dominait le camp picte par le seul fait de sa présence. Cela ne devait pas se passer *ainsi*.

Sur cette annonce aux tonalités obscures, il se retourna vers les sauvages qu'il apostropha :

— Bistrecouilles et Cornebique, ne *le* reconnaissez-vous pas ? Voici *le Guerrier des Lunes*. Vous devez le libérer, tout de suite. Où est Ileki ? Lui sait de quoi je parle !

— Le chaman est parti aux grottes pour vérifier les protections, répondit humblement un guerrier massif au nez busqué.

— Peu importe. Libérez mon ami, j'ai dit !

— Oui, *Pèlerin*.

Le Griffu s'était redressé. Constatant le revirement des siens, leur désir d'obéir à l'homme-mystère, il rengaina sa lame et partit d'un pas rageur, non sans avoir jeté un regard venimeux à l'Adhan.

— Messire, relança Maurice, je me déclare véritablement confus de votre infortune ! Rien de tout ceci n'aurait dû se produire, j'aurais dû être là pour vous accueillir. Ah, mais quel regrettable malentendu !

Une gourde à la hanche et un étui de cuir tout en longueur en travers des épaules, le blond portait un costume de velours côtelé aux tons mauve et violet, particulièrement froissé. Il paraissait en pleine forme, ses iris brillant de sollicitude. Il prit le temps de saluer les Pictes comme de vieilles connaissances avant d'attirer l'Ange à l'écart :

— Êtes-vous en bonne santé ? Mon cœur chante en constatant que oui. Comme je vous le disais, tout cela est une regrettable erreur. Pas vraiment de mon fait, cela étant… à dire vrai, j'étais parti pour vous rejoindre et je voguais fièrement, fier héraut de l'éther, dans le velouté caractéristique de l'infra-temps. Tout était sous contrôle. Mais voyez-vous, une brèche subite dans le continuum quantique a perturbé l'équilibre des flux et m'a fait plonger dans un vortex de mana brut. Du coup, les causalités temporelles qui régissaient mon vol ont été totalement bouleversées. J'étais devenu plume emportée par un vent furieux.

— Maurice ?

— … Alors bien sûr, j’ai déployé mes ailes éthériques sur trois niveaux de conscience et j’ai tenté de m’extraire de la tempête en empruntant un courant secondaire.

— Maurice…

— … Ladite tempête, toutefois, à mon grand dam, s’avéra trop puissante pour mes maigres pouvoirs. C’est fort marri que j’ai dû me résoudre à rebrousser chemin en modifiant les données corporelles de mon être. Une simple question d’ajustement de particules élémentaires, au fond. C’était la bonne méthode, j’aurais dû le savoir. Toujours est-il que…

— Maurice, ça suffit !

Chargée d’exaspération, la voix de l’Adhan avait claqué comme un fouet.

Stupéfait, l’homme-mystère arbora une grimace contrite.

— Je ne comprends rien à vos paroles, pour changer, et je n’ai pas de temps à perdre avec vos fadaises pseudo-magiques, le tança Cellendhyll.

Les yeux de Maurice papillonnèrent avant de retrouver leur clarté. Il reprit d’un ton plus grave, quasi prophétique :

— Un mal ancien s’est réveillé. Nul autre que vous, le *Hors-Destin*, n’est mieux à même de le combattre.

— Ah non, Maurice, ne venez pas me parler encore une fois de prophétie ou de ce genre d’inepties ! Je ne crois pas à ce genre de choses.

Le blond secoua doucement la tête :

— Vous êtes le Hors-Destin, que vous le vouliez ou non.

— Fadaises !

— Vous êtes le Hors-Destin, répéta l’autre sans se démonter.

Le visage de l’Ange s’enlaidit d’un rictus drapé de colère. Tout affaibli qu’il fût, il contracta ses doigts et il crocheta Maurice sous la gorge avant de l’attirer à lui.

— Écoutez, Maurice, cracha-t-il, ça commence à bien faire ce charabia dont vous m’abreuvez à chaque rencontre. Je n’ai ni l’envie ni la patience d’écouter vos paraboles ! Une femme à laquelle je tiens beaucoup est en danger et je dois me dépêcher d’aller la sauver. Maintenant, soit vous me donnez un coup de

main, soit vous déguerpissez et vous ne reparaissez jamais devant moi !

— Graalgh, répondit le blond, qui peinait à respirer.

Cellendhyll repoussa l'autre d'une bourrade qui le fit s'effondrer dans l'herbe.

La gorge enflée, marquée par la poigne sauvage de l'Adhan, Maurice reprit :

— Il n'était pas nécessaire d'user ainsi de violence, messire de Cortavar. Je vous aiderai, dans la mesure de mes maigres moyens… comme je l'ai toujours fait d'ailleurs.

Il marqua une légère pause et ajouta :

— Mais avant cela, c'est vous-même qui devez m'aider. Il y a un mal ici qu'il faut combattre et c'est à vous qu'il incombe de s'en charger.

— Sangnoir, Maurice, pour une fois, exprimez-vous clairement !

— Croyez-vous que je fasse exprès ? maugréa l'autre. Si je pouvais vous parler librement, je le ferais ! Vous devez me faire confiance, il n'y a pas d'autre moyen. Car tout est lié, voyez-vous ?

Je vais le piétiner, lui et ses étranges sentences.

Cependant, Cellendhyll n'en fit rien. Maurice défiait toute logique, toute compréhension, c'en était à se demander s'il était humain. L'homme-mystère le décontenançait totalement, surgissant dans sa vie aux moments les plus improbables, comme sur le Plan des Sang-Pitié. Doté d'une étrange magie, d'une personnalité trouble et changeante, d'un langage la plupart du temps totalement abscons, Maurice en lui-même était une sacrée énigme.

Comme toujours, face à lui, l'Ange perdait tous ses moyens, privé de son assurance coutumière. Autant il aurait pu briser le blond d'une main, autant il se révélait incapable de soutenir un duel verbal avec lui. Et pourtant, l'homme aux cheveux d'argent ne pouvait se départir d'une bonne dose d'affection envers l'étrange bonhomme.

— Je vous en conjure, messire de Cortavar, faites-moi confiance, encore une fois, s'entêtait l'homme-mystère. Oui, vous devez sauver votre amie d'un funeste destin, j'en ai parfaitement conscience. Mais ce n'est qu'une partie du *tout*. Il règne un Mal

ancien bien pire que celui secrété par le capitaine Bascom. Ce Mal, vous devez l'éradiquer. La guerre a commencé, comprenez-vous ? Une guerre livrée contre une entité sournoise, vouée à la destruction de l'humanité et dont vous n'imaginez pas les pouvoirs. Mais pour cela, avant de songer à la suite, vous devez impérativement combattre l'extension de ce mal, ici. Car, je le répète, tout est lié. *Tout*.

Constatant que l'Ange ne cédait pas, le blond renchérit :

— Vous allez repartir à pied au fort impérial ? Imaginez le temps perdu. Moi, je peux vous y envoyer instantanément. Je peux même faire mieux, grâce à mes pouvoirs : c'est-à-dire vous y envoyer le soir même où votre amie arrivera au Fort Courage. C'est-à-dire *hier*. En revanche, par vos propres moyens, cela vous prendra tout le trajet de retour, sans parler de cette journée et cette nuit que vous venez de perdre. Voulez-vous prendre ce risque ? Toutefois, pour que le miracle que je vous propose opère, il faut tout d'abord tuer le monstre de la grotte des Esprits pictes, car dans cette grotte, il existe un lieu de pouvoir. Cependant, celui-ci est contaminé par la présence du golem. Une fois le monstre éliminé, le lieu de pouvoir retrouvera son intégrité et je serai libre de vous envoyer à proximité du fort. Je vous assure, messire, c'est en terrassant le mal qui règne *ici* que vous aurez les meilleures chances de sauver votre amie, *là-bas*.

— À proximité ? Pourquoi pas directement à l'intérieur ?

— Parce que tout est lié, et que le Mal bloque toute magie sur place, même la mienne. Quand bien même la grotte serait libérée, aucun transfert ne sera possible.

— Et les Pictes alors, ils n'ont rien fait contre cette menace ?

— Le golem a tué tous ceux qui se sont aventurés dans son repaire, il les terrorise. Sans parler du fait qu'ils ont fort à faire pour répondre aux attaques répétées de l'Empire.

Maurice se retourna vers le camp, désignant une mère occupée à jouer avec deux enfants.

— Vous voyez comme ce sont des gens paisibles ? Tout ce qu'ils demandent, c'est de vivre tranquillement, sur leur terre. Au lieu de

quoi, ils sont harcelés par les troupes de l'Empereur. Ils ne font que se défendre, rien d'autre !

— Les Pictes m'importent bien moins que le sort de Constance. Toutefois, si je sors indemne de cette aventure, je pourrai en toucher un mot à l'Empereur. Cela vous irait ?

— Ce serait la meilleure des choses ! opina vigoureusement l'homme-mystère. Cette guerre injuste envers les Pictes ne mènera à rien si ce n'est accroître le gâchis de morts.

Maurice marqua une pause et reprit d'un ton qu'il voulait persuasif :

— Allez, messire de Cortavar, laissez-vous fléchir. Je contrôle la situation.

L'Ange s'esclaffa sans joie :

— Et c'est avec de telles paroles que vous pensez me rassurer ? s'exclama-t-il. écoutez mon vieux, vous savez forger des armes de toute beauté, je le reconnais, mais de ce que j'en ai vu, pour le reste, vous ne maîtrisez rien du tout !

Maurice rétorqua :

— Votre méfiance à mon encontre me chagrine au plus haut point.

— La belle affaire, ricana Cellendhyll. Si vous voulez que je vous croie, il va falloir être beaucoup plus explicite.

Maurice haussa ses maigres épaules :

— Eh bien, puisque vous insistez avec autant d'emphase, je vais vous répondre franchement, mais je vous aurai prévenu, cela ne servira à rien. Posez vos questions…

L'Ange ne se fit pas prier. Il lâcha d'une traite :

— Qui êtes-vous au juste, Maurice ? Et par l'épée de Lachlann, que me voulez-vous réellement ? Comment m'avez-vous retrouvé ?

L'homme-mystère entrouvrit les lèvres et laissa échapper un babil étrange et totalement incompréhensible.

— En quelle langue parlez-vous ? s'exclama Cellendhyll. On dirait le pépiement d'un oiseau.

— Hélas, pauvre Maurice… soupira le blond, lorsque je veux vous dévoiler certains sujets sensibles, je m'en révèle incapable…

Depuis notre dernière rencontre, mon maître, roué soit-il, a placé en moi des verrous que je ne sais ôter.

— Qui est donc ce fameux *maître* ?

Maurice ouvrit la bouche mais une fois encore il n'en sortit que des trilles. L'homme aux lunettes arbora un air contrit. Il avait l'air tellement misérable que Cellendhyll s'en voulut de l'avoir ainsi secoué.

L'Adhan poussa un long soupir. Il hésitait toujours :

— Comment vous faire confiance puisque vous n'expliquez rien. Imaginez que Constance meure parce que je traîne ici ?

— Je peux vous rassurer sur ce point.

Et Maurice étendit sa dextre qu'il posa au niveau du cœur second de l'Ange. Sa main se réchauffa jusqu'à devenir brûlante. Une porte s'ouvrit dans l'esprit de Cellendhyll et il put *la* voir. Constance était bel et bien vivante, elle chevauchait dans la forêt, encadrée par les Loups de Nachak.

La vision disparut.

— Attendez, Maurice, je ne comprends pas, répliqua Cellendhyll, cette vision date d'hier, c'est ça ?

— Oui et non. Hier, c'est maintenant.

Encore une énigme. Cependant, la vision était si réelle que l'Ange ne pouvait la remettre en question ; elle avait balayé une bonne part de ses réticences. Avait-il le choix, au fond ? Sans doute pas. Si Maurice disait vrai, il représentait le meilleur moyen de sauver Constance.

— Très bien, Maurice, je marche. Que pouvez-vous me dire de ce golem que je dois combattre ?

La mine du blond s'assombrit. Il lâcha dans un murmure prudent :

— Ce monstre représente tout bonnement l'émanation du Mal qui a frappé cette contrée et qui s'est établi au fort ; le golem est l'un de ses suppôts, libéré de son influence néfaste, mais il n'en reste pas moins vicieux, atteint d'une démence et d'une soif de tuer sans limite. à l'instar de l'Empire, il s'acharne sur les Pictes, voué à la destruction de toute humanité.

— Il est donc seul ?

— Effectivement.

— Une seconde, si je comprends bien, cette entité du Mal dont vous parlez, c’est celui que les Pictes appellent le Nagù ?

— Hélas, oui.

— Comment savez-vous tout ça, Maurice ?

En guise de réponse, le blond ne put que siffler un autre trille incompréhensible.

L’Ange ferma les yeux et massa doucement l’arête de son nez.

Garde ton calme, Cellendhyll. Surtout, ne l’étripe pas !

— C’est bien beau tout cela, reprit-il, mais je suis loin d’être en état de combattre, vous devriez vous en rendre compte.

Maurice répondit aussitôt d’un ton enjoué qui contrastait avec ses paroles précédentes :

— Comme je dis toujours, tant qu’il y a du jus de carotte, il faut garder espoir ! Tenez, messire de Cortavar, justement il se trouve que je vous en ai amené une gourde. Buvez, je vous promets que vous ne le regretterez pas !

Cellendhyll n’avait aucune envie particulière de boire une telle boisson, mais quelque chose d’indéfinissable dans le ton du blond l’incita pourtant à s’exécuter.

Il porta la gourde à ses lèvres et but quelques gorgées d’un liquide onctueux, effectivement au goût de carotte et légèrement épicé.

Le résultat ne tarda pas à se faire sentir.

Une vague de fraîcheur partit de son estomac pour s’étendre dans tout son corps, jusqu’à remonter dans son esprit. Une énergie nouvelle emplissait son être, chassant tout résidu de blessure, toute bribe de fatigue, de faim ou de soif.

— Alors ? demanda l’homme-mystère, le sourire aux lèvres.

— Je me sens parfaitement bien, prêt à tout ! s’étonna l’Ange, totalement régénéré. Par quelle magie ?

— De bonnes carottes, cultivées avec amour et surtout sans engrais, voilà le secret ! expliqua doctement l’étrange bonhomme, son index dressé devant lui.

Interrompant leur entretien, la femme picte aux longs cheveux sombres vint se tenir devant les deux hommes. Sans un mot, elle offrit à Cellendhyll une tunique et un pantalon en daim à sa taille, tout à la fois solides et souples, agréables à porter.

Cellendhyll passa les vêtements, sans se soucier des nombreux regards féminins qui le couvaient. Il ne pouvait rester torse nu même si son cœur second le protégeait à nouveau du froid des Terres du Nord et son pantalon ne ressemblait plus qu'à une loque – seules ses bottes étaient encore dans un état convenable.

La Picte le détailla sans pudeur et dit d'une voix douce :

— Je me suis trompé sur ton compte.

Alors, elle lui tendit sa précieuse dague sombre et sa dague de jet – le geste signifiait clairement le changement de statut que lui offraient les sauvages.

Cellendhyll répondit d'un bref hochement de tête. Il soutint le regard de la jeune femme, longuement, avant que la brune ne tourne les talons. Elle s'éloigna d'un pas altier, sensuel, qu'en d'autres circonstances, il se serait laissé aller à admirer.

— Puisque vous avez récupéré vos moyens, je propose que nous y allions, reprit Maurice qui venait de se ranger à ses côtés.

— Une seconde, rétorqua l'Ange. Vous dites bien que le temps qui s'écoule ici n'a plus d'importance ?

— Parfaitement, si l'on prend en compte les paramètres de causalité tels que je vous les ai expliqués, il est indéniable que…

— Oui ou non, Maurice, gronda l'Ange, le sourcil arqué.

— Euh… oui.

— Très bien. Il me reste un compte à régler.

Sans attendre la réponse du blond, Cellendhyll retourna dans le camp. Les Pictes le regardèrent sans aménité et le laissèrent libre de déambuler parmi eux.

L'Adhan finit par trouver celui qu'il cherchait.

Il vint se ranger devant le Griffu. étrécit son regard de jade au sein duquel brûlait de nouveau un feu dansant. Il fit lentement pivoter sa tête pour assouplir ses épaules et lâcha :

— Alors comme ça, je suis ton esclave ?

Sans attendre de réponse, il gifla violemment le Griffu, si vivement que l'éprouvé guerrier n'eut pas le temps de parer. Sans intervenir, les Pictes alentour prirent soin de reculer.

— Je croyais que tu devais me briser ? renchérit l'Ange, avant de conclure : toi et moi. Ici. Tout de suite !

Le Griffu porta la main à sa joue écarlate, marbrée des doigts de Cellendhyll, les yeux écarquillés. La rage remplaça l'incrédulité. Le guerrier picte poussa un cri de fureur et adopta une posture agressive. Plus rien d'autre que la haine, cette haine qui l'aveuglait, ne le portait.

Il était puissamment bâti et semblait rapide. Les Pictes pratiquaient une espèce de lutte renforcée de frappes violentes et Cellendhyll était prêt à parier qu'il était expert en la matière.

Peu importait à l'Ange. Le Griffu allait très bientôt se rendre compte qu'il n'affrontait pas un vulgaire soldat de l'Empire. Pour un peu, Cellendhyll eût crié de joie. Il allait enfin pouvoir laisser échapper le trop-plein de fureur qui couvait en lui depuis sa fuite ; cette colère nourrie de cette frustration, de cette impuissance, de ce rôle de proie qu'il avait subi, nourrie de l'image de Bascom, de Nachak. De Constance.

Le Griffu faisait un rude opposant. Il fut balayé par la tempête qu'était devenu l'Adhan.

Nul besoin du Zen, ni du Hyoshi'Nin – que d'ailleurs il préférait réserver à son combat contre le golem de sang. Le prédateur avait retrouvé sa redoutable densité, sa grâce mortelle. Cellendhyll allait danser à nouveau, libre, son sang charriant de nouveau la vie, une vie puissante, portée par cette ténacité implacable qui était la sienne.

Le Griffu effectua un coup de pied sauté sur le côté destiné à briser les côtes de l'Ange. Ce dernier para d'un revers de coude. Il tenta une frappe du genou qui fut détournée puis un revers du tranchant de la main. Le Griffu agrippa son poignet et pivota pour le tordre jusqu'à lui briser le coude. Cellendhyll accompagna le mouvement et frappa sèchement le Griffu à l'angle du cou, avant de pincer un nerf à la jointure des doigts de son adversaire. La main

paralysée, le guerrier picte fut incapable de maintenir sa prise. Cellendhyll se dégagea d'un mouvement brusque et, de la paume, heurta le Griffu en plein plexus solaire. Le Picte tressaillit, le souffle coupé.

Le coude de Cellendhyll remonta brusquement pour cogner son adversaire à la pointe du menton. La tête du Griffu partit en arrière. Cellendhyll enchaîna d'une série de frappes des coudes et des genoux, accablant le Picte d'un déluge imparable.

Tout puissant, tout féroce qu'il fût, le Griffu avait trouvé son maître dans les arts de la guerre. Cellendhyll aurait pu lui faire sauter les deux rotules, lui casser le nez, lui briser les deux clavicules. Et bien pire encore. L'énucléer avant de lui arracher la langue, lui fissurer les tympans. Le transformer en épave humaine, incapable de voir, de se mouvoir. Il se refusa ce plaisir, jugulant cette envie brûlante. L'Adhan n'en avait pas le temps, en dépit d'une intense envie de faire souffrir son adversaire. Outre le fait qu'il lui semblait peu diplomatique de massacrer un Picte devant les siens alors qu'il venait à peine de gagner leur respect un peu timide, le sentiment d'urgence l'avait repris. Quoi qu'en dise Maurice, quoi qu'il affirme, plus vite il rejoindrait le fort où devait être emprisonnée Constance, plus vite il serait en mesure de la sauver. Du reste, il estimait prudent d'économiser sa forme retrouvée. Maurice lui avait promis un affrontement bien plus féroce que celui qu'il livrait actuellement. Il se contenterait donc d'annuler sa dette envers son adversaire ; son orgueil, sans lequel il n'était rien, exigeant tout de même qu'il obtienne réparation.

Concluant son assaut furieux, en appui sur la jambe droite, l'Ange vengeur pivota sur lui-même effectuant un tour complet. Son autre jambe remonta dans un élan circulaire qui toucha le Griffu en plein nez – l'appendice se brisa sous l'impact. Le guerrier picte décolla du sol et retomba lourdement dans l'herbe, sonné.

Cellendhyll se détourna de sa victime sans un mot, méprisant.

Il contempla les Pictes, fièrement dressé, sa pleine forme recouvrée, son regard vert pâle luisant d'un éclat farouche.

Cependant, aucun d'eux n'osa se dresser contre lui. Aucun d'eux ne semblait même lui en vouloir du combat qu'il avait provoqué. Ils

le regardaient au contraire avec un respect accru.

Le Guerrier des Lunes, c'est bien lui, voilà ce qu'ils pensaient.

Cellendhyll n'en avait pas conscience, mais il représentait leur salut.

Se moquant bien de leurs sentiments à son égard, à présent qu'il se sentait de nouveau intègre, il n'éprouvait pour eux ni haine, ni sympathie. Il rejoignit Maurice sans un regard en arrière.

— J'en ai terminé, allons-y.

CHAPITRE 49

L’homme-mystère entraîna l’homme aux cheveux d’argent à la sortie du camp pour le conduire ensuite vers la partie nord-est du plateau. Tous deux s’engagèrent sur un petit chemin qui montait vers les montagnes. Ils dépassèrent un bois de hauts sapins aux fragrances résineuses. Les nuages passaient dans le ciel couvert, si vite, poussé par un fort vent d’altitude. L’Ange se demanda s’il s’agissait là d’un effet de la magie de Maurice.

Ils passèrent sous une arche de pierre couverte de runes à demi effacées, dont Cellendhyll ignorait la signification et qui semblaient aussi vieilles que le monde.

— Vous pouvez vous dépêcher, oui ? maugréa l’Ange à l’attention de Maurice.

Étalé dans l’herbe, le blond venait une nouvelle fois de se prendre les pieds dans une racine. Faisant preuve de cette maladresse qui le caractérisait de temps à autre, c’était la troisième fois qu’il tombait ainsi.

— Comme je vous l’ai affirmé, messire de Cortavar, le temps n’a plus d’effets. Venez plutôt m’aider à me relever.

— Le temps n’a plus d’importance, ça veut dire quoi au juste ? demanda l’Ange en s’exécutant.

— Cela signifie, mon cher, que son écoulement s’est temporairement figé, et j’avoue sans modestie que j’y suis pour quelque chose. Bien sûr, l’inéluctable marée qui régit la vie

reprendra son cours, mais je vous le garantis, tant que durera votre mission, elle restera bloquée, vous comprenez ?

— Pas vraiment… pour changer.

— Ah, mais c'est qu'en dépit de votre intelligence, vous restez un profane. Il vous manque d'évidence les préceptes constitutifs qui régissent l'univers et ses lois. Un sujet, je l'avoue, plutôt subtil et qui s'affranchit largement d'une vision humaine telle que vous la concevez. Le temps, voyez-vous, n'est qu'une abstraction, je croyais vous l'avoir clairement expliqué…

— Maurice, si vous continuez sur ce registre, vos abstractions je vous les rentre dans la gorge !

À force d'efforts, ils finirent par atteindre une grande clairière d'herbe grasse, disposée à flanc de montagne.

Un homme les attendait en cet endroit. Un Picte d'âge vénérable, les traits creusés de rides, ses cheveux bruns couverts d'un assemblage de plumes, le visage peint d'un tatouage tout en circonvolutions. à la main, un bâton au bout duquel s'entrechoquait une série d'os d'animaux.

Une rangée de perches ornées de cristaux bleu azur, avait été plantée dans le sol à intervalles réguliers, formant un demi-cercle autour de l'entrée de la béance sombre d'une grotte.

Tout en vérifiant chaque cristal, l'un après l'autre, le vieil homme scrutait l'entrée sombre du boyau d'un œil circonspect.

Le chaman se retourna avant qu'ils n'aient eu le temps de s'annoncer. Son visage s'éclaira en reconnaissant Maurice et il vint vers eux d'un pas souple qui démentait son âge.

— Ah, que la Mère soit louée, Pèlerin, vous êtes enfin revenu, comme promis ! Mes protections s'affaiblissent de jour en jour. D'ici peu, le golem les détruira et ce sera notre fin.

— Vous n'en aurez plus besoin, Ileki, sourit modestement Maurice. Voici celui que je vous avais promis : le Guerrier des Lunes.

Cellendhyll haussa les yeux au ciel en entendant ce nouveau surnom que le blond lui attribuait. Le dénommé Ileki était donc le

chaman de la tribu. Quel lien Maurice entretenait-il avec les Pictes ? L'Ange n'espérait pas obtenir une réponse claire.

De son côté, le vieil homme contempla l'Adhan d'un œil sagace :

— C'est donc lui l'élu des Lunes, autrement dit le Hors Destin…

— Vous pourriez arrêter de parler de moi comme si je n'étais pas là ? intervint Cellendhyll, sans chercher à cacher son agacement.

Ileki poursuivit sans se soucier de lui :

— Est-il assez fort pour affronter *tout* ce qui l'attend ?

— Je le crois, répondit gravement Maurice. Je le crois sincèrement.

— Oh, c'est fini, oui ? trépigna encore l'Adhan.

— Bonne chance à vous, Guerrier des Lunes, sourit le chaman en s'adressant enfin à lui. Puissiez-vous réussir… Si tel est le cas, les Pictes vous devront beaucoup. Vous ici, je peux retourner auprès des miens. J'espère vous revoir bientôt, Pèlerin.

Et sans plus attendre, Ileki redescendit vers le camp des autochtones.

Maurice se tourna vers l'homme aux cheveux d'argent :

— À vous de jouer, messire de Cortavar. Inutile de vous préciser d'être prudent.

— Bon, je rentre dans cette grotte et je tue ce golem… et après ?

— Après, n'ayez crainte, je m'occupe du reste. Je vous invoquerai un portail qui vous mènera aux environs du Fort Courage.

Cellendhyll baissa les yeux et contempla ses grandes mains :

— Toutes vos paroles m'ont tourné la tête, Maurice, je n'ai même pas songé à me procurer une arme pour affronter le monstre. Je n'ai plus que deux dagues…

L'index de Maurice se redressa comme de lui-même et il s'exclama :

— Ah, messire de Cortavar, vous parliez de mes armes tout à l'heure… eh bien, justement, j'ai un modeste cadeau qui vous confirmera mes bons sentiments à votre égard.

Maurice décrocha l'étui en cuir gras qui barrait son dos et le tendit à l'Adhan. L'Ange ouvrit l'étui sur toute sa longueur. Ce dernier contenait un sabre protégé d'un fourreau en acajou laqué.

Cellendhyll échangea un regard avec Maurice, ce dernier avait les yeux pétillants, manifestement très content de lui. L'Adhan posa la main sur le manche. D'emblée, il sut que cette arme était faite pour lui. Elle s'accordait parfaitement à sa poigne. Il la tira lentement du fourreau, dévoilant un tranchant anthracite aux reflets bleu cobalt. L'Ange reconnut aussitôt l'éclat du méthalion, l'acier d'exception créé par Maurice.

Poignée recouverte de cuir de requin, avec un anneau d'argent accolé à la garde sphérique. Lame droite, pointe biseautée, quatre-vingts centimètres de long, avec une courbure de 0,9 centimètre. Un chef-d'œuvre de forgeron.

Cellendhyll s'écarta de quelques pas, tout en agitant doucement le sabre en rotations du poignet destinées à lui faire mieux apprécier l'équilibrage de sa prise. Une fois suffisamment éloigné de Maurice, il s'arrêta, empoigna l'arme à deux mains et l'éleva devant lui à la verticale. Il effectua ensuite une série de passes lentes puis rapides, frappes en ouverture, frappes en riposte, fouettées en contre-pieds et autres estocades.

Pour un guerrier tel que lui, manier une telle arme équivalait à un pur plaisir. Il réalisa encore quelques assauts, juste pour jouir de cette sensation à l'intensité parfaite. Il finit par se reprendre, car aux dires de Maurice, il lui restait une bien rude mission à accomplir.

Il rejoignit l'homme-mystère. Le blond se dandinait sur place, en attente de son verdict.

— Maurice, vous êtes décidément impossible à cerner mais j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas vous remercier d'un tel présent. Cette lame vaut la meilleure des armes runiques forgées par les Nains et je pèse mes mots.

— Oh, elle est bien supérieure encore, se rengorgea l'homme-mystère. Vous verrez…

— A-t-elle des pouvoirs magiques ?

— Il se peut. J'avoue que j'ai instillé une part de moi en elle. Cependant, la lame aura besoin d'être baptisée dans le sang pour acquérir sa vraie nature.

Quel curieux bonhomme que ce Maurice, décidément. Pacifiste reconnu et pourtant armurier hors pair. Totalement environné de mystère mais toujours aussi attachant. L'Ange refusa de se poser de nouvelles questions à son sujet, il n'en tirerait rien d'autre qu'une migraine. C'était à croire qu'il était condamné à ce lien curieux qui l'unissait malgré lui à l'homme-mystère. Il préféra donc se concentrer sur ses priorités immédiates.

Soit. Tout d'abord accomplir la mission que lui avait confiée Maurice, en espérant que ce dernier aurait le pouvoir d'honorer son marché.

Mais après, après… plus rien ne l'empêcherait de retrouver Constance.

Et alors sang, douleur et larmes pour ceux qui prétendront se dresser contre moi !

C'est alors que la pensée le frappa dans toute son horreur : si Maurice disait vrai, et que le Mal dont il parlait bloquait tout usage de magie au Fort Courage, il y avait de bonnes chances qu'il s'y tapisse. Sans que personne sur place ne s'en doute.

Et Constance allait se trouver là-bas, avec le tueur.

Tiens bon, Winter. Je t'en supplie, tiens encore, jusqu'à ce que j'arrive !

CHAPITRE 50

Cellendhyll adressa un dernier hochement de tête à Maurice. Tout était dit entre eux. L'homme-mystère répondit de la même manière, avec une gravité dont il n'était pas coutumier.

Cellendhyll se mit en mouvement. Il dépassa la ligne des cristaux de protection, puis, à pas prudents, il s'engagea dans le boyau sombre.

Il commença par emprunter une pente douce qui descendait par paliers au milieu de gros blocs de roche sombre. De larges fissures dans les hauteurs des parois prodiguaient une lumière blanchâtre qui tombait en rais inégaux.

Il avançait prudemment, sans se presser, les sens en éveil. L'urgence le tenaillait toujours, en dépit des assertions de Maurice. Il refusa de s'y attarder.

Ne te déconcentre pas. Ne pense pas à Winter. Ne pense pas à ce que tu feras lorsque tu mettras la main sur Bascom et Nachak. Ne pense pas au Nagù. Le golem de sang, il n'y a que lui qui compte.

La pente se termina sur une nouvelle arche aux dessins antiques, semblable à celle qu'il avait croisée au dehors. De l'autre côté, l'attendait une enfilade de cavernes jonchées de rocailles, aux voûtes immenses, éclairées de la même manière que les lieux qu'il venait de parcourir.

L'Adhan avait pensé s'aventurer dans une simple grotte, mais il se rendit compte qu'en réalité il foulait un véritable domaine souterrain.

Il dépassa une série de boyaux étirés, vides de toute présence. L'air s'avérait étonnamment sec au sein de ce royaume minéral. Au fil de ses pas, le sentiment qu'il avait déjà ressenti vint à nouveau l'assaillir. Il émanait de ce lieu dérangeant la même angoisse diffuse mais bien palpable, la même menace omniprésente que celle qui couvait sur le Fort Courage. Ce sentiment de danger s'épanouissait donc en deux endroits distincts, fait qui confirmait les dires de Maurice. Toutefois, ce n'était pas le moment de se perdre en conjecture, il le savait bien.

L'air se chargeait à présent de relents nauséabonds. Cellendhyll s'arrêta. Il avait déjà senti ce genre d'odeurs, elles signifiaient la mort.

Où pouvait donc se terrer le golem de sang ?

Pas loin, à présent, lui dicta son instinct.

Alors qu'il allait repartir, l'Ange se figea. Il avait cru entendre un frottement ténu derrière lui. Il s'accroupit, prêt à dégainer. Il resta ainsi dix minutes entières sans bouger, animé de la patience du chasseur à l'affût. Rien. Le bruit ne se répéta pas.

Il reprit sa marche, encore plus prudemment, la main sur la poignée de son sabre, en prenant soin de ne surtout pas marcher dans les flaques de lumière qui parsemaient son avancée, le meilleur moyen de se faire repérer.

Un quart d'heure plus tard, Cellendhyll pénétra dans une caverne encore plus vaste que les précédentes. L'endroit était tapissé de gros rochers arrondis éparpillés un peu partout, ou, au contraire, d'éperons de pierre qui jaillissaient du sol à intervalles irréguliers, rassemblés par grappes, effilés telles des aiguilles. L'Ange commençait à se demander s'il n'allait pas errer dans ces souterrains jusqu'à la fin des temps lorsqu'un halo orangé devant lui attira son attention.

Toujours sur le qui-vive, il se rapprocha. L'odeur de charogne devenait plus prégnante. Il se glissa dans l'ombre portée d'un bloc de roche ovale. En face de lui, une île qui marquait le centre de cette immense grotte. On accédait à cet endroit en traversant un

petit pont de pierre qui enjambait un anneau d'eau d'une onde laiteuse aux reflets rougeâtres.

Sur l'île, se trouvait l'ennemi.

Tout autour de lui, une série de feux soigneusement entretenus avait été allumée à intervalles réguliers. C'était leur lueur dansante qui l'avait ainsi attiré.

Postée devant les vestiges d'une ville morte – peut-être de même origine que les runes sur les arches –, une forme massive se tenait accroupie devant l'un des feux, en plein milieu de l'îlot. Entre chaque brasier, en un arc de cercle espacé, trônait une dizaine de chevalets grossiers sur lesquels reposaient des cadavres de guerriers pictes horriblement mutilés, à différents stades de décomposition – l'odeur fétide que l'Ange avait sentie venait de là. On avait infligé aux corps dévastés le même type de blessures que celles infligées aux colons, d'après ce que l'Adhan pouvait en distinguer à cette distance. *L'élève essayait-il d'imiter le maître ?*

Tout est lié, avait affirmé Maurice.

Couvert d'oripeaux de cuir, le golem arborait de maigres cheveux graisseux. Boursouflé de muscles au volume hors norme, il aurait fait passer Gheritarish pour un gringalet. Tout en marmonnant pour lui seul, le monstre se releva pour aller uriner dans le lac, face à Cellendhyll. Même debout, il se tenait voûté.

L'Adhan put mieux le détailler dans la lumière des feux qui cernaient l'endroit. Il s'attendait à une créature issue du Plan démonique, or le golem avait une apparence humanoïde, bien que particulièrement contrefaite – probablement par magie. Regard vitreux, bouche maculée de bave, mâchoire prognathe, faciès mongoloïde, la créature paraissait privée de toute intelligence. Une bête, gouvernée par ses instincts sauvages.

D'une main tordue, aux ongles sales et griffus, le golem de sang se gratta le crâne. Puis, il alla s'adresser aux dépouilles empalées autour de lui, usant de tons croassants, tour à tour enjoués, affectueux ou colériques. Il les pointait du doigt, les apostrophait, les cajolait, comme s'il s'adressait à des vivants.

C'est leur gardien, devina Cellendhyll, *il doit être fou à lier. Mais pas moins dangereux pour autant. Prudence*.

Comment approcher ce monstre sans se faire repérer ? La seule issue visible pour aborder l'île était le pont éclairé de torches sur lequel il se détacherait nettement. Plonger dans cette eau sanglante et malsaine ne disait rien du tout à l'Ange.

Combattre le golem de front ne serait pas tâche aisée, étant donné la puissance brute qu'il dégageait ; il ne semblait porter aucune arme, mais un simple coup de poing de sa part aurait sans doute fendu net du chêne massif et l'Ange ne tenait surtout pas à en faire l'expérience. Il faudrait être rapide et surtout ne pas tomber à sa portée.

Le golem se redressa et se mit à humer l'air ambiant. Quelque chose semblait l'avoir alerté.

L'Ange se tendit. Il était prêt à parier que ce n'était pas lui que le monstre avait repéré. Cela signifiait que quelqu'un d'autre se trouvait dans les cavernes, ainsi qu'il l'avait supposé lors de sa progression. Quelqu'un, mais qui ? Maurice l'avait-il suivi ? Pourquoi l'aurait-il fait de manière aussi furtive ? D'après ce que l'Ange avait constaté par le passé, et notamment sur Valkyr, le royaume des redoutables Sang-Pitié qui leur avaient donné la chasse, le blond était incapable d'une telle discrétion.

Le golem finit par aller s'asseoir sur une grosse pierre ; à côté de lui, une série de bonbonnes d'argile.

Tout à son examen, Cellendhyll sentit le danger qui le menaçait un poil trop tard. Au moment où il allait se retourner, un corps musclé tomba sur lui, surgi du haut du rocher, l'écrasant de tout son poids. Ce ne pouvait être le golem, toujours sur son île, mais l'Ange n'avait pas le temps de s'interroger. Il rejeta violemment sa tête en arrière, frappant son assaillant du haut de son crâne. Il réitéra aussitôt son coup de boule, percevant avec satisfaction un os se briser suivi d'un grognement étouffé. Dans la foulée, la pression qui le plaquait au sol se relâcha. D'une torsion du buste, Cellendhyll en profita pour projeter son coude dans la gorge de son agresseur. Ce dernier partit en arrière et tomba sur le dos. Tout en dégainant sa dague sombre rangée dans sa botte – bien plus

appropriée en la circonstance que son sabre – l'Ange fit volte-face, sauta sur son adversaire et le poignarda au jugé. Atteinte en plein torse, sa victime émit un gémissement d'agonie qui fut coupé net par la grande main de l'Adhan plaquée sur sa bouche.

Au même moment, le golem avait saisi l'une des bonbonnes qu'il alla vider en partie dans l'un des feux. L'explosion de lumière qu'il provoqua fit rire le monstre. Elle repoussa également la pénombre ambiante.

Cellendhyll put alors reconnaître la nature de sa victime : il venait d'abattre un guerrier picte.

Autant pour le respect envers le Guerrier des Lunes !

L'Adhan rengaina sa dague après l'avoir essuyée sur la tunique de peau de son assaillant. Pourquoi après l'intervention de Maurice, un Picte voulait-il le tuer ? Et pourquoi ici ?

Il tourna la tête en direction de l'île. Le golem ne devait pas avoir l'ouïe bien fine, il n'avait pas bougé de son poste, de nouveau occupé à parler aux cadavres.

Cellendhyll s'était ramassé sur lui-même, son sens du danger ne s'était pas apaisé. Un frottement l'alerta, sur sa droite, suivi d'un autre sur sa gauche, enfin d'un dernier, derrière lui. Le Picte n'était pas venu seul.

Dans la demi-pénombre, des formes avançaient sur lui, humaines, pictes. Cette fois, Cellendhyll se redressa en dégainant son sabre d'un geste ample. Il était gêné par le manque de clarté, mais estima que ses assaillants le seraient au moins autant que lui. Dans ce genre de conditions, inutile de chercher à feinter. Frapper, le premier. Frapper, vite et fort. Tel un vent de tempête. Et si possible sans alerter le golem.

Fort de ce précepte, au lieu d'attendre l'assaut, l'Ange le provoqua. Il bondit en droite ligne sur la silhouette la plus à gauche et balaya l'air d'un trait en diagonale basse. La lame en méthalion fendit l'air puis la chair. Un bruit assourdi, celui d'un corps qui s'effondrait. Sans attendre, Cellendhyll s'enfonça dans une mare d'ombre plus épaisse que les précédentes. Il atteignit un rocher, contre lequel il s'adossa, prenant soin de ne faire aucun bruit. Le silence régnait.

Aux aguets, l’Ange jeta un œil sur l’île. Il se rendit immédiatement compte que le golem avait disparu. Les avait-il enfin repérés ?

Par l’épée de Lachlann, où est-il passé, celui-là ? Ce n’était pas bon. Pas bon du tout.

Mais pour le moment, le golem passait au second plan.

Un froissement, sur sa droite. Cellendhyll se tourna dans cette direction, sa lame ramenée de biais, pointe vers le sol. Un sifflement résonna brusquement, venu de derrière. L’Adhan se laissa choir sur les talons, tandis que l’air venait d’être fouetté au-dessus de lui. Cellendhyll se redressa dans un mouvement circulaire et frappa de bas en haut, en riposte transversale. Le son écœurant de la chair fendue, une sorte de glougloutement, le bruit d’un cadavre en train d’embrasser la pierre. Il avait touché juste.

S’éloignant une nouvelle fois de sa position, il se retrouva plongé dans une zone plus claire. Il s’empressa d’avancer encore pour retrouver une nouvelle flaque d’ombre. On s’agitait derrière lui. Il avait dû être repéré. Il avait beau scruter l’obscurité, il ne voyait aucun danger. Un bruit de pas rapides, de l’autre côté d’une série de rochers épais, se fit entendre sur la pierre, mais trop loin pour l’inquiéter. était-ce le golem qui se rapprochait ?

Cellendhyll jeta un bref coup d’œil du côté de l’île. Toujours déserte.

Il se remit en mouvement, changeant de direction dans le but d’effectuer un arc de cercle qui lui permettrait de prendre ses agresseurs à revers. Son pied délogea malencontreusement un caillou de son logement, l’envoyant ricocher contre la roche. Aussitôt, un corps musclé se jeta sur lui et le renversa sur le sol d’une violente bourrade. Cellendhyll perdit son sabre qui glissa dans le noir en tintant. Il n’eut que le temps de ramener ses jambes contre son torse.

Son réflexe de défense fut inspiré. Un Picte se laissa tomber sur lui, son coutelas en pleine courbe descendante. Cellendhyll détendit les jambes, percutant violemment son assaillant au milieu du torse.

Le Picte fut projeté sur le côté et tomba sans grâce, avalé dans une nappe d'ombre.

D'un sursaut des reins, l'Adhan se remit sur pied. Ayant perdu son sabre, il dégaina sa Belle de Mort, prêt à larder le premier qui passerait à portée. Il sentait les Pictes, proches de lui, trop proches, sans pour autant être capable de les localiser. Bouger, c'était prendre le risque de faire tomber une nouvelle pierre. Rester ici, c'était s'exposer à se faire à nouveau encercler.

Il n'eut pas le loisir de choisir une alternative.

Une torche grésillant d'huile fusa et atterrit à quelques pas de lui. La lumière rougeâtre qu'elle produisait chassa la noirceur ambiante, dévoilant soudain la scène. Cellendhyll, tendu en position de combat. En face de lui, à cinq mètres d'écart, trois Pictes, écartés mais tournés approximativement dans sa direction. Dont le Griffu. L'Ange aurait dû se douter que ce dernier voudrait sa revanche. Fallait-il que la haine aveugle du Griffu soit implacable pour qu'il prenne le risque de l'attaquer dans l'antre du monstre, faisant fi de toute raison.

Les trois sauvages et l'Adhan se tenaient au bord d'une large zone hérissée de ces éperons de pierre effilée qui s'érigeaient à la verticale.

L'Ange repéré, les Pictes se jetèrent sur lui d'un même ensemble, armés de hachettes et de coutelas. Ils auraient mieux fait de se demander qui avait lancé cette torche.

Car tandis qu'ils se rapprochaient de Cellendhyll, ce que l'Adhan craignait se produisit enfin. Le golem de sang apparut brusquement dans le cercle de lumière. Il saisit l'un des Pictes par le cou et lui défonça le crâne d'un unique coup de poing. L'autre guerrier bondit sur son dos. Le golem l'empoigna aussitôt, le décrocha de ses épaules, avança de trois pas, et, d'un geste d'une effroyable puissance, l'empala directement sur l'une des pointes minérales. La chair se déchira sous l'impact, le sang gicla jusqu'à éclabousser le monstre.

— Pas maître ! éructa-t-il agressivement.

Il ne restait plus que le Griffu et Cellendhyll. Tous les deux se toisèrent, mais en dépit de leurs griefs, ils eurent la même idée

soudaine, par ailleurs fort sensée : faire une trêve et se liguer pour abattre la créature du mal – quitte à reprendre leur querelle une fois le monstre abattu.

Ils n'en eurent pas le loisir. Dans un bond formidable, bien supérieur aux prouesses humaines, le golem combla l'écart qui le séparait de ses proies. Il atterrit entre le Picte et Cellendhyll. Agrippé par l'épaule, l'Adhan riposta d'un revers de lame qui manqua son but. Il fut soulevé du sol et projeté en l'air, en direction de la forêt d'aiguilles. Il tomba sur le dos, le souffle coupé, sa tête juste à côté d'un court éperon de granit. Trois centimètres plus à gauche et il subissait le même sort que le guerrier empalé.

Le Griffu chargea le monstre, son coutelas brandi. Avant qu'il ne soit à portée de frappe, le golem étira son bras démesuré pour crocheter le sauvage à la gorge. De son autre main, il agrippa l'avant-bras armé du guerrier picte en plein vol et serra. Le Griffu fut stoppé net. La main brisée, il laissa échapper sa lame. Le golem lui asséna un violent coup de poing sur la tempe pour l'étourdir puis s'empara de ses deux poignets, qu'il écarta d'un élan puissant. Ainsi écartelé, le Picte ne pouvait plus faire grand-chose pour se défendre. Les yeux fous, nappés de peur et d'horreur, le Griffu se débattait, luttant pour sa survie. Ses coups de pied étaient vains, aussi inoffensifs que des piqûres de moustiques, et ses contorsions tout aussi illusoires. Le golem força, força encore, étirant toujours les membres du guerrier mutilé. Et dans un grondement rauque, faisant preuve d'une puissance supérieure encore à celle que l'Ange avait imaginée, le golem arracha les bras du Griffu de son torse. Hurlant à s'en déchirer les cordes vocales, ce dernier tomba à genoux, un geyser de sang jaillissant des trous béants de ses épaules. Le golem jeta négligemment les bras de sa victime, plaqua ses pognes de chaque côté de la tête du Griffu. Sans se soucier des suppliques aiguës que lui adressait le Picte fou de peur, fou de douleur, le golem serra et serra encore et le crâne du Griffu éclata dans un bruit proprement écœurant.

— Pas maître ! beugla le golem dans un cri rageur.

Après quoi, il tourna la tête vers l'Adhan. Le regard de la créature ne brillait d'aucune conscience, seul présidait l'instinct de

tuer. Tuer, tuer, tuer !

Cellendhyll lança sa dague de jet. L'arme se ficha dans le creux de l'épaule du golem. Sans ralentir, sans montrer la moindre douleur, le monstre l'arracha de sa chair et la rejeta dédaigneusement.

Où est passé ce putain de sabre ?! jura intérieurement l'Ange.

Alors qu'il tentait de faire le vide en lui pour invoquer le Zen ou le Hyoshi'Nin, le golem effectua un nouveau bond formidable. Retombant juste devant l'Adhan, d'un revers du bras, le golem le percuta au milieu du torse, le projetant trois mètres en arrière. L'Ange toucha le sol, le dos en feu, sa lame sombre échappée de sa main. Le golem se rua sur lui, souleva son énorme pied dans le but de lui défoncer les côtes. Cellendhyll n'eut que le temps de rouler de côté. D'un fouetté de la jambe, il frappa le pied d'appui du monstre, à l'arrière du genou, mais ce dernier ne broncha pas. Il se baissa, agrippa l'homme aux cheveux d'argent par sa tunique, le souleva sans le moindre effort.

— Pas maître ! mugit-il encore.

L'odeur que le monstre dégageait était abominable ; au passage, Cellendhyll remarqua que deux clous épais saillaient de chaque côté de son crâne ; le procédé devait être extrêmement douloureux et pourtant ne semblait pas être source de souffrance.

Avant qu'il ne puisse l'écraser contre le sol, l'Ange lui claqua les oreilles de ses paumes ouvertes. Les tympans déchirés, le golem desserra son emprise d'un cran. Cellendhyll en profita pour lui asséner deux coups de tête successifs puis lui flanqua son coude sur le coin de la mâchoire. Le golem avait le crâne trop épais pour être complètement sonné, mais il relâcha l'Adhan. Ce dernier, à peine touché terre, partit dans une roulade avant. Il se redressa dans le dos du monstre et le cogna d'un coup de botte dans les reins. à peine ébranlé, le golem se retourna d'un bloc. Il riposta immédiatement d'un large revers du poing droit. Cellendhyll effectua une nouvelle roulade qui le fit passer sous le bras tendu.

Au terme de son mouvement, l'Ange se retrouva non loin d'une aiguille de roche. Sa vue lui donna une idée.

Le golem avançait sur lui, pesamment. Cellendhyll alla directement au contact. Il se tordit sur le côté pour éviter la frappe colossale qui fusait vers lui, saisit le poignet du golem au vol, et se retourna en accentuant le mouvement de ce dernier jusqu'à aller clouer son avant-bras sur une aiguille de pierre. Le golem cria sa douleur, son membre arrosé d'un sang noirâtre. Profitant qu'il fût ainsi immobilisé, Cellendhyll effectua un mouvement de roue latéral, cogna le golem de ses jambes tendues en pleine face et se réceptionna sur ses appuis. Pour repartir aussitôt à l'assaut. Il flanqua un coup de pied d'arrêt sur la rotule du monstre pour perturber son équilibre, passa dans son dos pour lui délivrer une série de coups de genou vicieux dans les reins, enchaîna d'une frappe du coude à la jointure de la nuque. Le golem oscilla sur place mais ne tomba pas, comme l'aurait fait un être normal. Il repoussa l'Ange du revers de son énorme bras. Violemment projeté en arrière, l'Adhan parvint à accompagner sa chute d'une roulade dont il prolongea l'élan pour se remettre aussitôt en position de combat.

Dans un sursaut de rage, le golem dégagea sa main clouée.

Cellendhyll écarquilla les yeux malgré lui devant un tel geste de puissance. Il n'était pas du genre à s'effrayer, mais en cet instant, il n'en menait pas large. Le monstre semblait avoir mal mais sans être pour autant diminué.

Comme vais-je l'abattre, ce mastodonte ?

Sans plus se soucier de la plaie de sa main, le golem se déchaîna sur l'éperon minéral qui l'avait blessé jusqu'à le pulvériser.

— Pas maître ! éructa-t-il une nouvelle fois, dans un manque flagrant d'originalité.

Puis, il se dirigea vers l'Adhan sans se presser. Cellendhyll ne pourrait le distancer à la course, son adversaire serait capable de le rattraper d'un simple bond.

Si seulement Cellendhyll parvenait à se connecter à son Nexus afin d'atteindre le Hyoshi'Nin… Mais la créature du mal ne lui laissait aucun répit.

Il regarda de tous côtés, sans trouver d’échappatoire.

Si !

Là, sur sa droite, dans une flaque de pénombre, un bref reflet bleuté qui gagna en force, pulsant comme un fanal, comme pour attirer son attention. Son sabre en méthalion, et bel et bien d’essence magique !

Cellendhyll plongea vers cette lumière. Au moment où il allait mettre la main sur le manche de son arme, il se sentit agrippé par la cheville, sa chair enserrée dans une poigne de titan qui forçait ses os. Cellendhyll pivota sur le côté et de son pied libre, frappa le golem en pleine face, le plus violemment possible. Il se remit d’aplomb, étira son bras au maximum. Tendit sa senestre vers la poignée du sabre.

Le poids rassurant du manche dans sa main faillit le faire crier de triomphe. Son bras armé décrivit une courbe vers l’arrière. Jusqu’à atteindre l’avant-bras du golem à la jointure du coude, qu’il sectionna en profondeur, provoquant une gerbe d’hémoglobine sombre. Cette lame d’exception qu’il maniait pouvait trancher l’acier, l’Ange en eut la certitude. Et la chair du golem, si dure soit-elle, si épaisse, n’avait certes pas la densité de l’acier.

Ainsi blessé, le monstre lâcha la cheville de l’Adhan et se cambra pour pousser un hurlement de souffrance. Cellendhyll se remit sur pied d’un bloc, pivota sur lui-même et frappa. Sa lame partit d’en dessous, passa sous le bras tendu du golem et remonta dans une diagonale qui hacha la panse du monstre. Cellendhyll prolongea son mouvement en une boucle sèche au sommet de laquelle il inversa son élan. Le sabre retomba, gouverné avec cette rapidité d’exécution, cette précision implacable, propres à l’Ange. La lame mordit à nouveau l’avant-bras de la créature maléfique, au même endroit, débitant définitivement son membre.

Le golem beugla sa souffrance dans un hurlement à ébranler les tympans. Il réussit néanmoins à rejeter l’Ange sur le côté d’un coup d’épaule de son flanc valide. Lâchant une suite d’imprécations sifflantes qui retentirent dans la caverne, il s’enfuit en contournant un rocher renflé ; il se dirigeait droit vers l’île, son sanctuaire.

L’Adhan s’élança à sa poursuite. Il escalada le rocher en trois bonds, et sauta de l’autre côté, au-dessus du golem. Il frappa en plein vol, en un mouvement descendant. Sa lame en méthalion mordit le monstre en travers des omoplates, allant jusqu’à entailler l’os. Le golem trébucha vers l’avant. à peine réceptionné sur ses appuis, l’Adhan l’atteignit à nouveau, au niveau des reins. Le golem tressaillit sous la douleur et hurla une nouvelle fois.

Acculé, il fit face et balança son poing valide vers le torse de l’Adhan, tel un marteau-pilon.

Trop prévisible. Trop lent.

Tandis que le poing du golem fusait sur lui, Cellendhyll fit un pas chassé de côté. Il riposta illico et le fil parfait du méthalion préleva un nouveau tribut. Proprement sectionné au niveau du coude, le second avant-bras de la créature roula sur la pierre.

Ses traits grossiers figés dans une grimace d’incompréhension totale, le golem contemplait ses deux moignons suintant de sang noir. Aussi incroyable que ce fût, il se tenait toujours campé sur ses deux énormes jambes, sans montrer le moindre désir d’abdiquer.

— Mais tu vas crever, oui ! tonna Cellendhyll.

Dans un rictus cruel, l’Ange redressa son sabre au-dessus de sa tête, à la verticale, et l’abbatit de toutes ses forces. La lame en méthalion mordit la chair et fendit l’os, découpant la face du golem qui rugissait à présent sans discontinuer. Puis l’Ange ramena son arme sur le côté, fit un pas en avant, et frappa de bas en haut, dans une oblique qui perça la gorge du monstre, avant de poursuivre d’un trait horizontal de gauche à droite. Inondé de ses propres fluides, le monstre oscilla sur place. Sa tête ne tenait plus que par un fil. D’une dernière volée des deux mains, l’Ange la trancha définitivement.

Le golem s’effondra enfin de tout son long, fissurant la pierre, sa chute provoquant un fracas qui résonna dans toute la caverne.

Tandis que l’homme aux cheveux d’argent reprenait son souffle, Maurice apparut, comme recraché de nulle part, sa silhouette

éclairée d’un halo mordoré qui laissait une nuée d’étincelles argentées dans son sillage.

— Bien joué, messire de Cortavar, même si j’avoue que je n’en attendais pas moins de vos talents. Maintenant que vous avez défait le monstre, il faut laver cette souillure qui infeste cet endroit.

Cellendhyll prit le temps d’aller récupérer ses lames. Au passage, il constata que le tranchant de son sabre en méthalion, pas plus que sa Belle de Mort, ne portait la moindre trace de sang.

L’homme-mystère le conduisit jusqu’à l’île. Son suaire de lumière chassait les ténèbres ambiantes à chacun de ses pas.

Maurice se rangea face aux cadavres des Pictes empalés. Il se mit à chanter sur un ton très doux, qu’il se mit cependant à ponctuer d’éclats impérieux. En réponse, les dépouilles s’allumèrent d’une lueur dorée, d’une pureté sans égale, parcourue de lumignons chatoyants. Leur chair ne tarda pas à se dissoudre, rongée peu à peu par la lumière bienfaitrice.

Bientôt, il ne resta plus que des cendres. L’eau qui cernait l’îlot, quant à elle, se mit à bouillonner avant de prendre une teinte d’un beau nacré agréable à l’œil. Un vent frais s’éleva, balayant à son tour l’odeur miasmatique qui infestait les lieux. Un vortex de voix spectrales s’éleva jusqu’au sommet de la voûte, enrichies d’un soulagement manifeste. Cellendhyll le ressentait clairement, la chape d’angoisse qui empoissait la grotte aux Esprits avait définitivement disparu, vaincue par les pouvoirs mystérieux de Maurice.

— Parfait, sourit l’homme-mystère en se frottant les mains. à présent, cet endroit sacré est délivré du mal et les esprits sont enfin apaisés, grâce à vous. Je vais pouvoir tenir ma promesse envers vous, Hors-Destin.

— Cessez de m’appeler ainsi, Maurice. Et puisque vous bénéficiez d’un savoir qui me dépasse, pouvez-vous m’indiquer ce qui m’attend à Fort Courage ?

— Votre amie est toujours en vie, détenue par le capitaine Bascom, je ne peux rien dire d’autre.

— Le Mal dont vous me rabâchez les oreilles, c’est le Nagù, n’est-ce pas ? s’exclama Cellendhyll. C’est lui qui a massacré les

colons et il se terre à Fort Courage !

Constance.

— En effet, opina Maurice, l'air sombre.

— Qui est-il ? Pouvez-vous me le dire ?

— Hélas non, le maléfice dont il a entouré le Fort Courage étouffe mes talents. Il vous incombe de le démasquer et de le vaincre. Mais vous ne devrez pas oublier que le maître sera encore plus redoutable que le golem que vous venez d'abattre.

— Fort bien, dit l'Adhan d'une voix déterminée, je me débrouillerai. Merci quand même, Maurice, je n'oublie pas que vous m'avez sauvé chez les Pictes… Inutile de vous demander si nous nous reverrons, j'imagine ?

L'homme-mystère haussa ses maigres épaules.

— Il vous reste de votre breuvage, au moins ?

— Ah, vous voyez que vous prenez goût à mon jus de carotte ! Tenez, vous pouvez la finir.

Et Maurice de lui tendre sa gourde. L'Ange la vida. Une même onde bénéfique inonda son corps meurtri, pour le guérir entièrement.

— Vous êtes prêt ? relança le blond.

— Plus que jamais.

Maurice leva son index et se mit à chanter sur la même tonalité douce que précédemment, tissant de ses paroles patientes la trame de magie brute qu'il soumettrait à la force décisive de ses désirs. Cette fois, en revanche, sans élan autoritaire.

Une forme tremblotante naquit devant l'homme aux cheveux d'argent. Le portail se densifia, allumé de cet or pâle chargé de cette magie secrétée par la volonté de Maurice. Ce n'était pas la forme habituelle d'une arche de transfert qui apparut, mais plutôt les contours d'une porte ; une porte d'or blond décorée d'enluminures d'argent liquide. Sur un geste grandiloquent de Maurice, celle-ci s'ouvrit sur ce que le blond nommait l'infra-temps : un rideau vertical rempli de ce qui semblait être une eau bleu sombre aux taches mauve et or, animée de courants scintillants.

Ils échangèrent un regard chargé de significations ; celui de l’Ange était grave, déterminé, celui de Maurice luisant de bienveillance. Puis, après un hochement de tête, Cellendhyll s’enfonça dans le rideau magique, happé par le pouvoir invoqué, jusqu’à disparaître.

Resté seul, Maurice se rendit sur le petit pont et se mit à contempler l’onde apaisée. Il lâcha un lourd soupir :

— Ah, messire de Cortavar, je vous ai encore manipulé et je ne suis pas fier de moi… Si seulement j’avais pu… mais non, vous n’êtes pas prêt à entendre la vérité et trop de choses sont en jeu, qui vous dépassent.

L’homme-mystère poussa un nouveau soupir et conclut :

— Bonne chance, Hors-Destin, la guerre ne fait que commencer…

CHAPITRE 51

Cellendhyll déchira la trame de l'infra-temps et apparut au milieu d'une petite clairière entourée de pins et de fougères. Il n'avait gardé du voyage magique aucun souvenir conscient, juste une sensation de vitesse enivrante. Il n'avait aucun moyen de savoir si Maurice avait tenu parole, pliant l'écoulement du temps à sa volonté. Toutefois, il ne voyait pas de raison d'en douter. La magie de l'homme-mystère, si déconcertante fût-elle, n'en était pas moins concrète, il venait d'en avoir la preuve.

Trouver le fleuve. L'affaire s'avéra simplissime. Le grondement liquide du cours d'eau résonnait sur sa gauche. L'Ange le rejoignit en quelques pas puis descendit son cours à longues foulées, prenant soin de rester sous le couvert des arbres. La difficulté était de trouver un moyen de rentrer dans le fort sans se faire repérer. Il était pressé de sauver Constance, certes, mais se ruer tête baissée serait stupide. Si comme il le pensait, Bascom en avait pris le contrôle, l'officier ne serait que trop heureux de le faire abattre à vue. Se posait la question de savoir si le colonel Imbramus était de mèche avec le félon. L'Ange décida qu'il aviserait sur place.

Le jour déclinait. Le vent agitait la forêt. Trois quarts d'heure plus tard, Cellendhyll se trouvait allongé dans un massif de fougères à contempler l'épaisse palissade de la garnison impériale. Elle était impossible à escalader à mains nues. Il songea qu'il aurait dû songer à demander une corde aux Pictes – ou à Maurice. Il allait devoir trouver une autre solution.

Il recula en rampant et se rapprocha de la route qui menait au fort.

Il se donna une heure à patienter, dans l'espoir de tomber sur une patrouille. Il se débrouillerait alors pour obtenir de l'un des cavaliers son uniforme, d'une manière ou d'une autre, afin de prendre sa place pour rentrer incognito dans la place forte. D'une manière ou d'une autre. S'il le fallait, il était prêt à décimer une patrouille tout entière pour arriver à ses fins.

Cellendhyll attendait, camouflé derrière le tronc rugueux d'un pin. Alors qu'il commençait à s'impatienter, le bruit d'une galopade se fit entendre.

Il reconnut l'un des arrivants dans la lumière déclinante. C'était Queho, chevauchant avec dix soldats. Il ne pouvait mieux tomber, celui-là. Car si l'Ange pouvait faire confiance à l'un des soldats du fort, c'était bien au jeune lieutenant.

Tandis que le groupe de cavaliers passait à sa portée, Cellendhyll sortit de sa cachette et leva le bras pour se signaler.

Queho le repéra aussitôt et donna l'ordre à sa colonne de s'arrêter.

— Messire de Cortavar ?

L'Adhan le questionna d'un ton pressant :

— Queho, savez-vous si Constance est rentrée au fort ?

— J'ai passé l'après-midi en patrouille et je rentre à peine, désolé. Si la dame de Winter s'y trouve, elle sera arrivée pendant mon absence. Mais pourquoi cette question ? Et que faites-vous ici, seul, et vêtu tel un Picte, qui plus est ?

Cellendhyll prit l'officier à l'écart et lui lâcha d'une traite :

— Bascom est un traître. Durant l'expédition, il m'a fait attaquer par ses hommes et a capturé Constance de Winter. Je ne sais pas quel plan il manigance mais peu m'importe. Sachez également que le Nagù est au fort, j'ignore sous quelle identité. Il faut nous presser.

— Quelles preuves avez-vous pour étayer vos dires ? demanda l'officier, le front plissé.

— Je n’en ai aucune et pas le temps d’en chercher. Je dois aller délivrer Constance et sans tarder. Alors décidez-vous, Queho, soit vous me faites confiance, soit allez au diable !

Le lieutenant ne mit pas longtemps à se décider. Avec le respect naturel qu’il avait instinctivement éprouvé pour l’Adhan dès le premier jour, sans parler de l’élan de sincérité qui filtrait dans ses paroles, le choix à prendre était clair.

— Je suis avec vous, annonça Queho. Quel est le plan ?

— Il faut prévoir le pire et partir du principe que Bascom et ses hommes ont pris le contrôle du fort. Nous devons cependant y pénétrer, comme si de rien n’était. Une fois à l’intérieur, nous verrons bien. En tout cas, il vous faudra rallier les hommes fidèles à l’Empire et combattre ceux de Bascom. Le temps presse, je vous le répète. Je n’ai pas le loisir de trouver un plan plus conséquent.

Queho opina gravement.

CHAPITRE 52

La conscience de Constance de Winter était soumise à de curieuses absences que d'ailleurs elle ne cherchait pas à s'expliquer.

Toujours sous l'emprise de la drogue de Nachak – ce dernier lui avait fait avaler une nouvelle dose juste avant de traverser le Bras-d'Argent, elle se vit arriver au petit galop à Fort Courage, encadrée par la troupe de Bascom. Elle était incapable de dire combien de temps s'était écoulé depuis la traîtrise du capitaine.

Absence. Elle se retrouvait subitement en face du colonel Imbramus, dans son bureau. L'officier supérieur la toisait avec perplexité, tandis que Bascom expliquait qu'elle avait reçu un coup sur la tête durant un affrontement contre les Pictes et qu'elle souffrait probablement d'un traumatisme passager. Il suffisait d'attendre qu'elle retrouve ses esprits ; les comploteurs avaient pris soin d'accréditer cette thèse en posant un bandage en lin autour du front de la jeune femme.

Tout au fond d'elle-même, la Phœnix savait pertinemment que ce traître de Bascom mentait comme un arracheur de dents, elle était toutefois incapable de la moindre réaction. Pire, elle s'en moquait. Même le fait que Cellendhyll ne soit pas là, avec elle, ne l'inquiétait pas.

Absence. Attablée dans la salle à manger du colonel, elle se trouvait en compagnie d'Imbramus, de ce lieutenant Rastis un peu trop porté sur la boisson, du capitaine Bascom, du frère Alben et de

Nachak. L’atmosphère semblait détendue. Bascom résumait à Imbramus l’expédition en terre picte ; du moins donnait-il sa version. Il se donnait le beau rôle, prétendant qu’il avait su vaincre une troupe entière de guerriers ennemis, puis déplorait la perte tragique du sergent Rauk.

Le lieutenant Rastis en profita pour vider deux chopes coup sur coup, l’une pour saluer la victoire, la seconde pour commémorer la mémoire de Rauk.

Absence. Nachak avait disparu. Le lieutenant Rastis gisait sur sa chaise, la gorge tranchée de part en part. Imbramus était ligoté à son fauteuil, bâillonné, une large tache rouge fleurissant sur sa poitrine, tandis que Bascom paradait devant lui, son épée rougie de sang à la main. Bascom qui se retournait sur la Phœnix pour lui annoncer qu’elle allait mourir, juste après que le capitaine se fut occupé d’Alben – ce dernier faisait un témoin gênant. Frère Alben était livide et semblait tétanisé. Malgré elle, Constance poussa un gloussement amusé.

Absence. Très courte, celle-là. Bascom s’avançait sur Alben, son épée brandie. Un choc sourd, dans le couloir, suivi de corps qui s’effondraient. Un autre choc, contre la porte, cette fois.

Absence. Le Nagù était là, dans la pièce, monstrueux de pouvoir. Le sang giclait.

Absence.

CHAPITRE 53

La nuit avait déposé son manteau sombre sur le fort. Ce dernier s'éclairait comme chaque soir de torches, de lampes ou de braseros.

Queho et sa troupe arrivèrent en vue des portes. En chemin, le lieutenant avait confirmé à l'Ange que la promesse de Maurice s'était bien réalisée, lui faisant gagner une journée.

Cellendhyll avait passé la pelisse de l'un des soldats du lieutenant et chevauchait un hongre bai brun. Le propriétaire de l'équidé avait été envoyé par Queho au campement des bûcherons le plus proche. De là-bas, il emprunterait une autre monture et s'empresserait de se rendre auprès du baron Beldovar lui faire son rapport sur la traîtrise de Bascom et sur la présence du Nagù au fort. Ainsi, quoi qu'il arrive, même si ça prenait du temps, Priam finirait par être alerté.

Le lieutenant s'annonça. Les portes de la garnison commencèrent à s'ouvrir, actionnées par un treuil situé dans l'une des guérites des tours de guet. De l'intérieur, sous prétexte de partager une bouteille de cognac tout en admirant la forêt éclairée par les lunes, une dizaine de soldats du capitaine Bascom empruntèrent l'escalier menant au chemin de ronde – leur but, sous prétexte de partager l'alcool, était de se rapprocher de chaque guérite et éliminer les sentinelles.

La cloche du dîner venait de sonner et les derniers retardataires quittaient le dortoir pour rejoindre le reste de la troupe au mess.

Bascom avait tout bonnement prévu de faire bloquer ces bâtiments avant d'y mettre le feu.

À peine le seuil franchi, Cellendhyll profita de l'ombre des grandes portes pour glisser de sa selle et s'enfoncer à l'intérieur du fort. Dès qu'il se reçut au sol, il se débarrassa de sa pelisse qu'il laissa étalée en bas de la palissade ; à moins de tomber dessus, nul ne pourrait la repérer.

Queho et son groupe se dirigèrent au pas vers l'écurie.

Une quinzaine des hommes de Bascom, flanqués de quelques Loups, vinrent à la rencontre de l'officier.

— Lieutenant Queho, l'accueillit un sous-officier au faciès olivâtre barré d'une moustache luisante. Je suis le sergent Kevros, le capitaine Bascom m'a donné pour mission de vous mener jusqu'à lui.

Tandis que le sergent parlait, les siens se placèrent sur le côté des arrivants.

— Fort bien, sergent, le temps que je prenne soin de ma monture et j'arrive.

— Désolé, mon lieutenant, grimaça le sous-officier, mais le capitaine a été très clair, l'affaire est urgente.

— Oh, fort bien alors. Laissez-moi juste le temps de descendre de selle.

Tandis que Queho pivotait pour quitter son étrier, Kevros se glissa d'un pas dans son dos, fit discrètement sortir un coutelas de sa manche, s'apprêtant à frapper l'officier dans les reins au moment où ce dernier toucherait le sol. Il leva le bras mais ne termina jamais son geste.

Queho s'était préparé à riposter d'un coup de botte mais il n'en eut pas le temps.

Dans un bref sifflement, la dague de jet de Cellendhyll se ficha dans la nuque de Kevros. Les guerriers de Bascom dégainèrent, imités par les soldats fidèles à Priam. L'Adhan les prit tous de vitesse. Il surgit de l'ombre, son sabre en mouvement. Il fendit le cou d'un Loup d'une frappe en oblique descendante, inversa son

mouvement pour faire jaillir sa lame vers le haut et découper le torse d'un soldat de Bascom. Il pivota sur lui-même, tout en prolongeant l'élan de son arme pour frapper au sortir de sa volte, de nouveau vers le bas. Un autre guerrier du félon Bascom mordit le sol, ses entrailles répandues dans la poussière. L'Ange était déchaîné.

Il enfonça sa dague sombre dans une cuisse, fendit une trachée, brisa un genou, récupéra sa dague pour égorger celui qu'il avait blessé d'un revers rageur, plongea pour perforer le nombril du suivant. Il se redressa, fit tournoyer la lame de son sabre vers l'arrière pour empaler celui qui prétendait lui fendre les reins de sa hache. Puis il feinta, trancha deux visages de la même frappe ample, feinta une seconde fois, rabattit son arme en biseau pour éventrer un adversaire de la gorge au pubis. Pour enfin se rendre compte qu'il avait fait le vide autour de lui.

Queho et les siens avaient éliminé le peu d'adversaires qu'il leur avait laissés.

Cellendhyll rengaina ses lames, récupéra sa dague de jet et désigna le cadavre du sergent :

— Cela vous suffit comme preuve de la traîtrise de Bascom ? demanda l'Ange.

— C'est plus que suffisant, messire. Mais je ne doutais pas de vous, de toute manière. Et maintenant ?

— Je vais m'occuper de Constance et de Bascom. Organisez la défense du fort. Bonne chance.

Et sans attendre de réponse, l'Adhan se glissa dans l'ombre de l'écurie.

Queho regarda autour de lui. Les sbires de Bascom avaient encerclé le mess. Ils s'apprêtaient à en clouer les portes et les fenêtres. Certains d'entre eux avaient déjà allumé des torches, tandis que d'autres apportaient des tonnelets d'huile de lampe réquisitionnés sur les stocks du fort. D'autres traîtres à la solde de Bascom se dirigeaient vers les sentinelles en place dans les tours.

— Trahison ! hurla derechef l'officier. Soldats du fort, sus aux hommes de ce traître de Bascom. Manœuvre six ! Je répète, manœuvre six ! Pour Priam !

Puis il se tourna sur ses soldats :
— Suivez-moi, il faut dégager le mess.

Sachant que Queho devait rentrer de patrouille en début de soirée, Bascom avait décidé d'attendre son retour pour activer son plan. Il ne voulait pas courir le risque que le lieutenant survienne juste au moment où l'attaque sur les soldats d'Imbramus serait lancée et qu'il puisse alors se sauver.

Mais le capitaine félon n'avait pas prévu que Queho serait alerté de sa traîtrise avant de rentrer au fort, ni qu'il pourrait donner l'alerte. Dans son plan, le lieutenant devait être abattu à son arrivée ; le meurtre perpétré, son assassin était chargé de clamer le signal marquant le début de « l'attaque ».

Or, par son cri d'alerte, Queho avait annulé l'effet de surprise. Les soldats du fort réagirent sans perdre de temps, car sous la houlette autoritaire du très avisé mais défunt sergent Rauk, ils s'étaient longuement entraînés pour répondre à ce type d'assaut de l'intérieur – sauf que cet assaut était censé venir des Pictes plutôt que de leurs frères d'armes.

Les arbalétriers postés dans les tourelles du chemin de ronde réagirent dès l'avertissement de Queho, avant même que les hommes de Bascom qui se ruaient vers eux n'aient pu les atteindre. Ils tirèrent sur le gros levier fixé en haut de leur guérite. De longs panneaux de pin renforcé se rabattirent de chaque côté des tours, transformant la plate-forme où se tenaient les soldats en une mini-redoute. Les assaillants à la solde du félon ne pouvaient plus les atteindre. En revanche, les meurtrières judicieusement percées dans les panneaux permettaient fort bien aux arbalètes des sentinelles de tirer. Les agresseurs furent ainsi balayés du chemin de ronde par une grêle de carreaux, sans pouvoir riposter.

Toujours protégés dans leurs guérites, les arbalétriers pouvaient dès lors couvrir l'intérieur du fort et répondre à la menace. Bon nombre des guerriers de Bascom furent abattus du haut des remparts.

À sa manière, bien que posthume, Rauk avait finalement réussi à perturber le plan de celui qui l’avait trahi.

Les soldats ralliés par Queho jaillirent du mess pour engager le combat contre les guerriers de Bascom ; ces derniers n’eurent pas le temps d’en bloquer les portes. L’acier reprit son chant martial. Les deux forces se divisèrent en petits groupes qui essaimèrent autour des bâtiments, plongés dans un affrontement qui s’annonçait acharné.

CHAPITRE 54

Cellendhyll longeait l'ombre d'un hangar. Il était en vue du bâtiment de commandement, le premier endroit où chercher Constance. Un groupe fit irruption à une trentaine de mètres sur sa droite. Au milieu de celui-ci, un homme que l'Adhan brûlait de revoir. Le métis, entouré de dix Loups.

Cellendhyll dégaina son sabre et sortit à la lumière.

— Nachak, justement, je voulais te voir.

À sa vue, le pisteur sursauta :

— C'est impossible, tu ne peux pas être là ! Le teeshkal ne pardonne pas.

— Et pourtant, comme tu peux le constater, je suis bien vivant et plutôt en rogne. Mais trêve de bavardage !

Les lèvres de l'Ange s'étirèrent en un sourire cruel. Il redressa sa longue lame à l'horizontale pour la pointer sur le métis et ses hommes. D'une voix glacée, hargneuse, il professa :

— Vous êtes morts.

Nachak s'empressa d'encocher une flèche, de viser et de tirer.

Tout en avançant, d'un geste faussement négligent de l'avant-bras, Cellendhyll fit pivoter la lame de son sabre et trancha la flèche en plein vol.

— Eh bien, Nachak, ricana l'Adhan, toi si adroit tu as manqué ton coup ? Tstt-tstt-tstt, essaie encore…

La seconde flèche du pisteur fusa sur l'Ange. Toujours en avançant, d'un nouveau mouvement d'une pureté incomparable,

Cellendhyll fendit le trait.

— Encore manqué. Tu me déçois, Nachak. Je te pensais plus habile.

Le front du pisteur s'était couvert de sueur à mesure que le doute fleurissait en lui. Oh ! il était habile à l'arc. Meilleur que cela, même. Et pourtant, ce démon d'Adhan parvenait à faire échec à ses tirs parfaits.

Nachak lâcha une troisième flèche pour la voir à nouveau sectionnée en plein vol avec une aisance qui lui glaçait les os. Avec le doute, vint la peur.

Le sourire cruel de l'Ange s'accentua :

— Je me rapproche, Nachak. Je suis tout près à présent. Que vas-tu faire ? Rien, car tu es déjà mort.

— Tuez-le, cracha alors le pisteur, tout en reculant d'un pas.

Il ne songea même pas à un nouveau tir.

Ses Loups bondirent en avant, lames au clair, dix guerriers éprouvés, les meilleurs de la bande de mercenaires. Et Cellendhyll, sans changer de trajectoire, sans marquer de temps d'arrêt, vint à leur rencontre. Sa lame en méthalion empoignée à deux mains, le corps souple, l'esprit vidé de toute pensée parasite, il se coula dans le Zen.

Basculant dans le monde bleuté de la transe martiale, il percevait parfaitement ses ennemis dressés en face de lui, auréolés d'un fin halo orangé qui se dessinait sur sa carte mentale.

Je suis l'Ombre, je danse et je tue.

Cellendhyll moulina des bras, démon virevoltant armé d'un feu d'acier, tandis que son sabre réagissait à la perfection, créant des arabesques sanglantes dont la morsure n'avait pas d'égale.

Il se jeta sur les Loups, les prenant systématiquement à contre-pied, les éliminant les uns après les autres, ces ennemis aux réactions devenues si grossières, si lentes, leurs visages grimaçant au ralenti. L'absence de tout geste superflu rendait ses frappes nonchalantes mais ce n'était là qu'une illusion, elles étaient au contraire l'expression d'une efficacité extrême.

Nachak se retrouvait aux premières loges pour assister à la défaite de ses meilleurs guerriers.

Ses hommes semblaient subitement se mouvoir tels des pantins, agités de soubresauts maladroits, si patauds, si prévisibles, tandis que l'Adhan passait au milieu d'eux, le pas si léger, le bras puissant, inexorable. Il dansait au sein de leur masse, intouchable, bien trop vif. Son corps volait de l'un à l'autre, plongeait, bondissait, tournoyait. Son sabre terrifiant jaillissait, s'abattait, dessinant des circonvolutions agressives, torrent d'acier bleuté dont la morsure s'avérait chaque fois foudroyante.

Jamais auparavant, le métis n'avait eu l'occcasion de voir les effets du Zen de l'Initié, et jamais il n'avait vu un homme combattre ainsi. Il ne savait pas… il ne s'était pas douté. S'il avait pu deviner…

Chacun des mouvements de Cellendhyll se révélait plus redoutable encore que le précédent. Nachak était figé sur place, ses yeux écarquillés devant le spectacle auquel il était soumis, hypnotisé par ce ballet mortel. Ishkal, Roldhek, Vash'tis, Goberall, Velnyr et les autres, tous furent submergés par l'Adhan et finirent étendus sur le sol, la plupart en morceaux.

Cellendhyll de Cortavar, l'Ange vengeur, porté par la haine et le contrôle absolu. Les traits enlaidis, l'Ange s'était transformé pour eux en tornade, en avalanche, en raz de marée, en gigantesque brasier destructeur.

Nachak se croyait hermétique à la peur, cette peur qu'il infligeait habituellement à ses proies. Le souffle court, un goût métallique dans sa bouche asséchée, la sueur rance qui ruisselait de son corps, cette pression de plus en plus insistante sur ses entrailles… Le métis était terrorisé par ce déchaînement soudain.

Il le savait confusément, sans pour autant parvenir à bouger : lorsque l'Adhan en aurait terminé avec ses hommes, ce serait à lui, Nachak, de connaître le baiser glacial de cette lame fluide aux reflets bleus. Et quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente, jamais il ne pourrait lui échapper.

La démonstration implacable semblait s'étirer dans le temps alors qu'elle ne dura pas plus que quelques secondes. Il ne resta plus que l'Adhan et lui-même. Ce constat le projeta hors de la transe dans laquelle il s'était noyé.

Son instinct de survie l’éveilla enfin d’une gifle mentale. C’était beaucoup trop tard, cependant.

Nachak tenta bien de réagir, agitant ses lames devant lui par saccades nerveuses. L’Ange contra chacune de ses tentatives d’une riposte méprisante de sa lame. Puis, au terme d’une boucle inversée, il lui fendit la cuisse droite dans toute sa longueur, provoquant une gerbe écarlate. Il renvoya le métis en arrière d’un coup de botte au plexus solaire et réitéra son assaut en modifiant son angle d’attaque. La cuisse gauche du métis connut le même sort que la droite, ouverte de part en part.

Ainsi mutilé, Nachak ne pouvait plus que tituber, sa chair ouverte ruisselant de filets vermeils, repoussé pas après pas vers la palissade qui clôturait le fort. Ses coutelas semblaient soudain trop lourds pour lui, il les lâcha sans même s’en rendre compte.

— Tu as de la chance, je n’ai pas le temps de jouer avec toi. Va pourrir en enfer, Nachak !

Et sur ces mots, son regard allumé d’un feu démoniaque, l’Ange se fendit vers l’avant. Empoignée à l’horizontale, sa lame épingla le métis au milieu du torse, jusqu’à le clouer contre le bois de la palissade.

Nachak cracha une épaisse chique de sang, regarda l’arme qui perforait sa chair d’un œil horrifié, relâcha sans s’en rendre compte la tension qui resserrait ses sphincters et la lumière, finalement, quitta ses yeux.

L’Ange dégagea son sabre d’un geste sec des poignets, laissant le cadavre s’affaler dans une mer écarlate, ses chausses empuanties de matières fécales.

CHAPITRE 55

Sa route dégagée, ignorant le léger vertige induit par la perte du Zen – la transe s'estompant d'elle-même à présent que le combat s'était achevé –, Cellendhyll se rua sur le bâtiment de commandement.

Les trois Loups qui tentèrent de lui barrer l'entrée ne virent rien d'autre que le trait fusant du sabre en méthalion qui se ruait vers eux, inexorable, avide.

Dépassant les cadavres, l'Ange s'engagea dans l'entrée. Personne. Il s'empressa de gravir l'escalier qui menait au bureau d'Imbramus. Au premier étage, il avisa les dépouilles de deux autres Loups. Le premier avait le crâne défoncé, le second la nuque brisée. étrange. Mais l'Adhan ne perdit pas de temps à s'interroger sur leur sort. Il défonça la porte du bureau d'Imbramus. La pièce était vide. Un bruit de chaise dans la salle contiguë – la salle à manger du colonel – l'alerta. L'Ange se dirigea vers elle et en fit voler les portes en éclats.

Un macabre spectacle le figea sur place.

La salle était pleine de sang et l'endroit puait la mort et la détresse. Le lieutenant Rastis gisait sur un fauteuil, sa chope renversée devant lui, la gorge grande ouverte. La poitrine percée, Imbramus avait connu un sort similaire, il était mort un air d'incrédulité totale plaqué sur ses traits épais.

Quant à Bascom, torse nu, il avait été attaché les mains aux accoudoirs de son fauteuil, bâillonné, et torturé de la même manière

que les colons. Non, pire encore, bien que ce fût difficile à croire.

Le Nagù avait exercé sur lui son art infâme, faisant preuve d'un doigté, d'une férocité, qui donnaient envie de vomir. Le seigneur du Mal avait tout d'abord tranché les paupières de Bascom avant de s'attaquer à son nez puis à ses oreilles. Ensuite, il s'était acharné sur son torse, qu'il avait découpé en fines lamelles. Il avait fendu son poitrail, avant de sectionner les muscles, un à un.

Il ne s'était pas arrêté là. Le cœur arraché de l'officier reposait devant lui, sur la table, entouré de ses testicules et de sa verge que l'on avait tranchés avec un soin sadique. Le regard exorbité de Bascom, ses yeux aux vaisseaux éclatés, témoignaient parfaitement du supplice qu'il avait subi. Un supplice que l'Adhan, si dur fût-il, n'eut sans doute pas souhaité à son pire ennemi.

Constance était présente, également. Cellendhyll relâcha un intense soupir de soulagement. Elle vivait ! Elle ne portait aucune trace de blessure, mais quelque chose clochait dans son attitude. Son regard était voilé, absent. Un bandage propre encerclait son front.

Constatant l'arrivée de l'Ange, elle lâcha un gloussement incongru. Sa paupière droite était agitée de tremblements spasmodiques.

Du coin de l'œil, Cellendhyll repéra un léger mouvement à droite de l'entrée.

Tassé dans un coin, contre le mur, également couvert de sang, le regard trouble, le frère Alben était manifestement choqué par ce qu'il avait dû subir. Il jeta à l'Ange un regard désespéré et se cacha le visage entre ses mains.

— Je ne savais pas ! glapit Alben d'une voix rendue assourdie par sa posture. C'était *lui* et je ne savais pas !

Sa phrase se termina en un sanglot hystérique.

Il restait une présence dans la pièce. Le Nagù. Qui s'était collé contre le mur. Le Nagù qui bondit derrière Constance pour mieux plaquer sa main puissante contre la gorge de la jeune femme.

Celui qui avait commis tous ces crimes, l'auteur de toutes ces horreurs, n'était autre que Nok, l'assistant attardé du frère Alben.

Il aurait pu être le frère du golem de sang abattu par l'Ange dans la grotte aux esprits picte. Sa silhouette était à présent bosselée par le même réseau de muscles bombés, avec le même faciès grossier, abâtardi, et son être dégageait la même puissance effroyable. à cela près que contrairement au monstre qu'il avait abattu chez les Pictes, les yeux sombres du Nagù brûlaient d'une intelligence aussi aiguë que pervertie.

Sa bouche s'ouvrit et d'une voix étrange, discordante, qui résonnait bizarrement, il déclara :

— Le héros accourt pour sauver sa belle, comme c'est touchant ! Eh bien non, il n'y aura pas de fin heureuse, car nous ne sommes pas dans un conte épique !

Il gloussa méchamment avant d'ajouter :

— Vous les Sang-Chauds, vous êtes décidément aussi fascinants que pathétiques !

Cellendhyll fit un pas en avant, son sabre brusquement redressé.

— Ne bouge pas, l'Adhan ! Ne bouge pas ou je broie la gorge de ta belle.

Le monstre longea la table qui le séparait de l'Ange, tout en maintenant la Phœnix fermement contre lui. La jeune femme ne montrait aucun signe de résistance, or l'Adhan la connaissait suffisamment pour savoir que ce n'était pas son genre. Elle avait perdu toute trace de sa fougue habituelle, esclave de quelque drogue ou quelque maléfice.

— N'essaie pas de me suivre, l'Adhan, où je la tue ! grinça encore le Nagù.

Après quoi, il ouvrit la fenêtre. D'un bond puissant, il passa par l'ouverture et sauta dans le vide, Constance prisonnière de son étreinte colossale.

Réprimant un cri de frustration, Cellendhyll se rua vers la fenêtre. Il ne voyait rien d'autre que des ombres épaisses. Malgré le danger que courait son amante, il hésitait à se lancer à sa poursuite. Le Nagù aurait beau jeu de le surprendre au moment où il atterrirait.

Une voix toussota derrière lui. Celle d'Alben.

— Je crois savoir où il est allé.

Tout en tordant ses mains rougies de sang, le missionnaire s'était redressé. Il ajouta dans un souffle :

— Il y a une cave sous le dispensaire, si Nok veut échapper aux soldats, il ne peut se terrer que là-bas.

Cellendhyll rejoignit Alben :

— Vous n'êtes pas blessé ?

— Non, Nok m'a épargné, sans que je sache pourquoi. C'était horrible, si vous saviez. Tout est de ma faute… j'ai accueilli le Mal, je l'ai nourri, protégé. Et voilà le résultat.

Cellendhyll n'était pas d'humeur à consoler le prêtre. Il se contenta de lui ordonner :

— Conduisez-moi.

D'un pas mal assuré, le frère se dirigea vers la sortie.

Suivi du frère Alben, Cellendhyll déboucha dans la cour.

Les combats semblaient devoir se tarir. Le nom de Priam résonnait entre les murs de Fort Courage.

Queho se dirigeait vers l'Adhan, son sabre ensanglanté, une plaie sur la tempe, le regard éclairé du feu de la bataille. Une quinzaine d'hommes le suivaient, blessés pour une bonne part, mais l'étincelle de la victoire dans les prunelles.

— Bascom est mort, annonça Cellendhyll dès que le lieutenant fut à portée, Imbramus également, ainsi que Rastis. Le Nagù a emmené Constance. Comment ça se passe pour vous ?

— La situation sera bientôt sous contrôle, ces traîtres n'ont pas réussi à s'organiser. Vous voulez des hommes pour vous épauler, messire de Cortavar ?

L'Ange secoua la tête.

— Frère Alben va me guider, cela me suffit. Vos soldats ne feraient que me gêner. Faites tout de même surveiller le bâtiment de la Guelfe, si vous le pouvez, on ne sait jamais.

Farod Queho opina puis, tandis que l'Adhan et le frère se dirigeaient vers le dispensaire, il repartit patrouiller dans le fort pour débusquer les derniers soldats félons. Il en profita pour clamer la mort de Bascom.

Le capitaine était plus craint par ses hommes qu'il n'était respecté. à l'annonce de son trépas, la majorité d'entre eux perdit toute velléité de se battre et se rendit d'elle-même. L'attaque fut finalement enrayée, en grande partie grâce à Queho et ses talents de meneur d'hommes, ainsi qu'à l'influence posthume du sergent Rauk.

Une fois des sentinelles postées devant les issues du dispensaire, Queho rejoignit le bâtiment de commandement pour y mettre de l'ordre. C'était lui, provisoirement, qui dirigeait le fort.

De la bâtisse dans laquelle l'Ange s'était enfoncé, pas le moindre bruit ne parvenait.

CHAPITRE 56

Cellendhyll et le missionnaire venaient tous deux d'arriver à destination. La porte du bâtiment était entrouverte, l'intérieur faiblement éclairé d'une chandelle. Aucun bruit ne filtrait de l'intérieur.

Alben se dirigea vers une petite porte située au fond de la pièce, entre deux rayonnages. Il l'ouvrit, dévoilant le haut d'un escalier, le restant des marches plongé dans un puits de noirceur.

Le missionnaire annonça :

— Nok a un endroit dans la cave, où il aime se réfugier. Du moins, c'est ce qu'il faisait quand je le croyais inoffensif. Il y a un passage secret dans la réserve, au fond de la cave, une voie de repli en cas d'invasion. Le colonel Imbramus l'a fait construire à son arrivée en poste. Le passage mène directement au fleuve. Nok peut tout aussi bien s'en servir pour se cacher que pour fuir… Tenez, j'ai des lanternes, là, dans l'armoire.

Alben sortit deux lampes qu'il alluma à l'aide d'un briquet. Puis, il saisit un solide gourdin de marche qui reposait au fond du meuble.

— Je ne suis pas un guerrier, dit-il avec son doux sourire, et la violence n'est pas d'usage chez les frères, mais je ne peux rester sans rien faire face à ce monstre. Vous pouvez compter sur moi, messire.

Leurs lanternes tenues à bout de bras, ils descendirent les marches. Ils atterrirent dans une longue salle de pierre brute, étayée

de gros mandrins, et séparée en une suite d'alcôves. La cave était plongée dans une semi-pénombre. Deux torches fichées dans les murs diffusaient un éclairage trop faible pour éclairer toute la salle, mais leur présence laissait à penser que quelqu'un était venu ici. Contre les murs s'empilait un ensemble de caisses et de ballots – des réserves mises à l'abri en cas de siège.

Cellendhyll s'attendait à voir surgir le Nagù à chaque instant. Il scrutait les ténèbres ambiantes tout autant qu'il écoutait. Aucun bruit, cependant, aucun mouvement ennemi.

L'Adhan ne pensait plus qu'à deux choses : tuer le Nagù et sauver Constance. Pas forcément dans l'ordre.

Dans la dernière alcôve, une paillasse crasseuse, un bat-flanc, une chandelle allumée sur une table basse, une pile de vêtements rapiécés, mais pas de Nok. Et pas de Constance.

Sur le mur d'en face, une porte mal fermée donnait sur la réserve. Une légère luminescence filtrait du seuil. Ils s'en rapprochèrent. Mais au lieu de trouver la réserve, Cellendhyll et Alben découvrirent un tout autre spectacle. Ils faisaient face à un boyau allongé, dont les murs, le sol et le plafond étaient couverts d'une épaisseur marbrée de chitine cristallisée tirant sur le violet. Cet endroit, qui semblait avoir remplacé la réserve, n'était certainement pas d'origine humaine. Quelle qu'en fût sa nature, cela n'avait rien d'engageant.

— Jamais je n'avais vu un tel phénomène auparavant, quelle est cette sorcellerie ? s'étonna Alben.

Cellendhyll, lui, avait déjà rencontré ce reflet cristallisé. Le même procédé avait servi au tracé des runes laissées sur les habitations des colons massacrés.

L'Ange se tourna vers le frère de la Guelfe.

— Alben, vous n'êtes pas un guerrier, vous pouvez faire marche arrière, cela n'aurait rien de honteux.

— Non, refusa doucement le missionnaire. Je suis responsable de Nok, en quelque sorte. Je dois réparer. Je reste.

La luminescence engendrée par les murs était suffisante pour se passer des encombrantes lanternes, alors ils s'en débarrassèrent.

Puis, s’engageant dans le boyau, ils pénétrèrent dans cet univers étrange. Hostile, inquiétant. Le territoire du Nagù.

La galerie qu’ils suivaient s’éclairait à mesure de leur avancée. Il était impossible d’en estimer sa longueur. L’air ne charriait aucune odeur. Ils marchèrent ainsi de longues minutes, côte à côte, aux aguets. Il semblait incohérent qu’une telle surface puisse exister sous le fort. Cela défiait toute logique. Ce qui signifiait à l’évidence que la magie régissait ce lieu, une magie qui ne semblait en rien bénéfique. Cellendhyll avait dégainé son sabre en méthalion.

L’Adhan ne se rendit pas compte que le seuil du monde violacé qu’il avait franchi avec Alben venait de se clore d’un rideau de magie. La réserve avait retrouvé son apparence première.

Le tunnel violacé s’étirait encore sur une vingtaine de mètres, puis forma un coude. Tandis qu’il s’en approchait, Cellendhyll perçut un bruit devant lui, à l’angle de la galerie. Une espèce de tapotement contre la pierre.

Cellendhyll et Alben s’immobilisèrent pour échanger un regard. De lui-même, le frère s’effaça, laissant le guerrier prendre les devants.

Cellendhyll avança prudemment. Le tapotement avait cessé.

Pourquoi tout ce sang sur Alben, s’il n’a pas été blessé ? se demanda brusquement l’Ange.

Son sens du danger lui hurla de faire volte-face. Il tourna la tête juste à temps pour voir le missionnaire se rapprocher de lui, le gourdin redressé, prêt à frapper.

Envolée sa maladresse, son attitude de victime, envolée cette gaucherie, cette mollesse. Les traits d’Alben s’étaient départis de toute trace de bonté, désormais figés dans un rictus de haine pure, flamboyant d’un regard d’une méchanceté insondable.

Cellendhyll pivota en redressant son sabre, mais c’était trop tard. D’un bond très rapide, Alben combla la distance qui les séparait et frappa. Le crâne de l’Adhan explosa en une myriade d’étoiles et ce fut le trou noir.

CHAPITRE 57

Cellendhyll fut réveillé à grands coups de gifles. Il se retrouvait pieds et poings liés à un fauteuil, torse nu. En face de lui, Alben. Ce dernier était métamorphosé. Son maintien traduisait à présent un aplomb hors norme.

Le missionnaire s'était changé, quittant ses vêtements souillés de sang pour passer une tunique longue en brocart pourpre, largement échancrée.

La mâchoire douloureuse, le crâne palpitant du coup qu'il avait reçu, l'Ange regarda autour de lui. Il se trouvait dans une grotte aux parois rugueuses, elle aussi constituée de cette armure de chitine aubergine. Contre l'une des parois, sur le flanc droit de l'Adhan, une table sur laquelle reposaient ses armes confisquées. Dans l'un des coins, à l'opposé, un tas de gros coussins destinés à la détente. Pas d'autres meubles visibles.

Chargé d'étrangeté, plus que tout autre endroit, ce lieu vibrait de cette chape angoissante qui infestait la région. L'Ange en avait presque la nausée.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il le temps de s'éclaircir l'esprit.

— Dans mon repaire, répliqua Alben. Ma magie a créé cet endroit, alors inutile d'appeler à l'aide, les soldats pourraient fouiller le tunnel jusqu'à la fin des temps, ils ne nous trouveraient jamais.

Assise dans un coin, les mains liées devant elle, Constance. Captive de cette étrange hébétude qui voilait ses prunelles, sa volonté éteinte. Son bandeau avait disparu et l'Ange constata qu'elle n'était pas blessée.

Nok, l'assistant du frère Alben, avait conservé l'apparence d'un golem aux muscles denses, tassé contre un mur, non loin de la Phœnix. Cependant, l'Ange remarqua immédiatement que le regard de ce dernier avait perdu toute étincelle de cette intelligence qui l'avait porté lors de leur confrontation précédente. Alors Cellendhyll comprit.

Ce n'était pas Nok, le Nagù, pas du tout. C'était Alben.

L'Ange tourna la tête vers le missionnaire. Ce dernier lui adressa un sourire en coin :

— Ah, tu as percé mon secret, n'est-ce pas ?

Il désigna son assistant :

— Nok ne peut pas parler, je lui ai tranché la langue. Tu dois te demander comment j'ai pu vous berner ? Regarde.

Et Alben concentra son pouvoir et articula clairement, mais en silence. Nok répéta les mêmes mots, de cette voix discordante qu'il avait employée dans la salle à manger du colonel Imbramus :

— Le héros accourt pour sauver sa belle, comme c'est touchant !

— Plutôt surprenant, n'est-ce pas ? ricana Alben. Un modeste témoignage de la sorcellerie des Nagùs.

Ainsi avait-il adopté le rôle de victime, détournant l'attention de l'Ange sur son affidé.

— J'ai parfaitement joué mon rôle, n'est-ce pas ? ricana encore le Nagù. Et je t'ai berné, toi comme tous les autres. Pauvres Sang-Chauds, si faciles à manipuler, si faibles, si délectables ! Tout le monde m'a fait confiance ici, à commencer par le véritable Alben, avant que je n'en fasse mon *hôte*. Quel meilleur déguisement que celui d'un missionnaire de la Guelfe Blanche, n'est-il pas vrai ? J'ai pu aller et venir en toute liberté et jamais je n'ai éveillé les soupçons en dépit de mes crimes. Même les Pictes m'ont laissé tranquille, sans se rendre compte que j'enlevais leurs femmes.

— Pourquoi tuer tous ces gens ? Pourquoi les torturer ainsi ? demanda Cellendhyll.

Ainsi lié, invoquer ses pouvoirs martiaux ne lui servirait à rien. Il n'espérait pas voir Queho arriver à la rescousse dans cet ailleurs étrange. La seule alternative qui lui restait, c'était de gagner du temps afin que les effets de la drogue s'estompent chez Constance. Attendre qu'elle retrouve ses esprits, c'était leur seule chance.

— Tu cherches à me faire parler, n'est-ce pas ? sourit largement le Nagù. Je peux bien te répondre, de toute manière, il ne te reste plus longtemps à vivre. Et je l'avoue, cela fait tellement longtemps que je n'ai pas pu m'épancher un peu… Nok m'est tout dévoué, mais il se révèle déplorable en matière de conversation. Pourquoi ces crimes et ces supplices ? C'est très simple. Tout autant par besoin que par plaisir ! Vous, Sang-Chauds, vous vous sustentez de bonne chère, eh bien moi, je me nourris de la souffrance d'autrui, le plus délicat des mets pour ceux de mon peuple. Je m'en délecte tout autant que vous les humains vous savourez une bonne côte de bœuf… De plus, le rituel que j'exerce sur mes victimes me ressource et me permet ainsi de raviver le sort qui me travestit à vos yeux. Ce sort très particulier finit par s'épuiser s'il n'est pas entretenu, auquel cas je perds le contrôle et je retrouve ma véritable *apparence*.

Une chose devenait évidente, effectivement, celui qui se faisait appeler Alben n'était pas *humain*. Il y avait quelque chose en lui, à présent que sa vraie nature avait surgi, d'étranger à la race des hommes.

— Qu'êtes-vous donc, un démon ?

Alben partit d'un rire amusé :

— Un démon ? Oh, mais pas du tout. Et je vais te le démontrer. De toute manière, il est temps d'abandonner l'apparence d'Alben, désormais. J'ai trop usé de cette enveloppe, il est temps que j'en change. Et grâce à toi, ce sera bientôt le cas.

La créature se dévêtit, arborant un début de bedaine.

Puis, dans un bruit de déchirure à faire grincer des dents, le visage d'Alben se lacéra sur toute sa hauteur, comme écarté de l'intérieur par deux mains immatérielles. Alben s'agita sur place et l'enveloppe corporelle qui le camouflait aux yeux du monde, asséchée telle la mue d'un reptile devenue inutile, tomba

doucement sur le sol, au contact duquel elle se transforma en cendres grumeleuses au relent épicé.

À la place d'Alben, apparaissait désormais une créature à peau blafarde, totalement imberbe, aux traits émaciés parcourus d'un réseau irrégulier de taches noirâtres. Les pointes d'une langue bifide dépassèrent de sa bouche pour se lécher les lèvres dans un mouvement aussi gourmand que rebutant. Plus dérangeant encore, une forêt de clous épais plantés à la verticale dépassait de son crâne chauve et bombé. Son regard orné de khôl dévoilait des pupilles de jais, fendues, aux iris allumés d'un mauve luisant.

Pour couvrir sa musculature sèche, le Nagù portait un pantalon de ce qui semblait être du cuir, noir et luisant, aussi moulant qu'une seconde peau. De ses ongles laqués, il ramassa sa tunique et s'en revêtit.

— Surprise ! s'exclama-t-il dans la foulée. Eh oui, méprisables humains, me voici sous ma véritable apparence. Tu as devant toi Rakùl-Bahìr, sorcier du cinquième Cercle d'Akkal. Je fais partie de la race ultime, mon cher Adhan. La race du peuple oublié qui renaît de ses cendres : la race des *Smaughs* ! Et vous autres, les Sang-Chauds, trop jeunes pour vous souvenir, allez apprendre à nous connaître. Et à nous craindre… Vois-tu, la guerre du Faaharak'Shar est lancée, les Smaughs viennent réclamer leur dû à l'empire des Plans, Øz l'exige ! Mais à quoi bon t'expliquer ? Cette guerre, tu n'en verras rien !

Le Nagù exsudait un mal capable de faire frémir même un guerrier de la trempe de l'Adhan.

— Que vais-je faire de toi ? Un nouveau golem de sang ? Non, il y a bien mieux à faire. Tu vas *remplacer* Alben, j'en ai fini ici, il est temps d'aller faire mes expériences ailleurs. Aller visiter la cour de Priam, par exemple. J'ai une mission, vois-tu ? Une mission capitale confiée par le Shaddrak, Øz lui-même.

Smaugh. Il semblait à l'Ange qu'il avait déjà entendu ce nom à la consonance menaçante, déjà affronté une telle créature, mais il avait beau triturer sa mémoire, aucun souvenir ne remontait à la surface.

Rakùl-Bahìr fouilla dans les plis de sa tunique avant d'en sortir une dague à lame courbe, son tranchant effilé surligné de runes émeraude.

— Tu vois cette lame ? susurra-t-il à l'Adhan. C'est avec elle que j'officie. C'est la source de mon plaisir, celle avec laquelle j'ai exercé mon art sur les colons, puis sur Bascom. C'est également avec elle que je vais officier sur toi, mon beau. Et quand tu seras à point, au summum de ton tourment, je te volerai ton corps ! Par le grand Øz, je ne pouvais trouver meilleur hôte qu'un puissant guerrier comme toi, merci du cadeau !

Le Nagù remarqua le coup d'œil inquiet que l'Ange jeta à Constance ; la jeune femme était toujours sous l'emprise de la drogue. Il s'esclaffa :

— Ah, tu te demandes quel va être son sort, n'est-ce pas ? Il se trouve que le sexe, tel que je l'ai découvert avec les humaines, est un excellent délassement… même si je doute que mes partenaires aient éprouvé le même plaisir que moi ! Toutefois, j'avoue que dans cette région, ça manque de choix et, si monstrueux que je puisse t'apparaître, je suis sensible à la beauté des vôtres, au point que j'en suis devenu d'autant plus difficile. Alors, comme les femmes des colons étaient bien trop laides à mon goût, je me suis contenté de les massacrer. Je me suis rabattu sur quelques femelles pictes que j'ai enlevées de temps à autre afin d'assouvir mes penchants, mais ce n'était au fond qu'un pis-aller. Constance, ta compagne… ma foi, c'est un gibier de premier choix, il n'est pas question que je me prive d'elle ! Et le plus beau, vois-tu, c'est avec ta propre apparence que je vais la prendre et lui faire subir un traitement qui te ferait vomir. Qu'en dis-tu ? Elle sera plutôt abîmée, quand j'en aurai fini avec elle, mais il en restera peut-être assez pour que Nok se défoule à son tour.

Fou de rage, Cellendhyll tira sur ses liens. En pure perte.

— Si vous la touchez…

— Bla, bla, bla. Tu n'as aucun moyen de m'arrêter, sois lucide.

Effectivement, l’Ange ne voyait pas comment s’en sortir. D’autant plus que Constance ne quittait pas son état comateux.

Si ! L’espace d’une seconde, il vit dans les prunelles de son amante passer un brusque éclair de lucidité. éclair qui fut aussitôt remplacé par la même expression absente que la jeune femme avait arborée toute la soirée. L’Ange la félicita intérieurement pour sa vitesse de réaction. Il était certain qu’elle feignait d’être droguée, à présent. Cela dit, que pourrait-elle faire ? Elle était désarmée, à la merci de Rakùl-Bahìr et de Nok. Tout comme lui.

Le regard triomphant du Nagù écrasait l’Ange de sa suffisance, le flétrissait de la joie obscène qui irradiait de ses étranges pupilles fendues. Rakùl-Bahìr partit d’un grand rire discordant. Histoire d’enfoncer le clou, il se mit à décrire à l’Ange tout ce qu’il ferait à Constance, dans le détail.

Mais l’homme aux cheveux d’argent n’écoutait plus vraiment. Il s’était retiré en lui-même, sourd aux menaces.

Ainsi, tout allait se terminer ainsi. Dans le fin fond des Terres du Nord. Le Nagù allait réussir là où tant d’autres avaient échoué. Cellendhyll allait mourir, abandonnant Constance à un sort pire encore que le sien.

Non.

Ainsi donc, il ne tomberait pas les armes à la main, comme il l’avait toujours cru, au terme d’un combat féroce. Il finirait en victime impuissante d’un monstre sadique.

Non.

Finalement il n’avait pas goûté longtemps à cette liberté qu’il avait cherchée si longtemps. Il goûterait encore moins à l’amour sincère de Winter.

Non. Non. NON !

Quelque chose en l’Adhan s’éveilla des tréfonds de son être. Ce ne fut ni le Zen, ni le Hyoshi’Nin mais quelque chose qui se renforçait à chaque seconde, nourri, abreuvé, forgé par cette volonté inaltérable de ne jamais abdiquer.

Cellendhyll imagina Constance aux prises avec le Nagù et le puits d'énergie grandit encore.

Rakùl-Bahìr le gifla à nouveau, déçu de son manque de réaction. Puis, il agita sa lame émeraude devant ses yeux, s'apprêtant à commencer le supplice.

L'air se troubla tout autour de l'Adhan, se mit à vibrer, comme chauffé à blanc.

— *NOOOOOOON !*

La vague avait atteint son point de combustion, jaillissant de lui dans un cri de refus, de haine, un cri de défi, de volonté farouche, un geyser de puissance qui se concrétisa sous forme d'un cône d'énergie pure qui balaya tout sur son passage.

Projeté en arrière, le Nagù décolla du sol et alla violemment percuter l'une des parois. Il retomba tel un pantin dont on avait coupé les fils, sonné.

Nok se tenait à l'écart, sur le côté, il fut donc épargné par les effets du cri de pouvoir. Constatant l'état de son maître, il se redressa pour bondir sur l'Ange mais Constance se leva d'un bloc, le regard ayant retrouvé toute sa clarté, et se jeta dans ses jambes, se servant de son élan pour mieux le faire s'étaler de tout son long. La mâchoire du golem cogna le sol dans un bruit sourd.

Pas la peine de lui signifier ce qu'elle avait à faire, la Phœnix bondit sur ses pieds, leva haut la jambe et donna un grand coup de botte dans la nuque de Nok pour gagner du temps, vérifia que le Nagù était toujours inanimé, puis se rua sur la table où étaient posées les armes de l'Adhan. Elle s'empara de la dague sombre et courut vers l'Adhan. Aussitôt à portée, elle cisailla les cordes qui maintenaient ses poignets.

Elle avait sous-estimé leur adversaire. Le golem se secoua pour retrouver ses esprits, se redressa et chargea de toute sa masse.

Cellendhyll se mit debout – les chevilles toujours bloquées au fauteuil – et poussa Constance sur le côté. Juste à temps pour détourner de sa senestre le formidable direct que lui décochait Nok. L'Adhan frappa en retour, les deux mains grandes ouvertes pour lui claquer les tympans. Il enchaîna d'une fourchette dans les yeux

puis d’une frappe de la paume qui cueillit Nok sous le menton. Ce dernier partit en arrière dans un cri de fureur.

La Phœnix revint vers l’Ange et se dépêcha de trancher les cordes qui emprisonnaient ses jambes.

Dur au mal, aussi indestructible que le golem de la caverne aux Esprits, en dépit de ses yeux meurtris, Nok revenait déjà pour un nouvel assaut. Pour sa part, Rakùl-Bahìr restait prostré contre la chitine violacée qui recouvrait le sol. Cellendhyll empoigna le fauteuil et le fracassa sur le golem. Constance, de son côté, redressa sa dague et attaqua le monstre sur son flanc gauche.

De son énorme bras, Nok empoigna un pied du fauteuil qu’il stoppa en plein vol et, d’un revers de son autre main, percuta méchamment la jeune femme. Bien frêle comparée à lui, la Phœnix vola de côté pour aller s’écraser contre la table. Le golem arracha le siège des mains de Cellendhyll et le balança négligemment derrière lui.

Cellendhyll le frappa d’un fouetté du pied dans le genou, puis d’un coup de coude à la jointure du cou. Nok secoua la tête pour s’ébrouer, et agrippa l’Adhan à bras-le-corps. Après quoi, il le souleva comme s’il ne pesait pas plus lourd qu’un enfant, et le projeta contre la paroi.

L’Ange eut juste le temps de contracter son corps. Heureusement pour lui, il percuta la chitine de côté, et sa masse musculaire absorba une partie du choc.

Le golem rejoignit Constance, d’un unique bond, la jeta au sol. Puis, il leva son énorme pied, prêt à lui défoncer le crâne.

Cellendhyll était trop loin pour intervenir. Bien trop loin. Il se redressa et courut vers son adversaire, bien conscient qu’il lui serait impossible d’arriver à temps pour secourir son amante. Le pied du monstre abordait sa phase descendante.

Transcendé par le besoin, et peut-être également par les sentiments puissants qu’il ressentait pour Winter, l’Adhan ressentit une intense chaleur en lui. Sans qu’il l’ait invoqué, le Hyoshi’Nin prit possession de son corps. La grâce parfaite le transforma en vif-argent. Il se trouvait à dix mètres du golem et, sans savoir comment, moins d’un battement de paupière plus tard, il le

percutait, porté par la transe. Il saisit Nok sous son genou levé et par le cou. Poursuivant son élan incroyable, il le détourna de la jeune femme, jusqu'à le faire s'encastrer de pleine face dans l'épaisseur de la paroi.

Nok ne bougea plus.

L'Ange jeta un œil sur la Phœnix. Constance s'était redressée, encore un peu sonnée. Alors Cellendhyll se mit en quête du Nagù, sans le trouver. Un mouvement à l'orée de son champ de vision le fit se tourner. Le golem s'était remis sur pied, faisant preuve d'une résistance supérieure même à celle d'un guerrier loki. Il ne semblait nullement affaibli par le choc qu'il venait de subir. Profitant de l'inattention de Cellendhyll, dans un grondement rauque, il tenta de cogner d'un crochet du gauche. Cellendhyll se baissa pour laisser passer l'attaque, fit un pas de côté et balança son genou dans les reins de son adversaire.

Mais le golem se déhancha et l'agrippa une nouvelle fois avant de le tirer contre lui, emprisonnant son torse dans une étreinte colossale. Les côtes de l'Adhan craquèrent. Ses bras captifs de l'étreinte de Nok s'engourdissaient déjà. Son élan brisé, le Hyoshi'Nin s'évapora totalement ; c'était la première fois qu'il faisait ainsi défaut à l'Ange.

Ce dernier comprit qu'il ne vaincrait pas son adversaire à mains nues. Il n'en cessa pas moins de combattre, galvanisé par son instinct de survie.

L'Ange martela le faciès grimaçant de Nok d'un formidable coup de tête. Puis d'un second, et encore d'un troisième. Le golem ne cédait pas, malgré la fracture ouverte de son nez. Tout juste desserra-t-il en partie son étreinte. Cellendhyll en profita aussitôt pour dégager son bras gauche. Nok se reprit et raffermit son étau. L'Ange éleva sa main libre et empoigna l'un des clous étranges qui saillaient du front de Nok. Porté par un sursaut rageur, il tira sur le bout de métal.

Le monstre tressaillit, rugissant d'une véritable douleur. Cellendhyll avait trouvé son point faible, alors il s'acharna dans un grondement de défi, mobilisant toutes ses forces. Le clou sortit de

son logement dans un bruit écœurant. Aussitôt, l'Adhan l'enfonça dans l'œil droit du golem, l'éclaboussant de sang noir.

Nok fut saisi de tressaillements encore plus violents. Rejetant Cellendhyll en arrière, il se prit la tête à deux mains. Tous les muscles de la partie droite de son corps se mirent à convulser puis à fondre, comme une baudruche qui se dégonflait. Déséquilibré par le changement subit de sa masse corporelle, Nok tomba à genoux. Il avait la bouche grande ouverte, étirée par un hurlement muet qui ne cessait pas. Implacable, Cellendhyll se rapprocha de lui, arracha le second clou et le ficha dans l'œil valide de son adversaire, avant de se reculer. Nok s'effondra en gesticulant comme un possédé. Le même processus dévastateur se déclencha sur tout son côté gauche. Il avait à présent la musculature d'un humain normalement constitué.

Aveuglé, terrassé par la souffrance qu'il subissait, il avait perdu tout contact avec la réalité.

Constance arriva aux côtés de Cellendhyll. Le sabre en méthalion avec lequel elle avait débité ses propres liens fusa dans une diagonale imparable qui trancha net la tête de Nok.

Tout en reprenant leurs souffles malmenés, Constance et Cellendhyll se tournèrent d'un bloc en direction du Nagù. Ce dernier avait disparu, sans doute dans le passage qui s'ouvrait à présent dans la paroi, non loin de l'endroit où il avait été projeté. Il n'y avait aucune autre issue.

Ignorant leurs muscles endoloris, les amants en profitèrent pour saluer leurs retrouvailles d'un baiser fougueux. Ils se détachèrent l'un de l'autre à regret, mais trop expérimentés pour se laisser déconcentrer alors que le danger rôdait toujours.

— Tu ne perds rien pour attendre, mon Ange, sourit largement Constance.

— Des promesses, toujours des promesses, sourit à son tour l'Adhan.

De voir Winter enfin libre, saine et sauve, inondait les deux cœurs de l'Adhan d'une joie intense.

Il caressa sa joue, admira sa beauté farouche.

— Ils t'ont droguée, c'est ça ?

— Oui, ce porc de Nachak, mais j'ai récupéré à présent.

— Nachak ne t'ennuiera plus jamais, je m'en suis chargé. Bascom et Imbramus sont morts, également. Tu ne te souviens de rien ?

— C'était vraiment confus, mais on s'expliquera plus tard, décida la Phœnix. Le Nagù ne doit en aucun cas nous échapper, viens.

— D'accord, mais je passe devant, rétorqua Cellendhyll.

— Mon héros, gloussa doucement Constance.

— Je n'ai rien d'un héros, grimaça l'Adhan. Et maintenant, on se concentre, ce Rakùl-Bahìr ne doit pas être bien loin, je ressens sa présence malsaine. ça va aller ?

La jeune femme opina sans hésiter :

— Avec toi, je peux tout affronter, mon chéri.

Ils ne purent s'empêcher de partager un dernier baiser, cette fois plus tendre. Puis, le devoir les rappela à la raison. Ils avaient une chasse à mener.

Tandis que Constance et Cellendhyll s'éloignaient dans le passage, Rakùl-Bahìr réapparut, s'extrayant sans peine de la paroi cristallisée dans laquelle il s'était enfoncé pour s'esquiver. Il vérifia prudemment qu'il était seul, puis se rangea devant la dépouille de Nok. Il s'agenouilla pour ramasser délicatement les clous arrachés par Cellendhyll afin de les enfoncer l'un après l'autre dans son propre front, au milieu de la forêt de métal qui hérissait son crâne. Le procédé provoqua en lui des spasmes de plaisir.

Ensuite, les traits contractés par le ressentiment, Rakùl-Bahìr se pencha sur le cadavre de Nok. Ses mains blafardes se posèrent sur le torse du golem, et il se mit à psalmodier d'une voix aux accents hachés.

CHAPITRE 58

Les amants s’étaient engagés dans le seul tunnel à leur disposition. Les parois diffusaient un halo propre à irriter l’œil humain. Ils avançaient, lames au poing ; Cellendhyll avait laissé son sabre à Constance, il s’était réservé l’usage de sa dague sombre.

La galerie qu’ils remontaient semblait sans fin. L’Ange ne comprenait pas comment la sorcellerie des Smaughs avait pu engendrer un tel royaume sous la place forte impériale, mais c’était pourtant le cas.

Ils dépassèrent deux salles, chacune remplie de chevalets de torture occupés par des cadavres dénudés ; principalement des femmes pictes d’après ce qu’ils pouvaient en voir. Chaque dépouille avait les jambes prises dans un cocon de cette étrange substance chitineuse. Le procédé auquel on les avait impitoyablement soumises avait séché les carcasses et annulé le processus naturel de décomposition. Statues aux visages marqués d’une souffrance sans limites, trophées immortalisés pour étancher la soif malsaine de Rakùl-Bahìr ; le sorcier des Smaughs, toutefois, ne se cachait derrière aucun des cadavres.

Constance et Cellendhyll échangèrent un regard grave. Le Nagù se révélait une pire engeance que ce qu’ils avaient cru.

Ils gagnèrent le tunnel qui s’ouvrait à l’opposé de la seconde pièce des trophées, évaluant soigneusement leur environnement au fil de leurs pas prudents. Ils arrivaient au terme de leur traque ; le

passage s’achevait sur une dernière salle, la plus grande, ovale et vide. L’Ange adressa un regard d’avertissement à son amante. Rakùl-Bahìr était tout près.

Figés sur le seuil, Constance et Cellendhyll repérèrent un renflement au fond de la salle. Un étrange appendice s’y érigeait, sous la forme d’une excroissance bulbeuse de trente centimètres de diamètre, d’un violet profond nappé de petites taches parme et magenta. Planté sur une longue tige aux nervures profondes, le bulbe s’élevait à un mètre du sol. Il pulsait lentement, telle la matrice géante d’un organisme aussi inconnu qu’inquiétant. La tige elle-même baignait dans une sorte de vasque de pierre grossièrement taillée, remplie d’un liquide huileux aux légers remous irisés.

Seul un mage aurait pu le voir, une série de filaments torsadés s’épanouissait en corolle au-dessus de l’excroissance bulbeuse, pour ensuite aller s’enfoncer dans les plus proches des parois de chitine.

Sur le côté droit du renflement, se tenait Rakùl-Bahìr. Les bras croisés, les yeux allumés de cette intelligence aiguë pleine de morgue.

— Reste là, déclara l’Ange à Constance.

Lorsqu’il parlait sur ce ton, il valait mieux l’écouter.

Il avança prudemment, pressentant un piège. Alors qu’il arrivait au milieu de la salle, une ombre surgit du couloir, derrière la Phœnix.

Les traits livides de Rakùl-Bahìr se plissèrent d’ironie.

— Tu es décidément bien naïf, l’Adhan. Tu pensais que j’allais t’attendre sagement ici pour me rendre ? Regarde donc derrière toi ce qui arrive à ta compagne.

Tout en veillant à ne pas totalement quitter le sorcier des yeux, Cellendhyll se tourna pour observer son amante. Son sabre à terre, Constance était prisonnière d’une nouvelle créature du Nagù. Non, en fait pas tout à fait nouvelle. L’Ange put reconnaître les traits grossiers de Nok, quoique totalement pervertis. Et le golem n’était

plus un golem. Rakùl-Bahìr avait puisé dans son immonde magie pour extirper la dernière parcelle de conscience de son suppôt et la modeler pour le transformer en non-vie.

L'Ange avait déjà combattu ce genre de créatures, elles compensaient leur manque d'intelligence ou de puissance par une férocité pure.

Nok avait retrouvé sa tête, il était chauve, à présent, son crâne parcouru de grosses veines noirâtres ; les deux trous creusés par l'Ange s'étaient refermés. Sa peau avait une teinte grisâtre, malsaine. Une longue balafre, toute fraîche, entaillait profondément son cou. Ses yeux aux orbites déchirées, s'étaient reformés, à l'instar de son maître, avec des pupilles fendues, cernées d'un éclat mauve. La goule semblait parfaitement y voir.

Le non-vie bloquait la Phœnix qu'il tenait serrée contre lui, un bras en travers de sa gorge. De sa bouche bavante, pointaient une série de canines acérées. Quant aux griffes qui terminaient ses doigts courtauds, elles valaient largement une bonne paire de dagues de combat.

— Comme tu le vois, Nok est capable de me servir même par-delà la mort, annonça le Nagù. Je le contrôle par la pensée, inutile d'espérer le prendre de vitesse. Tu vas lâcher ton arme, sinon Nok égorge ton amie, c'est clair ?

Cellendhyll ne répondit rien. Au lieu de quoi, il regarda Constance, avec insistance.

Cette dernière hocha imperceptiblement la tête.

— Allez, l'Adhan, lâche ton arme, s'impatienta Rakùl-Bahìr.

— Tu peux toujours courir !

— Comment oses-tu !

— Maintenant, Winter !

Cellendhyll dégaina sa dague de jet et la lança dans le même élan.

La courte lame se planta dans l'avant-bras de la goule. La Phœnix n'attendait que cet instant. Elle profita que Nok relâchait son étreinte pour lui écraser le tibia d'un coup de botte destiné à le déséquilibrer. Après quoi, la jeune femme se laissa ensuite tomber sur les talons, et se mit hors de portée d'une roulade latérale.

La goule arracha la dague de jet de sa chair morte avant de la jeter dans la galerie, puis se ramassa sur elle-même et se rua sur Constance. Au moment où Cellendhyll allait intervenir pour épauler la jeune femme, un trait de glace brûlante l'atteignit dans les reins. Soudain terrassé par une vague de peur surnaturelle, l'Adhan s'écrasa contre le sol, serrant convulsivement sa dague pour ne pas la lâcher.

Rakùl-Bahìr se tenait campé face à lui, mains redressées, des fouets hachurés d'un mauve fuligineux jaillissant de ses doigts écartés pour aller fouailler Cellendhyll de leur pleine puissance. L'Ange se tordit, écartelé par cette douleur subite qui faisait vibrer ses muscles.

Il aurait dû perdre connaissance, terrassé par ce sortilège d'effroi auquel aurait succombé tout être humain. Mais Cellendhyll de Cortavar n'était pas un simple mortel, il incarnait au contraire le plus dangereux des agents des Ombres, l'homme aux deux cœurs, le Guerrier des Lunes. Autrement dit celui que Maurice se plaisait à appeler le Hors-Destin.

L'héritage de magie lokie implanté en lui s'activa soudain pour contrer le maléfice, tandis que le Smaugh continuait de le flageller de ses fouets mentaux.

Bien plus efficace face à la sorcellerie que contre le poison, le cœur second de l'Adhan agissait face à la magie néfaste comme un paratonnerre à effet progressif. Plus on s'acharnait sur lui, plus le cœur renforçait ses défenses, se nourrissant progressivement de l'agression, jusqu'à s'en retrouver immunisé.

Aussi, malgré ses muscles transis, lacérés par le sortilège du sorcier, Cellendhyll parvint à prendre appui sur ses mains puis à se redresser.

— Un humain ne peut résister à mon voile d'effroi, c'est proprement impossible ! éructa le Nagù.

Une grosse veine ornant sa tempe, puisant dans ses réserves magiques, le sorcier smaugh relança l'intensité de ses fouets mentaux.

Nok se révélait désormais bien moins puissant que sous sa forme de golem, mais bien plus vif. Il combla la distance qui le séparait de Constance en moins de trois secondes.

Tandis que le non-vie bondissait sur elle, la Phœnix avait roulé dos au sol, ses jambes redressées, légèrement fléchies. Au contact, la jeune femme entraîna la goule dans son élan et se servit de ses pieds joints comme d'un tremplin pour catapulter Nok au-dessus d'elle.

La blonde se redressa aussitôt et fonça sur la créature qu'elle percuta d'un grand coup de botte au poitrail. La goule fit un roulé-boulé en arrière en articulant un glapissement muet.

Constance courut ramasser son sabre. Du coin de l'œil, elle se rendit compte du sort réservé à son amant. Constatant que Cellendhyll résistait, sans qu'elle sache comment, aux assauts de sorcellerie exercés contre lui, elle étouffa le désir de se ruer à sa rescousse. Se focaliser sur le sorcier, c'était offrir son dos aux longues griffes du non-vie. La Phœnix ne pouvait commettre une telle erreur.

Nok se relevait déjà. Et chargeait.

Constance redressa sa lame qu'elle avait empoignée à deux mains et se mit en position de combat. Pour abattre un non-vie, il fallait soit lui détruire le cerveau, d'une manière ou d'une autre, soit lui trancher la tête. Encore fallait-il pouvoir le toucher.

Nok balança ses serres, main droite en avant, dans un mouvement de faux qui manquait de vivacité. La Phœnix interposa son sabre en parade, puis recula pour éviter un brusque coup de taille des griffes de la main gauche destiné à lui arracher son arme. Elle contre-attaqua aussitôt, d'un remonté de lame en diagonale haute. La goule bondit sur le côté, bien plus rapide qu'elle n'avait frappé. Constance pivota sur ses appuis tout en inversant son mouvement pour frapper latéralement, à hauteur de tête. Nok esquiva une fois encore, incroyablement véloce.

Dotée d'une agilité supérieure à celle d'un humain, la goule esquivait toutes ses tentatives de l'embrocher avec une efficacité consternante. Elle échappait aux estocs, aux coups de taille, bondissait à droite, à gauche, lançait ses assauts mais sans vraiment

laisser libre cours à sa férocité naturelle. La goule combattait, certes, mais privée de la frénésie habituelle de ce genre de créature. Elle ne se laissait pas vaincre pour autant, mais ne poussait pas réellement ses attaques, essayant uniquement de marteler l'arme de la Phœnix pour la lui faire lâcher.

Peu à peu, Nok parvint à éloigner la jeune femme le plus loin possible de l'Ange.

Constance l'ignorait, mais le Nagù avait donné des consignes très strictes à sa créature. Nok devait contrôler la Phœnix le temps que lui-même en finisse avec l'Adhan ; la contenir, surtout pas l'abîmer et encore moins la tuer. Rakùl-Bahìr se réservait ce genre de plaisir.

Épaulé par son cœur second, Cellendhyll luttait toujours contre les vrilles d'effroi que le Nagù faisait déferler sur lui.

Arc-bouté sur le pouvoir protecteur de son cœur de Loki, les mâchoires serrées par la douleur, il se mit à genoux. Se hissa sur une jambe, puis sur l'autre. Il bloquait le sentiment de peur extrême auquel le condamnait le sorcier smaugh dans un recoin de son esprit.

L'Adhan fit un pas en avant. Un second, dans la foulée. Un troisième.

Rakùl-Bahìr était cambré par l'effort qu'il produisait. Les clous plantés dans son crâne semblaient vibrer, soumis à une tension croissante. Constatant que son sortilège devenait de moins en moins efficace et que s'il continuait ainsi, il allait se vider de toute son énergie occulte, Rakùl-Bahìr dissipa ses fouets mentaux. Il arracha son ample tunique, qu'il jeta sur le côté, passa une main dans son dos et la ressortit d'un geste souple et provocateur, armée de sa dague courbe à lame émeraude.

En vérité, le Smaugh n'était pas qu'un sorcier, et sa force ne reposait pas uniquement sur l'usage des Arts étranges. Rien qu'à sa posture, à sa gestuelle, Cellendhyll pouvait reconnaître en lui un combattant de premier ordre.

Rakùl-Bahìr se rua sur l'Adhan, comblant l'espace en quelques pas aussi rapides qu'assurés. Profitant que Cellendhyll n'avait pas tout à fait récupéré des effets de l'assaut magique, il frappa.

Cellendhyll redressa sa dague *in extremis* pour parer l'estoc du Smaugh, destiné à lui poinçonner la gorge. Rakùl-Bahìr relança immédiatement son attaque en le frappant d'un revers du poing au visage. La seconde suivante, il se fendait pour lui perforer le nombril. à nouveau, l'Ange intercala sa lame sombre pour détourner celle du Nagù.

Les lames tintèrent en se plaquant l'une contre l'autre, repartirent en arrière et se giflèrent une nouvelle fois. Rakùl-Bahìr détendit son bras armé vers l'avant dans un assaut en pointe, et tandis que l'Ange rabaissait sa dague sombre en contre, le Smaugh le cogna d'un coup de coude sur la pommette. Il enchaîna aussitôt avec une frappe destinée à ouvrir le ventre de Cellendhyll. Ce dernier repoussa l'avant-bras du Nagù du tranchant de sa dextre et sa Belle jaillit vers le haut pour lui perforer le cou. Rakùl-Bahìr recula d'un pas et riposta aussitôt en se fendant vers l'avant, sa dague remontée en arc de cercle dirigé vers les côtes de son adversaire. Cellendhyll détourna l'attaque d'un coup de genou au creux de son bras, se tordit pour saisir le poignet armé au vol, qu'il détourna vers l'extérieur, pivota sur lui-même et flanqua son coude dans la mâchoire du Smaugh. La tête de Rakùl-Bahìr tressauta sous l'impact. Balayé par la puissance de l'Adhan, il décolla du sol pour s'écraser à plat dos. Ignorant la douleur qui explosait en lui, il roula sur le côté pour se remettre sur pied.

Cellendhyll arrivait sur lui, pressé qu'il était d'aller prêter main-forte à Constance. Rakùl-Bahìr effectua une feinte d'estoc au ventre, fit un pas de côté, changeant son arme de main d'un geste habile, puis se pencha pour trancher l'arrière du genou de l'Adhan. Cellendhyll inversa ses appuis, replia sa jambe visée, qu'il remonta pour éviter l'attaque en taille, avant de la détendre sèchement pour asséner en retour un grand coup de botte dans le cou offert du Nagù, puis un second dans son flanc droit. Le Smaugh s'effondra une nouvelle fois, trois côtes brisées, mais sans lâcher une plainte.

Bloquant la douleur qui avait explosé en lui d'un sursaut mental, comme ses maîtres le lui avaient enseigné des centaines d'années auparavant, Rakùl-Bahìr réfléchissait à toute vitesse. Il n'en revenait pas. Quel était donc ce Sang-Chaud qui résistait aux sortilèges smaughs et qui se permettait de le surclasser dans un duel à la force des lames ? Rakùl-Bahìr était pourtant sorcier du Cinquième Cercle d'Akkal, passé maître dans l'art du Shivan-Gewarr, le maniement tout à la fois subtil et rigoureux de la Dague, que seule pratiquait l'élite des Smaughs. Cruel camouflet pour le Nagù, lui qui se jugeait invincible. Sans qu'il n'en montre rien, il bouillait de rage.

Comment aurait-il pu deviner qu'il n'affrontait pas un vulgaire guerrier de l'Empire, mais l'Ange de la Mort ?

Mais ce ressentiment qu'il éprouvait ne l'aveuglait pas pour autant. Il restait à Rakùl-Bahìr un atout dans sa manche. Il se concentra pour s'accorder aux pouvoirs de la matrice à laquelle il s'était lié et qu'il avait implantée sous le fort pour créer son indétectable tanière. La tige qui soutenait l'appendice enfla et le bulbe émit alors un miroitement embrasé qui s'illumina à trois reprises successives. En réponse à l'invocation du sorcier, trois longues vrilles torsadées de même nature que l'excroissance, ronces géantes garnies d'épines épaisses, jaillirent du plafond, fusant vers l'Adhan. Avec ce qu'il lui restait de mana, Rakùl-Bahìr ne pouvait en invoquer que trois à la fois mais c'était bien suffisant, estima-t-il, pour mettre en échec son adversaire.

Obligé de se détourner du Smaugh, l'Ange effectua une roulade pour éviter cette brusque apparition. Il se redressa, bondit sur le côté, et, d'un revers, trancha la vrille la plus proche de lui. La deuxième plongea en oblique pour lui lacérer le torse. La dernière se détendit dans un assaut arrière qui lui flagella les omoplates. Pendant que le Smaugh faisait naître un nouveau pseudopode pour remplacer celui détruit, Cellendhyll recula, sa dague redressée. Les vrilles se rétractèrent, disparaissant d'où elles étaient venues. Pour réapparaître du sol, toutes trois, juste devant l'Adhan. L'un des tentacules s'enroula aussitôt autour de sa cheville, imité par le second. La dernière vrille se ramassa devant lui, tel un serpent qui

va mordre. Au moment où elle se détendait vers lui, l'Ange arqua son corps pour l'éviter. Sa dague sombre la cueillit au vol pour mieux la découper. Sans attendre, Cellendhyll se baissa et trancha les deux autres pseudopodes.

Avant qu'il ne puisse en faire plus, Rakùl-Bahìr contracta sa volonté. Le bulbe pulsa à nouveau, créant une nouvelle série de vrilles.

Cellendhyll se rejeta de travers, juste à temps pour ne pas être empalé par un tentacule qui pointa brusquement du sol à la verticale, juste entre ses jambes. Il roula sur le côté, tandis qu'une autre vrille perçait l'épaisseur chitineuse à l'endroit qu'il venait de quitter. La dernière se tenait en retrait, prête à fuser sur lui.

L'Ange dansait, mais cette fois ce n'était pas la danse habituelle du prédateur, plutôt celle d'une proie. Jusqu'ici, il n'avait récolté que des blessures superficielles. Leur addition, toutefois, si le combat se prolongeait, risquait bien de le handicaper suffisamment pour devenir fatales.

Une fois l'Ange à portée suffisante, Rakùl-Bahìr invoqua un nouveau pseudopode bien différent des précédents, qui naquit de la matrice pour aller délicatement se planter au bas de sa colonne vertébrale. Une onde rafraîchissante l'envahit, le bulbe diffusait en lui son influence curative, œuvrant à ressouder ses côtes. Hors de portée de son ennemi, le sorcier se délectait de suivre les contorsions de l'Adhan, qu'il estimait désespéré. Il récupérait peu à peu de la correction qu'il venait de recevoir, tandis que Cellendhyll continuait de se fatiguer. Le Nagù hésitait entre deux alternatives : affronter une seconde fois le Sang-Chaud, lame en main, et le tuer une bonne fois pour toutes afin de laver son honneur bafoué, ou bien le laisser s'épuiser contre ses tentacules pour mieux le capturer et lui voler son apparence. Non, son instinct lui dictait qu'il valait mieux le tuer. Le redoutable Adhan venait de faire la preuve qu'il était capable de résister aux sortilèges des Smaughs, qui sait s'il ne parviendrait pas à rompre le processus de l'hôte, avant que ce dernier ne puisse s'opérer tout à fait ? Face à lui, Rakùl-Bahìr se sentait par trop vulnérable. Avec les responsabilités qui étaient les

siennes, la mission que lui avait confiée le grand Øz, il ne pouvait prendre ce risque.

Cellendhyll se déchaînait pour survivre, esquivant toujours les vrilles qui le visaient. Les tentacules s'agitaient furieusement, claquant vers l'Adhan, cherchant à l'enserrer de leurs morsures, à épingler sa chair. L'Ange portait leurs stigmates, longs traits écarlates qui marquaient ses bras, son torse ou son dos. Il parvenait jusqu'alors à les détruire grâce au tranchant avide de sa Belle de Mort, l'un après l'autre, mais pas sans se faire toucher en retour. Sans compter que les ronces étaient remplacées à chaque fois par une nouvelle série de trois.

L'Adhan décida d'écourter le combat sous peine de succomber à la fatigue qui se faisait de plus en plus sentir. Jusqu'ici, il s'était contenté de céder du terrain, s'éloignant sans cesse du Nagù. Il était temps d'agir et non plus de subir. Juste après avoir éliminé un trio de tentacules, il effectua un large mouvement tournant en direction de Constance. Croyant à tort qu'il allait secourir la jeune femme, le Smaugh ordonna aux vrilles de lui barrer le passage. Cellendhyll n'attendait que cet instant pour faire obliquer sa course à l'opposé. Il se ruait de nouveau sur le Nagù, lancé dans une course parsemée de brusques changements de direction. Son assaut forçait Rakùl-Bahìr à se concentrer davantage sur les mouvements qu'il faisait suivre à ses ronces pour intercepter Cellendhyll, consommant d'autant ses réserves occultes.

Toutefois, les efforts produits par l'Ange prélevaient également leur tribut. Il ne tiendrait plus longtemps en gaspillant autant d'énergie.

Cellendhyll s'épuisait à combattre les tentacules hérissés de piquants, et Rakùl-Bahìr brûlait ce qu'il lui restait de ressources maléfiques pour remplacer les vrilles hachées par l'Adhan. Des pouvoirs magiques du sorcier ou de la résistance physique de l'homme aux cheveux d'argent, qui céderait en premier ?

Ce fut Constance de Winter qui força la décision.

Si Cellendhyll était trop loin pour se rendre compte du phénomène, la jeune femme se trouvait, elle, en face de la matrice. Son esprit aiguisé finit par remarquer qu'à chaque nouveau jaillissement de tentacules, l'excroissance émettait une pulsation marquée. Il lui fut évident que c'était grâce à ce bulbe que le Nagù pouvait créer les ronces qui assaillaient son amant. Elle n'avait aucun moyen de prévenir l'Adhan sans alerter le sorcier, pire encore, elle risquait de le déconcentrer. Il ne lui restait qu'une chose à faire, anéantir la matrice smaugh. Sa destruction ne pourrait que handicaper les pouvoirs de Rakùl-Bahìr, voire les anéantir définitivement.

Mais pour cela, elle devait se débarrasser de Nok. Or, elle avait beau puiser dans son savoir guerrier, elle n'arrivait toujours pas à se défaire de lui. Le non-vie continuait d'échapper à ses attaques, alors que lui-même échouait à s'emparer d'elle.

Constance feinta une nouvelle fois avant de se jeter en avant, le sabre fusant dans une ligne horizontale. Nok parvint à coincer la lame dans l'étau formé de ses griffes épaisses. D'une violente traction des épaules vers l'arrière, il arracha le sabre des mains de la Phœnix. La jeune femme recula d'un bond. Désarmée, elle ne voyait pas comment elle pourrait échapper à la morsure des griffes du non-vie.

Nok jeta l'arme derrière lui et avança sur la Phœnix. Mais au lieu de lacérer sa chair, il se contenta d'agiter ses serres, de manière à la repousser vers l'une des parois de la salle. Il ne portait aucun véritable assaut.

Ce manque d'agressivité finit par faire prendre conscience à Constance que Nok ne voulait pas la tuer mais plutôt la capturer. La blonde n'hésita pas et profita de cet avantage, libre pour sa part de se battre sans contrainte. Cependant, elle devait vaincre la goule avant de se retrouver bloquée contre la paroi.

Elle feignit de partir sur la gauche. En retour, Nok éleva le bras pour tenter de lui barrer le passage. Constance empoigna aussitôt son poignet qu'elle tordit en pivotant sur elle-même, tout en exerçant un ample mouvement de torsion vers le bas. Nok fit un soleil et retomba lourdement sur son séant. Sans lâcher son poignet,

Constance projeta ses jambes tendues en ciseaux, celles-ci s'enroulèrent autour du cou de la créature avant de s'y verrouiller. Enfin, la Phœnix se cambra en arrière, en appui sur le sol. Dans le même temps, elle força le bras du non-vie à la limite de la rupture. Ce dernier se retrouva écartelé, l'arrière du crâne touchant presque la chitine qui couvrait le sol.

L'emprise du Nagù sur le non-vie était telle que Nok, en dépit de sa situation périlleuse, n'osa outrepasser les directives impérieuses données par son maître. Il ne fit que se débattre vainement, au lieu de se servir de ses serres pour désosser les cuisses de son assaillante, comme il aurait dû le faire.

Constance serra les jambes, des jambes fines mais musclées par des milliers d'heures à chevaucher, à s'entraîner, à combattre. Elle tremblait sous l'effort mais ne relâchait pas sa prise. Au contraire, elle la renforça en pesant de tout son poids. Elle fut bientôt récompensée d'un claquement sec ; les vertèbres du non-vie avaient cédé.

Le cou brisé, la goule s'effondra contre elle. La Phœnix la repoussa de côté. Sans attendre, haletante, elle récupéra son sabre et sprinta vers le bulbe.

Profitant du répit qui lui était offert, Rakùl-Bahìr vérifia la situation de Constance.

La blonde, cette chienne de Sang-Chaud ! Il l'avait presque oubliée, celle-là, obnubilé qu'il était par son affrontement avec Cellendhyll. Ce n'était pas pour autant que Nagù avait cessé de voir en elle un objet de défoulement, de plaisir, de jouissance. Une friandise sans pareille qu'il n'avait nullement renoncé à déguster en prenant tout son temps. Et si vraiment elle se montrait à la hauteur de ses attentes, peut-être l'épargnerait-il, finalement, pour en faire son esclave.

Il tourna la tête vers la jeune femme. Son regard se figea tandis qu'il constatait qu'elle s'empressait de rejoindre le bulbe. à son air déterminé, il fut clair pour le sorcier que la blonde avait décidé de s'attaquer à la matrice.

Rakùl-Bahìr ne pouvait en aucun cas le permettre.

Il étendit sa main libre en direction de la Phœnix et incanta derechef un fouet mental qui gicla de ses doigts pour aller marteler la jeune femme au niveau des reins.

Constance s'effondra, roulant sur le sol, son corps agité de spasmes.

Cellendhyll s'était débarrassé d'une énième formation de vrilles. En réponse, le Nagù activa de nouveaux tentacules mais cette fois, il n'en apparut que deux. Le sorcier ne pouvait en conjurer plus, l'usage de son fouet d'effroi venait d'écorner sérieusement ce qu'il lui restait de mana. Il devrait désormais rationner son pouvoir jusqu'à la fin du combat.

Il fit rétracter le pseudopode guérisseur dans la matrice, afin de ne pas gaspiller plus d'énergie. La vrille l'avait guéri de ses blessures, même si le Nagù se sentait toujours un peu affaibli à cause des coups qu'il avait reçus.

La Phœnix momentanément hors de combat, obligé de répondre à la menace représentée par l'Ange, le sorcier se concentra sur Nok. Les non-vies étaient des coquilles vides, privées de sentiments, insensibles à tout hormis la soif de tuer – et dans le cas présent l'autorité de leur maître –, incapables de ressentir même la moindre douleur. Or, dans sa hâte d'épauler l'Ange, Constance avait oublié de lui trancher la tête.

En réponse à l'ordre impérieux qui relança sa conscience, Nok s'anima. Sa tête se remit en place d'un claquement sec. Le non-vie se ramassa sur ses quatre membres, tel un chien de guerre. Ses yeux déchirés se braquèrent sur Cellendhyll et il cavala dans sa direction.

Cellendhyll courait. Il venait une nouvelle fois de changer de direction. Les vrilles qu'il avait abattues étaient répandues dans son sillage. Chacune de ses foulées, chacun des appendices qu'il découpait le rapprochait de Rakùl-Bahìr. De voir son ennemi proche lui rendit quelques forces. Le Smaugh peinait à diriger efficacement les appendices, ces derniers jaillissant désormais avec

un temps de retard. Au terme d'une nouvelle feinte, l'Adhan bondit dans les airs, tourna sur lui-même, sa Belle de Mort étirée à bout de bras dans une frappe circulaire. Les deux vrilles qui volaient vers lui pour le harponner furent aussitôt sectionnées en plein vol.

L'Ange n'était plus qu'à deux mètres du Nagù. Ce dernier se redressa, les muscles tendus. Impossible pour lui de produire de nouvelles ronces.

Au moment où Cellendhyll se ramassait pour assaillir Rakùl-Bahìr, Nok apparut derrière lui, étiré de tout son long, avant d'exciser la chair de son dos d'un revers de griffe. Cellendhyll tressaillit de souffrance. Sa riposte n'en fut que plus vive. Avant que la goule ne puisse réitérer sa frappe, il l'écarta d'un coup de pied arrière. Il se retourna d'un bloc, repoussa la serre de la créature qui volait vers lui, fit un pas en avant et lui asséna un terrible coup de tête. Son moignon de nez enfoncé, Nok redressa néanmoins ses griffes et se jeta sur l'Ange. Cellendhyll brisa son élan d'un coup de botte dans le genou, avant de lui défoncer les côtes d'un nouveau coup de pied, cette fois en oblique. Puis, il agrippa Nok par un poignet pour l'attirer vers lui, et lui planta sa Belle de Mort sous le palais, l'enfonçant d'un élan sauvage jusqu'à la garde. La cervelle perforée par la dague sombre, la goule ne menacerait plus personne.

Constance, pour sa part, avait récupéré. Encore trop faible pour se redresser, elle ne put qu'assister au combat furieux que menait son amant. Elle était trop loin de l'Adhan et pas assez remise pour combattre à ses côtés. Pragmatique, elle continua donc de se concentrer sur le bulbe, de plus en plus persuadée qu'elle devait absolument abattre cette *chose*. Rampant pour ne pas être repérée par le sorcier, bien consciente que ce dernier pouvait la renvoyer dans l'inconscience d'une simple attaque de ses fouets d'effroi – elle ignorait que le Smaugh en était devenu incapable –, elle ramassa sa lame puis s'orienta vers l'alcôve où trônait la matrice du Smaugh.

D'un mouvement de reptation tout d'abord laborieux, puis de plus en plus affirmé, elle se rapprocha de son but.

Rakùl-Bahìr s’était remis sur pied. Ses côtes guéries, il pouvait bouger, encore qu’un peu trop faiblement à son goût. Contrairement à ses attentes, le surprenant et détestable Adhan était en train d’en finir avec sa goule. Or Rakùl-Bahìr avait usé presque toutes ses réserves de magie, impossible à présent de se servir de ses fouets mentaux ou d’en invoquer d’autres.

Il tressaillit, soudain conscient que la Phœnix l’avait berné et qu’elle n’était plus qu’à quelques mètres de la matrice. Le Nagù doutait, goûtant l’échec pour la première fois de sa longue vie. Et Cellendhyll qui repoussait la dépouille de Nok, abattu une bonne fois pour toutes. Plus rien, désormais, ne pourrait s’interposer pour protéger le sorcier des Smaughs de la vindicte de l’Ange vengeur.

Acculé, Rakùl-Bahìr devait échapper à l’Adhan, empêcher la jeune femme d’abattre la matrice, sous peine de perdre son principal avantage, voire d’être vaincu. Il se jeta contre l’une des parois de chitine et se laissa avaler par son pouvoir.

CHAPITRE 59

La Phœnix avait atteint le renfoncement. Fermement campée sur ses jambes face à la matrice des Smaughs, elle redressa son arme au-dessus de sa tête pour acquérir un maximum de puissance et la rabaissa dans un ahanement déterminé.

Le sabre rebondit sur le bulbe, sans lui causer le moindre mal. Au moment où Winter abaissait sa lame, un écran irisé avait entouré l'excroissance, la protégeant d'une armure impénétrable même pour le méthalion. La jeune femme se déchaîna, frappant à coups redoublés. En pure perte.

En réponse à son agression, le liquide dans lequel baignait l'organe s'était mis à bouillonner et sa tige à enfler.

La tige, se dit Constance. *Je dois couper la tige !*

La jeune femme recula d'un pas, le sabre en méthalion ramené dans la ligne de ses épaules.

Rakùl-Bahìr jaillit de la paroi la plus proche d'elle et se rua dans sa direction.

Constance frappa. Sa lame fusa dans une oblique basse et trancha net le pied spongieux sur lequel reposait l'excroissance. Privée de support, cette dernière clignota avant de s'affaisser sur la vasque de pierre.

Le liquide dont se nourrissait le bulbe se mit à grésiller avant de s'évaporer. Privée du point d'ancrage qui la nourrissait, la matrice ralentit ses battements jusqu'à les interrompre tout à fait. Elle commença dès lors à se faner, ses couleurs subitement affadies. Les

filaments logés dans les parois se mirent eux aussi à se racornir, jusqu'à se désagréger totalement.

Le processus de destruction initié par la Phœnix se propagea. Tandis que l'excroissance agonisait, privée de ses sources énergétiques, les plaques chitineuses qui ornaient les murs prirent un reflet terne puis se fissurèrent ; les fissures gagnèrent en importance, s'étirant sur toute la surface cristallisée. Après quoi, la chitine dans son ensemble se désagrégea jusqu'à n'être plus que poussière au sol. Les lieux retrouvèrent leur apparence naturelle, une simple grotte creusée par des mains humaines, à même la terre du fort.

Le royaume du Nagù, sorcier du Cinquième des Cercles smaughs, était tombé.

La paroi qui fermait le renfoncement, derrière le bulbe, avait disparu, remplacée par un tunnel qui donnait directement sur le fleuve. Ainsi donc, le Smaugh n'avait pas menti sur ce point.

— Winter !

L'avertissement de l'Ange vint trop tard et de trop loin. Cellendhyll était lancé à pleine vitesse, porté par l'inquiétude, mais il savait qu'il n'arriverait pas à temps. Pas cette fois. Il ne pouvait plus recourir à ses talents secrets. Ce pouvoir du Cri qu'il se découvrait sans savoir comment le maîtriser, ni le Zen, ni le Hyoshi'Nin ne pouvaient être invoqués si vite ; il ne pouvait compter que sur la force déclinante de ses jambes.

Rakùl-Bahìr percuta la Phœnix au niveau de l'épaule, l'envoya s'effondrer sur le flanc. Il la plaqua sur le dos d'un coup de pied dans la mâchoire. Et enfin, il s'écrasa sur elle pour lui faire lâcher son épée. Il la cogna au visage, une seconde fois, puis leva sa lame émeraude.

Le temps sembla se figer. La fureur qui faisait grimacer Rakùl-Bahìr fut soudain remplacée par un éclat de ruse qui flamboya dans ses pupilles en amande. Au lieu de frapper la jeune femme en plein cœur, au dernier moment, il orienta sa lame vers le bas. Poignardée dans l'estomac, Constance relâcha un hoquet de souffrance.

Le Nagù n'attendit pas que l'Ange arrive à portée. Son forfait perpétré, il s'empressa de courir vers le tunnel qui venait

d’apparaître derrière le bulbe et s’y engouffra.

Rakùl-Bahìr n’aurait pu mieux manœuvrer. En blessant aussi gravement la Phœnix, il bloquait Cellendhyll aux côtés de la jeune femme. Au contraire, s’il l’avait directement tuée, rien n’aurait arrêté ce maudit Sang-Chaud et le sorcier n’était actuellement pas de taille à lui résister.

CHAPITRE 60

Cellendhyll de Cortavar avait la haine prodigue et celle qu'il éprouvait pour le Nagù était particulièrement intense. Il ne doutait pas qu'il pourrait rattraper le Smaugh dans sa fuite. Pourtant, il n'hésita pas un instant à le laisser filer. Le sorcier smaugh avait parfaitement joué sa partie. La blessure au ventre de Constance était bien mal placée, et ce type de plaie ne pardonnait pas. Sauver la jeune femme était une priorité absolue.

Voyant qu'il avait bien cerné la nature de son adversaire, avec l'Ange qui s'arrêtait au niveau de Constance, Rakùl-Bahìr se retourna sur lui, le temps de cracher :

— Nous nous reverrons, l'Adhan, foi de Rakùl-Bahìr ! Le Faaharak'Shar ne fait que commencer !

Puis, le sorcier courut jusqu'au bout du passage et se jeta dans le fleuve.

L'Ange s'était accroupi auprès de la jeune femme. Ses multiples blessures l'élançaient, mais il ignora leur brûlure. Aucune n'était mortelle, sans compter qu'elles se révélaient négligeables comparées à ce qu'il avait subi avec le teeshkal, chez les Pictes.

Du reste, plus rien d'autre ne comptait que son amante.

Il écarta le plus doucement possible les mains fines de Constance, qu'elle avait plaquées sur sa blessure.

En notant à quel point la plaie était vilaine, il se glaça. La Phœnix devait recevoir des soins au plus vite, au risque de ne pas

s’en sortir. Or, de ce que Cellendhyll savait, il n’y avait aucun guérisseur au Fort Courage. Et le temps d’en faire appeler un, la blessure au ventre de Constance deviendrait fatale.

L’Adhan délaissa son amante, le temps d’aller chercher la tunique du Nagù dans laquelle il coupa une série de bandes. Il s’en servit pour confectionner un bandage sommaire. Cela ne changerait pas grand-chose à part étancher le sang, mais il avait besoin d’agir et ne voyait pas quoi faire de mieux.

Constance le regardait, ses yeux turquoise grands ouverts.

— Mon chéri… c’était tellement bon d’être avec toi.

— Chut. Garde tes forces, ma belle, je vais te tirer de là.

— Ne me mens pas, mon beau guerrier. C’est la fin, n’est-ce pas ?

Le regard de la jeune femme se troubla, affaibli.

— Non, c’est n’est pas la fin, s’exclama Cellendhyll. Tu m’entends ? Je refuse que tu meures, pas toi !

L’impuissance écartelait l’Ange tandis que ses deux cœurs battaient la chamade, compressés par une angoisse sans pareille.

D’une voix rauque, il s’exclama :

— Bats-toi, Winter ! Aide-moi à te sauver !

Le front de Constance se plissa tandis qu’elle réfléchissait. Elle rassembla ses forces dans un sursaut et lâcha dans un faible murmure :

— Mon anneau… Dans ma ceinture.

À bout de forces, terrassée par la perte de sang, elle s’évanouit. Essayant de contenir sa fébrilité afin de ne pas secouer la jeune femme, l’Adhan dégrafa sa ceinture avant de l’ôter. Il trouva la poche taillée dans la doublure intérieure et s’empara de l’anneau de transfert.

Ce type d’artefact à trajet unique fonctionnait avec n’importe quel individu. Et si Maurice avait pu téléporter l’Ange si près du fort, c’était grâce à la proximité d’un lieu de pouvoir ; ce lieu de pouvoir à présent libéré de l’influence maléfique de Rakùl-Bahìr.

Cellendhyll referma la main sur l’anneau, projeta sa volonté en lui, comme il l’avait appris. Son pouvoir activé, l’anneau se réchauffa dans sa paume.

Vite. Plus vite !

Bien trop lentement à son goût, le portail se forma, une petite arche de mana miroitant parcourue de zébrures d'or et d'azur.

L'Ange ramassa son sabre et sa dague, qu'il rengaina, saisit Constance avec autant de précautions que possible. Elle gémit mais ne se réveilla pas.

Cellendhyll se redressa, embrassa le front emperlé de sueur de son amante et franchit le portail.

CHAPITRE 61

L’arche de mana pur se stabilisa jusqu’à atteindre sa densité finale. Un homme en sortit, chargé d’un fardeau.

Cellendhyll avait piètre apparence, ses vêtements déchirés, le torse lacéré et couvert de sang séché. Mais son regard vert pâle luisait de détermination.

Dans ses bras, Constance respirait à peine, devenue livide.

— Tiens bon, Winter, nous sommes presque arrivés, lui murmura-t-il avec tendresse.

Tandis qu’il avançait, un escadron de gardes en armures de plaques et surcots blancs lui barra le passage.

— Voici Constance de Winter, la Phœnix de l’Empereur, annonça l’Ange. Je dois voir Priam, tout de suite !

— Dans cette tenue ? Certainement pas ! s’exclama le lieutenant qui commandait l’escadron. Laissez-nous la dame de Winter, nous nous en chargeons. Il suffira de faire quérir un guérisseur.

Cellendhyll gronda tel le fauve qu’il était :

— Je ne lâche pas Constance… Je ne la quitte pas… Et je veux voir Priam, *tout de suite*.

— Messire, j’exécute les ordres. Vous ne passerez pas, j’ai dit !

— La colère de l’Empereur, s’il arrive quelque chose à la dame de Winter, ne sera rien comparée à la mienne.

L’inquiétude que l’Ange ressentait pour Constance ajoutait à son regard une fièvre ombrageuse qui fit reculer l’officier. Les quatre

hommes qui le flanquaient se déployèrent autour de lui, prêts à faire front.

La situation était bloquée, Cellendhyll le savait bien, ce qui ajoutait à sa rage. Le temps d'éliminer ces imbéciles, ce temps bien trop précieux pour être ainsi gaspillé, augmentait les probabilités de la mort de Constance.

Alerté par les éclats de voix, un homme arriva, sanglé dans un uniforme de cuir noir.

— L'Adhan, mais qu'est-ce que tu fais dans cette tenue ? Tu es blessé ? Par le marteau d'Orgrynn, mais c'est Constance que tu portes ainsi !

— Viggo, je dois immédiatement voir l'Empereur ! Lui seul peut sauver Constance.

Le guerrier tatoué n'hésita pas une fraction de seconde.

— Suis-moi.

— Mais… tenta l'officier.

Viggo se rangea tout contre lui, et lui beugla dans les narines :

— Service du Nodus, dégagez !

Le lieutenant ignorait tout de Cellendhyll, mais il savait pertinemment que l'élite des guerriers du Nodus avait tout pouvoir sur les gardes de Tygarde. C'en fut trop pour lui. Détournant le regard, il s'écarta devant la masse agressive de Viggo.

Les portes grandes ouvertes, le guerrier tatoué s'engagea dans le couloir, l'Adhan sur ses talons. Ils atteignirent une antichambre décorée de statues de marbre azuré.

— Service du Nodus, dégagez le passage ! répéta Viggo d'une voix impérieuse.

CHAPITRE 62

Une multitude de lampions aux lueurs douces avait été accrochée tout le long de la terrasse. La cour de Priam s'adonnait avec une nonchalance affichée à l'une de ces habituelles soirées vouées à tous les plaisirs.

La puissante Lumière, comme à son habitude, avait déployé son manteau de faste, tant dans les toilettes des seigneurs que les décorations. Les conversations bruissaient, légères en cette nuit d'une douceur exquise. L'orchestre à vent jouait en sourdine un air au pouvoir lancinant. Des rires cristallins montaient vers le ciel chatoyant d'étoiles. Les vins les plus fins coulaient à flots.

La femme en rouge se retrouvait toujours au centre des intérêts de nombreux mâles.

Priam, vêtu d'un splendide costume de lin blanc, conversait avec un trio d'admiratrices aux robes légères, aux jambes fuselées, aux mœurs faciles.

Un brusque fracas étouffa les conversations. La musique se tarit. Les portes de la terrasse venaient de s'ouvrir, leurs battants fracassés par la botte de Viggo. Sa tâche accomplie, le Nodus s'effaça devant l'homme aux cheveux d'argent, toujours chargé de Constance.

Son sabre en travers des épaules, sa chair lacérée, Cellendhyll semblait avoir traversé l'enfer. Les traits amaigris marqués d'un pli dur, son regard cerné, rougi, qui flamboyait d'une étincelle féroce,

presque folle, sinistres stigmates qui laissaient à penser qu'il revenait d'une guerre particulièrement acharnée.

La cour tout entière se retrouva figée dans ses postures tandis qu'éclataient murmures ou exclamations feutrées. Plus d'une dame se pâma, troublée par cette dérangeante vision.

Cellendhyll s'exclama d'une voix claire d'où filtrait l'urgence.

— Empereur Priam, Constance de Winter a besoin de votre aide. Elle…

L'Ange ne put terminer sa phrase. Confirmer l'imminence du trépas de Winter était pour lui une épreuve insurmontable.

— Approche, Cellendhyll, déclara Priam de sa voix puissante.

Tandis que la cour reculait pour laisser libre passage à l'Adhan, ce dernier avança jusqu'à se ranger devant l'Empereur. Avec respect, il lui présenta la Phœnix, abandonnée contre lui, toujours plongée dans l'inconscience.

Cellendhyll lâcha d'une traite :

— Elle a été frappée au ventre… un coup de poignard… Ce genre de blessure…

— Je sais, dit doucement le souverain en examinant la plaie d'un toucher expert.

Avec une grande douceur, il prit la jeune femme dans ses bras.

Toute l'assemblée retenait son souffle.

— Je peux la sauver, effectivement… énonça Priam.

Le visage de l'Ange, tendu par l'angoisse, s'éclaira.

— … mais à une condition, termina l'Empereur.

Cellendhyll fronça les sourcils, toute joie envolée.

— Prête serment, devient mon lige et je la sauve, poursuivit le souverain tout-puissant.

— Winter est la fleur de vos sujets, elle vous a donné le meilleur d'elle-même et vous marchandez sa vie ? objecta l'Adhan, les traits amers.

Cellendhyll ne pouvait croire une telle duplicité. Une telle rigidité. Un tel manque de reconnaissance envers Winter.

— Je suis Priam, l'Empereur de la Lumière, je n'ai de comptes à rendre à personne ! répondit le monarque d'une voix tonnante qui fit se tasser une bonne part de ses sujets. Et si tu veux le savoir, si

estimable soit-elle, Constance n’est rien face à l’Empire. Rien. Décide-toi à présent, sa vie repose entre tes mains.

Il était manifeste que Priam ne se laisserait pas attendrir. L’Ange n’arrivait pas à y croire :

— Vous êtes vraiment prêt à la laisser mourir ? demanda-t-il encore sur un ton où perçait une pointe de dégoût.

— Non, riposta aussitôt Priam, c’est à toi qu’il faut poser la question : es-tu prêt, *toi*, à la perdre ?

Cellendhyll dévisagea Winter. La voir ainsi le renvoya dans un passé hanté de fantômes. Sur la place des Roses notamment. Avec Devora All’Chyaris. Les derniers instants qu’elle avait passés dans ses bras avant de mourir. Son impuissance à la sauver. Le chagrin. La perte.

Et maintenant, Constance se retrouvait dans la même situation tragique.

Cependant, accepter l’offre de Priam, c’était perdre cette liberté si chèrement acquise, si chère à ses yeux. C’était échanger un maître pour un autre. Quitter l’autorité du Chaos pour se ranger sous la bannière de la Lumière. Cellendhyll refusait ce destin, refusait de servir quiconque.

Il avait envie de hurler. De dépit. De frustration. D’inquiétude. D’injustice. L’univers qu’il était en train de se bâtir se brisait en mille éclats.

L’homme aux cheveux d’argent se retrouvait confronté à un choix capital. Il refusait de servir Priam, ni qui que ce soit d’autre d’ailleurs. Mais il refusait également que Constance meure. Bien qu’imprécis, ses sentiments envers elle étaient indéniables. Puissants. Incontournables.

S’imposait à lui une décision irrévocable, qui engagerait son destin.

Irrévocable, un mot qui sonnait telle une condamnation.

Il toisa Priam et les deux hommes s’affrontèrent dans un duel de volonté. L’Empereur avait tombé le masque. Derrière l’apparente

sympathie, la truculence du personnage, se cachait une puissance inhumaine. Une puissance qui le nimbait telle une armure.

Une voix qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps, la voix du Chaos, manipulatrice, susurra à l'esprit de Cellendhyll :

— *Tu peux le vaincre. Tu deviendras alors l'Empereur de Lumière et tu n'auras plus à courber l'échine devant quiconque !*

— *Et tu perdras Constance*, répliqua sa conscience.

— Prête-moi serment et je la sauve ! scanda encore l'Empereur, cette fois d'un ton insistant.

Ta liberté ou Winter. Décide !

Maîtrisant sa rage à grand-peine, Cellendhyll de Cortavar baissa le regard sur Constance.

— Vous avez gagné, je m'incline.

L'Ange posa un genou à terre. Priam le dominait de toute sa masse et de son charisme dévorant. Dans son regard d'azur, un éclat de triomphe.

— Prête-moi serment, répéta le monarque.

— Non, soignez-la d'abord, répliqua Cellendhyll, tout en redressant la tête pour le fixer.

— Pas de ça avec moi, mon garçon. Jure-moi allégeance et je la sauve, tu n'as pas le choix.

— SOI-GNEZ-LA !

Sa voix devenue glacée, chargée de relents sauvages, Cellendhyll était au bord du gouffre, près de basculer, au mépris des conséquences. Près d'invoquer son Nexus, à glisser dans le Hyoshi'Nin, qu'il sentait avide de répondre à son appel. Il se voyait déjà se redresser, dégainer son sabre d'un geste fluide et faire sauter la tête de Priam dans le même élan. Tout-puissant qu'il fût, l'Empereur ne pourrait échapper à sa lame en méthalion, il n'aurait pas le temps d'invoquer ses pouvoirs. L'Adhan en avait la certitude.

Ce serait si facile.

— *Tue-le !* lui répéta la voix susurrante qui parlait à son seul esprit. *Tue-le et devient le maître ! Tue-les tous !*

Oui, l'Ange allait plonger dans une frénésie meurtrière. Il ne tuerait pas que Priam, mais également toute sa cour, tailladant,

éventrant, égorgeant, sans merci aucune, sans distinction de sexe ou de rang. Et personne ne pourrait s'opposer à sa fureur embrasée.

Maître Destin lui-même se figea, ébranlé par ce revirement surprenant, ce dénouement qu'il avait provoqué et dont l'issue lui échappait soudain.

Priam lut-il dans les yeux hantés de celui qu'il avait cru faire plier que sa vie ne tenait plus qu'à un fil ? Que l'homme aux cheveux d'argent était devenu incontrôlable, porté par un vent de folie destructrice ? Que sur sa propre réaction reposait l'avenir de son royaume ?

Son visage s'adoucit subitement.

— Regarde, dit-il d'une voix apaisante.

Le corps du Patriarche se mit à briller d'un feu d'azur très doux, une odeur printanière emplit les lieux. Le halo curatif créé par Priam engloba la Phœnix dont les traits tirés par la souffrance ne tardèrent pas à se détendre. Le feu d'azur s'intensifia, s'enroulant autour de la jeune femme jusqu'à disparaître en elle.

La jeune femme retrouva des couleurs, son souffle se raffermit. Le processus de guérison était lancé. Constance était sauvée.

Le miracle n'allégea pas pour autant l'écrasante tension ambiante. Cellendhyll de Cortavar prêta allégeance, environné d'un silence d'outre-tombe. Personne n'osa intervenir tandis qu'il déclamait son serment.

Enfin soumis, l'Ange du Chaos devenait l'Ange de Lumière.

EPILOGUE

— C’est vous, mon maître qui avez fait ça ? hurla Maurice à s’en déchirer les cordes vocales.

Sur un plateau dressé tout en haut d’un pic déchiqueté au milieu d’un nulle part gazeux, l’homme-mystère semblait le seul être vivant au sein de ce curieux néant.

Les fondations du pic disparaissaient, mangées par une brume dense et tournoyante d’un gris sale. Des flammes de toutes les couleurs du spectre apparaissaient et disparaissaient dans ce brouillard surnaturel, comme recrachées par une légion de dragons invisibles.

Sa chevelure hérissée par les vents, Maurice contemplait le ciel tourmenté, d’un violet renflé, presque noir. Son visage maigre était contracté d’un sentiment qu’il n’avait encore jamais éprouvé. La colère.

— Je ne vous laisserai pas faire ! s’écria-t-il en brandissant le poing. Cellendhyll de Cortavar doit être libre !

Une rafale de vent encore plus puissante que les autres l’envoya bouler sur le sol et il perdit ses lunettes qui glissèrent dans le vide.

Un rire puissant et caverneux, ironique, supérieur, l’entoura, le gifla de sa toute-puissance.

Ce fut la seule réponse qu’il obtint.

FIN

Consultez notre catalogue sur
www.fleuvenoir.fr

RENDEZ-VOUS AILLEURS
collection dirigée par Bénédicte Lombardo

© 2011, Fleuve Noir, département d'Univers Poche.

ISBN : 978-2-265-09404-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Illustration de couverture : Julien Delval.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library